

BETSY BURKE



RED
DRESS
INK®

Journal d'une apprentie séductrice



BETSY BURKE

*Journal d'une
apprentie séductrice*



BETSY BURKE

*Journal d'une
apprentie séductrice*



Novembre

Vendredi

— Alors, Dinah, c'est le grand jour ? Le trentième printemps... ?

Mon esprit s'empresse d'émerger de la rêverie où j'étais plongée. Ma main s'abat sur la souris. La page sur Ian Trutch se ferme, et la brochure sur laquelle je suis censée travailler – pour une importante collecte de fonds prévue en décembre – réapparaît sur l'écran. Cet événement sera l'occasion de récompenser les donateurs les plus généreux et de présenter notre projet pilote, à savoir le système de traitement écologique des eaux usées, affectueusement surnommé « Mudpuddle », le bourbier, par mes collègues de travail de la Green World International.

Je pivote sur ma chaise pour faire face à Jake.

— Salut !

Jake Ramsey, mon patron et la coqueluche du bureau, hésite à entrer et reste sur le seuil de mon minuscule bureau. Il dissimule un petit rire nerveux sous une toux discrète.

— C'est bientôt le jour fatidique des trente ans, si je ne m'abuse ? J'espère que vous allez fêter ça !

— Chut, Jake, moins fort !

— Pourquoi ? Où est le problème ?

— La trentaine, justement ! Je ne l'attendais pas aussi vite.

— C'est la vie. Le temps d'une pirouette et hop ! On se retrouve avec un an de plus.

— C'est terrifiant. Au fait, qui m'a dénoncée à propos de mon anniversaire ?

— Ida.

— J'aurais dû m'en douter.

Ida est notre standardiste – une petite bonne femme adorable, ridée comme une pomme. Personne n'a jamais réussi à la contraindre de prendre sa retraite, car bien qu'ayant atteint un âge canonique, elle fait très bien son boulot. Je dirais même qu'elle est irremplaçable. Elle passe la moitié de son temps – et par conséquent de son salaire – à pratiquer le commérage intensif. Elle prétend que c'est un excellent dérivatif.

Je murmure :

— D'accord, mais vous n'en parlez à personne ! J'ai la ferme intention de m'accrocher à mes vingt-neuf ans pendant quelques années encore.

C'est sans doute trop tard. Si Ida est au courant, toute la boîte doit l'être aussi.

Jake semble impatient d'en savoir plus.

— Je suppose que vous allez faire une grande fiesta, non ? Ça s'impose.

Ses yeux d'alcoolique repenti brillent d'envie.

Son trentième anniversaire remonte à deux décennies. Il s'est retrouvé avec un petit bidon replet et une ex-femme qui l'accuse de tous les maux de la terre – de sa jeunesse perdue au trou de la couche d'ozone...

Jake nous laisse souvent entendre que sa seule passion aujourd'hui est de se réfugier dans son fauteuil inclinable pour regarder le sport à la télé. Il prétend être immunisé à jamais contre les femmes, et qu'aucune d'elles ne lui jouera plus de mauvais tour. Mais les bureaux de la Green World International sont remplis de femmes. Nous ne sommes pas dupes !

— Je n'ai aucune fête en vue. Le problème, c'est que mon anniversaire tombe un dimanche et, sauf erreur de ma part, nous recevons la visite du Chef Suprême de l'Est lundi matin, non ?

Jake soupire.

— Exact. Ian Trutch vient nous voir.

Ian Trutch fait partie des instances supérieures. Et au bureau, tout ce qui représente la hiérarchie est surnommé « Le Côté Obscur de la Force ».

L'arrivée de Ian Trutch nous a été annoncée pratiquement au dernier moment – la semaine dernière en fait – et tout le monde est à cran. Trutch doit venir à Vancouver pour effectuer des contrôles et de la restructuration. En d'autres termes, ça pourrait tourner au massacre.

Dès que Jake nous a annoncé la nouvelle, j'ai sombré dans la panique. C'est que je tiens à mon boulot, moi ! Bon, d'accord, le salaire est minable, les bureaux sont aussi hideux qu'exigus, les bénévoles très bizarres et les heures supplémentaires ne sont pas payées. Mais d'un autre côté, nous avons le sentiment d'œuvrer pour le bien de l'humanité et nous sommes une bande de joyeux fêt... collègues.

Je m'empresse donc de taper « Ian Trutch » sur Google puis d'appeler l'agence où ce « brave » homme vient de se livrer à son dernier massacre pour essayer de glaner quelques infos. Quand j'obtiens enfin Moira, mon contact à Ottawa, au téléphone, elle parle d'une voix à peine audible.

— Si tu savais, Dinah... ! Il est sans pitié. Le mois dernier, quatre nouveaux bureaux ont été vidés de leurs occupants... des bas salaires. Naturellement, pas question de s'en prendre au Côté Obscur. Je ne sais même pas si je devrais t'en parler... Big Brother est peut-être en train de m'espionner... et il a des espions dans la place. Il faut que je te raconte ce qui est arrivé à une collègue... Oh zut, un de ses sbires est en train de rappliquer ! Il faut que j'y aille.

Elle raccroche précipitamment. Je suis un peu sonnée par ce que je viens d'entendre. Je sais que Moira est débordée et qu'elle a sûrement besoin de vacances... Il n'empêche que quatre bureaux vides, c'est quatre bureaux vides !

Ainsi donc, cet homme est impitoyable... Mais si j'en crois la photo de lui sur son site web, c'est aussi un spécimen de premier choix.

Ian Trutch est ce qu'on appelle un beau mec.

Beau, mais cruel.

Le journal d'entreprise de Green World International a fait paraître un long article sur lui. Apparemment, Ian Trutch a été recruté pour faire passer notre organisation du vingtième au vingt et unième siècle, et son objectif est de graisser les rouages de la machine pour faire de GWI une entreprise rentable.

Rentable et *machine* sont des mots qui ne s'appliquent absolument pas au profil de notre boîte. Nous sommes une agence pour la protection de l'environnement et notre raison d'être est de crier haut et fort ce qui ne va pas dans le monde.

GWI s'intéresse en ce moment au bio-mimétisme, théorie qui étudie la façon dont l'homme pourrait reproduire artificiellement un écosystème, de façon à préserver les ressources naturelles de la planète. Notre mission est de redéfinir le « développement durable », de promouvoir le modèle de la biodiversité dans les entreprises et de faire comprendre qu'une certaine forme d'agriculture est en train de tuer notre planète, de crier haut et fort que la flore et la faune d'une forêt ou d'un océan n'ont pas besoin d'intervention humaine pour survivre. Nous essayons de convaincre les gouvernements de laisser les dernières (et rares) ressources de la planète nous apprendre à vivre.

C'est simple, finalement.

Enfin... à condition de s'appeler Dieu !

Moi, je travaille dans les Relations Publiques et au service Création. Mon job consiste à imaginer tous les moyens possibles de soutirer des fonds aux entreprises qui, hélas, les lâchent avec un élastique ! Et je me débrouille comme un chef. Mon diplôme des Sciences de l'Environnement me

permet de frapper les esprits et de récolter de l'argent, car l'image que je donne de l'avenir du monde, fondée sur des bases scientifiques, n'est pas jolie jolie... C'est le moins que l'on puisse dire. Et puis, le fait d'avoir pour mère une scientifique de renom m'aide sans doute un peu. Car le plus difficile, c'est d'avoir un premier contact avec la bonne personne.

Et maintenant, il y a le problème de l'eau. Depuis un an, Jake s'efforce de promouvoir le projet Mudpuddle auprès de nos homologues étrangers, et c'est la folie dans les bureaux. Nous avons emménagé dans des locaux plus vastes, toujours aussi miteux, mais plus vastes. Nous multiplions les contacts avec les filiales de Green World à Moscou, Barcelone, Rome et Tokyo.

Et notre plus grand succès, c'est d'avoir enfin trouvé le grand donateur que nous cherchions en la personne de Tod Villiers. Le gouvernement va s'aligner à cent pour cent sur sa donation, une somme qui s'élève quand même à près d'un demi-million de dollars !

Tod est un spécialiste du capital-risque qui approche de la cinquantaine. C'est un homme grassouillet, chauve, au teint olivâtre, avec une peau constellée de cicatrices d'acné et des yeux globuleux noisette. Mais l'important, sur le plan financier, c'est qu'il est fou de notre projet. Il y croit dur comme fer et avait très envie d'investir. Il a libellé un premier chèque qui n'était qu'un amuse-gueule. J'ai dû maintenir la pression jusqu'à ce que le collecteur de fonds puisse encaisser la seconde partie de sa contribution – la plus importante – au printemps. Car bien que nous ayons reçu le dernier chèque, ce dernier est post daté. Mais je ne me fais aucun souci.

Tout ça pour dire que soudain, les projecteurs se sont braqués sur nous comme jamais. Nous avons commencé à nous intéresser de très, très près à tout ce qui avait un rapport avec l'H²O. Les Journées Nationales des Zones Humides et les Forums Mondiaux de l'Eau ont pris soudain une place croissante dans notre emploi du temps. Désormais, jamais plus nous ne nous prélasserons dans un bon bain, jamais plus nous n'utiliserons de lave-vaisselle et ne sauterons dans une piscine, jamais plus nous ne laisserons couler trop longtemps l'eau du robinet pour nous brosser les dents, sans nous sentir horriblement coupables.

Green World est en train de prendre une ampleur énorme, et si j'en crois la direction, c'est la raison pour laquelle on nous envoie Trutch. Pour faire un peu d'élagage stratégique avant que les branches ne poussent dans tous les sens.

— Ecoutez, Jake, quand ce Trutch arrivera lundi matin, envoyez quelqu'un d'autre chercher les cafés et les beignets. On ne va quand même pas lui dérouler le tapis rouge, à cet exploiteur ! Vous n'avez qu'à envoyer Penelope.

Jake dresse l'oreille et demande :

— A propos, ça se passe comment avec Penelope ?

Une voix grave et langoureuse interrompt notre conversation.

— Jake, mon chou, la prochaine fois que vous prendrez la décision d'embaucher quelqu'un de doué pour les langues, assurez-vous qu'il soit suffisamment âgé pour tenir l'alcool et baiser en toute légalité.

C'est Cleo Jardine, Chargée des Relations avec les Partenaires de la GWI et qui travaille avec moi pour le bien des salariés. Cleo est originaire à 50 % des Barbades et à 50 % de Montréal. Ses cheveux en bataille ont une couleur qui n'est pas sans rappeler la cerise au marasquin trempée dans un bain de chocolat amer.

Elle passe autour du cou de Jake un bras gracile et bronzé, et lui chuchote à l'oreille :

— Notre Penelope a une malle pleine de petites choses blanches toutes neuves pour sa nuit de noces, Jake. Elle a tout prévu. Une petite vie parfaite en tout point. Dans un contexte différent, je trouverais peut-être ça charmant.

— Hein ?

Jake a l'air un peu surpris. Puis il éclate de rire.

— Je sais bien qu'elle est jeune, mais elle est très douée.

Ce n'est pas sa jeunesse qui nous pose problème, ni son talent.

Quoique...

Disons un tout petit peu.

Cleo repasse à l'attaque.

— Le genre de talent dont nous avons besoin au bureau, ce sont des gens qui pissent debout ! S'il vous fallait à tout prix embaucher une nouvelle *femme*, pourquoi n'avoir pas choisi une fille avec une tête de pit-bull mais néanmoins très prometteuse ?

— Désolé, mais je n'ai pas réussi à trouver un pit-bull qui ait ses compétences.

Notre nouveau petit génie, Penelope Longhurst, est une fille de vingt-deux ans très futée. Diplômée du Bennington College à l'âge de vingt ans avec mention très honorable, elle est en outre très jolie – de grands yeux verts et des cheveux blonds soyeux couleur de miel. Mais elle s'habille au ras du cou. Un centimètre plus haut et elle risquerait de s'étouffer ! Penelope est vierge et fière de le dire, et elle se fait l'avocate du Mouvement Nouveau pour la Pudeur et le Moralisme.

On devrait en avoir un échantillon dans tous les bureaux.

Depuis que Penelope nous a rejoints à la GWI il y a trois mois, elle a commencé à faire un complexe de supériorité et un plein de suffisance. Nous l'avons tous ressentie. Un jour, n'importe quand, elle va péter un câble, et ce jour-là, croyez-moi, la candeur et l'autosatisfaction s'abattront sur tout le bureau !

Cleo insiste.

— Cette fille a peur. Elle est morte de trouille. Elle est très sensible, c'est évident, il lui faut juste surmonter le plus dur... N'y voyez surtout aucun jeu de mots de ma part !

Quand on parle du loup...

Lorsque je quitte Jake et Cleo pour aller aux toilettes me rafraîchir le visage et faire une petite retouche de maquillage devant le miroir, voilà notre Penelope, Miss Iles Vierges en personne, qui sort en trombe de l'un des boxes.

Elle se déplace avec une énergie qui confine à l'hystérie. Je ne peux m'empêcher de penser que quelques endorphines libérées par l'orgasme lui feraient le plus grand bien.

Si vous voulez vraiment le fond de ma pensée, ça nous ferait le plus grand bien à tous.

Penelope se plante devant le miroir près de moi et commence à tripoter ses boutons, ses cheveux, et la dentelle autour de son cou. Ses doigts ne tiennent pas en place. Ils se promènent sur ses vêtements comme les mains d'un flic en train de se livrer à une fouille en règle.

— Salut, Penny. Un problème ?

Elle secoue la tête en maugréant.

Je ne me décourage pas.

— Alors, ça se passe comment ?

Lorsqu'on se retrouve à côté d'une collègue dans les toilettes pour dames, le savoir-vivre exige qu'on fasse un effort pour bavarder avec elle, non ?

J'ôte le capuchon de mon nouveau tube de rouge à lèvres couleur bordeaux cannelle. Penelope fait une tête bizarre. Elle me regarde comme si j'étais en train d'appliquer du cyanure sur mes lèvres.

— Tu aimes cette couleur ?

Elle fixe mon image dans le miroir sans bouger d'un pouce.

Je continue...

— On ne sait jamais... des mecs supercraquants peuvent toujours se pointer au bureau.

Je vois sa bouche se pincer. Mais je ne suis pas du genre à abandonner facilement.

— Moi, je dis toujours qu'il faut se préparer à toute éventualité !

Comme Penelope est la plus jeune d'entre nous, et nouvelle dans le métier, on pourrait s'attendre à ce qu'elle essaie de s'entendre avec nous, non ?

Qu'elle essaie d'être un peu gentille.

De répondre quand on lui parle.

Voire de nous cirer les pompes.

Eh bien, vous ne devinerez jamais ce qu'elle me répond. Elle me regarde fixement, le sourcil haut levé, et finit par lâcher :

— Vous savez ce que vous êtes, Dinah ? Une mangeuse d'hommes !

Je la fixe à mon tour.

Une mangeuse d'hommes ?

Une expression qu'on utilisait dans les films des années quarante, non ?

Une espèce qui s'est éteinte depuis longtemps.

En plus, Penelope ne sait rien de moi.

Il n'y a d'ailleurs rien à savoir.

Enfin, presque.

D'une certaine façon, ma vie est si mince qu'elle pourrait passer par la fente d'une boîte aux lettres...

Pour résumer : Dinah Nichols a quitté son ex-fiancé Mike il y a trois ans, l'abandonnant sur l'Île de Vancouver pour échanger l'angoisse d'une petite vie douillette et confortable contre l'angoisse du grand froid dans la ville de Vancouver. J'ai été éperdument amoureuse de Mike. Un amour de midinette, presque mièvre. J'étais aux anges, c'était l'homme de ma vie... C'est alors que j'ai eu quelques révélations sur lui. Comme un signe du destin. En l'espace de vingt-quatre heures, j'ai fait mes valises, prête à rejoindre Vancouver. Je n'ai même pas accordé à Mike la satisfaction d'une scène de rupture.

Ces trois dernières années, j'ai vécu comme une nonne, tant sur le plan financier que sur le plan affectif. J'ai mené une existence réduite au strict minimum : boulot-dodo, dodo-boulot à part quelques sorties en boîte avec Cleo et mon voisin de palier Joey Sessna. Joey est actuellement le seul homme dans ma vie. Je l'ai repéré lors d'une collecte de fonds de la GWI, quelques semaines après mon arrivée dans la boîte. C'était le seul invité qui ne collait pas avec le profil type du donateur (des millionnaires de plus de quatre-vingt-dix ans !). Joey approchait de la trentaine et assumait à 100 % son homosexualité (il est très appétissant avec ses allures de grand enfant d'Europe de l'Est, ses cheveux raides blond sale, ses yeux bleu pâle et son sourire en coin qui cache des dents de perle). Le jour où j'ai posé pour la première fois les yeux sur lui, il s'était discrètement invité à la réception en passant par une petite porte, et il entassait des hors-d'œuvre sur son assiette avec la désinvolture qu'on ne voit que chez les acteurs qui crèvent de faim. J'ai réussi à me frayer un chemin jusqu'à lui avant que quelqu'un ait le temps de le flanquer dehors, et lorsque la fin de la collecte est arrivée, Joey m'avait déjà fait connaître tout son répertoire d'imitations. Et en prime, il m'avait refilé un tuyau sur l'appartement que j'occupe aujourd'hui.

J'ai essayé de jouer les filles à qui tout réussit. Quand je ne m'amuse pas autant que prévu, j'essaie au moins de donner de moi l'image d'une bonne vivante.

Penelope, elle, a tout pour elle (enfin, d'après ce que je sais). Elle pourrait s'éclater dans la vie. Elle est entièrement financée par ses riches parents, possède une Audi, des cartes de crédit et peut

réserver des billets d'avion quand ça lui chante. Selon les rumeurs, elle aurait un petit ami vierge et un peu nigaud au fin fond de l'Est américain. Le bruit court aussi qu'il doit venir la voir très bientôt, sans doute pour se payer quelques câlins (en tout bien tout honneur) et s'assurer que sa Penelope n'a pas été violée de son plein gré par l'un des mâles dominants du bureau.

En laissant traîner mes oreilles pendant la pause déjeuner, j'ai appris que Penelope, avant d'entrer à l'université, avait fréquenté une école privée en Suisse, où elle avait vécu l'un des pires moments de son existence.

Penelope a confié à Lisa que dans l'élégant réfectoire de l'école, on lui avait servi du lapin sur des assiettes en porcelaine Crown Derby. Tout le monde ignorait que ces mêmes lapins avaient été ses meilleurs amis, ses confidents à fourrure, et qu'elle descendait chaque nuit les rejoindre dans leurs clapiers pour leur raconter tous ses malheurs (jusqu'à ce qu'ils se retrouvent dans son assiette, cela va de soi).

Elle n'avait pas d'autre ami, dans cette école. Penelope était différente des autres filles, une bande de garçons manqués qui, la nuit venue, quittaient leur chambre en se laissant glisser le long de la gouttière et faisaient du stop jusqu'au centre-ville pour rencontrer des garçons. Elles se laissaient peloter avant de faire l'amour sans capote à l'arrière d'une voiture.

A en croire Penelope, cette école suisse avait été une véritable torture (avec des coucous en bruit de fond...). Elle regardait de loin, en simple spectatrice, les autres filles donner libre cours à leurs fantasmes et à leur sexualité débridée, et gâcher leurs meilleures années dans la désinvolture la plus complète.

J'ai été tentée d'intervenir auprès de Penelope pour protester. Je mourais d'envie de lui dire : « Depuis quand l'adolescence est-elle considérée comme les meilleures années de la vie ? Les années ado, ce sont les pires ! »

Penelope a aussi parlé de la honte qu'elle avait ressentie en voyant les conséquences des aventures hasardeuses de ses « copines ». Au début, ce n'était pas bien grave, des peines de cœur et les premières désillusions. Mais ensuite, tout y est passé : les MST, les grossesses et les drogues de synthèse.

Tandis que les autres étaient en train de se noyer, Penelope a su garder la tête hors de l'eau. Elle a réussi à garder son coin de chambre bien propre et sa virginité intacte. Elle a même su remplacer ses amis à fourrure par des livres en langues étrangères. Elle n'avait pas eu beaucoup de mal à s'y attaquer car, en Suisse, tout le monde parle au moins quatre langues. Elle était aussi très attirée par la musique, la poésie et la littérature. Pendant la pause déjeuner, je l'ai entendue parler en boucle à Lisa de ses livres préférés : *Le Grand Meaulnes* pour son côté désespéré et son romantisme, et *A la Recherche du Temps Perdu* par nostalgie d'une période révolue qu'elle trouvait autrement plus attrayante que notre monde à nous.

Pour moi, Penelope ressemble un peu à une geisha new-age, avec sa connaissance approfondie des arts, des langues étrangères et de la féminité, et désireuse d'assurer leur promotion, à part le sexe bien sûr.

En ce qui me concerne, j'ai peut-être un peu trop joué la célibattante qui subvient seule à ses besoins. En réalité, ma mère m'a proposé à plusieurs reprises son aide, mais j'ai toujours refusé. Il faut dire que depuis quelque temps, la fortune de ma famille a tendance à fondre.

Je regarde de nouveau le reflet de Penelope dans le miroir. Mangeuse d'hommes ! Cette expression est ridicule et totalement ringarde. Voyons, réfléchissons une seconde... Ce « compliment » ne m'était peut-être pas destiné ? Penelope s'est sûrement trompée, elle a dû me confondre avec Cleo – l'intrépide Cleo qui considère l'ensemble de la population mâle comme son

terrain de chasse personnel.

— Je m'adresse au reflet de Penelope.

— Tu te trompes de fille.

— Pas du tout. Je sais des choses sur toi.

— Attends, j'ai une question : comment dit-on maison-travail, travail-maison en russe (j'évite de dire dodo-boulot, boulot-dodo, c'est sûrement moins facile à traduire).

— *Dom-robotya, robotya-dom.*

— *Robotya*, comme dans robot... ?

— C'est ça.

— Je te remercie pour cette info totalement déprimante. Maintenant, écoute-moi bien, et tu as intérêt à me croire ! Ma vie se résume à *dom-robotya, robotya-dom*.

— Je maintiens ce que j'ai dit. Je sais des choses sur toi. Tu es une mangeuse d'hommes.

Je ne sais plus comment me défendre. J'ai grandi à la lisière de la forêt boréale et j'ai été scolarisée à domicile avec une bande d'enfants de toutes les couleurs – progénitures d'artistes, de scientifiques et de libres-penseurs qui cherchaient une alternative au monde d'aujourd'hui. Maintenant que Penelope est là, devant moi, je regrette de n'avoir pas connu les bagarres de cours d'école.

Comment lui dire que je n'ai pas mangé de l'homme depuis des siècles ? Qu'en un an, j'en ai vaguement mordillé un seul du bout des dents ? Ce n'est pourtant pas l'envie qui me manque, mais depuis ma rupture avec Mike, je trouve les hommes de plus en plus difficiles à digérer.

D'accord, j'ai dû lui faire une mauvaise impression, je l'avoue. Sans le vouloir... C'est quand même moi qui ai eu l'idée de faire travailler Ida au standard, en bas, pour qu'elle déclenche une alerte Code Bleu chaque fois qu'un mec sexy pénètre dans l'immeuble. Une attitude qui peut paraître un peu prédatrice pour une non-initiée, ou une fille qui ignore tout du désespoir. Mais dans les bureaux de Green World International, toutes les femmes – à l'exception de Penelope – réintègrent discrètement leurs chaussures, allument leur cigarette d'eucalyptus pour camoufler l'odeur du cannabis et se vaporisent leur parfum préféré, en un mot se tiennent prêtes dès qu'Ida donne le fameux signal.

En plus, j'avoue que c'est *moi* qui ai eu l'idée de faire un peu de provocation quand nous avons compris quelle était la position de Penelope vis-à-vis du sexe opposé. Enfin, quand je dis position... pas au lit, en tout cas.

Penelope fait peut-être allusion au jour où j'ai demandé à Joey de venir me chercher pour déjeuner avec lui. Je suis restée absente deux heures et je suis revenue au bureau une rose à la main, une touche de chardonnay derrière l'oreille et la robe à l'envers... Je suis restée plantée cinq bonnes minutes devant le bureau de Penelope pour être certaine qu'elle ne rate pas l'extrafort des coutures !

Elle m'a évitée pendant tout le reste de la journée. Elle n'a pas compris que c'était juste un de nos petits tests maison.

Pour voir si elle avait le sens de l'humour.

Mais le test a été négatif.

Et de toute façon, prendre une bouchée d'ersatz de mâle pendant la pause déjeuner, ça n'a jamais fait d'une femme une mangeuse d'hommes.

Dimanche

Il me reste deux heures et vingt-cinq minutes avant la fin officielle de mon trentième anniversaire, et je suis encore en train de ressasser les paroles de Penelope. Si seulement elle disait vrai, s'il y avait ne serait-ce qu'une part de vérité dans ses propos ! Mais j'ai toujours beaucoup de mal à

m'imaginer moi, Dinah Nichols, dans la peau d'une mangeuse d'hommes. Penelope a vraiment mieux à faire pour meubler son temps !

Cleo et Joey sont en retard. Nous sommes censés boire un pot chez moi pour fêter mon anniversaire. J'ai même passé un coup de plumeau dans tout l'appartement !

Trente ans. L'âge critique. Je trouve ça tellement déprimant maintenant que je n'ai plus de petit ami ! J'ai donc décidé de donner à l'événement un traitement minimum.

O.K., je sais.

Je suis dans le déni complet.

Je me dis que ça n'a pas d'importance, que mes meilleurs amis ont mieux à faire aujourd'hui. Je vais rester chez moi, terrée dans mon appart', à méditer sur mon célibat.

Bon, soyons juste, mes deux amis sont très occupés.

La GWI a expédié Cleo à Seattle pour assister à un Congrès sur les déchets urbains. Quant à Joey, il est parti avec elle pour un entretien d'embauche avec un nouvel agent, et ils doivent rentrer tous les deux en voiture.

Le film de Joey et ses rôles à la télé sont la plupart du temps très, très courts. Et muets. Il a eu de la chance, ces dernières années, il a pas mal bossé dans des séries policières et de science-fiction. Au cours de sa carrière, il a été enterré vivant dans la boue, mitraillé en pleine rue, transformé en torche vivante, poussé dans le vide du haut d'un gratte-ciel. Il a eu les pupilles transpercées par des créatures rampantes triasiques, s'est auto-désintégré en poussière fine comme du talc. J'oubliais : il a aussi été violemment aspiré dans un tube.

Toujours perfectionniste et soucieux d'améliorer son art, Joey me demande souvent de critiquer ses prestations. Que voulez-vous dire à un mec qui, la plupart du temps, sert de faire-valoir à des extraterrestres ? « Excellent jeu de jambes. Fantastique cette façon de te tortiller, Joey. On dirait vraiment que tu es en train de te réduire en purée. »

Je prépare un peu de pop-corn, histoire de chasser ma tristesse, et je retourne m'installer dans le canapé pour attendre mes amis. Quelque chose en moi s'attend à recevoir un signe, le signe que j'ai atteint cet âge fatidique des trente ans – un tremblement de terre par exemple ou une éclipse totale de soleil. Mais j'ai passé un dimanche très calme, me livrant à quelques activités essentielles comme râper la corne de mes pieds et appliquer un bain d'huile chaude sur mes cheveux. Quand le soir est arrivé, je me suis affalée sur mon canapé pour regarder les trois secondes inoubliables de Joey dans la énième rediffusion d'un ancien épisode de *X-Files*. Je vais devoir me résigner à une vie de solitude et de mousse à la fraise.

C'est alors que le téléphone sonne.

Je bondis trop vite du canapé, trébuchant sur le bol en plastique posé par terre, envoyant valser au passage mon pop-corn au beurre salé sur le tapis persan.

Il y a encore de l'espoir, quelqu'un s'est quand même souvenu de moi.

Peut-être un de mes ex ?

Ou Mike... l'ex-homme de ma vie ?

Ou un futur ex ? Un type que j'ai peut-être rencontré à l'occasion d'une collecte de fonds et que je me suis empressée d'oublier ? C'est peut-être l'ami d'un ami d'un ami qui a eu un mal de chien à dégotter mon numéro ?

Ou alors Thomas, mon thérapeute ? Avec tout le fric que je lui donne, il est censé m'aider à me sentir mieux, non ? Et quoi de mieux qu'un petit coup de fil pour me souhaiter mon anniversaire ?

Et tout à coup, la mémoire me revient.

Le Pervers au Tsadziki !

C'est un type qui s'amuse à m'appeler pour me proposer, d'une voix sifflante qui me donne la chair de poule, de recouvrir entièrement mon corps de *tsadziki*. Vous savez, cette spécialité grecque à base de yaourt et de concombre ? Il se propose ensuite de tout enlever avec du pain *pita* jusqu'à ce que ma peau réapparaisse dessous. Avec la chance que j'ai, c'est forcément un mec qui m'a repérée dans le quartier, sans doute un Méditerranéen au pantalon moulant. Il sait qui je suis car il m'a donné quelques précisions sur mon physique. Si c'est encore lui, ce sera son troisième et dernier appel.

Je pars en dérapage vers le couloir pour récupérer le sifflet en argent, du genre de ceux utilisés par les profs de gym un peu timbrés. Il était censé être accroché à un fil près du téléphone pour être utilisé dans les cas d'Appel Pervers, mais j'avais complètement oublié son existence. Si j'ai bien évité toutes les tavernes et tous les restaurants grecs de Vancouver, j'ai oublié en revanche d'accrocher mon arme secrète. Je porte le sifflet à mes lèvres et je m'apprête à percer le tympan de mon Pervers.

Je sais ce que vous pensez. Pourquoi n'ai-je pas de téléphone avec présentation du numéro ou de répondeur ? Et vous avez parfaitement raison, c'est une erreur de ma part. Mais pourquoi éliminer de ma vie toute notion de mystère ? Ne pas savoir qui est à l'autre bout du fil, anticiper une bonne nouvelle... ou une mauvaise – comme de la pub pour le restau chinois du coin qui vend des trucs immangeables –, ça vous brûle au moins cinquante calories pour cause de stress ! Sans compter qu'il y a toujours le dernier chemisier Gap, le *must* du moment, pour dépenser son argent autrement.

Ma main couverte de beurre se bat avec le téléphone.

— Allô ?

— Joyeux anniversaire, Di Di !

— Maman ? Je ne m'attendais pas à avoir de tes nouvelles. Tu es bien censée être sur le terrain au fond du détroit de la reine Charlotte ?

Je suis soulagée et déçue à la fois. Si ma propre mère ne m'avait pas appelée, j'en aurais conclu que la situation était encore plus sombre que je ne le pensais.

— Annulé, trésor. Je pars pour l'Alaska dans quelques jours. Ils veulent que je prenne la direction du nord pour étudier les conditions de vie de l'otarie de Steller. C'est pour faire le suivi d'un projet de dispersion, et nous en avons pas mal qui se retrouvent assez loin de leurs colonies d'origine. Au fait, Di Di, tu n'es pas censée fêter ton anniversaire avec des amis ?

— C'est ce que je fais.

Je monte le volume du son de *X-Files*.

— Ça m'a l'air bizarre. J'espère qu'ils n'ont pas pris de drogue ? Ah, j'allais oublier : que veux-tu pour ton anniversaire ? Je tiens absolument à marquer le coup. Trente ans ! Tu es sur la bonne voie, celle de la maturité.

Comme si j'avais besoin qu'on me le rappelle !

— Je vais y réfléchir, maman.

— D'accord, Di Di. De toute façon, on se verra bientôt. Je vais faire un saut à Vancouver bientôt. Je dois laisser tomber plusieurs conférences à l'université. Priorité à la migration de l'*orcinus orca* sur mon agenda. Ils ont organisé toute une série de conférences sur les cétacés, cette année. Je leur ai dit que cela me réjouissait car j'aurai l'occasion de voir ma fille. Oh, encore une chose dont j'oublie toujours de te parler : Mike et sa jeune femme sont venus me voir il y a plusieurs semaines.

— Sa jeune *quoi* ?

— Tu la verrais, ma chérie... ! Une petite chose fluette et toute molle. Je crois qu'ils se sont mariés il y a à peu près trois mois. On a l'impression qu'elle va s'envoler à la première rafale de vent ! Je ne pense pas qu'elle aide beaucoup ce bon vieux Mike pour le transport.

— Quel transport ?

— Quand je leur ai parlé, ils s'apprêtaient à partir pour Vancouver. Je leur ai donné ton adresse et ton numéro de téléphone. Mike a l'air très impatient de te revoir.

Je sens le pop-corn remonter dans ma gorge.

J'aime tenir ma mère pour responsable du fait que j'ai atteint les trente ans en solo. Et même si ce n'est pas sa faute, j'ai besoin de faire porter sur quelqu'un la responsabilité de mon désert affectif. Il est logique que ça tombe sur elle.

Je suis allée pleurnicher plus d'une fois chez mon psy.

— Je ne sais pas comment faire pour avoir une vraie relation avec un homme. Je n'ai pas d'exemples. Ma mère prend les hommes pour des bêtes de somme dont la seule utilité est de réparer les clôtures, de nettoyer les écuries, de nourrir les phoques et les baleines et se prosterner à vos pieds pour vous adorer. Mais elle prétend qu'il faut absolument les virer s'ils refusent de rester dociles.

Ma mère est zoologue. Sa spécialité, ce sont les mammifères marins.

Thomas me répond invariablement :

— Personne ne naît avec un mode d'emploi.

Pour ce qui est de l'image paternelle, disons que c'est la principale raison pour laquelle je paye Thomas. Faute d'avoir un père en chair et en os, il ne me reste qu'un terrible sentiment de rejet et de solitude.

Thomas est très séduisant. J'ai longtemps cherché avant de dénicher le parfait thérapeute. Je le consulte deux fois par mois. Il n'a rien d'un adepte de Freud diplômé... jamais je n'aurais eu les moyens de me payer ce genre de psy. C'est un thérapeute bas de gamme, avec un soupçon de barbe poivre et sel, juste ce qu'il faut, et des pièces de tissu sous les coudes de son costume en velours côtelé. Son tarif correspond au prix d'un repas dans un restaurant correct, mais il fait moins grossir. Les silences de Thomas sont empreints de sagesse, et il possède un canapé en vrai cuir. Ça inquiète probablement sa petite amie qui habite à l'étage au-dessus. Je l'imagine clouée au sol, l'oreille collée aux grilles du chauffage central, juste pour s'assurer que personne ne se laisse aller à des débordements autres que thérapeutiques à l'étage du dessous !

Lorsque je parle, Thomas m'écoute attentivement. Puis il tire sur sa pipe, exhale une volute de fumée et me distille ses avis, suggestions et autres clichés d'usage.

Pendant toute mon enfance, j'ai fantasmé sur mon père. A l'âge de six ans, quand j'ai demandé à ma mère qui était mon père, elle m'a regardée froidement dans les yeux et m'a expliqué qu'il ne faisait plus partie de sa vie et par conséquent de la mienne. Et qu'il ne fallait jamais plus la questionner à son sujet.

Ma mère est une grande femme mince à la peau laiteuse et aux joues roses. Ses cheveux blonds commencent à virer tout doucement au gris. On dirait une princesse celte, et les hommes qui la rencontrent la trouvent généralement belle. Moi, je suis de taille moyenne, j'ai les yeux et les cheveux noirs et je suis plutôt rondelette. Si la génétique dit vrai, je suis en droit de me demander si mon père ne serait pas un petit homme brun.

Ma mère a perdu ses parents très jeune. J'ai de mes grands-parents le vague souvenir d'un couple de joueurs de bridge accros au whisky, hargneux et toujours en train de se plaindre. Ils ont légué à ma mère un fonds en fidéicommis. Ma mère est le fruit ô combien triomphant d'une école de Victoria réservée à l'élite, où elle et les autres gosses de riches se cassaient les tibias à coups de crosse de hockey sur gazon et bossaient très dur. C'est là que ma mère a pris sa pointe d'accent anglais et a acquis cette énergie qui a pourri mon enfance. Pour vaincre mon mal, je fendais du bois, je vidais des

poissons et je faisais de grandes balades à pied le long de la West Coast Trail. J'étais en forme... contre ma volonté.

Dès le premier jour de ma puberté, je n'ai eu qu'une idée en tête : trouver un endroit où mes vêtements ne seraient plus imprégnés de l'odeur du poisson, de l'engrais et du purin.

Je suis convaincue que si ma mère avait grandi sans ce magot hérité de ses parents, si elle avait été contrainte de laisser un homme subvenir à ses besoins pendant toute sa grossesse, les choses auraient été différentes. Je serais aujourd'hui une fille équilibrée, avec le même petit ami en permanence à mes côtés. Etudier les mammifères marins n'est pas à proprement parler un métier lucratif. Seuls les rentiers peuvent se permettre de mener à bien ce genre de travail sur le terrain, ou entretenir par passion une ménagerie comme celle que ma mère possède là-bas, sur l'Île de Vancouver. Car s'occuper des animaux – qu'il s'agisse de phoques, de rats laveurs, de faucons, de chiens, de chats, de moutons ou de poneys – exige d'avoir du personnel pour, sans parler de la nourriture.

Quand j'étais enfant, j'étais persuadée que je faisais partie moi aussi du règne animal, et que tous ces animaux de compagnie étaient mes frères et sœurs. Pour attirer l'attention de ma mère, je me mettais à quatre pattes et je faisais mine de manger dans l'écuelle du chien. Ce qui laissait ma mère totalement indifférente. J'avais l'impression de n'être qu'un vertébré de plus dans son zoo privé, une expérience, un accident de la science. Mais chaque fois que j'aborde le sujet avec Thomas, il prétend que je n'avais probablement qu'une vision partielle des choses. Peut-être qu'il a raison. Ou pas.

Je sais ce que je veux pour mes trente ans.

A minuit moins vingt-cinq, j'entends frapper à ma porte. Lorsque j'ouvre, Joey fait brusquement irruption dans la pièce en brandissant une bouteille d'Asti Spumante. Cleo lui emboîte le pas, une bouteille de chardonnay à la main. A voir leur tête, on croirait qu'ils viennent de courir un marathon.

Je les suis jusqu'au salon. Joey se tourne vers moi...

— Ah oui, les verres...

Puis il fonce droit vers la cuisine pour trouver son bonheur.

Cleo m'agrippe le bras de ses ongles pourpres.

— Je sais, Dinah, je sais. Nous sommes très en retard, et tu as des envies de meurtre.

— De toute façon, je ne me changerai pas en citrouille avant minuit. Ça nous laisse vingt-deux minutes pour nous marrer et chanter *Bon Anniversaire* ! La conférence était comment ?

— Merdique.

— Vraiment ?

— Ah ça oui, au sens propre du terme, si j'ose dire... On a discuté des moyens de se débarrasser des déchets de la planète. Des excréments. Je ne te cache pas que j'ai envie d'un bon bain. Tu sais qui sont les principaux responsables ?

J'avoue mon ignorance.

— Le bétail. Les émissions de méthane provenant des bouses de vache de toute la planète vont nous propulser dans le royaume des cieux.

Joey s'exclame du fin fond de la cuisine :

— Tu imagines, Dinah ? Elle m'a pris la tête pendant tout le trajet de retour en voiture avec une conférence sur les flatulences des vaches !

— De quoi péter de rire, non ?

— Très drôle.

Je l'entends fourrager dans mes placards de cuisine.

— Dinah... tu n'as pas de verres ? Où sont passés tes verres à vin en cristal de Waterford ?

— Pas de Waterford, de Wal-Mart. Ils sont tous cassés.

Je me sens un peu gênée.

— Tous ? Laisse-moi deviner... C'était « sans le vouloir » ?

— Thomas m'a dit qu'on pouvait casser des objets à condition de ne blesser personne. Mike m'avait acheté ces verres il a des années, alors j'ai fini par les casser un à un jusqu'au dernier. Si vous saviez le bien que ça m'a fait !

— Vu. Eh bien, à la guerre comme à la guerre ! Nous boirons dans tes pots de Nutella. Qui veut Minnie et qui veut Donald ? Moi, je prends Dumbo.

Nous remplissons les « verres » pour trinquer à mes trente ans.

Cleo s'approche d'un pas nonchalant de la fenêtre orientée vers l'ouest et jette un coup d'œil dehors.

— Ooh ! Ton voisin est réveillé. Je dirais même, tout à fait réveillé.

Je panique.

— Ferme les rideaux, Cleo. Si tu veux vraiment jouer les voyeuses, essaie au moins d'être discrète.

Elle s'exécute et continue d'espionner en risquant un œil dans l'interstice entre les rideaux.

— Mon Dieu, c'est quoi ce truc noir ? Un chat ? Tiens, tiens... ! Le voilà qui retire sa chemise. Regarde-moi ce corps musclé. Il est super-bien foutu ! Ce mec est vraiment canon. C'est beaucoup mieux que *Survivor*. Allez, mon chou, enlève tout ! On attend.

L'haleine douteuse de Cleo fait apparaître un rond de buée sur la vitre.

Joey fonce vers la fenêtre et tente d'éloigner Cleo.

— Ote-toi de là ! Laisse-moi regarder.

Je proteste.

— Ça suff... hic !

Cleo a viré au rouge tomate.

— Je me demande comment tu fais pour ne pas rester plantée devant cette fenêtre. On peut dire que c'est une belle bête, ce mec ! Est-ce qu'il laisse toujours ses stores ouverts ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Il vient d'emménager. Et puis j'essaie de ne pas passer mon temps le nez collé à la vitre pour épier mes voisins.

Vous parlez d'une menteuse... !

Mon nouveau voisin a emménagé cet été. Depuis cette fenêtre, j'ai une vue imprenable sur son salon, au rez-de-chaussée. Il vit dans une maison des années 90 avec des portes coulissantes qui vont du sol au plafond. Devant la maison, un patio minuscule en forme de L, et plus loin, une rangée de bambous censés mettre les fenêtres de la rue à l'abri des regards. Sauf que depuis ma petite fenêtre du second étage, je vois tout. C'est comme si je regardais dans un bocal à poissons. Le salon est idéalement situé pour mater sans se faire voir, à condition d'éteindre la lumière et de fermer les rideaux.

Seulement voilà, tout ça ne sert pas à grand-chose.

Mon voisin est gay.

Son partenaire se pointe chez lui épisodiquement, soit le week-end, soit deux ou trois jours en milieu de semaine. Je n'ai rien vu de très probant, juste quelques instants de complicité furtifs : une main qui se pose sur la main de l'autre, quelques embrassades consternantes, des conversations vives dans le salon, des crises de fou rire. Ces deux hommes sont si à l'aise ensemble, si complices, si totalement détendus qu'ils sont de toute évidence faits l'un pour l'autre. De parfaites âmes sœurs ! Personnellement, je les envie et je les admire. Vu de ma fenêtre, ce couple a tout du couple idéal.

Et puis soudain, voilà que le partenaire – un petit brun très différent du grand type aux cheveux châtais – disparaît pendant une semaine ou deux. Mon voisin, de toute évidence un peu perdu, sort alors ses appareils de fitness pour faire de l'exercice.

Pendant les chaudes soirées d'été de la fin août, je me suis planquée derrière ce rideau pour regarder évoluer ce corps à demi nu et luisant de sueur. Et je jure que si Russell Crowe en personne avait pris furtivement la place de mon voisin, avec les derniers rais de lumière qui mettaient en valeur les muscles de ses bras et de son torse, vous n'auriez pas vu la différence !

Puis septembre est venu, et octobre. J'ai continué à me poster à la fenêtre pour jeter un coup d'œil de temps en temps. Mon côté voyeur me reprochait de ne pas être suffisamment attentive. Ah, ça me va bien de critiquer le Pervers au Tsadziki ! Naturellement, je me trouve des excuses : si j'agis ainsi, c'est que j'ai besoin de temps avant de recommencer à me brûler les ailes. Mais les années passent de plus en plus vite, et j'ai atteint les trente ans sans même m'en apercevoir.

Joey me dit :

— Inutile de te monter la tête, Cleo, mieux vaut l'oublier. Cette merveille n'est pas pour toi, tu peux me croire. Dinah et moi l'étudions depuis un bon moment, et pour ce qui est de dénicher des infos, nous sommes champions. A côté de nous, les mecs de la CIA ne sont qu'une bande de mauviettes ! Eh bien, nous sommes heureux de t'apprendre que le voisin de Dinah n'est pas de ceux qui vénèrent les femmes !

L'expression du visage de Joey est triomphante.

Cleo gémit.

— Ce mec n'est pas gay. C'est impossible, impossible !

Joey lui répond du tac au tac :

— Eh bien, moi, je te dis qu'il l'est. C'est un gay !

Cleo marche d'un pas lourd vers la table pour se verser une nouvelle rasade de vin.

— Ce sont toujours les mieux qui sont homos, vous avez remarqué ? Mais au fait, Joey, comment le sais-tu ?

— Je l'ai aperçu plusieurs fois. Dans des clubs.

— Quel genre de clubs ?

— Chez *Luce*, au *Numbers*, et au *Lotus Sound Lounge*. Et il a toujours le bras sur l'épaule du même mec, celui qui débarque chez lui de temps en temps. Un petit brun du genre français, plutôt gringalet. Crois-moi, c'est un monogame indécroitable !

Je jette un nouveau coup d'œil. Mon voisin est immobile, à présent. Il observe le ciel, les nuages gris et lumineux qui menacent d'éclater. C'est bizarre que nous ne nous soyons jamais rencontrés, que nos chemins ne se soient jamais croisés. Une question de timing, je suppose. Il vit dans l'appartement d'à côté mais on dirait que son monde et le mien sont à des millions d'années lumière l'un de l'autre.

Joey s'exclame :

— Zut alors ! Il vient d'éteindre la lampe.

— Il en a probablement marre de ses voyageurs de voisins.

Cleo quitte son poste d'observation près de la petite fenêtre et se plante devant mes immenses baies vitrées. Elle pousse soudain un cri perçant et montre les fenêtres du doigt. Derrière la large baie vitrée, apparaît l'ombre d'un homme suspendu au bout d'une corde au-dessus du petit balcon.

La silhouette de l'homme nous fait signe de la main.

Je me précipite pour ouvrir la porte-fenêtre et je sors sur le balcon pour l'aider à descendre.

— Simon ! Tu es revenu. Entre vite avant que quelqu'un n'appelle les flics.

Avec le savoir-faire d'un varappeur professionnel, Simon se laisse glisser jusqu'au balcon, puis il commence à ramener ses cordelettes derrière lui et à les enrouler. Le tout sans se départir de son sourire. Je m'écarte pour le laisser entrer, puis je ramasse son matériel et je le lui mets sur les bras. Debout au milieu du salon, il se redresse et brosse ses habits d'un revers de main. Vêtu de noir, il me paraît plus mince que lors de notre dernière rencontre, il y a deux ans.

— Salut, Dinah ! Bon anniversaire ! Je me suis mis dans la tête de débarquer à l'improviste. Je suis drôlement content de te voir.

Joey marmonne :

— C'est ce qu'on appelle faire une entrée remarquée...

Je souris à Cleo et Joey.

— Je vous présente Simon Larkin, mon ami d'enfance, dont je n'arrête pas de vous parler.

— Exact ! Je considère Di comme ma sœur à titre honorifique.

Joey bat des cils et fait un bond vers lui, la main tendue.

— Bonjour ! Ravi de vous rencontrer, Simon. Je m'appelle Joey Sessna, le fameux acteur. Il se peut que vous m'ayez vu dans...

Je pince le bras de Joey, qui hurle de douleur.

— Aïe ! Dinah, tu es folle ? Qu'est-ce qu'il te prend ?

— Simon ne sait pas qui tu es, Joey. Il ne regarde jamais la télé. Il n'en a pas besoin, sa vie est suffisamment excitante pour s'en passer. Quand il n'escalade pas des parois rocheuses vertigineuses, il exerce ses talents sur les principaux monuments des villes. Pas vrai, Simon ?

— C'est tout à fait ça, mon chou.

Il m'attrape par le bras et me serre contre lui à m'étouffer. Cleo et Joey sont pratiquement en extase. Il faut dire que Simon est grand et musclé, avec des mèches folles blond vénitien et des yeux bleu marine. On dirait un ange de la Renaissance en tenue de sport !

Cleo m'ôte mon verre de la main et y verse un peu de vin, puis elle le tend à Simon.

— Je m'appelle Cleo Jardine.

— Merci, trésor !

Il boit le vin d'un trait.

Pendant que Joey discute avec Simon, je chuchote à Cleo :

— Avant que tu ne te fasses des idées, je dois te dire quelque chose à propos de Simon...

Mais Joey et elle sont tellement occupés à loucher sur lui qu'ils ne m'entendent même pas.

Simon se tourne vers moi.

— Di, tu n'aurais pas quelque chose à manger ? Je meurs de faim.

Je sais ce qu'il y a dans mon frigo. Parmi tous les régimes que j'ai déjà testés, la méthode du frigo vide est assurément la meilleure ! Nous nous concertons quelques instants, puis nous décidons d'appeler un traiteur chinois. C'est Cleo qui régale !

Dès que les plats sont là, nous nous ruons dessus comme une meute de loups. Mais au bout d'une minute ou deux, je note que Cleo et Joey se rapprochent de Simon, lequel se ressert à deux ou trois reprises. Simon a toujours fait cet effet sur les gens.

Le bavardage de Joey prend des allures de cheval fou. Joey essaie d'impressionner Simon avec ses petits rôles à la télé et au cinéma. Simon se contente de sourire et de hocher la tête – je doute

qu'il sache de quoi il est question.

Je confie discrètement à Cleo :

— Simon est toujours affamé... On hésite toujours à l'inviter à dîner.

Elle me lance un regard sournois.

— J'étais justement en train de me dire que je pourrais l'emmener dans un *smorsgasbord*, tu sais, ces restaurants scandinaves où il y a un buffet à volonté !

Lorsque toutes les petites boîtes en carton sont vides, Simon se frotte le ventre, le visage radieux.

— Voilà ce que j'appelle un bon petit en-cas. On pourrait se faire un repas digne de ce nom un peu plus tard, hein, Dinah ? Mais d'abord, une surprise t'attend pour ton anniversaire !

— Un repas digne de ce nom ? Tu as vu ce qu'on vient d'engloutir ? Et de quelle surprise parles-tu ? Il est plus de minuit, Simon, et demain, j'ai une rude journée qui m'attend au bureau. Notre grand ponte débarque de son QG !

Mais Simon secoue la tête d'un air solennel.

— Dinah, je suis vraiment très déçu. Depuis quand minuit est-il une heure tardive pour toi ? Autant ne pas se voiler la face : tu n'as que trente ans et tu commences à prendre des habitudes de petite vieille ! Autant te coucher et passer au lit le peu de temps qu'il te reste à vivre.

Naturellement, je mords à l'hameçon. Je saute sur mes pieds et je commence à faire le tour du salon en courant, empoignant les verres au passage et jetant les serviettes en papier roulées en boule et les boîtes en carton vides.

— Bon, d'accord. Où va-t-on ?

— Je t'ai dit que c'était une surprise. Et cette fois, j'ai fait vraiment très fort !

Les surprises de Simon, je connais ! Je les redoute toujours, mais en même temps, je meurs d'envie de savoir.

Cleo et Joey se concertent du regard, puis ils se tournent vers nous et demandent, tels deux écoliers :

— On peut venir aussi ?

Je m'exclame :

— Vous ne savez pas où vous mettez les pieds. Simon est mon copain. Quand on était gosses, on grattait le dos des baleines ensemble...

Cleo verse dans le mélo.

— Mon Dieu, c'est vrai ? Est-ce que ta surprise aurait quelque chose à voir avec un massage ?

Joey lâche de sa voix fluette :

— Vous grattiez le dos des baleines ? Il y a quelque chose d'obscène, là-dedans.

— Je t'expliquerai un jour, quand je serai vraiment soûle.

Simon hoche la tête et éclate de rire.

— Tu sais que j'avais oublié cette histoire de baleines...

Cleo prend son air enjôleur.

— S'il vous plaît, Simon, laissez-nous venir avec vous. Je déteste être exclue d'une fête.

Joey vient à la rescousse.

— Dites oui, Simon, dites oui !

Simon prend son ton homme d'affaires, rare et inimitable.

— Je ne sais pas. Il va falloir faire vite. Enfiler une tenue confortable. Du noir, de préférence. Et pas de talons aiguilles, trésor !

Ça, c'était pour Cleo !

— Et pas de truc qui pourrait dépasser ou se prendre quelque part ! Di, il faut y aller. Nous avons

un timing très précis à respecter.

J'interviens :

— Ce qu'il veut dire, c'est que si nous ne respectons pas strictement le timing, nous serons comme des souris prises dans un piège, à haleter comme des malades. Simon n'est pas très respectueux de la loi.

Simon lance le signal du départ.

— Bon, c'est parti ! J'ai un excellent avocat, nous pouvons aller nous faire voir ailleurs.

Joey retourne chez lui pour se changer et je prête à Cleo une tenue noire. J'en ai plein mon armoire. Il n'y a rien de mieux que le noir pour camoufler les rondeurs. Pendant que nous nous préparons, Simon inspecte mes placards de cuisine. Il réussit à dénicher un vieux sachet de raisins de Smyrne, quelques pépites de chocolat, une demi-boîte de muesli et une boîte d'escargots factices que j'ai gagnée dans une tombola du nouvel an. Il engouffre tout ce qui peut ressembler à de la nourriture et nous annonce qu'il est temps de partir.

Simon nous guide jusque sur le toit de l'Hôtel Vancouver, façon *Mission Impossible*. Il fait du slalom entre les portiers et les femmes de chambre et parvient à nous persuader – son charme aidant – d'emprunter de vieux corridors plongés dans une semi-obscurité. Des odeurs de renfermé et de vagues relents de graisse flottent dans l'air. Nous suivons de longs couloirs et traversons des coins sombres qui nous donnent la vague sensation que des créatures sont aux aguets, là, tout près de nous : des rats, des souris, des pigeons... Pendant que nous montons des escaliers qui n'en finissent pas, Simon n'arrête pas de nous chuchoter :

— Ne restez pas à la traîne.

Je réussis à m'adapter à l'allure de Simon. Joey, un hyperactif au corps fluide, est juste derrière moi. J'accélère un peu, mais mes jambes commencent à crier grâce en approchant du dixième étage. Cleo, qui ne s'intéresse à l'exercice physique que s'il y a un homme à la clé, se traîne un étage derrière nous répétant d'un ton geignard qu'elle aurait dû rédiger son testament avant de partir. Nous continuons à monter, à monter encore, et nous nous retrouvons devant une porte. Nous suivons Simon qui emprunte un long couloir étroit aux odeurs de moisissure et bordé de minuscules fenêtres d'où l'on embrasse toute la ville. Un endroit où les femmes de chambre devaient dormir autrefois, des filles de la campagne qui, nuit après nuit, pleuraient la tête dans leur oreiller jusqu'à ce que la ville trouve enfin un moyen de les distraire.

Dès qu'il a réussi à nous rassembler tous sur le toit, Simon nous explique ce qu'il a derrière la tête.

— Quand on veut s'introduire quelque part dans un bâtiment, il faut emprunter le chemin le moins fréquenté, dénicher des passages secrets et des pièces à l'abandon. Juste un exemple : j'ai un copain qui s'est introduit dans une aile de l'université de Toronto. Il s'est presque perdu et a fini par emprunter un tunnel qui aboutissait dans une autre aile du bâtiment où étaient stockés des tonneaux plus ou moins à l'abandon. Ils étaient pleins d'une substance gluante... Je vous assure que ce n'est pas une blague. Plus tard, il a découvert que ces tonneaux étaient utilisés pour stocker des globes oculaires. Parfaitement, des yeux ! Il y en avait des centaines de milliers, qui avaient sans doute appartenu au département Ophtalmologie. C'est ça qui m'amuse, faire des découvertes. Mon copain m'a dit que c'était un endroit totalement surréaliste, qui avait dû servir de cachette à toutes sortes de cinglés.

Assis en équilibre précaire sur la toiture en cuivre vert rouille, nous voyons surgir de la nuit une myriade de lumières sous la couverture nuageuse qui surplombe la ville. Le mur de pierre gris de l'hôtel plonge en à pic sur la rue à quelques mètres à peine de nous. Entre les tours de verre, nous

avons une vue imprenable sur la North Shore et la Grouse Mountain là-bas, au loin. En regardant dans l'autre sens, au-delà du noyau lumineux du centre-ville, on aperçoit le pont Burrard et le pont Granville, où les phares de voitures sont autant de petites lumières en perpétuel mouvement.

Simon ouvre son sac à dos et en sort une bouteille de brut.

— C'est pour toi, Di. Joyeux anniversaire !

— Seigneur ! Si l'on m'avait dit que j'allais porter un toast à mes trente ans sur le toit de l'Hôtel Vancouver, j'aurais vu les choses différemment.

Cleo frissonne.

— C'est très excitant.

Je note qu'elle est plus pâle et plus calme que d'habitude.

Quant à Joey, il approuve d'un hochement de tête, mais il n'a pas l'air plus rassuré.

Simon aurait pu dire à Cleo et à Joey que la terre était plate et que la lune était faite de bleu (le fromage !), ils auraient eu la même expression sur le visage ! Simon est tellement séduisant, d'une beauté si envoûtante... J'aurais vraiment dû leur en dire un peu plus sur lui. Sur ce qu'il est et ce qu'il n'est pas.

Cleo susurre :

— C'est fascinant !

Joey confirme.

J'en profite pour prendre la parole.

— J'ai quelque chose à vous annoncer.

— Ah bon ? Vas-y ! C'est quoi ?

— Je tenais à ce que vous sachiez tous que Penelope Longhurst...

— Seigneur, encore elle !

— ... que Penelope Longhurst m'a traitée moi, Dinah Nichols, de mangeuse d'hommes.

Cleo pousse un cri.

— Elle t'a traitée de quoi ?

Joey se contente de dire :

— C'est très... pittoresque.

Quant à Simon, il lâche :

— Ne me dis pas que tu as encore fait des tiennes pendant mon absence !

Il éclate de rire, récupère la bouteille de brut, fait sauter le bouchon et boit une grande lampée avant de me la passer.

— Pas vraiment, non.

Cleo se met à penser tout haut.

— Voyons voir. Il y a les mangeuses d'hommes style hollywoodien : Joan Crawford, Lana Turner, Sharon Stone ou Madonna. Les mangeuses d'hommes littéraires, les Iris Murdoch et les Sylvia Plath qui dévorent les hommes comme elles respirent.

Joey l'interrompt.

— Moi, l'image qui me vient aussitôt à l'esprit est plus basique... Je vois un animal de la jungle, une lionne qui se déchaîne sur un pauvre mâle.

— Si seulement je pouvais être comme ces lionnes, Joey ! Je déteste dire ce genre de chose, mais je dois avouer que cette Penelope commence à m'énerver sérieusement !

Cleo intervient.

— Nous sommes pratiquement sûres qu'elle a subi un traumatisme sexuel dans son enfance, lorsqu'elle était dans cette école privée pour jeunes filles, en Suisse.

Je marmonne :

— Je ne demanderais pas mieux que quelqu'un *me* traumatisé sexuellement ! Ça fait presque trois ans, si on ne compte pas cette stupide erreur passagère avec Mike. Voilà ma théorie : si tu as du mal à enfiler ta chaussure, enfonce encore un peu ton pied dedans, il finira bien par entrer ! Je bois à ma santé, moi Dinah Nichols, la mangeuse d'hommes !

Je lève la bouteille et je joins le geste à la parole.

Lundi

J'ai l'impression d'avoir un hamster qui pédale dans ma tête. Pire encore, le hamster a la gueule de bois. Je dresse la liste de toutes les choses que je pourrais faire aujourd'hui sans trop solliciter mon cerveau, juste histoire d'avoir l'air plus occupé que je ne le suis. Penelope passe en coup de vent devant ma porte avec son éternel regard de vierge conquérante à qui le monde appartiendra un jour. Jake la suit de près, et lorsque je croise son regard, il tend le doigt vers elle en mimant quelqu'un en train de manger. Youpi ! Il est en train de lui faire jouer les coursiers.

Je me sens un peu mieux, mais j'essaie toujours de trouver le moyen d'éviter de bosser lorsque l'Interphone du bureau se fait entendre. Et aussitôt après, la voix d'Ida qui hurle :

— CODE BLEU ! ET QUAND JE DIS BLEU, C'EST VRAIMENT TRES, TRES BLEU !

Je sors en courant pour rejoindre la grande pièce.

Le peu d'air respirable qui reste est bombardé de poudres odorantes et d'effluves d'atomiseur. Une frénésie de plaisir s'empare du bureau. Jake sort et nous regarde en secouant la tête.

La voix d'Ida résonne de nouveau à l'Interphone.

— Code Bleu sur le point d'arriver.

Nous nous ruons vers la fenêtre. En bas, dans la rue, une Ferrari noire avec des sièges en cuir beige semble inviter les arnaqueurs du coin à l'emprunter pour faire une virée, ou la laisser sur place et la vandaliser. Mais la seconde d'après, une silhouette svelte dans un costume Goth gris foncé hypersexy sort de la voiture.

La voix d'Ida rompt le silence.

— Code Bleu dépasse mes rêves les plus fous.

Il a une épaisse chevelure noire ébouriffée émaillée de quelques mèches argentées, qui ne bouge pas d'un millimètre en dépit des rafales de vent qui font voler les détritus dans la rue. Il lève les yeux sur la façade du bâtiment de la GWI. Nous faisons un bond en arrière pour sortir de son champ de vision, à l'exception de Lisa Karlovsky, notre coordinatrice bénévole blonde et toute en rondeurs qui lui sourit avec un petit signe de la main. Puis elle redresse la tête en éclatant de rire.

— Devinez qui d'autre est en train de se pencher par la fenêtre à l'étage au-dessus !

— Pas Ash, quand même... ?

Nous jouons des coudes pour regarder par la fenêtre Ash en train de mater Ian Trutch. Elle est penchée juste au-dessus de nous, ses lunettes à la main, ses yeux noirs grands ouverts.

Lisa s'exclame :

— C'est la première fois que je la vois sans ses hublots qui lui cachent la figure.

Cleo déclare :

— Nous devrions organiser une conférence de presse.

Ash, également connue sous le nom de Aishwarya Patel, représente à elle seule notre département comptabilité. Mince et le teint jaunâtre, d'âge indéterminé et toujours mal fagotée avec son éternel tailleur d'un noir tristounet qui est censé être un symbole de pouvoir, Ash donne l'impression de se prendre pour la personne la plus importante de notre organisation, dans la mesure où c'est elle qui traite l'argent des dons. Elle est allergique à la race humaine et déjeune toujours seule à son bureau,

ruminant sa rancœur. Sa porte est toujours fermée. Elle communique avec nous exclusivement par e-mails, généralement en majuscules, qui prennent des allures de cyber-coups de gueule ! Bien que son bureau soit situé à l'étage au-dessus, tout près de la salle des repas où nous passons au moins dix fois par jour pour prendre un en-cas, Ash trouve trop pénible, socialement parlant, de parcourir les quelques mètres qui la séparent de la pièce pour nous dire un petit bonjour, ne serait-ce que pour nous faire part de vive voix de son tout dernier coup de gueule :

A L'ATTENTION DE TOUT LE PERSONNEL : NE PAS TOURNER SON CAFE ET REMETTRE ENUITE LA CUILLERE MOUILLEE DANS LE SUCRIER. ÇA FAIT DES BOULES.

On m'a dit que Jake s'est départi temporairement de son professionnalisme bien connu en lui répondant par ces mots : « Que voulez-vous, ma petite Ash, c'est la vie. Une histoire de BOULES. »

Ian Trutch fronce les sourcils en nous voyant, puis se dirige vers l'entrée principale.

La voix d'Ida retentit de nouveau.

— Code Bleu arrive. Code Bleu arrive... Mince alors, quel mec !

Nous nous dépêchons de réintégrer nos bureaux.

Lisa s'exclame :

— Voilà donc notre grand ponte... le nouveau P.-D.G. L'heure de l'humiliation a sonné.

Cleo rétorque :

— Oui, c'est lui. Dieu merci, je ne me serai pas maquillée pour rien !

Fran, la secrétaire, s'en mêle.

— Je vous parie n'importe quoi qu'il s'est fait refaire. C'est du travail soigné, je vous le dis ! Ça a dû lui coûter un max.

Depuis que son mari l'a plaquée – elle et ses trois enfants – pour une jeunette siliconée, Fran exhibe avec fierté ses quarante-neuf ans : ses pattes d'oie, son double menton, ses cheveux gris et ternes et ses nouveaux bourrelets sur les hanches. Ces derniers temps, elle a pour jeu favori la « détection de chirurgie plastique ».

Cleo éclate de rire.

— Fran ! Il n'a que la trentaine. Pourquoi aurait-il besoin de recourir à la chirurgie ?

Fran ricane.

— Réveille-toi, ma vieille. Nous vivons à l'âge de la perfection. Et la perfection, ça peut aussi s'acheter. Mais permets-moi d'ajouter que je laisserais volontiers ce mec réchauffer mon lit par une froide nuit d'hiver – lui, son nez refait et tout le reste. A une seule condition : qu'il prenne ses cliques et ses claques au petit matin.

Personnellement, je réserve mon jugement. Je prends une tasse de café et je retourne dans mon bureau pour réfléchir à ce que je viens de voir. Ian Trutch représente tout ce que nous ne sommes pas. Sous un emballage de rêve, c'est un fauteur de troubles. Et c'est très mauvais pour notre image d'avoir un P.-D.G. qui sillonne la ville à toute allure en Ferrari noire. Mais voilà que soudain, un frisson me parcourt, et je passe les minutes suivantes à fantasmer : je me vois pactiser avec l'ennemi et caracoler dans une voiture de course avec un homme plus rapide encore que son bolide ! Ce que je n'ai jamais fait jusqu'à présent.

Ma rêverie est interrompue par la sonnerie du téléphone. Je décroche.

— Dinah Nichols.

A l'autre bout du fil, la voix est incohérente. Il me faut une bonne minute pour comprendre qu'il s'agit de Joey. Il est en pleurs et il en bégaye.

— Joey, calme-toi ! Je ne comprends pas un mot de ce que tu dis.

Tout ce que j'arrive à saisir, ce sont les mots « Pomp... Jules... gloup...aniche » entrecoupés de

sanglots et de hoquets.

— Je tente de nouveau de le calmer.

— Que se passe-t-il ? Remets-toi, voyons !

— C'est... c'est trop affreux !

— Tu vas inspirer longuement plusieurs fois et tu essaieras de me raconter lentement ce qui arrive, d'accord ?

Un silence humide s'ensuit. Puis il se lance :

— Tu sais que je promène les chiens de Mme Pritchard-Wallace près de Point Grey ?

C'est en effet un des petits boulot de Joey.

— Oui. Et alors ?

— Eh bien, c'est fini !

— Que s'est-il passé ?

— Alors voilà : tôt ce matin, je suis allé prendre Jules et Pompadour, les caniches nains de Mme P.-W., pour les promener près du parcours de golf. Et tout à coup, cette chose, cette créature de l'Enfer a débarqué de je ne sais où, a saisi Pompadour dans sa gueule avant de repartir en trombe. Il ne me restait plus que le collier en diamant de Pompy. C'était un loup, je suis sûr que c'était un loup !

— Je dirais plutôt un coyote.

— Dinah, tu me fais marcher...

— Est-ce qu'il avait une couleur jaunâtre ?

— Oui, c'est ça. Grands dieux, comment le sais-tu ?

— Tu ne lis pas les journaux ?

— Je lis *Variety*, c'est tout. Tu le sais très bien. Je n'ai pas assez de temps pour les catastrophes planétaires, moi.

— Seigneur... ! Ecoute-moi bien, Joey. J'ai lu qu'il doit y avoir au moins deux mille coyotes qui rôdent dans la ville et les environs. On n'arrive pas à les attraper parce qu'ils sont trop malins. J'en avais entendu parler, mais c'est la première fois que j'ai une info de première main. Waouh !

— Comme tu dis, waouh ! Mme P.-W. va me piquer une crise de nerfs. Elle n'est pas encore au courant, elle est sortie pour se faire ravalier la façade.

— Ravalier quoi ?

— Se faire décaper et rafistoler la figure. Un peeling et un soin du visage, si tu préfères.

— Ah, d'accord...

— J'en suis encore tout tremblant... Je crois que j'ai intérêt à prendre un scotch.

— Joey ! A 9 h 45 du matin ?

— Ce n'est pas tous les jours qu'un toutou de mille dollars fait son entrée dans la chaîne alimentaire de la faune urbaine...

— O.K. Mais écoute-moi bien, Joey. Tu es conscient qu'il ne faut pas habituer les coyotes à se payer un toutou de luxe pour leur petit déj ? Ça pourrait devenir une habitude. Tu sais, c'est comme avec les chips : quand tu en prends une, tu ne peux plus t'arrêter. Alors ne les encourage pas à recommencer, ne va pas promener tes clébards n'importe où ! Au fait, en parlant de prédateur et de proie... je te signale que notre nouveau grand ponte s'est pointé aujourd'hui en Ferrari. Je suis vraiment inquiète, j'ai entendu dire qu'il était totalement insensible aux inquiétudes du personnel. Il a fait virer des tas de gens dans le dernier bureau où il a débarqué... Quelque chose me dit qu'il pourrait bien faire aussi un carnage chez nous !

Il aurait mieux valu que je ne lève pas la tête à ce moment-là.

— Hou-là... Il faut que je te laisse !

Et je repose brutalement le combiné.

L'homme aux semelles de velours est debout dans l'encadrement de ma porte et me regarde fixement. Le P.-D.G. ! Il est tellement craquant en vrai que j'ai du mal à déglutir.

Ian Trutch continue à m'observer. J'essaie de soutenir son regard, mais je ne peux m'empêcher de faire l'inventaire. Mes yeux se posent en premier sur son visage, puis sur la peau brun acajou et les poils noirs de son torse qu'on entrevoit sous le col ouvert de sa chemise blanche. J'avale péniblement ma salive. Si j'étais un autre genre de fille, Cleo par exemple, je serais tentée de me glisser sous cette chemise apprêtée et d'y rester. Toute la journée peut-être... à coup sûr toute la nuit ! Tout en lui me fait chavirer, même des petits riens comme la longueur de ses doigts.

La couleur de ses yeux me fait penser au carrelage d'une piscine. Il a de longs cils noirs, un peu comme ceux d'une femme, et deux petites rides d'intello entre les sourcils qui témoignent de ses prouesses à la Harvard Business School. Quant à ses cheveux... Epais, poivre et sel et savamment ébouriffés, comme s'ils venaient de recevoir une décharge électrique. Ils n'attendent qu'une chose : être domptés par une main de femme. Encore que... il doit être du genre à détester qu'on sabote sa coiffure. Tout le reste de sa personne est tiré à quatre épingles. Ajoutez une bouche un petit peu cruelle, juste ce qu'il faut, et un bronzage de pirate.

Sailing, sailing, sailing the bounding main...

Heureusement pour moi, je connais mes limites et je ne suis pas le genre de fille à tomber amoureuse de ces mecs superbes et sans cœur. Si j'étais une vraie mangeuse d'hommes, comme Cleo, j'envisagerais sérieusement de le draguer juste pour son corps, comme on peut avoir envie d'une bouteille entière de Grand Marnier en solo. Ça doit être génial, doux et enivrant à la fois, mais en définitive, c'est très mauvais pour la santé !

Je cesse de le regarder. Ce type jure avec le décor du bureau, les murs tachetés couleur de crème au citron, les meubles caramel brûlé en simili cuir *Naugahyde*, la moquette beige miteuse et criblée de petits trous. Mais il y a une question qui ne cesse de me tarauder : pourquoi ce mec huppé, une vraie gravure de mode issue des quartiers chic, vient-il jouer les P.-D.G. dans une boîte de bas étage comme la nôtre ?

Jake apparaît derrière lui.

— Dinah, je vous présente Ian Trutch. Ian, voici Dinah Nichols, qui est chargée chez nous de la Communication et des Relations Publiques.

Il m'emprisonne la main entre les siennes. Elles sont chaudes et douces.

— Dinah, je suis vraiment ravi de vous rencontrer. J'ai entendu dire le plus grand bien de vous.

— Ah oui ?

— C'est vous qui faites la chasse aux donateurs, n'est-ce pas ? C'est Jake qui m'a parlé de vous.

— Ah oui ?

Ian Trutch retient toujours ma main prisonnière entre les siennes. Je sais que je ne dois sous aucun prétexte pactiser avec l'ennemi, mais lorsqu'il me libère, c'est mon corps tout entier qui pousse un cri d'indignation : « Encore ! Encore ! »

Trutch ajoute :

— Voulez-vous vous joindre à nous, Dinah ? Je vais dire quelques mots au personnel dans l'autre pièce.

Il effleure mon épaule. Je me lève aussitôt et, tel un zombie, je suis les deux hommes dans le grand bureau.

Dès que Penelope aperçoit Ian Trutch, elle bondit sur ses pieds et vient à sa rencontre.

— Bienvenue dans notre agence, monsieur Trutch. Puis-je vous proposer un café ?

Le visage du big boss se fait de nouveau charmeur.

— Avec plaisir, merci. Vous êtes... ?

— Penelope.

— Penelope... Un nom classique pour une beauté classique. N'attendez pas trop longtemps votre Ulysse. Je prends mon café noir et brûlant.

Toute la gent féminine retient son souffle, les yeux rivés sur notre auguste visiteur, hésitant entre l'envie et la luxure.

Penelope ajoute :

— Je vous en prie, asseyez-vous, monsieur Trutch. Je vous l'apporte immédiatement.

Mais M. Trutch ne s'assied pas. Changement de ton. Il nous dit d'une voix cassante :

— Une réunion se tiendra dans la salle de conférences dans très exactement treize minutes. A 10 heures précises. Vous êtes tous tenus d'y assister.

Il avale une gorgée du café que Penelope vient de lui apporter, repose le mug et se dirige vers la porte derrière lui. Lorsqu'il revient dans ma pièce, il me fait un clin d'œil et me dit tout bas pour que personne d'autre ne puisse l'entendre :

— Préparez-vous pour le carnage, Dinah.

Je laisse échapper un petit rire.

Il m'a reconnue pour ce que je suis.

Une adversaire digne de lui.

Je suis impatiente d'en découdre, de lui montrer que notre agence de la Green Word International est une super-équipe. Sauf Penelope, bien sûr.

Jake a l'air un peu mal à l'aise. Il tourne les talons et réintègre son bureau. Je le suis. Il se laisse tomber lourdement dans son fauteuil et m'observe de ses yeux de limier fatigué. Sa main plonge dans le tiroir du bas de son bureau et, pendant une fraction de seconde, je panique, redoutant qu'il puisse y cacher une bouteille. Mais il n'en sort qu'un Bounty, qu'il dévore en deux bouchées. A la suite de quoi, ignorant le petit grain de chocolat accroché à sa moustache, il ouvre une barre chocolatée Oh Henry ! et désigne le tiroir comme pour me dire : « Servez-vous ! »

— Non, merci, Jake. Je vais me contenter de renifler l'emballage. Je fais la chasse aux calories !

Je n'arrête pas de le faire. Quatre mille, cinq mille, six mille...

Il ne s'exclame pas « Ian Trutch n'a rien à faire ici », mais je sais qu'il en meurt d'envie.

Il soupire en secouant la tête.

— Seigneur ! Je ne suis pas certain d'être prêt à tout ça. J'ai une sorte de mauvais pressentiment. Si j'avais quelques années de moins, je me réfugierais dans le premier pub venu.

Je ne supporte pas de voir Jake déprimé.

— Essayons de voir les choses positivement...

Il part d'un petit rire triste.

— Ah... oui, bien sûr, Dinah. La championne du monde de cynisme et le champion du monde de la même catégorie face à face !

— Il se peut que certains donateurs réagissent bien à l'image véhiculée par Ian Trutch. Peut-être qu'un peu de bling bling saura les attirer mieux que nous ne le faisons.

— Vous croyez ? Je ne sais pas. Peut-être que oui...

Jake est déboussolé. Troublé par le costume chic qui tombe impeccablement sur le corps parfait de Trutch, par l'énorme Rolex en or et la chevalière ornée d'un saphir, sans oublier l'après-rasage qui fleure bon la bibliothèque ornée de lambris et de cuir des clubs chic réservés à l'élite.

J'ai passé une bonne partie de ma vie à sortir avec Mike, qui était superbe, lui aussi... mais dans son genre ! Il disposait en tout et pour tout de trois tenues différentes, le clou étant un jean délavé avec art et une paire de Nike hors de prix complètement nulles. Pour Mike, être en tenue de soirée,

c'était porter un T-shirt propre !

Avec Trutch, c'est la première fois que je suis au service d'un manager aussi élégant (fût-il un spécialiste de la restructuration).

Lorsque je reviens dans la grande pièce, je constate que c'est aussi une première pour toutes mes collègues féminines. On les sent bouillonner d'énergie, c'est l'effervescence totale ! Elles sont fin prêtes pour la réunion, et à 10 heures pile, quand nous nous attrapons pour monter en salle de conférences, je les sens disposées à se convertir à la religion du nouveau venu, quelle qu'elle soit.

Ian Trutch pénètre dans la salle d'un pas énergique et prend place au bout de la longue table en regardant autour de lui comme s'il repérait les issues de secours. Puis il nous lance ce regard bleu qui vous cloue sur place et prend la parole.

— Tout d'abord, je tiens à vous rassurer. Je sais ce que vous ressentez, mais si je suis venu ici, ce n'est pas pour ce que vous croyez.

Les visages tendus se relâchent un peu. Juste un peu.

— J'ignore les bruits qui courent au siège de la GWI, mais j'entends que vous compreniez bien ceci une fois pour toutes : votre établissement n'est pas du tout dans la même situation, et par conséquent, les méthodologies de travail ne peuvent en aucune façon être similaires. Au siège – le siège administratif du groupe –, nous nous sommes aperçus que les cadres étaient beaucoup trop nombreux.

Les cadres ? Si j'en crois la version de Moira, c'est le petit personnel qui a été prié d'aller se faire voir ailleurs. Les gens qui faisaient le boulot de terrain. Des gens comme nous.

— On m'a dit que votre agence est connue pour son travail d'équipe.

Il sourit.

— Mais sachez que chacun des membres de votre équipe sera récompensé pour toute initiative prise à titre individuel en termes d'échange d'information, et ceci pour le bien de tous. Pendant les prochaines semaines, au cours desquelles je piloterai cette agence, j'attends de vous un maximum d'efforts. Il va sans dire que s'il y a ici des gens inutiles, ils devront partir. Il est également possible que nous découvrions des redondances, et il y sera mis un terme. Je ne vous demande pas de vous tuer au travail si ce n'est pas nécessaire, que ce soit bien clair. Pour conclure, sachez que je suis impatient d'entamer avec vous une fructueuse collaboration.

Sur ce, Trutch nous décoche un sourire radieux.

Les gens accusent le coup. En fait, nous nous demandons si nous sommes dignes d'éloge, ou jugés coupables avant même qu'un crime n'ait été commis.

Trutch se lance alors dans une explication détaillée de sa stratégie. Un discours codé, bien sûr, truffé de mots savants du langage des affaires et qui n'ont pas grand-chose à voir avec la façon dont la Green World International travaille. Des mots comme : « les pratiques d'excellence », « en amont », « en aval » ou l'**« externalisation »**...

Quand il en arrive au mot « entrée » ou « taux de pénétration », je jette un coup d'œil vers Cleo. De toute évidence, elle nage en plein fantasme, un fantasme qui met en scène Ian Trutch, et il n'est pas difficile d'imaginer le rôle qu'elle lui fait jouer.

Assise elle aussi près de moi, Lisa Karlovsky me donne un coup de coude dans les côtes en griffonnant sur un bloc-notes : « Tu arrives à suivre ? » Je gribouille à mon tour : « En gros. Méfie-toi de lui. » Elle me répond : « Je m'en fiche. J'attends juste qu'il se remette à sourire. Tu as vu ses fossettes... ? » Cleo s'empare du bloc-notes de Lisa et note rageusement : « Moi j'aime toutes les fossettes, et pas seulement celles du grand manitou ! »

Pendant le reste de la réunion, j'observe Lisa et Cleo. Elles n'arrêtent pas de loucher sur Trutch.

Les filles font toutes de gros efforts pour comprendre le discours de Ian, mais en bannissant toute expression euphorique de leur visage. Et en se gardant bien de rester la bouche ouverte. Toutes sauf Penelope, la bégueule de service. Elle prend fébrilement des notes.

Lorsque Ian en a enfin terminé, Jake se lève et s'arrange pour lui dire deux mots en privé. Cleo, Lisa et moi restons entre nous.

Lisa murmure :

— Bon. Alors que sommes-nous censées comprendre dans ce festival de termes savants ?

— Désolée, j'ai déconnecté. Il est tellement craquant...

Je leur donne ma version.

— Moi, je me pose des questions. Sur le moment, je me suis dit qu'il était plutôt bien, par exemple cette idée de travailler en équipe. Mais après réflexion, je crois que ce qu'il attend de nous, c'est que nous nous espionnions mutuellement pour détecter celle qui bosse le moins et que nous allions ensuite au rapport !

Lisa s'exclame :

— Personnellement, j'ai totalement perdu pied. J'imaginais à quoi il pouvait ressembler à l'horizontale et nu comme un ver !

— Ne te monte pas la tête, Lisa. C'est un vrai vampire et il va aspirer tout ce qu'il y a de bien en toi. Je le sais parce que j'ai téléphoné à Moira, au siège, et ce que j'ai appris n'est pas joli joli. Elle m'a dit qu'il avait vidé quatre bureaux, et pas des cadres sup. Du petit personnel. Elle ne pouvait pas parler, mais je vais la rappeler pour en savoir plus sur ce mec. Il est important de bien connaître ses ennemis !

Lisa a l'air consterné.

— Le siège est beaucoup plus grand qu'ici, Dinah, Trutch l'a d'ailleurs dit lui-même. La situation est totalement différente.

— Je suis insensible à ses charmes. Sache que si jamais il veut ma peau, je me battraï comme un beau diable jusqu'au bout !

Cleo sourit.

— Tu prends les hommes bien trop au sérieux, Dinah.

Lisa confirme d'un hochement de tête.

— Mais pas du tout ! Dans le monde de Trutch, il y a les gagnants et les perdants. Alors de deux choses l'une : ou bien on est sous sa coupe, ou bien on se place au-dessus. Et dans le second cas de figure, on finira par se faire avoir. Je connais ce genre de mec, un véritable prédateur. Une chose est sûre : ici, il n'y aura pas de gagnant-gagnant !

Mais Cleo ne se décourage pas. Elle le dévore des yeux. Si elle continue à ce rythme, son compteur de performances sexuelles affichera bientôt les trois chiffres. C'est une femme qui est habituée à choisir les hommes sur leur look, mais en restant toujours maîtresse du jeu.

Lisa fait un geste vers Ash.

— Nous ne sommes pas les seules à le boire des yeux...

Ash est comme hypnotisée par Ian. Jamais je ne lui ai vu un tel regard auparavant, un regard très doux, comme absent.

Je leur dis :

— Elle aura Trutch auprès d'elle toute la semaine. Il va vérifier la compta dans son bureau.

Cleo s'exclame :

— Elle va accepter d'avoir de la compagnie, de parler face à face avec quelqu'un ? Rien que le fait d'être obligée de le regarder dans les yeux, elle va nous faire une dépression nerveuse, c'est sûr !

Ce jour-là, après le boulot, Jake, Ida, Lisa, Cleo et moi nous rendons dans notre QG habituel, le Notte's Bon Ton, une pâtisserie de Broadway qui fait salon de thé, à quelques pâtés de maisons du bureau.

Comme d'habitude, nous commençons par sauver le monde. C'est Lisa qui attaque la première.

— Une crise d'énergie ? Pourquoi ne pas exploiter l'énergie de tous ces gens qui vont au club de gym pour faire disparaître la graisse que la planète s'est évertuée à créer pour enrober leur cou et leur tour de taille en faisant des pompes et du vélo d'appartement ? Nous les relions à des générateurs, mais sans leur dire. Comme ça, ils restituent une partie de l'énergie volée aux prairies où on a planté du blé pour faire la farine qui a servi à confectionner ces beignets qu'en ce moment précis ils enfournent dans leur bouche... Vu ? C'est économiquement très rentable.

Elle ponctue son discours d'une bouchée de gâteau à la crème qu'elle s'empresse d'engloutir.

— Exact, Lisa.

Jake s'exclame :

— Revenons à l'ère du cheval et de la charrette ! Vous savez que le crottin de cheval est le meilleur engrais naturel qui soit... Et si on boit un verre de trop, votre cheval connaît le chemin pour vous ramener à la maison.

— Et les moulins à vent ? Ces bons vieux moulins hollandais d'autrefois. Avec leurs ailes, on pourrait faire des œuvres d'art, les peindre. Ou les coller dans le Delta. On pourrait même y loger des gens... Ce serait cool, non ?

Jake repart à l'attaque sur un autre front.

— Il y a aussi l'énergie libérée par les trampolines. Les gosses adorent faire du trampoline. En domptant l'énergie libérée, on pourrait éclairer toute la ville. Et puis, quand vous essayez de faire un peu de tourisme à travers le pays, ces gamins donnent des coups de pied dans le dossier de votre siège pendant des milliers de kilomètres. Franchement, si on pouvait exploiter ça...

Je secoue la tête.

— On ne peut faire ça, Jake, ce serait de l'exploitation de mineurs !

Ida ajoute son grain de sel.

— En tout cas, je ne serai plus là quand la planète sera totalement privée de nourriture, et c'est tant mieux. Et si jamais j'étais encore de ce monde, je serais bien trop cagneuse pour qu'on ait envie de me déguster !

Lisa s'insurge :

— Ida ! Tu n'envisages quand même pas le recours au cannibalisme ?

— Voilà comment je vois les choses : compte tenu de ce que le monde agricole nous concocte avec tous ces engrais azotés, les hommes auront du mal à redevenir des adeptes de la chasse et de la cueillette. Car il n'y aura bientôt plus rien à cueillir ni à chasser. On ne pourra même plus être des végétariens dignes de ce nom. Alors pourquoi pas imaginer une boutique qui vendrait une bonne « poitrine » rôtie faite à partir de bras bien gras ? Ce serait un bon début, non ?

Tout le monde est d'accord.

Cleo change brusquement de sujet.

— Bon, si on arrêtait de sauver le monde ? J'ai un scoop.

Comme nous surfons des heures sur Internet durant notre temps de travail, nous balayons toute culpabilité en prétendant « rechercher un scoop ». En fin de journée, chacun y va de sa trouvaille et les autres doivent dire si c'est de l'info ou de l'intox. Et les perdants paient les gâteaux.

Cleo commence.

— Les jeunes ont du retard dans l'éducation sexuelle. Les éducateurs réclament des travaux

pratiques.

Puis c'est au tour de Jake.

— Une fillette faisant partie des éclaireuses aide une victime de morsure de serpent dans le parc national de Kootenay.

Ida enchaîne.

— Le président pousse les soldats agonisants à mourir pour la patrie.

C'est au tour de Lisa.

— Un couguar terrorise la boutique de mode Barnaby. Il met en pièces la collection d'automne. Pour finir, c'est à moi de jouer.

— Des scientifiques déclarent que les réserves en poisson des océans ont chuté de 95 %.

Tout le monde se tourne vers moi en protestant. C'est Cleo qui résume l'opinion générale.

— Dinah, arrête un peu ! Tu deviens assommante... Nous savons tous que tu es éco-dépressive, mais tu pourrais au moins garder ça pour toi, pour une fois.

Lisa abonde en son sens.

— Ne te polarise pas sur des choses négatives, Dinah, ou tu risques de les attirer comme un aimant. La vie n'est pas aussi noire que tu le crois. Ton verre pourrait être à moitié plein, avec un peu de bonne volonté.

Plutôt cocasse venant d'une femme qui a été exploitée toute sa vie par des professionnels nombrilistes chargés de contrôler la qualité de l'air... auxquels elle donnait le nom d'« amants ».

Ida se cale au fond de sa chaise en contemplant son baba au rhum et s'exclame :

— Sois négative si ça te chante, Dinah. Parce que quand le réchauffement de la planète sera consommé, je serai à six pieds sous terre. Ou trop gaga pour m'en soucier.

Jake la rabroue.

— Ida, voyons... !

— Il y a quand même des choses pires, non ?

Je lève la main pour réclamer la parole.

— Vous savez, ce n'est pas ma faute, c'est naturel chez moi. J'ai une mère d'un cynisme absolu ! Bon, maintenant, il faut passer au vote. Quel scoop est de l'intox ?

Cleo s'écrie :

— Le couguar !

Ida confirme.

— Je suis d'accord. Le couguar !

Lisa se tourne vers Jake.

— Moi je vote pour l'éclaireuse. Jake, vous êtes un imposteur, vous êtes allé chercher une vieille blague !

Les mains en l'air, Jake avoue :

— Bravo, Lisa, je suis démasqué !

Je reprends la parole.

— J'ai une nouvelle pour tous les mangeurs de poisson, y compris toi, Cleo. Les réserves en poisson des océans n'ont chuté que de 90 %, et la plupart des poissons que vous mangez aujourd'hui sont des poissons d'élevage. C'était donc de l'intox.

— Alors là, c'est génial ! Vous parlez d'une consolation. Mais c'est toi et moi qui gagnons, Dinah. En d'autres termes, c'est aux autres de nous offrir nos choux à la crème. Le scoop sur le couguar était dans le *Sun* de ce matin, je suis étonnée que vous l'ayez raté. Cette bestiole rôde dans les environs de Vancouver et ils ont l'air d'avoir beaucoup de mal à l'attraper.

— Ces histoires de couguar reviennent périodiquement sur le tapis, ce n'est pas nouveau. Mais aujourd'hui, on parle aussi des coyotes, à cause de cette fichue déforestation. Comme les gens n'arrêtent pas d'abattre des arbres, ces gros chats perdent leurs refuges naturels et ne savent plus où aller. Alors que voulez-vous qu'ils fassent ? Ils viennent en ville sur les barrages en rondins et font des dégâts.

— Personnellement, j'aurais tendance à dire que tu as inventé cette histoire de toutes pièces..., commente Cleo.

— Sûrement pas ! s'exclame Lisa. En plus, ces animaux ne sont pas heureux. Le temps qu'ils atteignent la ville, ils deviennent fous furieux. Vous feriez bien de regarder derrière vous quand vous marchez dans la rue !

Cleo s'obstine.

— J'étais au courant pour les coyotes. Mais des couguars ! Qui aurait imaginé une chose pareille ?

Je lui lance :

— La seule espèce sauvage que tu repères ces derniers temps est l'*homo sapiens*. Je parle des mâles, bien sûr.

Elle sourit.

— Ce n'est pas faux...

Je lui fais remarquer qu'aucun couguar n'a été aperçu en ville depuis deux ans qu'elle est ici.

Mais Lisa tient bon.

— Cleo, crois-moi, il y a un tas de créatures bizarres dans cette ville. La semaine dernière, notre immeuble a été envahi par des mouffettes. Une de ces petites bestioles à rayures est entrée dans le local aux poubelles, sous le vide-ordures. On reconnaît bien la mouffette à son odeur, c'est très caractéristique.

Ida s'exclame :

— A propos d'odeurs caractéristiques, comment se fait-il que le nouveau P.-D.G., Mister Ferrari, ne soit pas avec nous à se gaver de choux à la crème au beurre ? Entre parenthèses, qu'est-ce qu'il sent bon !

Jake passe la main sur son crâne chauve, un signe de nervosité chez lui, et tire d'un petit coup sec sur sa moustache pour se porter bonheur.

— Le problème, c'est la gestion du temps de travail.

— Ben voyons ! dit Lisa. La direction n'a pas de temps à nous consacrer, c'est ça ? Mais Ida continue sur sa lancée.

— Et la nouvelle fille, c'est quoi son nom déjà ?

Jake dresse l'oreille.

— Penelope.

— Eh bien, comment se fait-il qu'elle non plus ne soit pas avec nous ?

C'est Cleo qui se charge de répondre.

— Il faut choisir, Ida. C'est Penelope ou Dinah ! Notre jeune vierge a une dent contre la pauvre Di.

Ida s'exclame :

— Je croyais que la vierge de service, c'était Ash...

Cleo sourit.

— En fait, nous ne savons pas grand-chose sur elle.

En pleine méditation, Lisa lâche :

— Juste pour changer un peu de sujet, je me demande si Ian Trutch va faire bon ménage avec nos bénévoles indiennes.

Nous nous redressons d'un bond.

— Lisa ! Tu ne peux pas dire ça. C'est politiquement incorrect !

— Mais qu'est-ce que vous allez chercher ? Pas les indiennes à plumes, celles avec les points sur le front.

— Ah bon... !

Dinah Nichols, l'éco-dépressive. C'est une des raisons qui me poussent à consulter Thomas. Et une fois encore, j'en veux à ma mère de m'avoir forcée à engranger toute une vie de données scientifiques qui n'augurent rien de bon.

Le soir, quand je ferme les yeux, j'ai toujours la même vision. Je visualise la planète Terre à distance, comme les premiers astronautes ont dû la voir. Mais je la vois avec le regard perçant d'un aigle qui plane dans le ciel avant de revenir pour zoomer sur les endroits du globe qui posent problème. Tchernobyl, les forêts tropicales dévastées, El Niño, les tremblements de terre, les coulées de boue, les baleines échouées sur les plages, les usines qui déversent partout leurs déchets, les millions de voitures qui défigurent la planète, et ce halo brun qui se forme autour de notre grosse planète bleue comme une nouvelle stratosphère sinistre. Ce n'est qu'une overdose de gros titres qui défrayent la chronique et qui me sape tellement le moral que j'ai du mal à sortir de mon lit.

Mardi

Dès les 8 heures du matin, j'apprends que Ian Trutch a porté un nouveau coup à notre image de gens de terrain en s'installant dans une suite luxueuse de l'Hôtel Vancouver, au Gold Floor, l'étage des VIP. Après une tentative d'infiltration brillamment réussie, je ne tarde pas à découvrir que seuls les clients et leurs invités sont autorisés à silloner les couloirs. Vous ne pouvez même pas invoquer la piétre excuse d'avoir à lui remettre des documents urgents.

Quand je regagne la rue, après cette désagréable prise de bec avec le réceptionniste du Gold Floor, je trouve un PV pour stationnement non autorisé glissé sous l'essuie-glace de ma vieille Mini délabrée. Je jure sur ma tête, et je n'en démordrai pas, qu'on a déplacé cette bouche d'incendie près de ma voiture pendant que j'étais à l'étage.

Je retourne rapidement à l'agence. J'ai vingt minutes de retard sur mes horaires de travail car j'ai dû jouer une bonne demi-heure au jeu des places de parking musicales, avant de courir jusqu'au bureau, situé dix pâtés de maisons plus loin... Naturellement, Ian Trutch est là pour me voir arriver, dégoulinante de sueur et au bord de la crise de nerfs. Il me lance un regard bleu – où brille une pointe de curiosité –, un petit sourire aux lèvres, puis il s'en va espionner quelqu'un d'autre.

J'entre dans mon bureau et je ferme la porte derrière moi. Mais Lisa s'empresse de la rouvrir en prétextant avoir des choses importantes à voir avec moi. En réalité, elle tente d'échapper à un de ces nécessiteux qui nous rendent parfois visite. Il arrive en effet qu'un désœuvré quitte momentanément la rue pour entrer chez nous en traînant des pieds et nous dise : « Vous savez, je suis mal en point, moi aussi. Vous qui faites des trucs pour défendre les causes justes, vous ne pouvez rien faire pour moi ? » Et c'est Lisa – l'éternelle optimiste, toujours si « gentille avec les gens » – qui a été désignée pour s'occuper d'eux.

Lisa jette un œil sur la collection de jouets de mon bureau et prend ma poupée Gumby pour faire un nœud avec ses jambes. Je la regarde, un peu ahurie. Avec ses tresses blondes, son absence totale de maquillage et son ample tunique indienne par-dessus son pull de laine, on dirait que le temps s'est arrêté à l'ère hippie...

— Un nouveau sans-abri, on dirait ?

— Chut ! C'est encore ce mec couvert de poils. Il s'appelle Roly. Tu sais, ce cinglé aux longs cheveux gris et à la longue barbe qui se balade toujours avec sa panoplie anti-pluie sur le dos dans les quartiers sud-ouest ? Il n'arrête pas de venir me voir pour me demander quelque chose. Je n'aurais jamais dû être aussi gentille avec lui.

— Lisa, c'est plus fort que toi, tu es *toujours* gentille !

— Chut ! S'il entend ma voix, il va vouloir entrer. En fait, je me sens affreusement mal. Pas à cause de lui – il est très poli, c'est un vrai gentleman. Pas comme ces épaves humaines qui échouent ici. Simplement, je n'ai pas envie de m'occuper de lui aujourd'hui. C'est qu'il insiste ! Il n'arrête pas de m'inviter à déjeuner. Je sais, c'est un SDF. Attention, ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit, il est propre pour quelqu'un dans sa situation, mais il est un peu jeté avec son sempiternel ciré sur le dos. Il suffit de le regarder pour savoir qui payera l'addition ! Si ce n'était pas aussi triste, ce serait presque mignon...

— Mais de quoi tu te plains ? C'est cool, non ? Tu décroches des rendez-vous... Je n'en dirais pas autant de moi.

— Evidemment, vu comme ça... mais il y a aussi cette Penelope qui me rend dingue. Tu sais la dernière ? Elle estime que nous devons changer notre image. Que nos voix ne sont pas agréables à entendre au téléphone et que ma façon de parler aux gens est un peu trop... familière.

— Seigneur ! Ce simple mot dans sa bouche évoque le tourisme sexuel ! Mais qu'est-ce qu'elle en sait au juste ?

Justement, voilà mon téléphone qui sonne. Je décroche et je susurre d'une voix aussi onctueuse que l'huile d'olive extra-vierge :

— Green World International. Dinah Nichols à l'appareil.

— C'est Halliwell !

Je pose la main sur le micro et je murmure à Lisa :

— C'est ce casse-pieds d'imprimeur...

Puis j'ôte ma main.

— Monsieur Halliwell ! Comment allez-vous... ?

Il me répond d'une voix traînante.

— Mademoiselle Nichols, qu'attendez-vous pour m'envoyer le matériel de la campagne de pub ? Est-ce que je peux espérer l'avoir d'ici une semaine ou est-ce que je dois laisser tomber ?

J'observe Lisa. Elle repose la poupée Gumby et s'empare de Monsieur Potato Head. Puis elle lui arrache la tête et les membres et les replace là où on ne s'attendrait guère à les trouver !

Je sors de mon tiroir ma Boule Magique 8, je la secoue, et je lis le message à haute voix pour mon correspondant.

— Monsieur Halliwell, j'ai le plaisir de vous annoncer que la réponse est oui.

— Vous voulez dire « oui, dans la semaine » ou « oui, je dois laisser tomber » ?

— Dans la semaine.

La réponse semble le satisfaire. Il bougonne vaguement en raccrochant.

Lisa s'exclame :

— Je crois que je ferais mieux de retourner voir mon SDF. Au fait, n'oublie pas la manif de demain ! Nous devrions pouvoir faire l'aller-retour pendant la pause déjeuner.

— Bon, d'accord. C'est où, au fait ?

Mais elle est déjà partie.

La présence de Ian Trutch dans les parages m'obligeant à passer en mode turbo – celui de l'employée modèle –, je me plonge dans le boulot et je réussis à mettre au point dans la matinée tous

les éléments de la campagne dont Halliwell a besoin.

— A l'heure de la pause déjeuner, Jake frappe à ma porte. On dirait un gosse la veille de Noël.

— Il y a quelqu'un qui vous attend, Dinah. Près de la machine à café.

Je quitte mon bureau pour voir de qui il s'agit.

C'est ma mère. Elle porte sa tenue de ville préférée : chaussures de marche, anorak, bijoux en or incrustés de diamants. Dans la grande pièce, tout le monde a les yeux braqués sur elle. Ils l'appellent « Docteur Nichols » avec une admiration mêlée de respect dans la voix. C'est vrai que ma mère est une scientifique de renom. Elle est passée à la télé d'innombrables fois pour parler de la destruction de la nature et de l'extinction de la faune sur la planète.

— Maman ? Je te croyais en Alaska !

— J'ai annulé. J'ai envoyé à ma place un de mes meilleurs étudiants. Il a assez de bouteille pour savoir ce qu'il doit faire. Il a emmené les étudiants en licence pour les former.

Ma mère vient toujours à Vancouver sur son propre bateau, sauf s'il fait vraiment trop mauvais temps. Ce sont ses étudiants qui lui servent d'équipage car il est important de savoir s'ils sont capables de naviguer ou pas. Le bateau est ancré dans le port de plaisance, sous le Burrard Bridge.

— J'ai pensé qu'on pourrait manger un morceau et faire un brin de shopping...

Heureusement que Ian Trutch n'est pas dans la pièce, car ce qu'il entendrait ensuite le ferait peut-être réagir.

— Di Di, je me disais aussi qu'on pourrait déjeuner ensemble pour fêter ton anniversaire, même avec un peu de retard. Qu'en dis-tu, ma belle ? J'ai réservé au Yacht Club. Et ensuite, on va te choisir un joli cadeau d'anniversaire !

Il me suffit de ces quelques mots – *Di Di et ma belle* – pour me retrouver dans la peau d'une gamine de douze ans.

Une demi-heure plus tard, me voilà dans la salle de restaurant du Yacht Club avec ma mère. Elle commence à découper son steak épais, accompagné d'une montagne de pommes de terre rôties au four et de lasagnes aux légumes. Après ça, elle aura encore de la place pour le chariot de desserts, peut-être même deux fois.

Je regarde ma salade du chef d'un air lugubre. Elle ressemble à mon état d'âme du moment : triste et un peu flasque.

Je trouve tellement injuste que ma mère soit mince comme un fil, avec un corps de danseuse, un port d'aristocrate et un appétit d'ogre. Alors que moi, je ressemble à l'une de ces filles de cuisine de souche paysanne : petites, râblées et les cuisses rebondies ! Je ne dis pas que je suis grosse, pas du tout ! Seulement, aucun régime ne réussira jamais à me donner cette longueur de jambes supplémentaire dont je rêve. Comme je le répète souvent à Thomas, je suis à ma mère ce que les œufs de lump sont au caviar Beluga...

La bouche pleine, elle me lance :

— Je pensais à ce duffel-coat bleu marine assez mignon que j'ai aperçu dans la boutique d'import de Grande-Bretagne, près de Kerrisdale...

Super ! Je vais pouvoir parader dans les rues, déguisée en énorme sac de marin.

Ma mère est la seule femme que je connaisse capable de porter à la fois une tenue de randonnée et des diamants, de parler la bouche pleine et d'inciter les maris qui déjeunent avec leur femme aux tables voisines de lui couler en douce des regards brillant de désir. Même s'il s'agit d'une illusion, le look de ma mère, les ondes qu'elle dégage, son personnage, tout semble dire : « Venez me prendre. Nous passerons des heures à faire l'amour comme des bêtes, sans aucune attache sentimentale. Après une rapide escalade jusqu'au sommet de l'Himalaya, bien sûr. » Ma mère exige beaucoup de ses

hommes, mais sans jamais répondre à leurs espoirs ni à leurs attentes.

— Maman, je sais ce que je veux pour mon anniversaire.

— C'est vrai ? Mais c'est magnifique ! Alors, c'est quoi ?

Je le lui dis.

Aussitôt, ses mains se figent. Elle ne sait pas si elle doit poser sa fourchette ou la porter à sa bouche. Son visage est devenu livide.

— Dinah, ne me demande pas ça. Tu ne peux pas me demander ça.

— Bien sûr que si, maman.

— Mais ce serait comme ouvrir la boîte de Pandore. Tu n'as aucune idée de ce que c'est.

— Si, je le sais. C'est d'ailleurs l'idée : je veux ouvrir la boîte de Pandore. Il le faut. C'est de *moi* que nous parlons, pas de toi. Je ne peux pas passer ma vie à attendre, tu dois me le dire. Tout le monde a besoin d'en savoir plus sur ses parents, ne serait-ce que pour avoir des informations purement génétiques : pour éliminer les risques de transmission du diabète, de la mucoviscidose, de l'hémophilie, de la porphyrie...

— De la porphyrie ? La maladie des vampires ? Doux Jésus ! Le seul vampire de la famille, c'était l'oncle Fred. Il travaillait à la Perception des Impôts.

— Maman, j'ai besoin de le savoir *maintenant*. Avant qu'il ne nous arrive quelque chose, à toi ou à moi.

Ma mère me jette un regard surpris. Elle reste immobile pendant un long moment qui me paraît une éternité. Je me souviendrai toujours de ce moment. Ma mère peut décider de se taire ou de parler, et j'en sortirai peut-être différente.

Des voiles blanches glissent près de la fenêtre du Yacht Club et fendent l'océan scintillant, poussées par le vent d'octobre.

Ma mère recommence à se mouvoir, lentement. Elle se baisse pour ramasser son sac, en sort un stylo et un morceau de papier, griffonne quelques mots dessus et me le tend.

— Il se peut que les données aient changé, mais je ne le pense pas, si toutefois j'en crois les rumeurs. As-tu déjà rencontré Rupert Doyle ? C'était il y a si longtemps.

J'ai le souvenir d'un homme grand et très mince, un peu exalté, aux cheveux noirs tout bouclés, et qui me faisait sauter sur ses épaules. Je me rappelle qu'il racontait des histoires de fin de banquet, et moi, depuis ma chambre, j'entendais les rires des adultes qui me parvenaient par vagues jusqu'à ce que je sombre dans le sommeil. Il parlait d'endroits exotiques où les paysages étaient plus chauds et plus colorés, et où les gens mouraient brusquement, de façon spectaculaire.

— Oui, je m'en souviens. J'étais toute petite. Je crois qu'il venait souvent à la maison.

— C'est exact. Je pense qu'il pourrait t'aider, je n'en dirai pas plus. Fais ce que bon te semble, mais à partir de maintenant, je ne veux plus entendre un seul mot à ce sujet tant que je serai de ce monde. Tu as bien compris, Dinah ? Pas un mot.

Pour un joyeux anniversaire, ça se pose là !

Je déchiffre les mots gribouillés sur le morceau de papier : *Rupert Doyle, Eldorado Hotel*.

Je retourne au bureau et je décide de faire des recherches concernant Rupert Doyle sur Google. Ça ne se présente pas mal du tout. Je tombe sur des sites web qui donnent la liste des documentaires produits par Doyle, dont certains ont gagné des prix. On y parle de guerre, de famine, parfois même de scandales sur la vie sexuelle des familles royales. Chaque fois qu'il y a sur cette planète un désastre, un soulèvement violent, Rupert Doyle est là pour tout enregistrer pour la postérité. Tiens, il y a même une photo. Elle ressemble à l'homme dont j'ai le souvenir, mais avec vingt-cinq ans de plus.

Soudain, je me sens fière comme un coq rien qu'en pensant à Rupert Doyle. Depuis que j'ai son nom écrit sur ce petit bout de papier, j'ai déjà l'impression d'être plus grande, plus intelligente et d'avoir des jambes de nymphe... Je meurs d'impatience d'en parler à Thomas. Je réussis à placer le nom de « Rupert Doyle » au moins trois fois dans des conversations axées sur le boulot qui n'ont strictement rien à voir avec les sujets qui intéressent Rupert Doyle, comme les documentaires politiques sur l'Amérique du Sud, l'Afrique ou le Royaume-Uni.

Pendant que Jake nous parle des fonds concernant le Projet de Recyclage pour les Abribus, je me mets à jouer avec le feu en déclarant tout de go :

— Nous pourrions peut-être faire appel à Rupert Doyle, un vieil ami de ma famille, pour un reportage sur le sujet ? Je suis certaine qu'il le fera si c'est moi qui le lui demande.

Tous les yeux se braquent sur moi comme pour me dire : « Bon, maintenant tu arrêtes de nous prendre la tête avec ce Doyle, OK ? »

C'est alors que Ian Trutch intervient.

— Rupert qui ?

J'en bégaye de surprise.

— Rupert Doyle fait partie des VIP. C'est un producteur de films.

— Jamais entendu parler !

Je continue à m'enfoncer.

— C'est quelqu'un de vraiment important, un peu comme... comme Michael Moore. Diriez-vous non à Michael Moore s'il vous proposait de vous aider en réalisant un court métrage sur l'agence ? Je ne le pense pas. Eh bien, c'est à peu près la même chose.

C'est à cet instant que je prends conscience de virer au rouge pivoine. Je me sens toute, toute petite.

Mercredi

Le portique de l'Eldorado Hotel est entouré de carrelage qui a dû être blanc dans une vie antérieure. Avec le temps, les carreaux ont pris une vilaine teinte jaunâtre. Quant à la porte vitrée, elle n'a pas dû être lavée depuis un mois car elle est constellée d'empreintes digitales. A l'intérieur, ça sent la fumée, la bière éventée et le désinfectant. Une musique exotique et entraînante fait vibrer tout l'hôtel. Juste à l'entrée du couloir, derrière le vieux grillage en bronze de la réception, un homme à la peau parcheminée est en train de glisser des lettres dans des cases numérotées.

Je m'éclaircis la gorge.

— Excusez-moi, je cherche Rupert Doyle. On m'a dit qu'il est descendu dans votre hôtel.

L'homme fait un signe de tête du côté d'où vient la musique.

— Vous le trouverez au bar.

Puis il se penche en avant comme pour me confier un secret, et son visage se plisse comme un accordéon.

— Il est en train de prendre un verre avec les Cubains.

J'hésite un instant, puis me rue dans le couloir. Lorsque je pénètre dans le bar, j'ai l'impression de me retrouver à l'intérieur d'un grand poivron couvert de stries. Les murs rouge sombre suintent l'humidité et le vieux parement de bois est peint en vert et jaune. Une piste de danse recouverte de lino brunâtre piétiné par un million de talons aiguilles occupe le centre du salon. Un couple replet entre deux âges se déhanche au rythme d'une salsa, indifférent à ce qui les entoure.

Au bar, un type immense est en grande conversation avec un homme brun, courtaud et grassouillet. Le plus grand a les cheveux de Rupert Doyle – enfin, d'après le souvenir que j'en ai – sauf qu'ils ont pris une teinte argentée. Il porte une barbe de trois jours. Sa stature imposante, cette puissance quasi

animale n'ont pratiquement pas changé, à un détail près : il est légèrement enrobé au niveau de la taille et du torse. Mais à part ça, c'est le même homme.

Je m'approche d'un pas hésitant.

— Rupert Doyle ?

Il fait volte-face et s'écrie « Mon Dieu ! » en me voyant. Puis il fronce les sourcils.

— Monsieur Doyle ?

Prudent, il demande :

— Je vous connais ?

— En quelque sorte, oui.

C'est vraiment un bel homme. Il fait partie de ceux que je qualifie de « centrales électriques ». Ceux dont le regard pétillant et tout le corps semblent parcourus d'une énergie vitale hors du commun. Comme si une bonne fée leur avait accordé à la naissance une double dose d'énergie. Il porte toujours sur le visage son enthousiasme d'autan, même s'il s'est émoussé au fil des ans pour n'être plus qu'un vague sentiment de satisfaction.

Je ne lui laisse aucune chance de tout gâcher.

J'en viens directement au fait.

— Je suis la fille de Marjory Nichols. C'est ma mère qui m'a dit que je vous trouverais ici.

Il s'exclame, la main sur le cœur :

— Grands dieux, quel choc ! Ça explique tout. Vous m'avez flanqué une peur bleue.

— Moi ?

— Donnez-moi juste une seconde... O.K. Marjory Nichols... ! Ça alors ! Vous... vous êtes... euh... attendez une minute... Diane, c'est bien ça ?

— Pas Diane, Dinah. Vous passiez souvent chez nous il y a quelques années.

— C'est vrai, et comment ! Reculez un peu que je vous voie mieux. Regardez-moi ça... Ça alors !

La fille de Marjory...

— En personne.

— Au fait, comment va votre maman, je veux dire, Marjory ? Ça fait des lustres que je ne l'ai pas vue. J'avais la ferme intention de reprendre contact, mais la vie s'arrange toujours pour vous faire perdre de vue vos anciens amis...

— Elle va bien. Très bien.

— Je voudrais tellement la revoir, mais je suis continuellement par monts et par vaux. Vous savez que nous nous sommes retrouvés à la BBC, il y a deux ou trois ans ? Elle était interviewée à propos de son action en faveur des océans en danger. C'est vraiment quelqu'un ! J'ai failli plusieurs fois décrocher mon téléphone, mais chaque fois, j'ai dû y renoncer pour prendre un appel urgent pour mon boulot. Je suis rarement dans ce pays, par les temps qui courent. Et quand j'y suis, je dois me consacrer entièrement à mon travail.

— Vous savez, elle aussi effectue de fréquents déplacements.

— Ah, très bien. Je veux dire, je comprends. La fille de Marjory ! C'est fou ce que le temps passe vite. La dernière fois que je vous ai vue, vous n'étiez encore qu'une gamine...

Je décide de tout lui déballer. Pas le temps de me perdre en formalités.

— C'est moi qui l'ai obligée à me dire où je pouvais vous trouver. Elle savait à quel point j'avais envie de rencontrer mon père. Eh bien, cette fois, nous y sommes...

Rupert Doyle ouvre de grands yeux. J'ai l'impression d'avoir deux demi-lunes braquées sur moi. Il fait un pas en arrière, puis lève les mains comme s'il voulait me repousser en lâchant d'une voix blanche.

— Ah mais non... certainement pas ! Attendez une minute ! Vous faites une grossière erreur.

Je suis anéantie. Ma première pensée est de lui dire : qu'y a-t-il de si horrible chez moi pour que vous refusiez d'admettre que je suis votre fille ? Un sentiment de désespoir me submerge, telle une pluie fine qui vire à l'averse. Avec en plus un zeste de rage à l'état pur pour faire bonne mesure.

J'ai une envie folle de me mettre à pleurer et de courir rejoindre Thomas, ou de lui passer un appel d'urgence, comme cela m'arrive souvent.

Mais Rupert Doyle capte immédiatement mon désarroi. Un abattement total mêlé de colère noire. Il s'empresse de rectifier ses propos.

— S'il vous plaît, non, ne vous méprenez pas sur ce que j'ai dit. Ce n'est pas ce que vous pensez. Vous croyez que je suis votre père, c'est bien ça ?

Je hoche la tête.

— Dinah, je ne suis pas votre père. Il se peut que j'aie quelques gosses un peu partout sur cette planète, mais vous n'en faites pas partie. Chassez cette idée de votre tête !

Je n'arrive pas à le regarder droit dans les yeux.

— Je serais très fier d'être votre père, seulement voilà, je ne le suis pas. Vous êtes trop jeune pour être au courant, mais vous n'imaginez pas combien d'hommes, moi y compris, ont voulu que votre mère soit la mère de leurs enfants. Cette femme avait quelque chose de spécial, et j'imagine que c'est toujours vrai. Marjory Nichols nous menait tous par le bout du nez. C'est fou...

Je commence par froncer les sourcils, puis j'éclate de rire. Lui aussi se met à rire. Voilà tout à coup que le pouvoir de séduction de ma mère nous donne un point commun, quelque chose à quoi nous raccrocher pour devenir de vieux amis, qui sait... C'est comme s'il n'avait pas cessé de venir chez nous depuis vingt-cinq ans.

Il se frotte vigoureusement le front, comme s'il émergeait d'un long sommeil. Il semble sur le point de parler, mais se ravise et se contente de soupirer.

Il finit par dire :

— Ecoutez, je sais qui est votre père.

C'est à moi de pousser un énorme soupir de soulagement.

Il sourit.

— Je suppose que votre mère n'avait aucune envie d'être mêlée à tout ça, je me trompe ?

— Non. C'est vrai.

— C'est une femme qui peut devenir têteue comme une mule, par moments...

Il a une expression bizarre sur le visage, et son regard bleu s'illumine.

— J'en sais quelque chose ! Mais j'ai quand même le droit d'en savoir plus sur mon propre père, non ? Je me rends compte aujourd'hui à quel point je lui en ai voulu de son silence. Quand on connaît la vérité, on peut avancer et passer à autre chose. On peut évoluer. Son comportement n'est pas celui d'une scientifique.

Rupert Doyle rigole.

— Dinah, reprenez votre calme. Asseyez-vous.

Il fait un geste vers le tabouret de bar noir couvert de balafres.

— Je peux vous commander quelque chose ? Une bière ?

— Un café...

Mais quand j'avise le pot sur la plaque chauffante derrière le bar, un breuvage bizarre avec des traînées de crasse incrustées dans le verre et auquel personne ne semble avoir encore touché, j'opte pour un verre d'eau de Seltz.

Rupert Doyle poursuit.

— J'imagine ce que votre mère peut ressentir et je me refuse d'assumer la responsabilité du déclenchement d'une guerre au sein de votre famille. Ce sont les pires. Je vous préviens, il va falloir marcher sur des œufs ! Votre père est... comment dire... ce n'est pas quelqu'un de facile. Non seulement il est lunatique, mais il a... enfin il avait le pouvoir d'emmener les gens là où ils ne voulaient pas forcément aller.

— Dites-moi qui c'est. Parlez-moi de lui...

Il se caresse le menton.

— Oui... c'est-à-dire, bon. Laissez-moi une minute. Je peux faire mieux que me contenter d'en parler. Je peux vous le présenter.

— Il est ici ? A Vancouver ?

— Absolument. Je suis juste en train de réfléchir à la meilleure façon de procéder.

— Pourquoi ? Il y a un problème ?

— Disons que nous ne nous sommes pas quittés dans les meilleurs termes.

Il laisse échapper un petit rire amer.

— Je ne suis pas plus tranquille que vous, croyez-moi. Et je dois dire que vous m'effrayez un peu.

— Oh non ! Ne vous méprenez pas, vous n'avez aucune raison d'avoir peur.

— Monsieur Doyle...

— appelez-moi Rupert.

— Si vous voulez. Rupert, j'aimerais juste le voir de loin, dans un premier temps. Ne pas me sentir obligée de m'engager, vous comprenez ? Je voudrais qu'il ne sache rien de moi.

— D'accord, Dinah. C'est entendu. Je comprends que vous souhaitez prendre votre temps avant de vous décider à connaître cet homme, pour ne pas être influencée. Vous pouvez très bien prendre la décision de laisser tomber dès le premier regard. Et lui peut très bien se dire qu'il n'a pas envie d'avoir affaire à vous. Ni à moi...

Il se remet à rire.

— Quel est le problème, Rupert ?

J'imagine déjà ma mère avec un mec impossible. Peut-être un homme politique marié ? Ou un autre savant fou ?

— A-t-il un métier très en vue ? Est-ce que mon arrivée pourrait provoquer un scandale ?

— Non, pas du tout.

— Ou bien alors... est-ce une sorte de criminel ?

Le front de Rupert Doyle se plisse.

— On a porté des accusations contre lui et il lui est arrivé de se sentir dans la peau d'un criminel, mais la réponse est non. Ou plus exactement, tout dépend de la personne à qui vous pourriez poser la question. Non, ce n'est pas un criminel, mais il a été accusé de l'être !

— Je ne comprends pas.

— Votre père est le représentant de toute une époque, une icône en quelque sorte. Son histoire n'est pas simple, croyez-moi. Le simple fait qu'il soit vivant l'accuse. En tout cas, c'est comme ça qu'il voit les choses. Vous pourrez peut-être avoir la chance de découvrir son secret en apprenant à le connaître, si vous êtes toujours décidée à le faire. Mais je pense que la personne la plus à même de vous donner ce genre d'info, c'est lui. Mieux vaut apprendre ce qui s'est passé de la bouche même de l'intéressé, c'est plus sûr !

Mais de quoi peut-il bien parler ? Avec cette manie de tourner autour du pot, je suis encore plus dans le noir qu'avant.

— Bon, d'accord. Alors donnez-moi son nom, et dites-moi où je peux le trouver.

— Vous pouvez le tr... excusez-moi une seconde, Dinah.

Debout dans l'encadrement de la porte, le réceptionniste est en train de faire signe à Rupert qui lève la main comme pour le faire patienter.

— Oui, oui, j'arrive !

Il se retourne vers moi.

— Ecoutez, Dinah. Faisons ce qu'on a dit, en souvenir du bon vieux temps. Et après, nous rattraperons le temps perdu... J'aimerais beaucoup rattraper le temps perdu avec votre mère, vraiment.

J'ai dû changer de tête car il s'empresse d'ajouter :

— Et aussi avec vous, bien sûr. Quand je pense que vous étiez encore toute gamine quand je vous ai conn...

Le réceptionniste pointe la rue du doigt et dit à voix haute :

— Le taxi est arrivé.

Rupert a l'air embêté.

— Zut, il faut que j'y aille... J'ai une réunion de boulot. Ecoutez, on pourrait...

Il regarde sa montre et fait la grimace.

— Seigneur, j'ai déjà cinq minutes de retard !

Il jette quelques pièces de monnaie sur le comptoir et se dirige vers la porte. Je m'empresse de lui emboîter le pas. Avant de quitter la pièce, il me lance :

— Rendez-vous ici vendredi soir à 19 heures. Je vous emmènerai chez lui. Vous avez une voiture ?

Je hoche la tête.

— Super. J'avoue que l'idée de revoir ce vieux *picaro* ne me déplaît pas.

* * *

Je taille mes crayons pour passer le temps. Ian Trutch s'est enfermé avec Ash. On l'aperçoit vaguement de temps à autre, et l'odeur de son après-rasage flotte dans les couloirs, rien de plus. Derrière ses hublots, Ash a l'air ravie. Elle a ôté les barrettes de ses cheveux pour les laisser pendre dans son dos.

Penelope m'a fait une déclaration de guerre en règle. C'est fou comme l'abstinence peut marquer quelqu'un. Même si nous ne sommes pas toutes en train de vivre une aventure, nous pouvons au moins compter sur notre expérience et nos souvenirs. Alors que Penelope, elle, commence à montrer des signes sérieux de tension nerveuse provoquée par un DDT (Début de Déficit en Testostérone).

Les tambours de guerre résonnent déjà lorsque nous abordons le sujet des fonds destinés à sensibiliser les gens au problème du SIDA ainsi qu'à l'éducation sexuelle. Elle nous sort sa litanie habituelle d'histoires sordides sur le terrorisme sexuel, qu'elle garde sous la main pour défendre la cause de la chasteté. Et la pauvre Lisa, qui a dû être génétiquement programmée pour être gentille avec tout le monde – même à son propre détriment – est prise entre deux feux.

Penelope passe la main sur sa jupe noire mi-longue comme pour la défroisser.

— Lisa, sais-tu que l'initiation à l'éducation sexuelle d'enfants trop jeunes provoque des traumatismes à l'adolescence ? C'est prouvé, toutes les études le montrent.

Je lisse à mon tour ma jupe de cuir rouge.

— Lisa, sais-tu que des grossesses à répétition chez les jeunes filles peuvent provoquer des traumatismes irréversibles ?

La pauvre Lisa est au bord du désespoir. Elle nous regarde à tour de rôle d'un air implorant.

— Mon Dieu, dites-moi que ce n'est pas vrai ! Ça suffit, vous deux. Arrêtez !

Mais Penelope continue de faire l'éducation de Lisa.

— Certaines écoles primaires apprennent à leurs élèves à enfiler des préservatifs sur les doigts de leurs camarades de classe ! C'est dégoûtant de faire ça à des enfants ! Pour moi, c'est exactement comme si on encourageait un gosse de neuf ans à sortir et à faire l'amour.

Je regarde Penelope droit dans les yeux.

— Tu oublies que le message qu'on veut faire passer est d'avoir des rapports protégés, Penelope. Pro-té-gés !

— Ma chère Dinah, il est évident que tu connais tout ça par cœur compte tenu de ta longue expérience dans ce domaine...

Cleo arrive à l'instant précis où j'allais agripper Penelope par les cheveux pour lui remettre les idées en place. Elle me traîne par le bras jusqu'à son bureau et bat le rappel des copines.

— Allez, on va manger !

Puis elle me murmure à l'oreille :

— J'ai tout entendu. Ce serait tellement plus simple si nous étions au lycée et si Penelope t'avait traitée carrément de pute. Tu aurais pu la coincer dans les toilettes des filles et lui maintenir la tête en bas avant de tirer la chasse !

— Et tirer la chasse, oui. J'imagine la scène...

Chaque fois que Cleo me débauche pour déjeuner avec elle, ça signifie deux choses.

1. Elle a faim.

2. Elle sort avec un nouveau mec.

Quand elle a envie de parler de sa vie privée, elle refuse d'aller au restaurant car elle a peur que quelqu'un l'entende. Soit dit en passant, elle n'a pas tort d'être prudente. Il faut dire que Cleo surfe sans aucun scrupule sur les vagues de mecs qui abordent son rivage. Mariés, fiancés ou simplement engagés, les hommes que Cleo choisit sont jetés comme des Kleenex dès qu'elle est fatiguée de les voir. Mais comme elle a une préférence pour les hommes mariés avec un excellent job, elle a raison de prendre ses précautions. Car le problème, avec ce genre de mec, c'est qu'on ne sait jamais si leur épouse effacée – mais au courant de tout – ne va pas surgir de l'ombre, prête à vous faire manger la poussière...

Sauf qu'aujourd'hui, c'est un peu différent.

Cleo me donne à peine le temps d'avaler une tasse de jus de chaussettes dans un gobelet et un sandwich à la farine de maïs au goût de papier, puis elle m'emmène en voiture jusqu'au Queen Elizabeth Park. Nous nous asseyons sur un banc pour admirer les couleurs automnales des érables et des aulnes, et je décide d'attaquer le vif du sujet.

— Bon. Maintenant, dis-moi tout. Comment est-il ?

— Tu le sais aussi bien que moi.

— C'est quelqu'un que je connais ? Dis-moi qui c'est.

— Tu ne devines pas ?

Je n'ai pas besoin de réfléchir bien longtemps. Je sens soudain comme un poids sur mon estomac – et le mauvais sandwich que nous venons d'avaler n'est pas le seul responsable.

— Simon ! C'est Simon. Mais bien sûr... Cleo, crois-moi, tu ne sais pas où tu mets les pieds !

Mais elle m'interrompt aussitôt pour me vanter les qualités de sa nouvelle conquête. Il est tellement beau, tellement sexy qu'elle n'est pas rassasiée de lui. Elle n'a pas encore eu l'occasion de s'endormir avec lui parce qu'il l'empêche de dormir toute la nuit. Je devrais lui gâcher son plaisir, formuler des critiques, mais je reste muette parce que... comment dire... j'ai tendance ces temps-ci à

privilégier la théorie plus que la pratique. Et puis j'admire Cleo, qui a toujours préféré l'action à la parole.

Lorsque nous revenons de notre pause (dite) déjeuner, Lisa s'exclame :

— Hé, les filles, vous savez que quelqu'un a encore vu un couguar ?

Cleo hausse le sourcil.

— Parfaitement ! Mais cette fois, c'est dans le quartier des Spanish Banks. Je me demande comment cette pauvre bête a pu venir de Burnaby jusque là-bas, mais ils ne l'ont toujours pas attrapée. Alors sois prudente quand tu sors faire ton jogging, Dinah. Ce couguar est désormais sur ton territoire, et ces gros chats courrent vite... surtout quand ils sont en rogne et ont l'estomac vide.

Cette semaine, un autre type d'importun se manifeste : le Pervers au Tsadziki. Je dirais même qu'il revient en force, plus remonté que jamais. Le problème, c'est que j'ai perdu le sifflet que j'avais attaché au téléphone. Il a probablement glissé sous un meuble, mais je n'ai pas très envie de soulever tout le mobilier Art Deco que j'ai hérité de mes arrière-grands-parents. Ni de découvrir tous les trucs qui ont atterri là-dessous. Joey n'arrête pas de me mettre en boîte à ce sujet.

— Ce n'est pas parce que tes meubles datent des années 20 que ce qu'il y a dessous date de la même époque !

Le jour où je déplacerai mes meubles, je sens que je vais faire des découvertes !

Le Pervers du Tsadziki est devenu un grand classique chez moi. Le soir, il me crache à l'oreille : « Je veux venir chez toi pour te couvrir les cuisses de *taramasalata* (le mardi), d'*hummus* (le mercredi), de *tsadzili* (le jeudi), et après, je te lècherai. »

Ce mec fait vraiment une fixation sur la Grèce. Et ma vie sociale est tellement inexisteante que ses propositions en sont presque tentantes.

J'ai bien dit *presque* !

Ceci dit, j'ai quand même d'autres distractions plus respectables. Mon voisin gay, par exemple. Il fait un show très intéressant dans le bocal qui lui sert de salon.

Mardi soir, il a décidé de s'adonner à son activité habituelle : le culturisme. Je ne sais pas ce qui le pousse à faire ça, mais il est dans un tel état que j'ai une envie folle d'aller le trouver et de lui dire : « Ça suffit, maintenant ! Pourquoi faites-vous tout ça ? Cessez de refouler vos problèmes. Je vais vous donner le numéro de téléphone de mon thérapeute. »

C'est vrai qu'il a vraiment l'air soucieux, et j'imagine que faire de l'exercice est une bonne façon pour lui de penser à autre chose. Par moments, il a presque le visage torturé... Ça doit être grave. Je le regarde soulever, pousser, tirer et suer à grande eau, en essayant d'ignorer la pointe de désir qui me taraude du côté de mon plexus solaire.

Le soir suivant, le mercredi donc, son partenaire est venu dîner chez lui. Mon voisin a disposé de grosses bougies blanches tout autour de la pièce et après dîner, lui et son ami ont pris leur verre et sont allés s'asseoir sur le canapé de cuir brun. Là, ils ont entamé une conversation animée.

Je me demande si je pourrais trouver en ville quelqu'un qui donne des cours de lecture sur les lèvres...

Et puis soudain, son invité a cessé de parler et mon voisin s'est approché très près de lui, puis il l'a pris longuement dans ses bras. Il avait une expression si tendre sur le visage que le simple fait de les regarder m'a fait monter les larmes aux yeux.

Le lendemain soir, des choses étranges sont survenues. Mon voisin a reçu des invités, mais qui n'avaient rien d'humain. J'ai dénombré cinq chats noirs dans le salon qui se sont mis à trottiner dans tous les coins, à grimper sur les rideaux et à faire leurs griffes sur les meubles. Mon voisin n'avait pas l'air trop inquiet des dégâts. Il a pris chacun des chats à tour de rôle pour les caresser doucement

et les grattouiller entre les oreilles jusqu'à ce qu'ils soient calmés, puis il les a fait rouler sur le dos pour leur caresser le ventre, et s'est mis à jouer avec leurs pattes.

Il y a des moments où je rêve d'être un chat noir.

Vendredi

A 10 h 30, Lisa, Cleo et moi frappons à la porte de Jake.

— Entrez !

Nous pénétrons dans la pièce en arborant l'expression la plus professionnelle qui soit. Ian Trutch est confortablement installé dans le second fauteuil et lève la main en guise de salut.

— Bonjour, mesdemoiselles.

Nous répondons en chœur à son bonjour.

— J'étais en train de dire à Jake que je vais devoir coincer Dinah pour revoir les chiffres avec elle.

Si j'en juge son sourire, il ne parle pas que de chiffres... Cleo me flanque un coup de coude dans les côtes et Lisa pouffe.

J'inspire longuement, puis je me lance.

— Nous voulions juste vous prévenir que nous serons absentes cet après-midi. Nous avons quelques courses à faire pour le bureau.

Lisa et Cleo sortent de leur mutisme, un peu trop vite à mon goût.

— Oui, du travail de terrain...

J'ajoute :

— Et je dois passer voir Halliwell, l'imprimeur.

Jake n'est pas habitué à nous entendre justifier nos actes.

— Mais bien sûr, pas de problème.

Nous avons les yeux rivés sur Ian. Il jette un regard à Jake comme pour lui dire : « Est-ce qu'elles sont toujours comme ça ? »

Avec l'accord de Jake, nous nous dépêchons de quitter les bureaux.

Cleo murmure :

— Je crois qu'il a gobé notre histoire.

— Tu as raison, sinon je crois que nous en entendrions parler !

— Et la cerise sur le gâteau, ma chère Dinah, c'est qu'il t'aime bien. C'est toujours ça de gagné.

J'éclate de rire.

— Vous voulez dire que si je laisse le grand ponte mettre son nez dans mes chiffres, je pourrai garder mon boulot pendant que vous irez faire la queue aux restos du cœur ?

— C'est un peu ça, oui.

Nous nous ruons vers l'estafette Volkswagen de Lisa, un véhicule d'un autre âge couleur rhubarbe couvert de rouille. Elle me conduit chez moi à toute allure. Une fois devant l'immeuble, nous sortons en trombe du véhicule et nous grimpons les marches d'escalier quatre à quatre.

Une fois dans ma chambre, Cleo s'exclame :

— J'espère que j'ai choisi la bonne tenue. Au fait, que doit-on porter pour défendre les arbres ?

Peu importe sa tenue. Sur elle, même un sac en toile aurait fière allure.

Lisa la reprend.

— Cleo, voyons ! On ne dit pas « défendre les arbres ». Et ce n'est pas non plus un défilé de mode. La société McClean and Snow est sur le point de sacrifier un coin de forêt boréale vieux de plusieurs millénaires. Leurs déchets vont détruire les refuges de nombreuses espèces locales et polluer je ne sais combien de cours d'eau, ce qui chassera les saumons à jamais. Ce sera

irréversible.

Cleo s'abîme dans la contemplation de son vernis à ongles.

— Lisa, tu es convaincue que les plantes ont des sentiments, nous le savons...

— ... et que si elles s'estiment blessées, elles devraient suivre une thérapie...

Lisa glousse.

— Oh, vous deux, ça va !

Cleo repart à l'attaque.

— Et les droits des animaux, alors... ?

Je fais semblant de prendre fait et cause pour elle.

— Si on chasse une mouche à coups de tapette à proximité de Lisa, il est probable qu'elle tentera sur elle une réanimation cardiorespiratoire...

— Parfaitement ! Et après, je lui organisera des funérailles dignes de ce nom.

Cleo se tourne vers moi.

— Alors, Dinah ? Tu es sûre de savoir ce que tu cherches ?

J'émerge de la pile de cartons qui s'entassent dans un coin de ma chambre depuis des lustres.

— Bien sûr ! Ma tenue de manifestante pour protester contre les multinationales pleines de fric qui creusent partout !

Lisa sourit.

— Nous aussi, on y va. Laisse tomber !

— Je laisse tomber quoi ?

— Ta tenue spéciale manif. Pour la prochaine, tu n'as qu'à mettre ce que tu as de pire. On ne sait jamais, ça peut toujours mal tourner.

— Lisa, quand j'ai quitté Vancouver Island, je me suis promis d'essayer de ne plus ressembler à une femme des bois, comme là-bas. Si seulement j'arrivais à retrouver dans quelle boîte j'ai mis ces satanées fringues !

Cleo s'exclame :

— Il est important de toujours bien choisir sa garde-robe. Il y aura peut-être des types intéressants... Quand on viendra nous arrêter, il peut même y avoir des mecs en uniforme. J'adore les hommes en uniforme !

Lisa précise :

— Dis plutôt que tu adores les hommes, point barre.

— Tu as raison.

Cleo fait le tour de la pièce du regard : le plancher en pin verni, la peinture blanc nacré qui a connu des jours meilleurs, et cette montagne de cartons.

— Dinah... ça fait combien de temps que tu as emménagé ici, déjà ? Trois ans ?

J'essaie de ne pas apparaître trop sur la défensive.

— Deux et demi.

— Et quand as-tu l'intention de tout déballer ? demande Lisa.

— Il ne reste que ces boîtes à trier. Je les ai expédiées plus tard, mais comme il n'y a pas assez de place dans mes placards pour les ranger, je les laisse ici. C'est mon entrepôt de stockage.

Cleo s'arrête de jouer avec ses Ray-Ban et les colle sur son front.

— Lisa, fiche la paix à cette pauvre Dinah ! Laisse-lui un peu de temps. Un déménagement est toujours un traumatisme. Ça vient en numéro deux, juste derrière les divorces.

Lisa marmonne :

— Je n'y connais rien en divorces. Pour la bonne raison que je n'ai jamais été mariée !

Un jour, j'ai aperçu une pile de magazines *Bride* stockée dans les tiroirs de son bureau. Je trouve que ça gâche son image de militante écolo libre et fière de l'être...

Cleo lâche :

— Si j'en crois Fran, on ne rate pas grand-chose ! Elle passe sa vie à répéter qu'il n'y a rien de tel que le mariage pour vous ôter l'envie de vous marier !

Je n'ai aucune intention d'entrer dans ce débat. Je pose un carton en équilibre précaire sur un autre, mais je n'ai pas le temps de le rattraper qu'il se retrouve déjà par terre ! Nous tendons le dos, vu que son contenu tinte dangereusement.

— J'espère que ce n'est pas ta porcelaine de Limoges !

Je pousse doucement la boîte de côté.

— Je n'en ai aucune idée et je n'ai pas l'intention de l'ouvrir pour le savoir. Je me sentirais obligée de trouver une solution pour la ranger, et vous savez que je suis allergique au ménage !

Lisa sourit de toutes ses (grandes) dents.

— Avouer est le premier pas vers la guérison.

Elle jette un coup d'œil sur sa Swatch psychédélique.

— Dinah, je t'en prie, prends ce qui te tombe sous la main, mais il faut y aller, maintenant. Nous sommes en retard. Les autres sont sûrement déjà arrivés.

Je me bats avec la bande adhésive et les rabats de la boîte en carton. Soudain, mon regard accroche un truc noir charbon. Je le brandis d'un air triomphant.

— Et voilà !

Lisa fait la grimace.

— Tu ne peux pas porter un tailleur Chanel dans une manif écolo !

Cleo n'est pas d'accord.

— Bien sûr que si. Elle peut porter ce qu'elle veut.

Je suis déjà en train d'enlever la jupe que je portais au bureau tout en examinant de près le petit tailleur noir avec la ganse rouge.

— C'est un ancien modèle Chanel que j'ai trouvé chez un fripier. C'était une bonne affaire. En fait, le vêtement est recyclé pour le rendre écologiquement correct, ça vous va ? Bon, où peuvent bien être ces maudites chaussures plates... ?

Lisa hausse les épaules.

Après un repassage approximatif et une mini-intervention d'urgence au niveau du buste (merci au glorieux inventeur de l'épinglé à nourrice !), j'enfile tant bien que mal le tailleur. Me voilà prête. J'attrape mon sac à dos de luxe, déjà prêt, et je sors avec mes copines. Tandis que nous dévalons l'escalier, je me sens fière. Nous formons une vraie équipe, prête à se sacrifier pour un vieux morceau de forêt. Bon, d'accord... nous ne sacrifices peut-être pas notre vie, mais quelques heures d'une journée d'octobre ensoleillée, c'est déjà bien.

Voilà ce que je me dis... jusqu'à ce que nous nous retrouvions devant la fourgonnette de Lisa.

Pendant que Lisa jette un dernier coup d'œil sur les lourdes chaînes et les cadenas à l'arrière de la voiture, Cleo se penche vers moi et me murmure à l'oreille :

— Pas question d'enfiler ces machins ! J'ai accepté de venir, mais je refuse de me laisser enchaîner à quoi que ce soit. Tu as déjà essayé d'enlever des taches de graisse ou de poix sur du velours côtelé, toi ? J'ai mis ma plus belle tenue de manif et j'ai prévu de la porter jusqu'au prochain meeting anti-mondialisation.

— Allez, les filles, montez ! crie Lisa. Je sens qu'on va déjà avoir un mal de chien pour trouver une place de parking...

La fourgonnette démarre poussivement, toussote et crachote pendant tout le trajet jusqu'à la West 4th. Je me suis assise à l'arrière, et Cleo près de la conductrice. Elle se tourne vers moi et me crie pour couvrir le bruit du moteur :

— Cet appart est incontestablement mieux que celui d'avant.

— Dix fois mieux, tu veux dire.

Lisa se mêle à la conversation.

— Je me souviens bien de celui d'avant.

Cleo enfonce le clou.

— Et pour cause... Il aurait pu servir d'annexe à la morgue...

Je proteste.

— Il n'était quand même pas froid à ce point-là !

— Ah non ? Tu n'as pas remarqué que mes doigts devenaient bleus chaque fois que je venais te voir ? Je souffrais d'hypothermie. Quant à ces danseurs à sabots qui habitaient l'appart du dessus, c'était carrément dingue...

— Les locataires du dessus étaient un peu bruyants, j'en conviens.

— Ton proprio avait quand même un sacré culot d'appeler ça « une suite en sous-sol ». C'était un vrai bunker, presque entièrement sous terre...

— Il était un peu sombre, c'est vrai.

Ce que j'évite de leur dire, c'est qu'un jour où une panne de courant s'est produite, il faisait si noir que j'ai cru devenir aveugle ! Ma seule consolation en cet instant précis a été de me dire que ma vie amoureuse y gagnerait... Je pouvais désormais inclure dans ma liste de prétendants les hommes laids avec une belle voix !

Lisa nous dit :

— Si vous pouviez juste vider ces boîtes, nous serions fin prêtes.

Le « si » est lourd de conséquences.

Nous restons un moment sans parler, puis je dis tout haut ce que nous pensons tout bas.

— J'espère que personne ne va nous balancer.

— Nous nous sommes engagées à le faire, rappelez-vous. Et si jamais Trutch en entend parler, nous nous contenterons de lui dire que les manifs de ce genre sont incluses dans la Charte des Verts.

Lisa prend un virage à toute allure avant de freiner dans un crissement de pneus.

Cleo s'étonne.

— Nous sommes à Stanley Park ?

— C'est ça. Nous sommes enfin arrivées à destination.

Je suis un peu perplexe. Je m'attendais à un long trajet en voiture dans l'obscurité d'une immense forêt tropicale humide.

— Objectif : les sapins de Douglas. Et il y en a quatre ! On prétend qu'ils sont malades, mais c'est du bourrage de crâne pur et simple.

J'éclate de rire. Cleo soupire.

— O.K., allons-y !

Elle descend de la fourgonnette.

Lisa fonce bille en tête.

— C'est tout près d'ici.

Je prends mon sac à dos et nous marchons sur ses talons. Nous sommes presque obligées de courir pour ne pas nous faire semer.

Mais quand nous atteignons enfin notre but, il n'y a personne en vue. Le désert complet !

Lisa se fige sur place.

— Oh, mon Dieu !

Cleo, elle, semble un peu soulagée.

— De toute évidence, ce n'était pas le bon jour !

Lisa est au bord des larmes.

— Nous sommes arrivées trop tard.

En voyant les souches de quatre énormes sapins de Douglas fraîchement coupés, nous nous sentons frustrées. Plusieurs minutes s'écoulent, puis une sorte de bourdonnement étrange s'échappe des lèvres de Lisa.

Cleo me chuchote :

— Qu'est-ce qu'elle fait ?

— J'ai l'impression qu'elle chante...

Nous décidons de laisser Lisa seule avec son chagrin. C'est mieux pour elle. Personnellement, c'est bien la première fois que j'entends chanter un hymne pour un arbre défunt. Dès que la litanie prend fin, je m'empare de mon sac à dos.

— Maintenant, les filles, j'ai quelque chose à vous montrer. Vous connaissez ma philosophie, il ne faut jamais rater une occasion de se faire plaisir. Ma mère est peut-être d'avis que les champs, les forêts et les plages sont avant tout des lieux où les insectes et autres animaux se reproduisent pour perpétuer leur espèce, mais moi, je vois les choses autrement. J'estime que ce sont d'excellents endroits pour pique-niquer !

Sur ces belles paroles, j'ouvre la fermeture à glissière de mon sac : j'ai apporté des assiettes et des verres, du pain et quelques fromages ainsi qu'une bouteille de vin blanc bien frais.

— J'ai fait en sorte de parer à toute éventualité. La journée est magnifique, profitons-en au maximum.

— A vos ordres, chef ! s'exclame Lisa.

Nous choisissons un coin de plage juste derrière la digue. Au moment où nous vidons la bouteille de vin, une voix d'homme se fait entendre.

— Dinah ? Dinah Nichols ?

Je me plaque au sol comme un fantassin sous les feux de l'ennemi en demandant à Cleo :

— C'est qui ?

Elle me répond du même ton.

— Un donateur. Il a une boîte qui pèse lourd !

Je me relève lentement.

— Tod !

Il est en tenue de jogging et ruisselant de sueur. Il a l'air moins guilleret que d'habitude. Et pas très souriant.

— Ça alors ! Un coup de chance... J'ai essayé de vous appeler au bureau, mais vous n'étiez pas là.

— Ah bon... vous avez appelé...

— Nous avons à parler. Chez moi vers 16 heures ? C'est important.

Sans attendre ma réponse, il nous tourne le dos et s'éloigne en petites foulées.

* * *

Lisa me dépose à ma voiture et je pars chez Halliwell, l'imprimeur. Je pousse la porte, mais la boutique semble déserte.

— Il y a quelqu'un ?

La voix de Halliwell me parvient de loin.

— Je suis en bas.

Je descends les étroites marches de bois.

— Monsieur Halliwell ?

Debout à côté d'une presse, il regarde le papier s'empiler sans même prendre la peine de lever les yeux sur moi. Grand et décharné, il ressemble davantage à un fantôme qu'à un homme. Chaque mot qui sort de sa bouche est prononcé d'une voix traînante où perce le sarcasme.

— Eh bien, dites-moi, quelle surprise ! Mlle Nichols en personne... Je suis un privilégié.

— Pourquoi ? Je me déplace toujours pour vous voir.

— Quand j'ai appelé votre bureau pour vous annoncer que les brochures étaient prêtes, on m'a dit que vous étiez sortie et qu'on ne savait pas quand vous seriez de retour. Rude travail, hein ?

Il fait l'effort considérable de me jeter un coup d'œil.

— Je travaillais sur le terrain.

Il fait quelques pas nonchalants dans ma direction, retire un bout d'algue séchée de mes cheveux et me le colle sous le nez.

— Ça donne une définition totalement nouvelle de ce qu'on entend par travail de terrain, non ?

— Nous sommes une organisation écologiste, monsieur Halliwell. Nous devons aller sur le terrain pour voir comment ça se passe.

— Je vois que vous faites bien les choses, si vous voyez ce que je veux dire...

— Puis-je voir les brochures, s'il vous plaît ?

— Elles sont là-bas...

Il se dirige vers les étagères et s'empare d'une pile de feuilles en papier glacé vert et blanc en précisant :

— Elles ne sont pas encore pliées.

— Je croyais que c'était votre personnel qui se chargeait de ce travail.

J'examine de plus près le texte imprimé sur la page.

— Monsieur Halliwell... désolée, mais il y a une coquille !

Il hausse les épaules.

— Il y a marqué : « Green World *trabaille* pour vous ». J'ai bien dit *trabaille* et non *travaille*, monsieur Halliwell ! Je vous demande donc de bien vouloir refaire ce travail correctement... Je ne peux décentement pas distribuer ces pages telles quelles. C'est un événement important.

— C'est vous qui êtes chargée du travail de création ! Moi, je ne suis que l'exécutant. Vous créez et moi j'imprime. Vos gens devraient le savoir. Et si nos prix ne vous conviennent pas, eh bien, changez d'imprimeur !

Impossible de discuter. C'est mon prédécesseur qui l'a convaincu de proposer ses services à titre bénévole, et en contrepartie, le nom de sa boîte figure au bas de la brochure.

Je le regarde d'un air implorant. Il hausse de nouveau les épaules.

— Désolé, mademoiselle Nichols, je ne peux pas. Je suis surbooké, j'ai quatre autres commandes à préparer d'ici à demain. Tout ce que je peux pour vous, c'est vous faire cadeau d'un flacon de liquide correcteur.

Quand je quitte son atelier avec les brochures et le flacon sur les bras, je fais le vœu de me mettre en chasse dès cet après-midi pour trouver de nouveaux imprimeurs bénévoles.

* * *

Je suis au beau milieu de la superbe chambre blanche de Tod.

— Vous êtes sérieux ?

— Je n'ai jamais été aussi sérieux de ma vie.

— Mais je... nous...

Tod balance quelques chemises neuves dans son attaché-case Gucci.

— C'est une salope, mais ce sont des choses qui arrivent.

— Vous êtes en faillite ? Complètement ruiné ?

— Pour jouer à ce petit jeu, il faut savoir rebondir, repartir à zéro. Ce n'est que de l'argent, Dinah, c'est ce que je répète à longueur de temps. Et l'argent est un concept un peu abstrait. Mais il se trouve que certains de mes investissements se sont révélés... décevants, et là, c'est du concret. Que voulez-vous, ce sont des choses qui arrivent.

— Bien sûr... ce n'est que de l'argent...

La main sur le cœur, il m'assène son argument massue.

— L'important, c'est que je sois en bonne santé.

— C'est vrai.

Mais le cœur n'y est pas.

— J'ai voulu que vous soyez la première à le savoir, parce que je sais à quel point le projet Muddpuddle vous tient à cœur.

Je hoche la tête d'un air absent.

— Je pars ce soir pour les îles Caïman, mais je tiens à vous dire en personne que je ne laisse pas tomber. J'ai parlé du projet à quelqu'un d'autre et il souhaite y participer.

Tout en suivant Tod au pas de course le long du couloir de marbre, je demande :

— Il s'appelle comment ?

— Hamish Robertson.

— Le célèbre Hamish Robertson ? Le milliardaire ?

— Lui-même.

— Mais personne ne réussit jamais à l'approcher. Je crois même que ces dernières années, personne ne l'a vu. Nous essayons de prendre contact avec lui depuis des lustres, mais tout le monde ignore où il est. Nous nous sommes dit qu'il était peut-être mort...

Nous voilà déjà dehors. Tod ferme à clé la porte d'entrée.

— Non, pas du tout ! Il va très bien. Il habite dans mon quartier, vous ne le saviez pas ? A quelques pâtés de maisons de chez moi. Et il tient à participer au projet Muddpuddle. Au fait, j'allais oublier... vous feriez mieux de déchirer ce chèque, Dinah.

— Mais comment allons-nous... où allons-nous...

Il lance son attaché-case à l'arrière de sa Spider et monte dans la voiture.

— Dinah, c'était super de collaborer avec vous, mais il faut absolument que je file.

J'ouvre la bouche pour lui dire au revoir, mais sa voiture s'est déjà engagée dans l'allée en rugissant.

Je me dépêche de rentrer à la Green World avec les brochures. Tandis que je presse le pas dans le couloir pour regagner mon bureau, je tombe sur Roly, l'homme au ciré jaune, qui a décidé de faire du *sitting* toute la journée près du cagibi où travaille Lisa, comme s'il faisait partie des meubles. Sachant que Roly a effectué quelques menus travaux pour Lisa à titre bénévole, je vérifie l'état de ses mains. Elles me paraissent à peu près propres.

— Roly, seriez-vous prêt à faire quelque chose pour moi en attendant le retour de Lisa ?

Il émet un son qui n'est pas sans rappeler le grondement lointain d'un orage. Je prends ça pour un oui.

— Allez donc vous asseoir à son bureau. Tout ce que je vous demande, c'est de passer du blanc

sur le B, et de le remplacer par un V avec ce stylo. Il y a cinq cents exemplaires à corriger. Vous pensez y arriver ?

* * *

— Je croyais que vous aviez une voiture ?

Nous sommes devant l'Eldorado Hotel, et Rupert Doyle contemple ma Mini d'un air perplexe, comme s'il s'agissait d'un puzzle chinois particulièrement coriace. Il doit se demander quelle pièce du puzzle il est censé représenter, et où il doit se loger.

— Mais c'est une voiture ! Une Mini tout ce qu'il y a de plus classique.

— Je dirais plutôt « une boîte à sardine classique... » Bon, d'accord. Allons-y.

Les bras en l'air, il fait celui qui se rend. Puis il ouvre la porte du côté passager et se glisse à l'intérieur. Non sans mal. Quand il a enfin fini de se tortiller et de bouger dans tous les sens, ses genoux touchent pratiquement ses oreilles.

Je réprime un fou rire.

Il sourit.

— Ce n'est pas si mal. J'en ai connu de pires ! Au Guatemala, par exemple. On se serait cru en plein exode ! Le bon côté avec votre bahut, c'est qu'il ne transporte ni bétail ni cochons.

— Rupert, à propos de ce soir... nous sommes bien d'accord sur un point, n'est-ce pas ?

— Quel point ?

— Vous m'avez promis de ne rien dire. De ne pas lui dire que je suis sa fille.

— Naturellement. Je conçois très bien que vous puissiez ne pas avoir envie d'aller plus loin, j'ai été le premier à vous le dire. D'ailleurs, qu'est-ce que ça change, à présent ? Apparemment, votre mère a tenu à merveille le rôle des deux parents.

Je regarde Rupert, un brin déçue. Qu'en sait-il, d'abord ? Si ma mère s'en est tirée aussi bien qu'il le dit, j'aimerais qu'il m'explique pourquoi je me sens à moitié orpheline... J'ai aussi une furieuse envie de lui demander pourquoi je suis obligée de consulter Thomas.

Mais je dois lui fiche la paix. Il a passé le plus clair de son temps à vivre dans des pays de cultures différentes, où les valeurs sociales sont elles aussi totalement différentes des nôtres. Où la femme reste soumise à l'homme et où les filles sont victimes de mariages arrangés à treize ans pour devenir de vieilles femmes usées dès trente ans. Ce n'est pas de la faute de Rupert si je suis le fruit névrosé d'un grand pays industrialisé, et si à trente ans, je suis toujours sur la ligne de départ.

Rupert surveille la route et me sert de copilote. Nous nous dirigeons vers l'est, et nous entrons dans un no man's land fait d'usines et d'entrepôts. Les nuages sont lourds et menaçants, et lorsque nous tournons pour emprunter une route qui ne me dit rien qui vaille – la « bonne » d'après Rupert – le ciel se déchire, et il se met à pleuvoir à verse. Je roule au pas tandis que des torrents d'eau ruissent sur mon pare-brise.

— Voilà, c'est là ! Là-bas au fond. Vous n'allez pas tarder à rencontrer Hector Ferrer, votre père.

— Hector Ferrer ? Mon Dieu ! Où est-il allé dénicher ce nom ?

Rupert rigole.

— En Argentine.

En Argentine. J'ai besoin de quelques secondes de réflexion. C'est cet immense pays au fin fond de l'Amérique du Sud. Un grand exportateur de viande de bœuf et d'histoires à dormir debout sur Eva Peron.

— Hector Ferrer.

Je teste ces mots sur ma langue tout en me garant à l'endroit indiqué par Rupert. Il me montre du doigt un immense bâtiment de brique de cinq étages, avec des rangées de fenêtres qui vont du sol au

plafond et garnies de petites vitres carrées. Un escalier métallique étroit et rongé par la rouille court le long de la façade. Cela ressemble à un escalier de secours. Au niveau du deuxième étage, j'aperçois un panneau faiblement éclairé avec ces mots peints en lettres noires sur fond blanc.

LOS TANGUEROS

Je hausse les épaules et je regarde Rupert d'un air lugubre.

— Ça veut dire quoi, ce truc ?

— *Los Tangueros* signifie « danseurs de tango » en argentin. C'est un mot espagnol revu et corrigé à la sauce italienne.

Soudain, l'image de Rudolph Valentino s'impose à moi. Celle d'un cheikh aux yeux de braise crevant l'écran du cinéma muet dans les bras d'une femme aux cheveux ondulés et aux lèvres rouge sang. J'imagine des salles de bal aux robes mitées, des gros bonnets d'âge canonique, des demi-mondaines vieilles mais chic, une pièce remplie de cadavres soudés les uns aux autres et faisant le tour d'une piste de danse en esquissant un pas de tango, une rose entre les dents. Marlon Brando imitant des cris d'animaux et entraînant Maria Schneider sur la piste dans une minable salle de tango de Paris.

Rupert se déplie hors de ma Mini et enfile la capuche de sa veste. Il est indifférent à la pluie, en homme qui a connu au quotidien le déluge des moussons. Il se dirige d'un pas rapide vers l'escalier. Je sors de mon sac un parapluie pliant, et j'emboîte le pas de Rupert.

Il se retourne.

— Préparez-vous à quelques surprises. Le tango est un véritable culte et les gens qui respectent ce culte sont très sérieux. J'ignore pourquoi, mais dès qu'on commence à danser le tango, on devient vite accro. Il faut dire que cette danse a un charme très spécial... Pour les non-initiés, ça paraît simple, mais je crois savoir qu'en réalité, c'est très difficile.

Lorsqu'il ouvre l'immense porte métallique, la première chose que j'entends, c'est le bruit d'instruments qu'on accorde. Et aussitôt après, la musique...

Au début, c'est une musique très banale comme on en écoute en Europe, jouée par un quartette à cordes composé d'un accordéon, d'un violon, d'un violoncelle et d'un piano. Et aussitôt après, elle monte en intensité pour finir par exploser, avec des accents sombres et langoureux. Au fur et à mesure que j'écoute cette musique, je suis frappée par la beauté du son : une beauté austère, impérieuse et mélancolique. On se sent glisser vers un dénouement tragique, la violence sexuelle ou la mort.

C'est totalement déroutant.

Aussi déroutant que le nom d'Hector Ferrer.

Rupert a noté que l'expression de mon visage a changé.

— Certains appellent cette danse le blues latino. Il y a une citation de Borges... attendez voir... quelque chose comme « *El infinito tango me lleva hacia todo* », « le tango éternel est une porte ouverte sur l'infini », enfin un truc de ce genre.

Je hoche la tête en essayant de m'imprégner de cette musique, de la comprendre, de l'assimiler. Je suis Rupert le long d'un couloir faiblement éclairé. La musique s'arrête, puis on entend de nouveau le son des instruments qu'on accorde. De tous les coins du bâtiment nous parviennent des murmures de voix, d'étranges bruits – des bruits de coups de talon – ainsi que des pas qui vont et viennent, puis s'arrêtent net.

Rupert me murmure à l'oreille :

— Nous sommes en avance. Ils sont en train de se chauffer.

Puis la musique repart, là-bas au bout du couloir. Nous la suivons jusqu'à une porte à double battant qui est ouverte. Une salle immense s'étend devant nous. Des lampes en bronze d'époque

fixées à d'énormes piliers datant des années 1900 diffusent des ronds de lumière nacrée. Au-dessus, le plafond vert sombre est en métal embouti aux formes complexes. Sous les lampes, quelques groupes de jeunes couples en tenue noire impeccable de danseurs de salon s'exercent en silence à exécuter les pas, les inclinaisons et les rotations. Ils se parlent à voix basse, rompant par instants le silence par un éclat de rire.

Deux douzaines de jeunes gens aux allures de danseurs classiques, attentifs aux moindres de leurs gestes, répètent inlassablement chaque mouvement pour donner le meilleur d'eux-mêmes, comme si leur carrière en dépendait. Le violoncelliste se remet à jouer, tirant de son instrument un son grave et métallique presque discordant. Avec les lumières de la rue qui projettent sur le parquet usé le reflet des trombes d'eau s'abattant au-dehors, l'effet est saisissant.

Des petites tables rondes et des chaises pliantes sont disposées le long des murs. Le quatuor se trouve à l'extrémité de la salle.

Nous prenons place à une table, et Rupert me chuchote à l'oreille :

— Au début, Hector a eu des problèmes en transformant le tango classique, en lui imprimant sa patte pour y ajouter une touche artistique. C'est ce que les jeunes couples viennent sans doute chercher ici, une volonté de porter le tango jusqu'au sommet de l'art de la danse. Ce sont probablement des danseurs professionnels qui se produisent dans toute la ville. Mais les danseurs plus âgés, les puristes, soutiennent qu'on se sent plus libre si l'on intègre bien les attitudes basiques de cette danse. Ils prétendent que la bonne posture est difficile à trouver. La position du corps, c'est très important.

— Vous avez l'air d'en connaître un rayon sur le sujet ! Auriez-vous l'intention de réaliser un documentaire sur le tango ?

Il sourit en secouant la tête.

— Non, pas du tout. Ceci dit, ce n'est pas une mauvaise idée. J'ai passé énormément de temps à Buenos Aires dans les années 70. Il faut voir ce qu'est la vraie le lieu où l'on danse le tango. C'est là qu'il faut aller. Imaginez une salle pleine à craquer de gens débordant de tout ce qu'on peut trouver chez les Argentins : la fierté, la peine, la féroce... un orgueil démesuré. C'est à la fois déprimant et tellement grisant.*milonga* à Buenos Aires ! C'est

» Les gens de Buenos Aires, les *portenos*, se sentent tellement déprimés qu'on trouve là-bas plus de psychanalystes que dans n'importe quelle autre ville au monde. Il y a même un quartier de la ville qui s'appelle Villa Freud, vous imaginez ça ? Et la *bronca*... Il y en a aussi des tas, là-bas. Quand vous rencontrerez Hector, il vous dira tout sur la *bronca*. »

Je répète le mot *bronca*. Un nouveau mot à tester.

— La *milonga* est l'endroit où les Argentins peuvent exprimer tout ce qu'ils ont en eux. Il faut savoir qu'à l'origine, le tango était une danse de pauvres, peut-être même une danse des rues. C'est ce que disent les spécialistes. Tous ces immigrants espagnols, italiens, cubains, créoles, français et même anglais qui sont allés à Buenos Aires pour faire fortune n'ont connu que la misère, étaient désœuvrés et ne savaient où aller. Ils étaient prisonniers d'un nouveau continent vide, avec rien d'autre que l'océan et les *pampas* autour d'eux. Ils ont donc trouvé une nouvelle façon d'exprimer leur côté macho, de passer le temps et d'impressionner les filles. On peut dire qu'au départ, c'était de la folk music. Et puis la haute bourgeoisie s'est appropriée cette danse et lui a fait faire le tour de l'Europe. Le tango est revenu en Argentine dans les années 40 et 50 avec une certaine respectabilité. La culture du vrai tango d'origine a culminé avec l'acteur Gardel qui est mort dans un accident d'avion. Une tragédie de plus... En Argentine, les dénouements heureux sont assez rares. Voilà l'origine de cette danse qui exprime le côté tragique et la violence de ce pays, qui met l'accent sur la

solitude, le malheur, la passion et la jalousie. On trouve tout ça dans cette musique argentine.

— Avec votre façon d'en parler, on a l'impression... comment dire... que c'est important.

— Comme je vous l'ai dit, ça l'est pour les gens qui le dansent.

— Je ne fais pas partie de leur monde, de leur culture. Et je n'y connais rien. J'aime beaucoup danser, mais pas de façon organisée.

Rupert me lance un clin d'œil.

— Vous aurez bientôt de bonnes raisons d'apprendre.

L'orchestre se remet à jouer. On sent comme un frémissement dans cette salle enfumée, comme une menace voilée. Cela rappelle les clubs de jazz obscurs et les bas noirs à résilles qui ont fait leur première apparition au siècle dernier.

Plus j'observe les gens et plus je sens que les couples les plus âgés, les moins frimeurs, sont les danseurs les plus intuitifs. Ils bougent à l'unisson dans un accord parfait, un mélange subtil de refus et d'abandon.

Rupert sourit en me voyant les yeux rivés sur la piste. Tous les danseurs commencent à ne plus faire qu'un, et bougent comme en état d'hypnose. On sent que des forces mystérieuses sont entrées en action. Personne ne surgit tout à coup pour inviter quelqu'un à danser, ça ne se fait pas. Tout se passe dans un regard, un hochement de tête, un haussement de sourcil, ou un pas en direction de son partenaire. Et personne ne sourit. Les gens sont sérieux et concentrés. Chaque couple est dans son monde à lui et raconte à travers la danse une histoire d'amour qui finit mal, avec à la fois passion et détachement. La musique est devenue insistant, elle se fait gémisante, explosive, noire. Elle atteint l'absolu.

Ma mère m'a appris la musique, mais elle l'a fait froidement, scientifiquement, en la disséquant et en l'analysant jusqu'à m'enlever toute chance de l'apprécier instinctivement. Mais je sais qu'autrefois, elle aussi a vraiment aimé la musique, c'est du moins mon impression. Il fut un temps, me semble-t-il, où la maison était pleine de musique. Des musiques de toutes sortes. Elle est devenue ensuite étrangement silencieuse. Mais il y a des moments où je doute de moi, où je ne sais plus s'il s'agit d'un lointain souvenir ou d'une invention pure et simple de ma part.

Plus tard, ma mère m'a laissé entendre que la musique était une façon légère de se faire plaisir. Si je passais trop de temps dans ma chambre à écouter une chaîne musicale ou des CD, en dansant devant ma glace et en m'imaginant ailleurs, dans la peau d'une autre, elle n'appréciait pas du tout. Elle se moquait de ce penchant qui me détournait de ce qui aurait dû être mon principal centre d'intérêt : les sciences. Lorsque j'étais ado et que je mettais la radio sur une chaîne musicale, elle s'empressait de tourner le bouton, privilégiant les chaînes de débats ou d'informations. Voilà pourquoi j'aime tous les styles de musique, sachant que ma mère me désapprouverait. C'est mesquin, je l'avoue, mais c'est comme ça.

Etre assise là au fond de cette *milonga* me donne la sensation de goûter au fruit défendu.

Mais voilà que, tout à coup, tous ces fruits se mettent à pourrir. Et le rêve vire au cauchemar.

Rupert pose la main sur mon bras en regardant du côté de la scène et me dit dans un souffle :

— Le voilà. C'est votre père, là-bas. Hector Ferrer.

Je suis son regard, gênée par la semi-obscurité de la pièce et par le tourbillon des danseurs. Un homme se tient à l'écart des autres sur le côté de la piste exiguë, et supervise la scène d'un air de propriétaire satisfait. Il porte un chapeau de gangster, un borsalino ou un coppola, et lorsqu'il l'enlève, je note que ses cheveux gris, épais et légèrement trop longs, sont maintenus en arrière par de la gomina. Les traits grossiers de son visage sont burinés et sa bouche aux lèvres minces dégage une impression de cruauté. Il est légèrement bedonnant et son corps a pris une curieuse posture au fil des

ans : les épaules voûtées, le bassin en avant. Il porte une chemise noire satinée qui lui moule le torse, une veste de brocart rouge et noire qui ne fait que ressortir sa bedaine. Le noeud de sa cravate crème est serré. Et en bas de son pantalon noir au pli impeccable, une paire de chaussures bicolores noir et blanc.

Je me prends la tête dans les mains. C'est comique et terrible à la fois. J'ai envie d'éclater de rire tout haut, puis de rentrer sous terre. Quand je pense à tous ces fantasmes que j'ai nourris sur mon père... Je m'imaginais un homme suffisamment bien, suffisamment futé aussi, pour avoir réussi à faire un enfant à ma mère, je le voyais un peu négligé mais plutôt intellectuel, un type de milieu modeste mais brillant et débordant d'idées... Et voilà ce que je récolte : une mauvaise caricature de père, un danseur de tango aux allures de voyou, au chapeau de gangster et aux chaussures de maquereau.

— Regardez-le. Regardez sa façon de bouger.

C'est bien le cadet de mes soucis. Je m'en fiche totalement. J'ai juste envie de sortir d'ici en courant et d'oublier tout ce que j'ai vu. Je comprends enfin pourquoi ma mère ne m'a jamais dit un seul mot sur lui. Je ne vois qu'une explication possible : elle s'est fait avoir. Peut-être même qu'il l'a droguée, qui sait.

Je m'efforce d'avoir une voix normale.

— Je n'imagine pas que ma mère ait pu avoir quelque chose à voir avec ce type.

Rupert me regarde fixement, comme s'il lisait en moi.

— C'est pourtant le cas. Elle a même beaucoup à voir avec lui, croyez-moi, Dinah.

Alors je me force à le regarder. La partenaire d'Hector Ferrer est une petite bonne femme au cheveu teint au henné vêtue d'une robe moulante à frange en satin crème, une robe *vintage* tout à fait dans le style des années 20. Avant qu'Hector ne la prenne dans ses bras, elle se tenait de l'autre côté de la scène et fumait une cigarette, avec un regard de rapace et ce même air possessif. Ils se mêlent aux autres couples qui font le tour de la piste de danse. Je suis obnubilée par ces chaussures bicolores, je ne parviens pas à en détacher mon regard. Ils continuent d'évoluer et se retrouvent de notre côté de la salle.

C'est alors que la femme rousse aperçoit Rupert, et une expression de profonde surprise se lit sur son visage. Elle s'extract des bras d'Hector Ferrer et se fraye un chemin entre les autres danseurs pour le rejoindre. Il se lève pour aller à sa rencontre, pose sa grosse patte sur son dos frêle et la fait pivoter hors de portée de voix.

Mais le pompon, c'est quand Hector les aperçoit tous les deux ! Il blêmit et se fige sur place, puis vire au rouge tomate sous l'effet de la colère. Je m'attends presque à voir de la vapeur s'échapper de ses narines... Il quitte la piste de danse et disparaît par une porte noire sur le côté de la scène. Rupert est toujours penché vers la femme et lui parle avec véhémence. Ils jettent tous les deux un bref regard vers moi avant de reprendre leur conversation.

La femme secoue la tête. Elle a l'air désespéré. Je ne bouge pas. La musique va crescendo et l'apprehension grandit en moi. La femme fait un signe de tête en direction de la porte par laquelle Hector Ferrer s'est engouffré. Rupert s'empresse de faire le tour de la piste et disparaît à son tour par la porte noire.

La femme retourne à l'autre bout de la pièce pour discuter avec des groupes de gens attablés. Je fixe la porte avec angoisse. Le son du tango n'est pas assez fort pour étouffer les éclats de voix qui proviennent de derrière la porte. Ce sont sûrement les deux hommes. Ils hurlent dans une autre langue, en espagnol je suppose, et l'une des voix est celle de Rupert.

Sur la piste, les gens commencent à se déconcentrer et à s'énerver, craignant que leur tango ne soit interrompu d'une minute à l'autre par une bagarre. Puis les éclats de voix cessent aussi vite

qu'ils ont commencé, et il ne reste plus que la musique. Les danseurs se remettent en piste. Je m'attends à entendre de nouveau des éclats de voix, mais rien ne se passe.

La musique prend fin et une version plus entraînante du tango se fait entendre. Je me lève. J'ai attendu assez longtemps comme ça.

Je me dirige vers la porte noire, mais la femme au henné me barre le chemin avant que je puisse ouvrir la porte.

Elle me lance d'une voix forte pour couvrir la musique :

— Il est interdit d'entrer. C'est privé.

Je proteste :

— Mais je suis avec Rupert, et il est passé par là !

— Il est interdit d'entrer. Je vous l'ai dit, c'est privé.

Je la pousse de côté et je franchis la porte.

Je me retrouve dans une sorte de salle des profs. Il y a un bureau avec un ordinateur et des piles de documents. Une odeur de whisky, de tabac froid et de renfermé flotte dans l'atmosphère. Mais aucune trace de Rupert ni d'Hector Ferrer.

Au fond de la pièce, une autre porte fermée. Je me rue dessus, l'ouvre et traverse un couloir qui débouche sur la rue. Je reste plantée là, sous une pluie battante. Personne.

Rupert Doyle et Hector Ferrer ont filé.

De retour dans la petite pièce, je retrouve la femme au henné, dont le visage est crispé.

Elle me dit :

— Vous devez être la petite amie de Rupert.

— Non, pas du tout. Il devait juste me présenter Hector Ferrer. Je sais que ce sont de vieilles connaissances.

Elle éclate de rire.

— C'est une façon polie de présenter les choses ! Non, ce ne sont pas de vieux amis, certainement pas. Disons que ce sont des rivaux de longue date. Hector n'a pas beaucoup d'amis...

— Savez-vous où ils sont partis ? C'est moi qui ai amené Rupert ici en voiture. Je voulais qu'il me présente Hector Ferrer et voilà qu'ils se sont envolés !

— Je peux peut-être vous aider. Pour quelle raison souhaitez-vous rencontrer Hector ?

— C'est assez compliqué...

La femme secoue la tête comme si elle tentait de passer l'éponge sur ce qui vient de se passer, puis elle s'approche et me tend la main.

— Je ne voudrais pas vous paraître impolie. Mon nom est Victoria et je suis la partenaire d'Hector.

— Rupert ne m'a pas parlé de partenaire...

Thomas rigolerait bien en m'entendant. Je l'imagine tirant longuement sur sa pipe, un petit nuage de fumée au-dessus de sa tête, tel un halo. Puis, en philosophe sage et avisé, il regarderait le plafond d'un air pénétré en disant : « A quoi vous attendiez-vous, Dinah ? A ce que le temps se fige ? Espériez-vous revenir au stade du nouveau-né, avec vos deux parents penchés sur votre berceau, en adoration devant vous ? Je comprends votre embarras, mais dans la vie, il faut avancer. La seule chose que vous pouvez attendre de la vie, c'est qu'elle est toujours là où vous ne l'attendez pas. »

— Je suis désolée, Victoria, je ne voulais pas être désagréable. Je m'appelle Dinah. Mais dites-moi, êtes-vous partenaires dans la vie ou seulement dans la pratique de votre art ?

— Les deux. Nous gérons cette salle ensemble. Nous avons été danseurs professionnels en couple, mais aujourd'hui, nous donnons plus de cours que de galas. Pourquoi voulez-vous rencontrer Hector ?

— Quand je pense à ces éclats de voix... Que s'est-il passé entre eux ? Pourquoi se disputaient-ils ? On aurait dit qu'ils se haïssaient.

— Ils se sont brouillés. Ça remonte à pas mal d'années. Avant qu'Hector et moi... avant que nous soyons ensemble. Ils sont peut-être allés boire un verre pour en parler. Je n'en reviens pas que Rupert soit venu ici ce soir ! J'ai toujours espéré qu'ils se rabibocheraient, tous les deux. Mais on ne peut jamais prévoir les réactions d'Hector, il est totalement imprévisible. Ils ont dû aller prendre un pot.

Elle fait alors une chose bizarre... Elle pose une main sur mon épaule et prend le ton d'une mère qui expliquerait à sa fille que les bébés ne naissent pas dans les choux.

— Hector ne peut pas parler de choses qui le touchent sans avoir bu un verre. En ce bas monde, il y a des hommes qui doivent faire un choix entre une femme et l'alcool. Lui et l'alcool, c'est un peu une histoire d'amour. Il lui arrive souvent de préférer sa bouteille à moi...

De toute évidence, elle le vit très mal. Ce besoin impérieux d'en parler à une inconnue en est la preuve.

Ses yeux vert pâle deviennent vitreux et son front se plisse.

— Ils peuvent très bien s'absenter plusieurs jours. Cela arrive souvent à Hector. Oui, ils ont dû

partir ensemble pour se lâcher. Complètement. Et pour se battre.

Elle pousse un soupir d'exaspération.

— Avant, il y a des années de ça, c'était un de leurs jeux favoris. Jusqu'à ne plus tenir debout. Vous feriez mieux de laisser tomber pour ce soir... Je les connais, ces deux-là !

Nous empruntons le couloir jusqu'à la porte, mais Victoria doit percevoir ma déception, car elle repart à l'attaque.

— Désolée, je me suis écartée du sujet. Vous vouliez voir Hector à propos de quoi ?

Je me creuse la cervelle pour trouver une réponse.

— Euh... c'est-à-dire... c'est à propos du tango. Je voudrais prendre des leçons de tango.

— Mais bien sûr, c'est évident. Alors voilà... Nous organisons nos *milongas* le...

— Vos *milongas*... vous voulez dire, vos soirées dansantes ?

— Dans le vocabulaire du tango, c'est une fête très importante, où tout le monde se rassemble. Ces *milongas* ont lieu le vendredi soir, le samedi soir et le dimanche après-midi. Le reste du temps, en semaine, nous donnons des cours de tango, collectifs ou particuliers, et nous organisons des ateliers. Revenez la semaine prochaine. Le lundi, nous sommes fermés, mais le mardi, c'est la soirée des débutants. Nous verrons ce que nous pouvons faire pour vous, et si vous avez l'intention de continuer.

Elle me guide vers la sortie.

— Attention à ne pas glisser sur les marches, elles sont dangereuses quand il pleut. Je n'arrête pas de dire à Hector qu'il faut faire quelque chose, mais il se fiche totalement des problèmes pratiques !

C'est très rassurant...

— Je peux vous demander quelque chose ?

— Bien sûr.

— Que signifie le mot *bronca* ?

Elle se met à rire.

— C'est un accès de frénésie, un bouillonnement mal contenu, qui frise l'explosion.

Puis elle ajoute dans un souffle :

— Il y a de la *bronca* en Hector.

Génial !

Je dis au revoir à la poule du gangster, je monte dans ma voiture et je rentre chez moi en roulant doucement sur la chaussée humide. Hector Ferrer mène la vie dure à cette pauvre Victoria, qui le laisse faire. Elle a été vraiment gentille avec moi et je subodore qu'elle doit être comme ça avec tout le monde – pour essayer de faire oublier l'attitude affligeante d'Hector et présenter ses excuses à sa place.

Pourtant, la *milonga* était pleine à craquer. C'est donc que cette danse possède bien une sorte de magnétisme... Mais cela m'échappe totalement. S'il a une beauté intérieure, elle est bien cachée. En général, la beauté intérieure s'arrange pour vous envoyer un petit signal, même infime, non ?

Le temps que je rentre chez moi, que je me séche et que j'enfile mon peignoir de bain, mon voisin est déjà en plein boulot. J'attrape un fauteuil et je me poste près de la fenêtre, un verre de vin à la main.

En plus des chats, il a maintenant deux chèvres qui gambadent joyeusement dans son salon. Dès que je comprends de quelles bêtes il s'agit, je me lève et je sors sur mon balcon, puis je franchis les portes-fenêtres de Joey.

— Joey, où es-tu ?

La porte du salon s'ouvre, et Joey prend une pose théâtrale dans son peignoir de bain de satin noir, le visage couvert d'une substance visqueuse brune.

— C'est un masque de boue. Il est censé nettoyer et purifier la peau.

— Joey, il faut que tu viennes regarder. Tout de suite.

— Mais je ne peux pas ! J'ai un emploi du temps chargé, moi.

— C'est juste pour voir un truc. Va te laver la figure et viens chez moi. A tout de suite. Joey soupire.

— Quand je pense que mon échantillon gratuit va atterrir dans les égouts avant que le produit fasse son effet ! Ce truc vaut une fortune... Bon, d'accord, je te rejoins.

Il retourne dans sa salle de bains.

Deux minutes plus tard, je le fais entrer dans mon appartement plongé dans une semi-obscurité.

— Tiens, assieds-toi sur le bras du fauteuil. C'est assez confortable et on peut presque tout voir. Et dis-moi ce que tu en penses.

Joey s'exécute et jette un coup d'œil par l'interstice entre les rideaux.

— Oh, mon Dieu ! C'est quoi, ces créatures ?

— Des chèvres, Joey. Il a deux chèvres dans son salon.

Tout en fredonnant le thème d'*Au-delà du Réel*, Joey me répond :

— Des créatures de Satan.

— Quoi ?

— Il s'agit d'un rituel satanique.

— Sans blague ! Tu crois vraiment ?

— Tu plaisantes ou quoi ? Cette ville est l'un des points chauds des adorateurs de Satan.

— Tu as lu ça dans *Variety* ?

— Non, dans le *Demonic Daily*. Ne me regarde pas comme ça, Dinah. O.K., c'était peut-être dans le *Vancouver Magazine* ou un truc de ce genre. En dehors de Genève, Vancouver est une des villes où l'on trouve le plus d'adeptes du Démon. Il est donc logique que ton voisin ait ce genre d'animaux.

Puis il ajoute d'une voix sinistre :

— C'est la Nuit de Walpurgis...

— La nuit de quoi ?

— De Walpurgis. Une espèce de Halloween, si tu préfères. Le Noël des satanistes...

— Et merde ! Comme si on avait besoin de ça. Le Mal à notre porte.

— Ça me donne une idée...

La plupart des idées de Joey sont extravagantes et mettent en scène des milliers de figurants.

— ... il faut le faire sortir de chez lui la nuit d'Halloween.

Il se fend d'un large sourire.

— Une petite fête, ça te dirait ?

Samedi

Le lendemain matin, je ne parviens pas à m'adonner à mes activités habituelles du week-end, comme traînasser au lit à lire des journaux (à base de vrai papier honteusement fabriqué à partir d'arbres morts), ou regarder une énième diffusion de *Magnum*, ou prendre tout mon temps pour siroter mon café (ce qui m'oblige à le réchauffer au moins deux fois au micro-ondes). Le coup de fil que je redoutais ne se fait pas attendre.

C'est une voix d'homme.

— Allô ? Vous êtes bien Dinah Nichols ?

Cette voix me replonge dans une époque révolue. J'étais alors très différente, une Dinah plus jeune et plus naïve. Certains diront que j'étais plus stupide... mais ce qui est sûr, c'est que je faisais l'amour plus d'une fois par an !

Bien que je sache de qui il s'agit, je joue les idiotes :

— Elle-même. A qui ai-je l'honneur ?

— C'est moi, Di. Mike.

— Mike ? Je n'ai pas reconnu ta voix. Comment vas-tu ?

— Super-bien. Je dirais même au top ! Figure-toi que je me suis marié.

— Je sais, ma mère me l'a dit. Félicitations.

— Merci. Nous sommes en train de nous installer, c'est d'ailleurs tout près de chez toi, juste à côté de Kits Beach. Nous avons passé quelques mois à Burnaby avant de tomber sur cet endroit magnifique, un vrai coup de foudre. Oui, nous sommes vraiment très contents !

— Eh bien, c'est... euh... comment dire...

Agaçant. Aurais-tu peur de perdre tout contact avec ton ancienne copine, Mike ? Est-ce si important pour toi ?

— Tu disais... ?

— C'est génial ! Et tu as trouvé un boulot dans le coin ?

— Je fais des vacations à la fac en tant qu'assistant de recherche. Et j'ai posé ma candidature pour un grand projet, un travail de terrain. Je m'occupe aussi de quelques orques au large de Friday Harbour. Je fais en sorte que ta mère dise un mot gentil sur moi.

Ben voyons !

— Et toi, Dinah, que deviens-tu ? Ça fait un bail que nous ne nous sommes pas vus... combien de temps déjà ?

— Presque un an, Mike.

Un an s'est écoulé depuis cette rencontre fortuite et un peu étrange chez ma mère, alors que nous nous étions perdus de vue depuis des mois. Et l'après-midi, pendant que ma mère est partie chasser les baleines, nous avons fait l'amour en guise d'adieu. Un accident, en somme...

— Oui, un an... J'ai pensé que toi, moi et Dawn – c'est ma femme – pourrions peut-être nous rencontrer. Dawn a très envie de faire ta connaissance.

— C'est évident...

* * *

On frappe à la porte de derrière. J'ai un bref moment de panique en pensant à l'état de mon appartement. Maintenant que Mike est casé, il est peut-être devenu exigeant.

Comme il ne servait à rien de prolonger plus longtemps mon supplice, je les ai invités à venir dîner chez moi le soir même. Juste pour en finir une bonne fois avec cette histoire sordide.

Des traces d'humidité strient les fenêtres couvertes de buée. J'ai du mal à y voir clair. J'ai bossé tout l'après-midi et les délicieuses odeurs de cuisine sont dignes d'un cordon-bleu.

Je vais ouvrir.

Mike n'a pas changé. Splendide dans son pull-over gris miteux, les cheveux bruns bouclés en bataille et un peu trop longs, son éternelle barbe d'un jour, et son sempiternel jean usé jusqu'à la corde. A ses côtés, une fille minuscule, une petite chose pâlichonne blottie sous son aile. Elle a facilement une tête et demie de moins que lui et un look éthéré, des cheveux de bébé blond platine, une peau blanche translucide laissant entrevoir les veines bleues qui battent à ses tempes, des mains minuscules et fines, et des pieds si menus qu'elle est sûrement obligée d'acheter ses chaussures au rayon enfants. Elle porte une longue robe informe – on dirait qu'une toile d'araignée blanche lui

enveloppe tout le corps. Et par-dessus, elle a enfilé un manteau en velours froissé, couleur blanc cassé.

J'invite Mike et la fée Clochette à entrer. Grave erreur de ma part.

— Je te présente Dawn.

— Moi, c'est Dinah.

Je lui serre la main en prenant bien soin de ne pas la casser tout de suite.

Dawn me répond de sa voix d'enfant :

— Je sais, Mikey m'a tout appris sur vous.

Je ne vois pas comment Mikey aurait pu tout lui raconter étant donné qu'il ne sait pas grand-chose lui-même... Il n'a jamais vu ce que je voyais, il n'avait pas le détachement, le recul nécessaire. C'est du moins l'hypothèse que j'ai soumise à Thomas lors d'une de mes séances de thérapie, et il m'a dit que c'était très possible.

Mike me tend une bouteille.

— Merci d'avoir apporté du vin. C'est gentil... il vient d'où ?

Je regarde de plus près l'étiquette.

— C'est un grand cru de... du vin sans alcool ?

— Dawn ne boit pas.

De sa voix de fillette bien trop jeune pour boire de l'alcool, Dawn tient à s'expliquer.

— Je suis allergique aux histamines contenues dans le vin rouge et à l'antigel qu'on met dans le vin blanc.

Je brandis la bouteille comme un trophée.

— Pas de problème, ce vin sans alcool ira très bien avec le goulasch !

Je les vois échanger un regard de panique.

— Ne me dites pas que Dawn ne mange pas de viande non plus ? Je suis vraiment désolée, j'aurais dû vous poser la question. C'est ma faute.

Je me demande où Mike a bien pu dénicher une fille comme ça. Lui, grand carnivore et grand buveur de scotch devant l'Eternel... ! Sous un bouton-d'or, peut-être ?

Mike fait entrer Dawn dans mon salon. Il l'installe avec soin dans le plus grand fauteuil, celui qui fut autrefois le nôtre, à Mike et moi, dans un autre appartement. Dans une autre vie.

Il la touche comme si c'était une infirme.

— Elle n'achète jamais de produits d'origine animale. Ça inclut aussi les chaussures, les sacs, les ceintures et j'en passe. Elle porte des chaussures en simili cuir ou en fibre naturelle. C'est extraordinaire de vivre avec quelqu'un qui reste à ce point fidèle à ses convictions.

D'après ce que je vois, ses convictions sont ses seuls points forts. Plus le fait qu'elle est capable de faire de Mike son esclave personnel !

Mike fait un signe de tête en direction de la cuisine.

— Tu peux voir si tu trouves quelque chose à manger pour elle ?

Je les prie de m'excuser et je fonce dans ma cuisine. Je fourrage dans tous mes placards pour trouver de quoi nourrir une fée, un peu de céleri et quelques bouts de carottes. Une chose est sûre : elle ne touchera pas aux huîtres fumées et aux amuse-gueule au bacon que j'ai mis sur la table. Pour elle, ce ne sont ni plus ni moins que du cochon et des mollusques morts...

Mike, en revanche, dévore ces mets comme s'il ne lui restait plus qu'un jour à vivre. Et lorsque j'apporte une bouteille de vrai vin pour m'en verser un verre, il n'hésite pas non plus à se servir.

Dawn grignote ses carottes.

Tout en apportant le reste des plats sur la table, je demande à la fée Clochette :

— Que pouvez-vous manger d'autre si vous ne pouvez pas prendre de goulasch, Dawn ? Dites-moi ce que je peux vous donner.

— Eh bien... du tofu.

— Désolée, je n'ai pas de tofu. Je déteste le tofu, j'ai l'impression de manger un morceau de savon.

— Vous avez d'autres légumes, à part les carottes ?

— J'ai des brocolis.

— Ça, j'en mange.

— Parfait. Je vais en préparer.

Cinq minutes plus tard, tout est sur la table. Mike commence à piocher dans les plats. Il se sert généreusement, comme s'il venait de jeûner pendant une semaine ! Dawn regarde les brocolis, l'œil soupçonneux.

— Comment avez-vous fait pour les cuire aussi vite ?

— J'ai un four à micro-ondes.

Elle secoue violemment la tête.

— Oh non ! Je ne peux pas manger ça, pas si vous les avez passés au micro-ondes.

Je hausse les épaules et je retourne dans ma cuisine. Je m'empare du saladier, puis je reviens et je le lui fourre sous le nez.

— Ça, vous pouvez en manger. C'est de la laitue rouge et de la roquette. Elles viennent du potager de ma mère là-bas, sur l'île. Et sans pesticides ! Mikey vous dira que ma mère est parfaite dans tout ce qu'elle fait.

Mike hoche la tête avec conviction.

— Je confirme, Dawn. Si ça vient du potager de Marjory, tu n'as aucun souci à te faire.

Dawn extirpe une feuille de laitue du lot et se met à brouter.

— Vous avez raison, on sent bien la différence. Il est clair qu'elle a été cultivée sans engrangements chimiques. Elle est totalement bio.

Tu parles ! Cultivée sans engrangements chimiques pour notre bonne ville et vendues par mes potes du supermarché Safeway, en haut de la rue... Mais si Dawn ne le sait pas, ça ne peut pas lui faire de mal. Enfin, pas beaucoup.

A partir de là, le dîner part en vrille. Pendant que je mange mon goulasch, j'ai droit à une analyse approfondie de l'état de santé de Madame. Ça commence par les migraines, mais ça dégénère vite. Elle me fait un rapport complet sur ses règles, les mesures prises pour atténuer les douleurs... Sans oublier le fait qu'ils doivent se dépêcher s'ils veulent avoir des enfants, car l'utérus de Dawn se révèle être un système hypercomplexe. Apparemment, aucune autre femme sur terre n'a un utérus dans un état pareil !

Pendant tout ce temps, je garde un sourire figé un peu stupide. Et pour engourdir ce qui me reste de sens, j'apporte la bouteille de brandy et je m'en sers plusieurs rasades sans lésiner sur la quantité. Puis j'observe Mike qui est en train de m'imiter. Pendant qu'ils sont en pleine discussion, je m'approche discrètement de la fenêtre. Mon voisin a repris ses exercices, entouré de ses chats et de ses chèvres. Je plonge bientôt dans un étrange rêve dans lequel mon beau voisin aux muscles d'acier est devenu hétéro comme par magie et a laissé tomber Satan.

Dimanche

Le matin suivant, le soleil brille et l'air est vif. Ma gueule de bois et moi partons faire un jogging. Au moment où j'enfile mes Nike, Joey s'invite devant ma porte-fenêtre, son mug de café dans une main et un exemplaire de *Variety* dans l'autre. Il me pousse de côté et se dirige vers la cuisine, puis

revient dans le salon et regarde autour de lui.

— Ils les ont attrapés ?

— Qui ça ?

— Les gens qui se sont introduits dans ton appartement hier soir.

— J'avais des invités.

— Je les connais ?

— En partie, oui. Mais ça n'avait rien d'intéressant, sauf peut-être d'un point de vue anthropologique. C'était Mike, l'ex-amour de ma vie, et Dawn, sa nouvelle femme. Mon Dieu, quelle soirée ! Je m'en souviendrai... Si tu veux mon avis, la nouvelle femme de Mike a été génétiquement modifiée. C'est une pauvre petite chose toute pâle, un genre de lutin. Sais-tu que les dames lutins ont des règles qui durent au moins cinq semaines ? Jamais je ne les réinviterai, jamais ! Je me demande comment Mike a pu épouser une fille comme elle... Il a perdu la tête.

Joey en frissonne.

— Heureusement que je n'ai pas pu venir. C'est terrifiant ! As-tu jamais remarqué que la plupart des couples mariés donnent l'impression d'avoir été lobotomisés ? Jusqu'à ce qu'ils commencent à prendre des amants, bien sûr. Tu peux t'estimer heureuse de t'être débarrassée de Mike.

Je réponds d'un air rêveur :

— A qui le dis-tu... !

Joey s'allonge sur mon canapé, les pieds sur un accoudoir. Je les vire d'un coup sec.

— Je suis sûre que chez toi, tu ne poses pas tes pieds sur les accoudoirs de ton canapé ! Pourquoi viens-tu faire ça chez moi ? Ton appart ne te plaît plus ?

— Je préfère le tien. J'adore le désordre. Chez moi, c'est trop nickel, on dirait que c'est inhabité.

— Et pour cause, il l'est ! Tu es toujours fourré chez moi. Bon, je te laisse ! Si quelqu'un appelle, dis-lui que je serai de retour dans une heure. Je vais courir un peu.

Sous le porche, à l'arrière de mon immeuble, dans l'air vivifiant de ce début d'automne, je fais quelques mouvements d'échauffement, puis je me force à bouger les jambes, lourdes comme du plomb. Je descends mollement les marches, j'emprunte le sentier qui longe l'immeuble, je tourne au coin de la rue pour emprunter l'étroite ruelle et... je heurte de plein fouet mon voisin qui rentrait chez lui en petites foulées ! Ça, c'est vraiment pas de bol ! (C'est l'expression que Joey et moi utilisons lorsque nous tombons sur quelqu'un que nous observions de loin la minute d'avant.) Et comme nous sommes obligés de nous agripper l'un à l'autre pour ne pas perdre l'équilibre, le choc frontal vire à l'étreinte consentie.

Après cinq ou six tentatives de part et d'autre pour contourner son vis-à-vis, mon voisin finit par me demander :

— Vous dansez ?

Je souris. Il pose les mains sur mes épaules et ajoute :

— Bon, vous allez partir la première. Je ne bougerai pas.

Je ressens comme une pointe de tristesse. Pourquoi faut-il que les meilleurs mecs soient pris ? Nous nous éloignons lentement l'un de l'autre. Tiens... et si je faisais preuve d'optimisme, pour une fois ? Je fais volte-face et je lui crie au moment où il a presque atteint le bout du chemin :

— Attendez ! Nous allons organiser une fête de rue pour Halloween. Ça va se savoir très vite. Si jamais vous êtes dans le coin ce soir-là, n'hésitez pas... Et passez le message !

Il me répond sans se retourner :

— Une fête de rue ? D'accord.

Mais je note une pointe d'apprehension dans sa voix. Il a peut-être la trouille que ça empiète sur

sa Messe Noire, ou son renard avec une chèvre ?

Je prends la direction de Kits Beach et de la nouvelle adresse que Mike m'a donnée hier soir. J'ai besoin de vérifier un point et mon plan est le suivant : je vais passer près de chez eux plus vite que l'éclair en repérant les lieux du coin de l'œil tout en faisant comme si j'étais venue courir ici par le plus pur des hasards. Mike ayant toujours fait du jogging quand nous étions ensemble, je risque de lui rentrer dedans, lui aussi. Mais c'est un risque qui ne me déplaît pas. D'autant que j'imagine mal Dawn en train de courir, et moi lui rentrer dedans. Son corps est bien trop frêle, trop lisse. C'est bien simple, on a l'impression qu'elle n'a pas de muscles ! A mon avis, elle n'utilise pas ses jambes pour se déplacer, elle doit se contenter de déployer ses ailes translucides pour voltiger comme un papillon jusqu'à destination.

Aujourd'hui, c'est le paradis des pick-up à Kits Beach. Une bande d'océan d'un bleu profond et qui ondule sous le vent sépare le parc verdoyant aux arbres brun roux des tours de verre scintillantes du West End, avec les montagnes bleues en toile de fond. Cette longue étendue de parc en bordure de plage est noire de monde. Il y a là des garçons et des filles en plein badinage amoureux, des joggers en tenue de sport minimaliste, des gens qui prennent pour prétexte de promener leur chien, et même quelques adeptes purs et durs du bain de soleil topless qui squattent les coins de plage à l'abri du vent. J'ai envie de leur crier : « Attention, la nature vous joue un tour. C'est un piège. L'automne est par essence la saison des amours pour l'espèce humaine. Ne vous faites pas avoir ! »

Lorsque je tourne au coin de la rue où Mike et Dawn habitent, je commence à m'inquiéter. Ce quartier est trop beau, un repaire de jeunes cadres dynamiques avec ses immenses propriétés très chic... Alors que j'approche de chez Mike, mon plan initial – qui était de longer la maison en courant – tombe à l'eau. Il ne me reste plus qu'à m'arrêter et à admirer les lieux, bouche bée.

Jusqu'ici, Mike a toujours habité dans des endroits un peu funky, au mauvais sens du terme, c'est-à-dire plutôt moches. Des maisons converties en duplex à deux étages et qui présentaient un intérêt scientifique incontestable (à cause des champignons et des poissons d'argent), sans balcon, sans jardin, sans cheminée, sans enjolivures d'aucune sorte, sans objets de déco chic... bref, sans aucun caractère. Tout ça parce que Mike avait d'autres choses en tête. Il étudiait les mammifères marins et ne pensait qu'à sa carrière. Ma première nuit avec Mike, je l'ai passée sur un drap étalé sur la moquette d'un appartement vide.

Mike et sa femme ont une grande maison de trois étages, apparemment rien que pour eux car je ne vois qu'une sonnette. Je jette un coup d'œil sur le nom qui figure sur la boîte aux lettres : pas de doute, c'est le leur. La propriété est une ancienne maison de famille aménagée avec des parements en cèdre, trois balcons vitrés avec vue sur l'océan – indispensable pour bronzer en hiver –, des grilles et accessoires en laiton. Et une exposition plein sud comme tout le monde en rêve !

J'aurais bien voulu détester Mike. Après tout, il s'est servi de mon cœur comme d'un barreau pour gravir l'échelle qui mène au succès. Mais quand je vois cette maison, je me dis qu'il est impossible de le haïr totalement. Je connais un peu ses goûts en matière de femmes, il les aime plutôt rondelettes. J'en déduis qu'il a fait un mariage d'argent et maintenant, il doit assumer les conséquences de ses actes : vivre avec la fée Clochette. Je fais demi-tour pour rentrer chez moi, mais mes jambes sont toujours aussi lourdes que du plomb.

Quand j'entre dans mon appart, Joey est à plat ventre sur mon canapé.

— Vous avez eu deux appels pendant votre absence du bureau, mademoiselle Nichols.

— C'est vrai ? Vite, raconte !

— D'accord. Le premier, c'était ton Pervers, l'accro aux spécialités grecques... Quand j'ai décroché, il a cru que c'était toi. O.K., je l'avoue, j'ai fait une excellente imitation...

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a dit qu'il voulait venir te lécher les cuisses. Je lui ai dit que ça lui prendrait un temps fou, compte tenu de leur taille, mais que s'il voulait lécher les miennes, ça lui prendrait quatre fois moins de temps.

— Merci, Joey, merci ! Tu m'aides vraiment *beaucoup*. Et le second appel ?

— Oh, un mec macho typiquement hétéro avec une voix monocorde, un certain Trutch. Il a dit que tu devais passer au bureau.

— Tu as bien dit Trutch ? Ian Trutch ?

— Un truc comme ça, oui.

— Ian Trutch m'a téléphoné chez moi *un dimanche* ?

— Oh-oh, je vois. Des ennuis en vue.

— Est-ce qu'il a dit autre chose ?

— Seigneur, la voilà amoureuse... ! Notre Dinah en pince pour cet homme. Sortez les antidépresseurs et attachez vos ceintures ! Nous sommes partis pour le grand saut, le grand huit, les montagnes russes de l'enfer des sentiments !

— Joey, arrête un peu ! Ian Trutch est l'ennemi n° 1, il vient tout droit du Côté Obscur de la Force pour nous pourrir la vie. Alors, il a dit quoi ?

Mais pas moyen de l'arrêter.

— Mesdames et messieurs, nous allons bientôt avoir droit à la description de chacun de ses faits et gestes du jour, de sa tenue, de la façon dont il la regarde *quand* il veut bien prendre la peine de le faire. Jusqu'à sa façon de verser la crème dans son café.

— Sache qu'il boit son café noir, et bouillant de préférence. Mais si tu savais ce que je m'en tape !

— C'est encore pire que ce que je pensais.

— Il roule en Ferrari noire avec intérieur beige. Je ne suis encore jamais sortie avec un mec qui roule en Ferrari.

— Dinah, dis plutôt que tu n'es pratiquement jamais sortie avec un mec. Point.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? Et Mike alors ?

— Je ne parle pas des types sérieux qui brisent les cœurs, je parle de ceux avec qui on prend du bon temps. Du genre Kleenex, qu'on n'utilise qu'une fois avant de les jeter.

— Je t'envie, Joey. J'aimerais pouvoir être comme ça, mais j'en suis incapable.

— Ça demande de la pratique, énormément de pratique.

Je passe l'heure qui suit à me ronger les sangs, à attendre que Ian Trutch me rappelle. J'ai beau me méfier de lui, j'ai quand même envie de l'impressionner... Et de lui montrer, avec élégance certes, que je me fiche totalement de ce qu'il peut dire ou faire.

Joey prend sa voix de commentateur sportif pour décrire en détail tout ce que je fais, de ma douche jusqu'au choix de ma tenue.

Et soudain, le téléphone sonne.

Joey hurle pour couvrir le bruit de la sonnerie.

— Goooooal... ! Elle vient de marquer !

Je fulmine.

— La ferme !

Puis je susurre dans le micro :

— Dinah Nichols à l'appareil.

— Dinah, c'est Ian Trutch.

— Bonjour... monsieur Trutch.

— Appelez-moi Ian.

— Très bien, Ian.

— Désolé de vous demander ça un dimanche, mais je suis au bureau et je m'aperçois qu'il y a certaines choses à revoir.

— A revoir ?

— Et vous êtes la femme qu'il me faut. Immédiatement, si cela ne vous dérange pas.

Le ton est léger.

— J'ai quelques éléments de la campagne de pub sous les yeux. Pourriez-vous venir pour me mettre au courant ?

Surtout, ne pas avoir l'air enthousiaste ! Au risque d'être virée, je rétorque :

— Nous sommes dimanche, jour de repos par définition. Et j'ai d'autres projets.
C'est faux, naturellement.

— Ça ne vous prendra pas beaucoup de temps. Je viens vous chercher, j'ai besoin de faire une pause après avoir étudié toute cette paperasse. Où habitez-vous ?

Je lui donne mon adresse en ajoutant :

— Garez-vous devant l'immeuble. Le Pataran Café est au rez-de-chaussée. Je vous rejoindrai là-bas.

Je me sens de taille à affronter l'ennemi. Et depuis que j'ai fait des recherches sur Google et que j'ai sauvegardé dans mon dossier Images la page web avec sa photo. Et côté tenue, je suis fin prête : pull pourpre supermoulant avec décolleté plongeant, jean taille basse des années 50 pour lui éviter de se concentrer sur mes cuisses et mettre en valeur ma taille de guêpe, et Burberry ouvert sans ceinture (ça me donne un petit look désinvolte, parfait pour un dimanche). Quant à ma lingerie en dentelle noire, elle est bien la preuve, s'il en est, que c'est mon corps et non mon esprit qui a décidé de ma tenue.

Une heure plus tard, Joey lui-même est impressionné à l'idée qu'on vienne me chercher en Ferrari.

— Tu sais, Dinah... avant qu'il arrive, tu devrais aller acheter un bidon d'essence, prendre un taxi jusqu'à ta boîte, verser le contenu tout autour de ton bureau et craquer une allumette, puis rappliquer ici en vitesse avant qu'il vienne te chercher. Comme ça, tu débarquerais en même temps que l'équipe du JT sur le lieu du crime et tous les gens qui regardent le journal régional pourraient te voir dans la Ferrari...

— Merci, Joey. Je sais que je peux toujours compter sur toi pour un bon conseil !

Lorsque Ian s'arrête devant mon immeuble et klaxonne, je dévale les marches quatre à quatre. Je descends le petit chemin à la vitesse de l'éclair, je tourne au coin de la rue et VLAN, j'évite de peu la collision avec mon voisin. Il tient dans ses bras quelque chose qui bouge, couleur blanc cassé, et me hurle :

— Attention... !

La chose se met à bêler et à donner des coups de pied.

— Tiens... une chèvre. Désolée. Je suis sincèrement navrée.

Désolée, fils de Satan.

La biquette lui flanque des coups de pied.

— Tout doux, ça va aller... Nous allons nous calmer maintenant !

Je rêve ou il a bien dit « nous » ? Le « nous » royal façon Louis XIV... avec un animal ! Ce mec s'identifie à sa chèvre. Je dois dire que ça attise ma curiosité, moi qui ai toujours été comme une mère avec les chats, les chiens et les poneys.

Il continue de lui parler.

— Je pense qu'il nous faudrait un feu rouge, ici.

Il continue de maintenir fermement la chèvre, puis il la pose par terre en maintenant un bras autour de son cou. Il s'agenouille près de l'animal et le caresse. Puis il lève les yeux sur moi. Son regard s'attarde sur mes vêtements et il sourit.

Un brin énervée, je lui fais un petit coucou de la main en lui disant « A bientôt » et je me dirige vers la voiture de Ian.

Mon voisin est toujours à genoux et continue de regarder dans ma direction, avec sur le visage une expression d'admiration mêlée de respect. J'ignore si c'est la Ferrari qu'il admire ou son conducteur. Il faut dire que Ian Trutch est particulièrement sexy, adossé à sa voiture, élégant et sûr de lui. Un peu dans le genre comte Dracula... Mais il en faudrait plus pour m'embobiner.

Ian fait le tour de la Ferrari pour m'ouvrir la portière. A l'époque où j'étais avec Mike, nous prenions toujours ma Mini avec Mike au volant. Et lorsque nous étions ensemble en public, Mike courait toujours avec cinq pas d'avance sur moi pendant que je faisais tout mon possible pour garder le rythme. Il avait de longues jambes, tout le contraire des miennes. J'ai toujours mis cette façon de se précipiter pour être devant sur le compte d'un enthousiasme enfantin. Maintenant, je pense qu'il s'agissait d'enfantillage pur et simple.

Tandis que Ian m'aide à m'installer sur le siège passager, je sens que cette journée sera une journée « avec ». Un de ces jours très spéciaux où l'on sait avant même de quitter la maison qu'on va planer pendant le reste de la journée. Parce que tous ces hommes qui gravitent autour de vous, quels qu'ils soient, vous n'en avez strictement rien à faire. Vous vous sentez si bien qu'avoir un petit ami ou non n'a plus aucune importance à vos yeux. Vous vous prenez même à penser que vous vous débrouillez bien mieux sans ! Les petits amis sont si lourds, par moments, surtout quand le monde vous appartient, que vous vous sentez libre comme un oiseau et que vous planez... Et naturellement, ce sont toujours les mâles, eux et leur côté prédateur, qui veulent vous faire redescendre sur terre. Et plus ils vous courrent après, plus vous avez envie de fuir. Plus loin, plus haut.

C'est une sensation enivrante et qui donne le vertige.

Pendant le trajet, Ian met sur sa chaîne quelques vieux airs de *soul*. Le son est tellement fort qu'il est impossible de parler et que, sur les trottoirs, les gens se retournent pour nous regarder, ce qui convient parfaitement à mon humeur du moment.

Nous fonçons vers le bureau en faisant rugir le moteur, en roulant à fond la caisse et en slalomant entre les voitures. J'ai l'impression que la voiture tangue... Mon cœur bat la chamade sous l'effet de l'excitation. Et ça n'a rien à voir avec le charme que Ian Trutch pourrait exercer sur moi ! A mes yeux, Ian ne sera jamais qu'un dictateur, un oppresseur des faibles qui me considère comme un larbin au sein de l'entreprise. Non, si je suis excitée à ce point, c'est parce que, pour la première fois depuis ma rupture avec Mike, je ne regarde pas le conducteur en regrettant que Mike ne soit pas au volant !

Dès que nous arrivons, Ian s'efface poliment pour me laisser entrer la première dans la salle de conférences où des piles de papiers sont disposées sur toute la longueur de la table.

Il prend un feuillet imprimé et me le tend.

— Tenez. C'est votre liste des invités pour la prochaine collecte de fonds qui se tiendra... au Space Center, je crois ?

— Où avez-vous eu ça ? Vous l'avez pris sur mon bureau ? Cette liste est à moi et je n'ai pas encore fini de travailler dessus.

— Elle appartient à l'entreprise. Quand vous êtes au bureau, *vous* appartenez à l'entreprise.

— Vous plaisantez ?

— Juste un peu.

Il me décoche un bref sourire, puis fronce de nouveau les sourcils en parcourant la liste.

Je me lance.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ?

Il pointe le doigt sur le premier nom.

— Venez ici et asseyez-vous, s'il vous plaît.

Il tapote sur la chaise à côté de la sienne. J'obéis.

— Très bien. Dinah, si vous me disiez qui est cette personne et combien elle vaut ?

Ian veut tout savoir sur chaque invité. Qui il est, et surtout, quel est son poids financier. Et combien d'argent nous avons réussi à lui faire donner dans le passé. L'interrogatoire dure plus d'une demi-heure.

Puis il me demande :

— Y a-t-il quelqu'un qui ne figure pas sur cette liste mais qui le devrait ?

— Je ne comprends pas...

— Qui sont les gens les plus riches de cette ville ?

— Nous essayons de tous les approcher. Lui, Sosa par exemple, ou encore les Haljis, Wallis, Cohn, Patterson. Et certains font une donation de temps en temps. Mais celui qui nous manque, c'est Hamish Robertson. Personne ne l'a vu, personne ne sait même à quoi il ressemble. Il vit en ermite.

— Il faut absolument qu'il figure sur cette liste !

Difficile de lui donner tort.

Ian Trutch s'empare d'un nouveau feuillet.

— Etant originaire de la côte Est, j'ai peut-être une façon différente de voir les choses, mais pensez-vous que tous ces projets soient viables ? L'usine de recyclage, le mouvement Arbres Canada, La Coalition pour les énergies de substitution renouvelables ?

— Comment ça, viables ?

— Nous sommes censés imaginer de nouveaux modèles de gestion, Dinah, et non jeter de l'argent directement dans l'océan.

— Mais ce sont tous des projets pilotes lancés par des start-up dont certaines sont financées par le gouvernement. Elles ont toutes besoin de temps.

— Et le projet Mudpuddle, qu'est-ce que c'est ?

— Des bassins de traitement des déchets. Les organismes présents dans l'eau permettent d'éliminer les substances toxiques.

— Ah bon...

— Certaines villes continuent de rejeter directement dans l'océan des eaux usées sans les traiter au préalable. Vous vous rendez compte ? Un jour, nous en paierons le prix. Le projet Mudpuddle utilise des éléments naturels tels que le zooplancton, le phytoplancton, les populations microbiennes, les algues, les escargots – en d'autres termes, des bestioles qui sont naturellement présentes dans les eaux, les lacs et les marécages, pour traiter les déchets. Cela pourrait remplacer des systèmes actuels comme les réacteurs biologiques séquentiels, la désinfection par oxydants mixtes ou les systèmes à membrane. Mais il faut poursuivre les tests et les mises au point. Le bio-mimétisme prend du temps.

Il me gratifie d'un sourire de star.

— Bio-mimétisme, réacteurs biologiques séquentiels... J'adore la façon dont vous dites ces mots.

Il se met à rire.

— J'ai encore pas mal de choses à assimiler, Dinah, et je compte sur vous pour m'aider, pour me donner quelques explications. Selon vous, la priorité dans cette agence est donc l'eau.

— En effet.

Il se met à sourire bêtement. Mais il en faudrait plus pour me déconcentrer.

— Sans eau, nous sommes démunis. C'est la chose la plus précieuse sur cette planète.

— Ah oui ?

On dirait qu'il s'attend à entendre un enfant lui réciter l'alphabet.

— Mudpuddle sera un prototype important.

A condition que j'arrive à trouver un nouveau donateur !

Il réfléchit. C'est tout juste si je n'entends pas les engrenages se mettre en branle dans sa tête.

— Dinah, comme vous le savez, je suis venu pour faire tourner l'agence sans faire de vagues, avec un objectif de rentabilité. Si jamais je découvre que ma boule de cristal ne me fournit pas suffisamment de chiffres pour étayer la faisabilité de ces projets, il faudra procéder à des changements.

Je le regarde, incrédule. Tout mon corps est en état de choc. Il va me falloir utiliser toute mon énergie pour sauver nos emplois et notre avenir. Il faut absolument que j'arrive à le convaincre.

D'une voix hachée, je lui dis :

— La science a des chiffres, elle nous bombarde de chiffres. Tous les jours. Sur tous les types de pollution. Les responsables des grands groupes pétroliers avouent eux-mêmes qu'ils sont inquiets, qu'il y a un problème. Leur personnel dit que nous devons impérativement changer nos habitudes, réduire les émissions polluantes, commencer à isoler le dioxyde de carbone, trouver des énergies renouvelables de substitution, et replanter. Sinon, notre pauvre planète aura de très graves ennuis. Vous ne sentez pas le soleil brûler votre peau ?

Il sourit.

— Les considérations financières seront toujours prépondérantes. Les enjeux sont bien trop importants, au niveau des grands groupes et des intérêts financiers. Personne ne peut se permettre de tourner à perte.

— Très bien, alors couchons-nous et laissons-les nous baisser sans rien faire. C'est bien ce que vous êtes en train de me dire, non ?

Je m'attendais à ce qu'il soit difficile à convaincre, mais pas au point d'oublier notre mission.

Il me décoche un nouveau sourire, et c'est tout juste si je ne dois pas me protéger les yeux... Puis il lâche d'un ton fataliste :

— Je crois que la Green World doit redéfinir ses priorités. Jusqu'à maintenant, le projet Mudpuddle ne nous a rien apporté, il est déficitaire. Et apparemment, il n'y a pas de raison pour que ça change avant longtemps.

Je me sens au bord de la nausée, mais je ne baisse pas les bras. Dans le passé, il m'est arrivé très souvent de rallier les plus durs à cuire et les plus égoïstes des hédonistes à notre cause. Je repars au combat.

— Mais nous avons organisé une présentation en fanfare pour Mudpuddle au Space Centre. Nous allons présenter les résultats de nos expériences et nos projets à nos homologues étrangers. C'est d'ailleurs pour ce projet que nous avons déménagé nos bureaux. Nous avons aussi recruté des gens, Penelope par exemple, et aussi...

Ian se raidit sur sa chaise.

— A propos, si vous m'en disiez un peu plus sur cette Penelope...

On ne peut pas dire que ce soit mon sujet de conversation favori.

— Il n'y a rien de spécial à savoir. Elle est allée dans un pensionnat en Suisse, puis au Bennington College où elle a apparemment suivi des cours de pruderie en tous genres. Sa famille vit à Toronto et tout le monde ici la trouve pénible. Peut-être que sous sa paranoïa se cache une fille très gentille, j'ai d'ailleurs tendance à le croire. Simplement, j'ai du mal à comprendre qu'elle parte en croisade pour notre modeste cause. Si elle n'était pas aussi douée en langues étrangères, nous ne

l'aurions sans doute pas embauchée. Vous savez, elle n'essaie même pas de faire bon ménage avec nous. En tout cas, pas avec moi.

— Elle est riche ?

— Quelle importance ?

Il ne répond pas. J'ai le sentiment que Ian Trutch fait une fixette sur l'argent au-delà de toute autre considération, même le sens du devoir.

J'y vais donc de mon commentaire.

— Sûrement oui. Je n'ai pas encore piraté la banque de ses parents pour jeter un coup d'œil sur leur compte, mais elle a tous les signes extérieurs de la richesse. Nous le saurons bientôt car nous demandons à tous les salariés de faire un don. Nous traquons nos collègues sans pitié pendant toute l'année, sans oublier leurs familles, les gens qui nous livrent le café, ceux qui sortent nos poubelles, ceux qui nous apportent le courrier. En un mot, tous ceux qui ont le malheur de croiser notre route sont la cible de nos e-mails, de nos coups de fil et autres formes de harcèlement. Vous pouvez donc être rassuré : les parents de Penelope, s'ils ont le moindre centime à débourser, ne s'en tireront pas à si bon compte. Tous ceux qui travaillent ici mettent la main au porte-monnaie pour la bonne cause. J'espère d'ailleurs que vous suivrez leur exemple.

Il éclate de rire en rejetant la tête en arrière. Il est magnifique, avec un petit côté démoniaque. Le voilà qui nous fait une attaque de charisme aiguë, entièrement dirigée vers moi ! Mon esprit et mon corps luttent, mais je ne sais plus où j'en suis. Je sens mes grands principes fondre comme neige au soleil face à une telle beauté ! C'est peut-être parce que je viens d'avoir trente ans, et que la vie est imprévisible, que je réagis ainsi. Ou à cause de cet horrible dîner d'hier soir avec Mike et la fée Clochette. Ou le fait que je peux très bien être renversée par un bus demain... A quoi me serviront alors mes grands principes ?

Une mangeuse d'hommes ? Eh bien soit, Penelope ! Je vais te faire voir une mangeuse d'hommes en action.

— Dinah, l'heure du déjeuner est déjà passée depuis longtemps. Vous voulez manger un morceau avec moi ?

Puis il ajoute en inclinant légèrement la tête :

— Vous savez, je tenais à vous dire que vous avez les plus beaux yeux du monde. La première fois que je les ai vus, je me suis dit que je devais absolument voir de quoi vous avez l'air quand vous êtes en colère.

C'est vrai, j'ai de beaux yeux. Pourquoi le nier ? De grands yeux noirs mis en valeur par mes cheveux noirs, épais et brillants. En général, ça suffit presque à faire oublier mes cuisses !

— Si on pouvait incendier quelqu'un du regard, je ne serais plus qu'un petit tas de cendres ! Vous m'avez résisté, et j'adore ça.

Il part d'un grand éclat de rire. Ce qui me vaut d'être irradiée par quelques doses supplémentaires de charisme...

J'accepte son invitation à déjeuner. Une occasion rêvée de le rallier à notre cause.

Nous allons au Diva, le restaurant du Metropolitan Museum. C'est moi qui l'ai choisi. J'aime son style discret et ses matériaux : marbre, bois, laiton et verre. Sans parler de sa cuisine ouverte à tous et de ses prix abordables.

Ian m'aide à ôter mon manteau, tire ma chaise, et me regarde comme si j'étais la seule personne au monde. Je me sens un peu dépassée, comme si j'étais sous le feu des projecteurs, mais je réussis à me ressaisir.

Pour entamer la conversation, Ian me donne son opinion sur tous les grands restaurants qu'il a

testés au cours de sa vie et leur donne des notes. Bon, d'accord, ce n'est pas une conversation d'une grande originalité, mais peu importe. Rien qu'à le regarder, je suis sous le charme. Et je prends bien soin de hocher la tête de temps en temps, comme si le sujet m'intéressait au plus haut point. Mais quand le moment sera venu, je lui porterai le coup de grâce au nom de la cause écologiste.

J'ai choisi en plat un risotto au poulet et aux truffes, Ian un jarret d'agneau. Pour le dessert, nous prenons tous deux un soufflé au chocolat chaud. Le riesling est bien frais et descend à vue d'œil.

Le serveur n'arrête pas de lorgner sur Ian. Il invente des excuses pour s'approcher de notre table – il laisse tomber des trucs par terre et met un temps fou à les ramasser, tourne autour de nous sans jamais me regarder dans les yeux. Dans la catégorie « battement de cils », il décrocherait sans aucun doute la médaille d'or ! Mais aujourd'hui, Ian Trutch semble n'avoir d'yeux que pour moi. Je décide alors d'orienter la conversation sur un autre sujet.

— Ian... si vous me parliez un peu de vous ? J'ai étudié votre dossier...

— Mon dossier ?

— Enfin, disons que j'ai fait une recherche sur Google. Plusieurs fois, en fait.

La flatterie, ils adorent ça... Dixit Cleo. Ils en redemandent.

— Ah oui ?

— Il est important de bien connaître ses ennemis, non ?

Il éclate de rire.

— Et c'est moi, l'ennemi ?

— Naturellement. Vous faites partie de la direction, et vous voulez abattre le couperet sur une poignée de gens gentils comme tout qui tentent de sauver le monde. Si j'en crois la page web qui vous est consacrée sur le site de la société, vous êtes diplômé de la Harvard Business School...

Il ne bronche pas, se contentant de joindre les mains en prière et de les porter à ses lèvres.

— Je suis sorti parmi les cinq premiers de ma promotion.

— Et modeste, en plus !

— J'avais un objectif.

— Je m'en doute. Faire une descente dans nos bureaux comme un vampire prêt à créer une armée de zombies.

— De zombies ? Je ne comprends pas...

— De chômeurs, si vous préférez. Ils ont peut-être meilleure mine, mais si vous les privez de leur emploi, ce seront quand même des morts-vivants. J'aurais d'ailleurs dû dire « si vous nous privez de nos emplois ». J'ai lu tout le dossier, y compris les passages les moins glorieux...

Il tente de changer de sujet.

— Ces années à Harvard, c'était vraiment le bon temps !

— Ah bon ?

— Je me suis beaucoup amusé, ça oui ! Nous organisions sans arrêt des fêtes. Sur l'île de Martha's Vineyard, au Newport Festival. Avec Chaz Vanpfeffer...

— Ce Chaz Vanpfeffer, c'est un ami à vous ?

— Nous étions très copains. Les Vanpfeffer sont une vieille famille de Boston, je suis surpris que vous n'en ayez jamais entendu parler.

— Et moi donc.

Un nom pareil n'aurait pas dû m'échapper.

La conversation vire au monologue. Ian évoque tous les rallyes mondains auxquels il a participé lorsqu'il était à la fac. Je dois lutter pour garder les yeux ouverts. Ian finit par régler l'addition et me ramène chez moi en voiture dans un silence un peu flou... l'effet du vin sans doute.

Ian finit par rompre le silence.

— J'ai vraiment passé un bon moment, Dinah.

Un bon moment ? Tu es sur le point de nous atomiser et tu appelles ça passer un bon moment ?

Il faut que je tente une autre tactique. S'il connaissait mieux les gens du bureau, il se soucierait peut-être davantage de leur sort.

— Ian, nous allons organiser pour Halloween une fête de rue dans le quartier. J'espère que vous serez des nôtres. Tous les gens du bureau seront là.

— Possible, je vais y réfléchir.

Il se penche lentement vers moi. Si je voulais lui montrer que je ne suis pas une fille facile, je reculerais. Mais j'ai envie de savourer encore une seconde son odeur, en dépit de mon sentiment de culpabilité. Alors que je m'attendais à recevoir un simple baiser sur la joue, le voilà qui m'embrasse sur la bouche ! Je n'en reviens pas.

Mais je feins l'indifférence et je sors de la voiture pour remonter le chemin qui mène à mon appartement sans jeter un regard en arrière.

Lundi

J'arrive tôt au bureau. Le ciré jaune de Roly est déjà accroché au portemanteau et Roly est installé au bureau de Lisa, concentré sur le pliage des brochures. Je ne sais pas trop où il dort, sans doute près d'une bouche d'air chaud du quartier.

— Bonjour, Roly.

Il me répond d'une voix rauque à peine audible :

— B'jour.

Je rejoins Lisa et Cleo qui sont seules devant la machine à café, au premier. Je leur dis d'un ton calme :

— Rendez-vous au Notte après le boulot. Juste nous trois, plus Ida et Fran. C'est important. Je ne veux pas que Jake vienne.

Ian a disparu de nouveau dans le bureau d'Ash. Pas moyen de le voir, mais Ash n'arrête pas de faire des allers et retours aux toilettes. Il faut dire qu'aujourd'hui, elle a mis le paquet ! Elle a lâché ses cheveux longs, et une dizaine de bracelets en argent tintent à ses poignets. Je ne parle même pas de son tailleur... Elle est vraiment mal fagotée ! Et pour couronner le tout, chaque fois qu'elle émerge des toilettes, son parfum insistant vous agresse. A vous arracher des larmes...

Pendant toute la matinée, je passe des coups de fil aux grandes sociétés que je connais, en essayant de glaner des infos sur les endroits où Hamish Robertson pourrait se trouver.

L'un de mes interlocuteurs me répond :

— Hamish Robertson ? Je croyais qu'il était mort.

Un autre affirme :

— Un ami à moi l'a repéré aux Bahamas, l'an dernier.

Et un autre s'étonne :

— Il n'est pas rentré en Ecosse ?

Le dernier que j'interroge me répond :

— D'après la rumeur, il aurait été emmené à Riverview en smoking blanc. Apparemment, il est totalement cinglé.

Génial. Ils n'en savent pas plus que moi. Mais je fais confiance à Tod, il ne m'a jamais laissée tomber. Enfin, presque jamais.

Je laisse plusieurs messages à l'attention de Rupert Doyle à l'Eldorado Hotel, en lui demandant de m'appeler dès qu'il sera de retour. Nous devons parler d'Hector Ferrer.

Au Notte, Cleo mord dans son éclair et nous dit la bouche pleine :

— Nous sommes dans la mouise, et pas qu'un peu ! En faillite... ! Jamais je n'aurais cru ça de Tod. C'est bien simple, je n'arrive toujours pas à y croire. Quand on pense qu'il a placé l'argent des autres aux Caïmans ! Quel sera l'impact sur le projet Mudpuddle ? On l'a dans l'os ou quoi ?

— Seigneur ! s'exclame Lisa. Il va falloir tout annuler. Deux années de travail !

Je rectifie.

— Si on ajoute tous les efforts qu'on a faits à la fac, ça fait bien plus de deux ans...

— Hé là, tout doux ! intervient Lisa. Je ne vous reconnaiss pas, les filles. Qu'est-ce qui ne va pas ? Où est passé votre esprit combatif ?

Cleo s'exclame :

— Jake serait-il en cause ?

— Je préfère ne pas en parler à Jake dans l'immédiat. Et il n'est pas question d'annuler quoi que ce soit. Ce qu'il faut faire, c'est retrouver ce Hamish Robertson pour obtenir une donation. La parole de Tod a autant de valeur qu'un chèque signé.

Les filles éclatent toutes de rire.

— Comme son dernier chèque, c'est ça ?

Fran résume la situation.

— Ça tombe vraiment mal ! Juste au moment où nous avons Superman le Magnifique sur le dos. Entendons-nous bien, je ne serais pas contre le fait de l'avoir sur le dos au sens propre du terme, mais à condition que ça se passe dans ma chambre. Pas au bureau.

Mardi

Je traîne Joey avec moi jusqu'à *Los Tangueros*.

Il s'exclame :

— Oh, mon Dieu ! Une salle de bal.

— Exclusivement réservée au tango.

— Dinah, tu essaies de me torturer, ou quoi ? Il n'y a pas un seul gay dans cette salle. Ce sont tous des métrosexuels !

— Qu'en sais-tu ? Nous venons juste d'arriver.

— J'en suis sûr, crois-moi. Chaque semaine, je fais réviser mon radar de détection des gays !

Curieusement, la salle est pleine. Il y a là des couples de toutes sortes et de tous âges qui apprennent les pas de base du tango avec Victoria. Elle s'applique à leur montrer comment faire en décomposant bien les mouvements, après quoi elle s'efface pour laisser Hector Ferrer passer entre les couples pour corriger la position des corps et aboyer des insultes aux pauvres apprentis danseurs.

Ce soir, il a laissé sa panoplie de gangster chez lui, et il a bien meilleure allure. La tenue qu'il portait l'autre jour accentuait le côté voyou du personnage. Mais aujourd'hui, il a mis un jean, un T-shirt noir et des baskets. Mis à part son début d'embonpoint au niveau de la taille, il est bien plus beau et musclé que lors de notre première rencontre. Il n'a plus cette allure de brute, on dirait plutôt le anti-héros tragique aux traits anguleux d'un film d'art et d'essai existentialiste réalisé par un Européen excentrique.

Son visage aussi a changé. Il est plus expressif. Ses yeux noirs sont tristes et bordés de larges cernes mauves. Par instants, un petit sourire ironique éclaire son visage, puis il disparaît et tout redevient sombre. Il a son éternelle cigarette aux lèvres. Il faut croire qu'il est unanimement respecté par ses clients car personne n'ose protester lorsqu'il leur souffle sa fumée dans la figure.

Je suis partagée entre un vague sentiment de déception et une certaine fascination. A un moment

donné, alors qu'il est en train de crier – je dirais même de tempêter – contre un couple de danseurs, je songe à m'esquiver discrètement et à faire une croix sur lui. Mais le problème, c'est que je dois faire mon rapport à Thomas, et il m'accusera de couardise au dernier degré. Si je prends la poudre d'escampette, il le prendra pour un échec personnel.

Qui eût cru que mon fabuleux père serait cet Hector Ferrer grincheux et caractériel ?

C'est alors que Joey, qui ne peut jamais résister à la tentation de faire le pitre, me dit juste un poil trop fort :

— Un drôle de type, cet Hector, non ?

Lequel tourne aussitôt la tête en dardant sur Joey et moi un regard assassin.

— Vous deux, là-bas, ou vous vous taisez, ou vous sortez !

Je bredouille :

— Nous sommes venus voir comment se passent les cours. J'en ai parlé à Victoria.

— Ah bon...

Il me regarde fixement et blêmit. Il a l'air perplexe. Puis il m'inspecte de haut en bas en hochant la tête, et je vois une petite lueur s'allumer dans ses yeux.

— Venez me voir à la fin du cours. Mais pour l'instant, je suis occupé, comme vous pouvez le constater.

Il grogne plus qu'il ne parle, mais le message passe étonnamment bien. Son débit est saccadé, avec un curieux mélange d'accent anglais et d'intonation indéfinissable.

Je m'assieds avec Joey à l'une des petites tables pour assister à la leçon.

Je m'efforce de brider mes émotions et d'essayer de rester objective en ignorant ce que j'ai vu le premier soir. Mieux vaut se concentrer sur le moment présent. Au bout d'une demi-heure, force m'est de constater que c'est vraiment un personnage à part. Ses mouvements sont empreints d'une grâce... presque lourde de menace. Chaque fois qu'il interrompt la leçon pour montrer à ses élèves ce qu'il faut faire, on a l'impression qu'autour de lui, l'air vibre davantage qu'ailleurs.

Il réprimande une jeune et jolie danseuse.

— *Caminata. Paseo... paso, paso, paso...* non ! Contentez-vous de marcher. Ça vous pose un problème, serait-ce trop dur pour vous ? Allez, en piste maintenant !

Le ton d'Hector est si intimidant que cet homme est capable de nous faire douter, tous autant que nous sommes, que nous savons marcher !

— Encore une fois !

On le voit aboyer sur un couple puis l'instant d'après, susurrer quelques mots d'un air sinistre à un autre... C'est un vrai tyran, et pendant tout le cours, je vogue au gré de ses émotions contradictoires. Je ne suis pourtant là que pour observer. C'est épuisant de voir la façon dont il traite ses élèves. Je ressens de l'empathie pour eux, tantôt triste comme un chien battu, tantôt euphorique comme une danseuse professionnelle. Oui, euphorique quand Hector se montre soudain gentil avec une élève, sans raison apparente.

Au bout d'une heure et demie d'apprentissage des pas de base du tango sans aucun accompagnement musical, Hector nous réserve une surprise. Il se dirige vers la petite scène au fond de la salle, s'assied sur le tabouret du piano et commence à jouer. C'est une sorte de feulement, une déferlante, une combinaison de rythmes de tango et de jazz. Les gens dressent l'oreille. Pour eux, c'est l'heure de la récompense ! Les voilà qui se mettent à danser. Tous les élèves évoluent au son du piano, et lorsque Hector s'arrête de jouer, je prends conscience que c'était une improvisation. Il passe ensuite à la musique enregistrée, et les gens se remettent à danser.

Hector s'approche de moi avec une curieuse expression sur le visage. Je me demande si Rupert

ne lui aurait pas dit quelque chose qu'il était censé taire.

Il me demande avec une pointe de défi dans la voix :

— Vous voulez prendre des leçons de tango, c'est ça ?

— Oui.

Joey s'immisce dans la conversation.

— Elle veut des cours privés avec vous et vous seul, monsieur Ferrer. Rien que vous et elle.

Je lance un regard noir à Joey. Il est en train de tout faire rater.

Du coup, il lâche, les dents serrées :

— Enfin... c'est bien ce que tu voulais, non ?

Hector annonce tout de suite la couleur.

— Sachez que mes cours sont chers.

— Ça n'a pas d'importance, vraiment.

Il va falloir que je mette Thomas en attente un certain temps...

Hector m'observe d'un air un peu absent. Il s'est manifestement radouci.

— Je vous connais ? Nous sommes-nous déjà rencontrés ?

Le voilà qui me sourit. Un aperçu de son côté mystique, peut-être.

Puis il claque des doigts en appelant Victoria comme s'il s'agissait d'une domestique.

— Victoria, mon agenda... !

Victoria hoche la tête et s'empresse d'obéir. Du coup, je recommence à le détester.

Mercredi

Le matin suivant, Ian me croise dans le couloir. Il me salue d'une voix glaciale. Peut-être a-t-il découvert quelque chose sur Tod. Je décide de l'éviter pendant le reste de la journée.

Un peu plus tard, deux filles entrent dans le bureau en demandant à voir Lisa. Ce sont des bénévoles, deux jeunes filles tête-en-l'air, narcissiques et un tantinet agaçantes qui ont été envoyées par une grosse chaîne de vêtements pour consacrer un peu de leur temps à Green World.

Lisa les fait attendre dans la pièce principale et me rejoint.

— Qu'est-ce qu'on va faire de ces deux-là ?

— Aucune idée. J'espérais que tu avais quelques pistes.

— Mentallement et socialement, elles sont sans intérêt ! Tu te souviens de notre dernier événement ? Je leur ai demandé de gonfler nos ballons GWI. Eh bien, je peux te dire qu'on a eu un mal de chien à les éloigner du réservoir d'hélium ! Elles sniffaient l'hélium et se mettaient à couiner et à pépier comme un couple d'écureuils défoncés... Je te jure, impossible de les faire partir de là. Comme si j'avais besoin de deux écervelées accros à l'hélium !

— Je m'en souviens, maintenant. Un vrai désastre.

— Bon, réfléchissons un peu. La ville vient de faire nettoyer ses fontaines et elle a l'intention de nous faire don de toutes les pièces de monnaie qui s'y trouvaient. Au début, nous étions prêtes à refuser, mais nous nous sommes dit qu'après tout, c'était toujours ça de gagné ! En général, nous ne prenons pas les pièces, mais il y en a tellement... des monceaux de pièces. Et elles sont restées dans l'eau tellement longtemps qu'elles sont sales. Nous pourrions demander à ces deux nanas de les laver et de les compter...

— Lisa, tu es un génie !

— J'imagine qu'elles sont allergiques au travail. Elles sont sûrement persuadées que ce petit boulot sera une vraie partie de plaisir qui les changera du bureau. Je vais donc demander à Roly de superviser nos deux accros à l'hélium dès qu'il sera de retour. Je l'ai envoyé chercher quelques beignets pour la pause-café.

— Espérons qu'il ne prenne pas la fuite avec l'argent que tu lui as donné...

— Non, il ne ferait jamais ça. Il est très... comment dire... gentil.

— Gentil ?

— Oui. Et on peut lui faire confiance. En plus, il est d'humeur toujours égale.

— Si tu le dis... Enfin ! Tant qu'il reste à sa place...

Mais Lisa insiste.

— Il n'est pas comme les autres SDF, vraiment pas. Tu devrais lui parler un de ces jours, Dinah.

— O.K., d'accord.

Pas question !

Quelques minutes plus tard, Lisa a mis les filles au travail. Elles râlent, les bras plongés dans une cuvette pleine d'eau savonneuse : « C'est nettement moins génial que... bref, passons. On peut partir, maintenant ? »

* * *

Je suis étendue sur le canapé de cuir. Thomas, avec ses longs cheveux bouclés, sa barbe poivre et sel et son éternel pantalon de velours côtelé, inhale la fumée de sa pipe qui fleure bon le tabac, puis la rejette à proximité de mon oreille.

— Je l'ai vu, Thomas. J'ai rencontré mon père.

— Ah oui ? C'est une merveilleuse nouvelle, Dinah.

— Je ne sais pas trop. Il est professeur de tango et il possède ce qu'on appelle, je crois, un studio de danse, *Los Tangueros*. C'est dans un endroit paumé de la ville. Et il a... une compagne. C'est un peu...

— Oui ?

— C'est horrible. Vraiment horrible...

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas du tout ce à quoi je m'attendais. Je ne le voyais pas comme ça.

— Vous lui avez parlé ?

— Je lui ai dit que je voulais prendre des cours de tango. Il fallait bien que je trouve quelque chose...

— Mais vous ne lui avez pas dit que vous étiez sa fille, n'est-ce pas ?

— Je ne suis pas encore prête à le faire.

— Ça se comprend.

— J'ai reçu un tel choc !

— Oui... ?

— Je m'attendais à quelqu'un de plus... qui nous ressemble plus. Quelqu'un comme ma mère. Un scientifique. Un intellectuel. Et pas un étranger. Et puis il y a autre chose.

— Quoi donc ?

— Il porte des chaussures bicolores. Enfin, j'ignore s'il les porte tout le temps, mais il les met lorsqu'il organise ses galas de danse.

Thomas éclate de rire.

— Dinah, vous savez que vous me surprenez, parfois ?

— Oh là là, désolée ! Vous aussi vous en portez. J'aurais dû le deviner.

— Les gens sont souvent attirés par leur contraire. Et puis, vous ne connaissez pas cet homme.

— Je ne suis pas sûre d'en avoir envie.

— Ne portez pas de jugement hâtif. Vous savez, Dinah, l'idée de prendre des leçons de tango n'est pas si mauvaise...

— Pour qui ? Pour moi ?
— De qui d'autre est-il question ici ?
— Vous plaisantez ? J'ai juste dit ça sur le moment, j'avais besoin d'un prétexte.
— Il y a une chose que vous devez savoir sur les cours de tango, Dinah...
— Oui ?

— Rien de tel pour vous apprendre à suivre les pas d'un homme.

Je me retourne pour regarder Thomas, bouche bée. Et pour la première fois depuis le début de nos séances, j'en reste sans voix.

Samedi

Cette soirée d'Halloween s'annonce bien. Il fait beau, à part quelques nuages dans le ciel. La lune couleur citrouille est à peine voilée par une brume laiteuse fine comme de la dentelle. Nous avons une sacrée chance, car si j'en crois toutes les prévisions météo du jour, il devrait pleuvoir à verse.

Joey et moi avons quadrillé tout le quartier pour faire circuler l'info et les invitations en anglais, français, espagnol, chinois, pendjabi, tagalog, vietnamien, somali, farsi, kurde et arabe. Nous avons tout prévu : les autorisations de la mairie, les barrières et les tables. Et bien que le couvre-feu soit censé être à 21 heures, nous avons obtenu la permission de le repousser à 23 heures. Joey et moi nous sommes occupés du reste. J'ai fait appel aux relations que j'ai nouées dans le cadre de la GWI lors des collectes de fonds. Nous parvenons même à obtenir de quoi manger à l'œil grâce au Pataran Café qui se trouve au rez-de-chaussée de notre immeuble. En un sens, ils me devaient bien ça, moi qui supporte stoïquement les odeurs de curry qui s'infiltrent dans mon appartement !

J'ai choisi pour ce soir un déguisement assez classique : une hache en plastique plantée dans la tête avec des gouttes de sang en pagaille, plus des lambeaux de robe comme dans *La Nuit des Morts Vivants*. Joey a travaillé toute la journée sur son costume, et je le découvre juste avant le début des festivités : Joey s'est métamorphosé en Joseph Merrick, alias Elephant Man.

Cleo et Simon, déguisés en momies, s'occupent de la sono et jouent les DJ... ce qui n'est pas si simple, compte tenu de leurs bandages !

Je lance à mon vieux copain Simon :

— Je suis étonnée que tu sois encore dans le coin. Je te croyais parti en Australie, pour voir ce fameux rocher.

— Tu veux dire l'Ayer's Rock ?
— C'est ça.
— J'ai préféré traîner ici encore un peu.
— Où as-tu garé ton engin ?
— Chez Cleo, trésor.

Ses yeux bleu marine se mettent à briller. Pourquoi ai-je posé la question puisque je le savais déjà ? Quand il n'est pas accroché à une paroi rocheuse ou au flanc d'une tour, Simon suit toujours la plus facile.

Les voisins arrivent en masse : des sorcières, des chevaliers Jedi, des esprits malins en tous genres, des vampires comme dans Buffy, sans oublier les hobbits... Ils ont tous apporté avec eux des assiettes de cookies, des amuse-gueules et des boissons. Nous ne sommes pas autorisés à boire de l'alcool, mais nous avons quand même le droit de boire...

Aucune nouvelle de mon voisin gay, le sataniste adorateur de chèvres. Joey n'arrête pas de me souffler à l'oreille, d'une voix très Elephant Man : « C'est sûrement la grande fiesta au cimetière, ce soir ! »

Jake, Lisa et Ida arrivent à leur tour, déguisés en Beatles (enfin, trois sur quatre !) comme sur la pochette de l'album *Sergeant Pepper's Lonely Hearts Club Band*. Ash les suit de peu. Naturellement, elle fait la moue, et les verres épais de ses lunettes ne font qu'empirer les choses. Elle porte un sari brodé orange, couleur de feu, piqueté de milliers de minuscules perles blanches en forme de fleurs et de feuilles. Quant à ses sempiternels bracelets d'argent, ils font toujours autant de bruit...

Je m'exclame :

— C'est la tenue qui s'imposait !

Elle a l'air en rogne et me répond :

— C'est une idée de ma mère. J'ai commis une grave erreur, je lui ai parlé de Ian Trutch. Il vient bien ce soir, non ?

— Je ne sais pas.

— Ah bon...

Je la vois carrément s'affaisser devant moi.

— Allez, viens ! Il doit bien y avoir quelques « garçons convenables » dans tout le quartier.

Je l'attrape par le bras et nous faisons la tournée des invités, en nous présentant spontanément à tous les voisins déjà présents. Je laisse Ash discuter avec une famille de New Delhi pour aller voir où nous en sommes côté ravitaillement.

Tout est en place. J'ai juste un dernier voyage à faire pour apporter le dernier carton contenant les tasses et les assiettes en plastique. Je remonte à la hâte le petit chemin qui longe l'immeuble et je gravis les quelques marches qui conduisent à mon appartement.

C'est alors que je l'aperçois.

Au début, ce n'est qu'une vision fugitive entre les lumières de la rue et celles de la maison, comme une tache claire. Je reste là, statufiée, morte de peur en bas du chemin, et l'ombre se rapproche. La chèvre ! Il a dû flairer l'odeur de la chèvre du voisin, et le voilà qui m'observe, à une dizaine de mètres de moi, dissimulé dans les buissons. Puis il se met à faire quelques pas dans ma direction. Je suis terrorisée, et la décharge d'adrénaline due à la panique me rappelle instinctivement toutes les choses qu'on m'a apprises quand j'étais gamine. J'attrape ce qui se trouve à portée de ma main, le couvercle d'une poubelle ainsi qu'une pierre, et je commence à taper sur le couvercle de toutes mes forces tout en parlant – que dis-je – en hurlant contre le prédateur.

Je bafouille, je bredouille, je crie et je mugis, bref, je fais tout ce qui me passe par la tête pour continuer à faire du bruit.

— Va-t'en, casse-toi, fiche le camp, dégage, barre-toi, espèce de sale gros chat ! Allez file, retourne d'où tu viens ! Si tu restes en ville, bonjour les ennuis. J'aurais dû m'en douter. De toute façon, il n'y a pas de quoi nourrir un couguar dans le coin, alors casse-toi... et arrête de me regarder comme ça... !

Il me prend en chasse en zigzaguant lentement dans l'allée. Il se rapproche de moi tandis que, tant bien que mal, je recule d'un pas tout en continuant à frapper comme une malade sur le couvercle et à hurler pour sauver ma peau. Lorsque j'arrive enfin à la hauteur des marches, je commence à les escalader une à une en cognant de plus en plus fort. Le couguar est à la hauteur de la maison d'à côté. Je dois avoir acquis soudain une vue télescopique car j'aperçois très distinctement ses moustaches, et chacun de ses crocs, et la lueur qui brille au fond des yeux de ce gros chat affamé. Il se rapproche encore, en se déplaçant silencieusement, se préparant à enfonce ses crocs dans mes cuisses.

A présent, je frappe avec le couvercle de la poubelle sur la rampe d'escalier, et de l'autre main, je cherche mes clés dans ma poche. J'essaie d'enfoncer la clé dans la serrure avec la main derrière

le dos, pour continuer à fixer le couguar droit dans les yeux, mais rien à faire ! Je suis incapable de guider cette fichue clé, et ma main tremble trop. Je continue d'érafler en vain le métal de la serrure. Le couguar continue d'approcher lentement en faisant de longs zigzags jusqu'en bas des marches.

Je cogne comme une folle sur le pilier et sur la rampe d'escalier avec mon couvercle de poubelle, en m'y prenant à deux mains pour faire le plus de bruit possible. Je serais sûrement capable de taper sur la tête du couguar s'il s'avisait de trop s'approcher de moi... Je le vois poser sa patte sur la première marche, puis sur la deuxième, et la troisième... Mon cœur bat à tout rompre lorsque l'animal bondit en feulant d'un air féroce avant de retomber en arrière en fouettant l'air de son corps puissant. Un voile tombe sur moi, comme si on m'avait jeté du sucre glace dans les yeux.

Et tout devient noir.

Mon voisin gay, sataniste et adorateur de chèvres, est agenouillé au-dessus de moi, le visage inquiet. Dès que j'ouvre les yeux, le pli soucieux de son front disparaît, et il hoche lentement la tête en ébauchant un sourire.

Ma première pensée est de me mettre à hurler : « Arrêtez le sacrifice, vous avez tout faux. J'ignore qui vous a dit que j'étais vierge, mais c'est un mensonge. Prenez plutôt Penelope ! Oui c'est ça, Penelope. »

Mais je prends soudain conscience que mon voisin ne porte aucun déguisement. Il n'a pas le capuchon et le masque noirs de rigueur... Et pas de crucifix tourné à l'envers non plus. Pas d'acolytes menaçants, ni de psalmodies en bruit de fond.

— Vous avez eu de la chance.

— Je suis vivante ? Dites-moi que c'est bien *vrai* !

— Je confirme.

J'ai mal partout.

— Est-ce que je suis entière ou est-ce qu'il manque des morceaux ? J'ai mal et je ne veux pas regarder. Et si c'était l'impression de douleur qu'on ressent après l'amputation d'un membre ?

Mon voisin continue de sourire.

— Je l'ai eu avant qu'il ne vous prenne pour son dîner ! Vous n'avez pas perdu vos moyens, heureusement pour vous.

— Le bruit... Si on est traqué par un couguar, on est censé faire du bruit, non ? Essayer d'avoir l'air méchant par tous les moyens.

— Comment imaginer une chose pareille dans un quartier résidentiel de Vancouver...

— Au fait, où est-il ? Je parle du gros chat.

— Il fait un petit somme.

J'essaie de me mettre en position assise, mais aussitôt, mon voisin m'aide doucement à m'allonger.

— N'en faites pas trop !

Il change de position pour que je puisse poser la tête sur ses genoux. Puis il commence à me palper la tête avec des gestes très doux.

— Vous avez juste une coupure. Pas d'autres contusions.

— J'ai quoi ?

— Une vilaine coupure, là ici...

Il fait un geste vers ma pommette. J'essaie de toucher, mais il m'en empêche.

— Non, surtout pas. Il faut désinfecter la plaie. Vous aurez peut-être besoin de quelques points de suture. En tout cas, il faut faire un check-up complet. Vous avez dû vous blesser au visage en tombant. Et dans quelques minutes, vous allez peut-être avoir mal.

— Le couguar... où est-il ?

Il fait un geste vers le petit chemin en bas des marches.

— Là-bas. Je dois dire que c'est un magnifique spécimen de *felis concolor*.

L'animal est impressionnant. Le poil fauve, et tout en muscles. Il est totalement inconscient, mais il a plutôt fière allure après toutes ses mésaventures citadines. Mon regard se repose sur mon voisin, et j'aperçois un grand fusil par terre, là, près de lui. Il le ramasse.

— Il ne me sert pas souvent, dans le quartier. Il est surtout fait pour administrer des calmants à des animaux de grande taille, comme des rhinocéros ou des lions. En général, des animaux du zoo. Heureusement que je vous ai entendue taper et crier, je vous ai vue juste à temps pour empoigner mon

fusil et viser. Si vous aviez couru, il vous aurait probablement attaquée.

— Je me sens de nouveau complètement dans les vapes.

— Ne dites rien. Je ne me sens pas bien.

Je m'allonge de nouveau, la main sur le ventre, au bord de la nausée.

Mon voisin se met à rire. Dès qu'il redevient sérieux, j'observe son visage. La couleur de ses yeux est fantastique : ses iris sont gris-vert à l'extérieur, et couleur d'ambre au centre. C'est plus fort que moi, je ne peux détacher mon regard de ces yeux-là. Puis je note que mon voisin n'a pas cessé de sourire, et j'aimerais bien qu'il arrête. C'est perturbant et excitant à la fois.

— Au fait, je m'appelle Jonathan. Jonathan Ballam, mais tout le monde m'appelle Jon. Ça fait quelque temps que nous sommes voisins et nous ne connaissons même pas nos noms. C'est un peu dommage.

— Moi c'est Dinah, Dinah Nichols.

Je tends la main vers lui. Il ne la serre pas, se contentant d'une légère pression.

— Au fait, comment se fait-il que vous trimbaliez des tranquillisants destinés aux grosses bêtes ? Vous travaillez au zoo ?

— Parfois, oui. Je suis véto, spécialisé dans les animaux de grande taille. Mais on m'appelle assez souvent pour des urgences concernant des animaux plus petits.

Les chats et les chèvres, j'imagine.

Me voilà partie d'un grand rire, le genre de fou rire qui vous prend lorsque vous ne maîtrisez plus vos nerfs. Le fait qu'il soit véto n'a pourtant rien de drôle en soi.

— Dites donc, ils n'ont pas mis longtemps à venir ! Ils sont déjà là.

Quelqu'un a appelé tous les spécialistes possibles et imaginables susceptibles d'intervenir en cas d'urgence : les flics, les pompiers, les fédéraux, un spécialiste des animaux sauvages, un représentant des Parcs de la Ville, plus bien sûr une ambulance. Ils sont tous en train de discuter pour savoir qui doit s'occuper du couguar.

Le petit attroupement est sur le point de virer au grand rassemblement. Tout le monde rapplique pour jeter un coup d'œil au couguar, y compris Cleo, Simon, Joey et Lisa. Et moi, la rescapée, je suis étendue là, par terre, incapable de maîtriser mon fou rire. Pendant que Lisa et Ida en appellent aux bons sentiments des forces en présence et les supplient de ne pas faire de mal à « cette pauvre bête », Joey et Cleo grimpent les marches à toute vitesse pour me rejoindre.

Entre deux éclats de rire, je réussis à lâcher :

— Salut, vous deux ! Je vous présente notre voisin, Jonathan Ballam. C'est un vétérinaire.

C'est tout ce que je suis capable de sortir avant de sombrer dans une nouvelle crise d'hystérie.

Jon demande à quelqu'un de lui apporter une poignée de serviettes en papier bien propres. Il s'en sert pour tamponner l'entaille que j'ai à la pommette.

— Tenez, maintenez ça sur la coupure, en comprimant bien la plaie. Avec votre déguisement, j'ai du mal à distinguer le vrai sang du faux ! Vous sentez-vous capable de marcher jusque chez moi ? Nous devons absolument faire quelque chose pour cette entaille. Vous pourriez prendre l'ambulance, mais ils vont sûrement vous faire attendre toute la nuit aux urgences. C'est Halloween, ne l'oubliez pas.

Je secoue la tête.

— Vous pouvez vous lever ? Parfait. Laissez-moi juste parler deux secondes avec tous ces gens et nous nous occuperons de vous.

Il s'exécute. Lorsqu'il revient, j'apprends qu'il a finalement été décidé que l'ambulance transporterait l'animal jusqu'à un « centre de rétention provisoire ». Le comité des Parcs de la Ville

se chargerà ensuite de le relâcher dans la nature, là où il est censé vivre.

Jon me redemande si je me sens prête à marcher jusqu'à son appartement. Je fais signe que oui. On aurait dit que je flottais au-dessus des marches, mais en réalité, c'est Jon qui supporte pratiquement tout mon poids. Il faut dire que j'ai les jambes en coton et j'ai mal partout.

— Nous allons d'abord nous occuper de cette coupure, et Kevin vous donnera quelques antidiouleurs.

— Kevin ?

— C'est un représentant de commerce qui travaille pour un fabricant de médicaments homéopathiques.

Jonathan et Kevin, ce sont des prénoms qui conviennent parfaitement à un couple d'homos, non ? Comme j'ai l'air un peu sceptique, Jon s'empresse de me rassurer.

— Ne vous inquiétez pas. Il n'y a aucun danger, vous verrez.

— Bon... d'accord.

Il ouvre la porte de derrière et crie en direction de la cuisine.

— Kev ?

— Je suis là... !

Le petit homme brun apparaît dans l'encadrement de la porte.

— Kev, je te présente Dinah, notre voisine. Nous avons une petite urgence, je crois qu'il lui faut trois ou quatre points de suture.

Il soulève une seconde les serviettes qui compriment la plaie pour que Kevin ait un aperçu des dégâts, et les remet aussitôt en place.

— Ah oui, je vois. Vous ne vous êtes pas ratée ! Je vous envie. Ce n'est pas donné à tout le monde d'avoir une aussi belle coupure sur la pommette, surtout dans ces conditions ! Venez avec moi, Dinah.

Il y a de l'excitation dans sa voix, comme lorsqu'une invitée qui s'est fait attendre se décide enfin à faire son entrée.

Si ça se trouve, je ne suis pas la seule à épier mes voisins. Nous nous espionnons peut-être mutuellement...

Jon donne à Kevin quelques explications.

— Elle s'est fait attaquer par un couguar.

Kevin ouvre de grands yeux.

— Seigneur ! J'espère que vous n'avez pas d'autre blessure. En tout cas, il ne vous a pas mise en pièces, c'est toujours ça !

— Je suis arrivé juste à temps. Je l'ai entendue hurler, derrière la maison. Elle lui a sorti le grand jeu pour l'impressionner ! En tout cas, il a reçu une dose de calmant qui le fera dormir jusqu'à demain. Bon, j'aurais besoin de quelques-unes de tes potions magiques. Que suggères-tu ?

— Pour commencer, un peu d'arnica. Je vais en chercher.

Jon me fait entrer dans le salon couleur de blé et de bois et m'aide à m'asseoir sur son gros canapé de cuir brun. J'ai tellement fantasmé sur ce canapé qu'il m'est devenu familier. C'est comme si je rentrais chez moi.

— Je reviens dans une seconde, je dois juste chercher ma sacoche. Continuez à comprimer la plaie.

Au bout de quelques minutes, Kevin revient avec des flacons et des tubes dans une main, et un mug dans l'autre main. Il me le met sous le nez.

— Tenez, buvez-en un peu. Je sais que l'odeur n'est pas géniale et fait penser à une infusion

d'algues, mais ça contient toutes sortes de produits naturels aux propriétés apaisantes. Vous verrez, c'est super.

— Je ne veux pas que ça me rende amorphe. J'ai envie de retourner à la fête...

— Allez ! Vous verrez qu'après, vous vous sentirez en pleine forme.

— En tout cas, vous avez raison concernant l'odeur...

J'avale une gorgée du breuvage.

— ... sauf que ça a *aussi* un goût d'infusion d'algues !

Jon réapparaît avec une énorme sacoche en cuir noir comme les médecins en avaient autrefois. C'est sûrement très pratique pour aider un veau ou un poulain à naître, mais pour les êtres humains, j'en suis moins sûre... Jon verse un produit désinfectant à l'odeur puissante sur un morceau de coton et tamponne délicatement ma plaie. Il prépare ensuite une seringue et attend, la main en l'air.

Je proteste :

— Oh là, c'est énorme, ce machin. Je ne suis pas un éléphant.

— Désolé, je n'ai rien de plus petit. Mais rassurez-vous, j'ai pas mal d'expérience. Sur des oranges.

Il sourit d'un air sournois en m'agitant plusieurs fois son instrument de torture sous le nez.

Je m'enfonce un peu plus dans le canapé pour lui échapper.

— Mais non, je blaguais. Faites-moi confiance.

Cleo dirait que j'ai perdu la tête en laissant un véto me recoudre le visage, mais je ne suis pas Cleo. Je me laisse faire. Il est si délicat, si précis dans ses gestes que je ne sens presque rien. Lorsqu'il en a fini avec les points de suture, il découpe un morceau de bandage blanc immaculé sur un rouleau de taille industrielle et le pose sur moi. Je me laisse aller sur le canapé en poussant un ouf de soulagement.

— Et voilà ! Vous voyez, ce n'était pas si terrible que ça.

— Non. Merci beaucoup... merci de m'avoir sauvé la vie.

Il se met à rire.

— Mais je vous en prie, tout le plaisir est pour moi. En général, quand je sauve la vie de quelqu'un, je lui demande de devenir mon esclave. Mais dans votre cas, tout ce que je demande, c'est que vous vous retapiez, d'accord ? Et surtout, plus de manières entre nous.

Je joins les mains en courbant la tête dans sa direction.

— Bien, maître.

Jon tâte de nouveau mon bandage, comme s'il admirait son chef-d'œuvre.

— Soigner une personne, ça me change un peu des chèvres.

— Ce sont des animaux domestiques pas ordinaires, vos chèvres...

— Elles ne sont pas à moi, on me les a apportées. Quelqu'un les a trouvées sur un boulevard des quartiers sud, avec en prime quelques chats noirs dans des boîtes en carton. Ils étaient presque morts de faim et complètement déshydratés. J'imagine que ce sont des adeptes d'un culte satanique qui étaient censés sacrifier ces animaux et qui se sont dégonflés. De sombres crétins.

Les algues commencent à faire leur effet.

— Alors ça, c'est vraiment drôle... je veux dire, c'est intéressant. Dites-moi, qu'est-ce qu'il y a dans la mixture que vous m'avez fait boire, Kevin ?

— Vous êtes détendue, oui ou non ?

Je suis plus que détendue. Je me sens si bien que j'ai envie de sauter sur les mecs présents dans la pièce, même si je sais qu'ils n'aiment que les hommes.

Kevin satisfait ma curiosité.

— J'ai ajouté un œil de triton pour faire bonne mesure.

— Je m'en doutais !

Jon me demande :

— Que disiez-vous, Dinah, là, juste avant ?

— Ce que je disais ? Ah oui... que c'était intéressant... le fait que vous soyez vétérinaire.

— C'est vraiment ce que vous pensez ?

— Disons que j'ai grandi... au milieu d'animaux.

— Ah, d'accord. Vous savez, certaines personnes prennent un air absent lorsque je leur dis ce que je fais. Mais je me fiche d'être un paria, vraiment !

— Quand j'ai dit que je vivais au milieu d'animaux, je ne parlais pas d'animaux domestiques. Je faisais moi-même partie intégrante de ces animaux, j'étais des leurs et inversement. Pendant une année entière, j'ai cru que j'étais un poney, et c'est une des plus belles périodes de ma vie.

Il éclate de rire.

— Ce sont des choses qui arrivent...

— Vraiment ?

— Affirmatif.

— Dites-moi, Jon, d'où êtes-vous ?

— D'ici même.

— Alors comment se fait-il que vous ayez ce petit accent du Sud ?

— J'ai fait des stages pratiques aux Etats-Unis : d'abord au Texas pour le bétail et les chevaux, et ensuite à San Diego. Et j'ai continué ici, au zoo. Puis Kevin est revenu de San Francisco pour s'installer ici, et il m'a demandé de venir.

Kevin confirme d'un hochement de tête.

— J'avais besoin de rentrer chez moi.

Jon lance à Kevin un regard compatissant.

— Les choses commençaient à devenir sérieuses, là-bas.

— A plus d'un titre, oui.

Kevin fait une de ces têtes ! On dirait qu'il va éclater en sanglots.

Je me demande vraiment ce qui se passe, chez ces deux-là. Mais je n'ai pas envie de poser la question.

Jon ajoute :

— Et nous nous sommes dit qu'il était temps de respirer de nouveau un bon bol d'air pur du Nord !

— Vous êtes contents d'avoir pris cette décision ? Vous n'avez pas de regrets ?

Jon réagit aussitôt.

— Aucun regret. J'adore vivre ici.

Kevin hausse les épaules.

— Moi aussi.

Mais il n'a pas l'air très convaincu.

Jon pose sa main sur la mienne.

— Alors, Dinah, comment vous sentez-vous, maintenant ? Suffisamment en forme pour retourner à cette fête ?

— Ça vous ennuierait de me montrer le chemin ? Juste au cas où il y aurait d'autres couguars.

— Entendu.

Lorsque je sors, solidement encadrée par Jon et Kevin, je suis tout émoustillée : la glace a enfin

été rompue. Ça me fera deux amis gays de plus (ne pas oublier Joey !). On passera donc trois fois plus de bon temps. J'espère juste que Joey ne sera pas jaloux... Ce serait mesquin de sa part. Après tout, Jonathan Ballam vient de me sauver la vie.

J'ai beau boire du vin, je suis incapable de m'enivrer. Je vois soudain la vie sous un autre jour, un monde fait de couleurs vives et de sensations nouvelles. Jamais je ne me suis sentie aussi vivante.

Cleo et Simon mettent de la musique typique, grecque ou turque, et je me lance avec Jonathan et Kevin dans cet étrange rituel où l'on forme un cercle et où l'on danse en se tenant la main. Nous nous tenons tous trois par l'épaule, et nous levons la jambe en rythme... C'est de la pure improvisation, mais tout le monde se joint à nous. Je pense soudain à mon Pervers au Tsadziki... Comme cet air est vaguement grec, je suis certaine qu'il adorerait ! J'en arrive même à ressentir de l'indulgence à son égard, le pauvre !

La soirée a viré à la grande nouba.

Lorsque la fête touche à sa fin, je crois que j'ai dansé avec tout le monde, tous les gens du pâté de maisons, sans oublier leurs amis et parents. Avec chaque célibataire, homme ou femme, chaque époux et épouse, ainsi que les enfants... Je suis tellement heureuse d'être encore en vie, de vivre le moment présent ! Tandis que ce fauve s'approchait de moi, que je l'entendais respirer, que je pouvais voir la forme de ses crocs et la salive qui brillait autour de sa gueule, juste avant de sombrer dans le noir... je jure sur ma tête que j'ai revécu dans un flash toute ma vie, mes trente années de vie, et tout ce que je n'avais pas encore fait. Comme un film plein de promesses, mais inachevé.

Dimanche

Je passe pratiquement la matinée entière au lit, à soigner ma gueule de bois et à rigoler toute seule, en savourant la sensation délicieuse d'être encore de ce monde. Lorsque je finis par m'arracher à mes draps, le soleil filtre à travers mes fenêtres, et la lumière danse sur les murs comme un cadeau qui me serait destiné. Mon café n'a jamais senti aussi bon ! J'ai la sensation de faire partie d'un monde parfait, une cellule parmi toutes les autres, reliée à toutes les autres, et ce monde tourne bien. J'entame un nouveau chapitre de ma vie. Je le sens.

Pourtant, dans le reflet que j'aperçois dans le miroir, rien n'indique que quelque chose ait changé : je suis toujours la même bonne vieille Dinah. Je décide de sauter sur mes cartes de crédit pour leur faire faire un peu d'exercice. Je dois dire qu'en ce dimanche radieux, je fais des ravages chez les petits détaillants, donnant à moi seule un grand coup de pouce à l'économie du pays.

Lundi

Dès que j'apparaîs au bureau, Lisa me lance :

— Voilà notre *Cougar Woman* !

Pour lui être agréable, je crispe mes doigts en l'air, façon félin.

Ash elle-même fait une pause dans mon bureau, un petit sourire au coin des lèvres. Puis elle hoche la tête sans conviction et poursuit son chemin. Toute forme de reconnaissance de la part d'Ash est un véritable événement – un peu comme si j'avais décroché le prix Nobel.

Jake arrive à son tour. Devant ma porte, il hésite.

— Bien joué, Dinah. Si je m'étais retrouvé seul devant ce genre de bestiole, je crois que j'aurais eu la trouille de ma vie. Je me souviens que lorsque j'étais au lycée, on m'a obligé à suivre des cours de survie pour faire du camping en pleine nature. Tous ces trucs de grand sportif du style couper du bois pour faire du feu, se faire un lit avec des branches de sapin, se nourrir de racines et de baies sauvages... Beurk ! j'étais persuadé que je rendrais l'âme avant la fin de l'exercice. Du coup, lorsque mon prof m'a remis mon diplôme, je lui ai dit : « Pour moi, rien ne vaut un bon hôtel. » Vous

avez eu du cran, Dinah.

— J'ai grandi dans la nature. C'est grâce à ma mère que j'ai eu le bon réflexe. C'est une des rares choses qu'elle ait faites pour moi.

— Vous n'êtes pas très charitable. Vous avez sûrement un compte à régler avec elle pour dire des choses pareilles...

— Pas du tout.

Je suis aussitôt sur la défensive. Les contentieux qu'il peut y avoir entre ma mère et moi, c'est du domaine de Thomas. Mais Jake ignore tout de Thomas, comme tous mes amis, d'ailleurs. C'est mon jardin secret. Je n'ai pas envie de commencer la journée avec des considérations psychologiques sur mes relations avec ma mère. Je préfère changer de sujet.

— Dites-moi, Jake, que savez-vous de Hamish Robertson ?

— Le troisième homme le plus riche du pays ? C'est celui-là dont vous me parlez ?

— C'est ça.

— J'essaie de le traquer depuis des années, mais impossible de retrouver sa trace. Tout son courrier est dirigé sur une boîte postale et j'en arrive parfois à me demander s'il n'est pas mort...

* * *

Une heure plus tard, Ian Trutch arrive dans mon bureau. Maintenant que j'ai acquis un peu d'expérience dans l'art de résister aux prédateurs, je me sens beaucoup moins menacée par lui. Je ressens même un brin de sympathie à son égard.

Le pauvre !

La vie qu'il mène ne doit pas être facile.

On le propulse dans des grandes villes un peu étranges où il ne connaît pas âme qui vive pour mettre à sac des sociétés et terroriser tous les salariés. Il n'a même pas le plaisir de faire connaissance avec certains d'entre eux qu'il doit déjà les virer sans état d'âme.

J'imagine sa solitude et son épuisement.

Il s'assied sur la chaise visiteurs sans me laisser le temps de le prévenir que la poussière risque de salir son costard.

— Alors, Dinah ? J'ai entendu dire que vous vous étiez battue contre un couguar ?

Il a l'œil rivé sur le pansement de ma pommette.

— C'est fou ce que les nouvelles vont vite, ici. Oui, d'une certaine façon. Nous étions seuls face à face, les yeux dans les yeux, mais j'ai dû utiliser ma bouche pour le dissuader de me sauter dessus. Il ne m'a pas touchée, mais il était à deux doigts de le faire. C'est dingue, j'ai vu ma vie défiler devant moi. J'ai dû avoir une révélation ou un truc de ce genre.

Son regard bleu s'illumine.

— Ah oui ? Racontez-moi.

— Ce n'est pas nouveau, en tout cas rien que vous ne sachiez déjà. Mais ça m'a ouvert les yeux : maintenant, je suis vraiment convaincue qu'on peut tirer sa révérence n'importe quand, que la vie est totalement imprévisible. Alors autant en profiter à fond, jouir de chaque instant.

Mais qu'est-ce que je raconte ?

Une partie de moi-même se demande ce que je suis en train de faire.

Mon esprit m'intime l'ordre de la fermer, mais ma bouche ne m'obéit plus. Et comme si ça ne suffisait pas, je porte ce matin un nouveau pull rose chewing-gum ultramoulant qui découvre mes épaules. On ne peut pas dire que ça fasse très pro...

Ma bouche continue de jacasser sans moi.

— Dites-moi, Ian, avez-vous déjà vu défiler toute votre vie sous vos yeux ?

— Oui, une fois. Je conduisais sur l'autoroute.

— Vous savez, sans être accro au danger, je trouve qu' *un peu* de danger vous rend heureux d'être en vie. Tout prend une saveur différente. Tout devient délicieux, sensuel.

Je prononce les deux derniers mots très lentement.

Il rétorque aussitôt :

— Dans ce cas, je devrais peut-être vous inviter à déjeuner, comme ça, vous aurez quelque chose à savourer.

— Euh... c'est-à-dire...

Il m'a prise de court. Le voilà qui recommence à me piéger avec ce vieux truc du déjeuner ! Ma bouche finit par laisser mon cerveau reprendre le dessus.

— Je... je ne sais pas. J'ai tellement de choses à faire, aujourd'hui. Et puis il commence à pleuvoir, vous aurez un mal de chien à trouver une place de parking. Et je dois vraiment travailler sur la liste des invitations au Space Center.

Un soupçon d'agacement passe sur le visage de Ian. Il murmure :

— Dinah, ça suffit. Je sais ce que vous ressentez, alors cessez de faire semblant de l'ignorer. Arrêtez de refuser la chose la plus naturelle du monde.

— Je ne refuse rien.

— Ah non ? Dans ce cas, le problème est réglé.

Il prend les feuillets que je tenais à la main et les repose sur le bureau. Puis il fait un geste en direction du couloir.

— Venez, une réunion au sommet nous attend. Une réunion privée. Entre vous et moi.

Je sais qu'il s'agit d'une ruse. Certains mecs très beaux séduisent des femmes un peu moins belles pour avoir une pauvre fille à leur botte et avoir le plaisir d'ajouter une nouvelle conquête à leur liste. Mais mes motivations ne sont guère plus claires. J'ai envie de le faire, ne serait-ce que pour défier les statistiques. Impossible pour moi de vivre encore un an sans homme, et sur le plan physique, Ian est l'un des meilleurs candidats. Sans compter que j'ai une nouvelle réputation de mangeuse d'hommes à tenir. Et puis la vie est courte, je le sais maintenant.

Je le suis le long de l'étroit couloir, telle une prisonnière marchant vers le quartier des condamnées à mort, et bien que la seule chose appelée à disparaître soit ma longue période de célibat, le savoir à l'avance ne fait qu'empirer les choses.

Tandis que nous nous dirigeons vers la sortie, Jake glisse la tête par la porte de son bureau.

— Dinah, vous partez ?

Je hoche mollement la tête.

— Je peux vous joindre où, si nécessaire ?

— Où ? Eh bien...

Ian lance :

— Nous sortons faire un peu de travail de terrain.

J'ai envie de dire à Jake : « Surtout, ne me cherchez pas. Si vous tenez un tant soit peu à moi, faites le ménage dans mon bureau, mettez tous mes grands principes dans un coin, faites-en un petit tas et envoyez le tout aux bons soins de : Monsieur le Spécialiste des thérapies de l'âme, Société des Vampires, Neuvième Cercle des Enfers. »

Je suis Ian jusqu'à sa voiture. Au départ, il avait peut-être réellement l'intention de m'emmener déjeuner, mais après avoir bouclé sa ceinture de sécurité, il tend le bras au-dessus du levier de changement de vitesses de la Ferrari et effleure mon cou du bout des doigts. Je ne dis rien, me contentant de regarder par la vitre comme si je voyais ce qui nous entoure pour la première fois. Il ne

m'emmène pas au restaurant, mais directement à son hôtel, sans un mot. Après s'être garé, il fait le tour de la voiture pour m'ouvrir la portière, puis il me guide vers l'entrée de l'hôtel en me poussant légèrement devant lui, ses doigts frôlant toujours mon cou. Dans l'ascenseur, il me serre tout contre lui, mais sans brusquerie. Puis il m'embrasse pendant que ses mains explorent mon corps.

— Il vaudrait mieux nous abstenir de faire ça.

— Pourquoi ?

— Parce que... je crois que je vous déteste.

Il me susurre à l'oreille :

— J'adore votre façon de me détester...

Et il me reprend dans ses bras. Une douleur vieille de trois ans (mis à part ce pathétique accident avec Mike) se réveille, et cette fois, c'est moi qui m'accroche à lui.

Dès que nous nous retrouvons dans sa suite, nos vêtements voltigent dans tous les coins, comme s'ils étaient arrachés par un ouragan. Une heure plus tard, Ian et moi sommes étendus sur le lit en bataille de sa suite VIP, nus et hébétés. Dans un seau rempli de glace fondu, la bouteille de champagne est encore pleine. Elle n'a même pas été ouverte. Dehors, les rafales du vent de novembre battent les vitres embuées des fenêtres.

Ian me chuchote à l'oreille :

— J'adore faire ça sous la pluie.

Je fixe la fenêtre ruisselante d'eau. Il s'inquiète.

— Ça fait un moment que tu n'as pas dit un seul mot. Pourquoi ?

— Je réfléchis à pas mal de choses...

— A quoi ? Donne-moi un exemple.

Par exemple, à t'amadouer jusqu'à ce que je trouve mon nouveau donateur.

— A toutes les choses qui me sont arrivées ces derniers jours.

Il fait courir son doigt sur mon pansement.

— Tu auras au moins un souvenir extraordinaire de tes mésaventures avec les animaux sauvages. C'est toujours une bonne chose.

— Je me demande ce qu'un citadin comme toi peut en savoir.

— Voyons voir... J'ai des tas de souvenirs de bêtes sauvages du temps où j'étais à New York et à Boston. Les alligators albinos, les éléphants roses, les cochons volants. Il y avait aussi... mais oui, au fait... ce locataire de l'étage du dessus. Les grandes villes peuvent être très dangereuses.

D'une pichenette, j'envoie promener son doigt de mon pansement.

— Il n'y aura sans doute pas de cicatrice. Ce n'est pas une trace de griffe ou de croc, la réalité est nettement moins excitante. Je me suis simplement cogné la tête en tombant dans les pommes. Maintenant, j'aimerais bien voir toutes tes cicatrices, à toi ! Je suis sûre qu'elles sont bien plus intéressantes.

Il m'embrasse le bout des doigts.

— Les miennes sont strictement affectives.

— Ah oui ? Tu veux dire qu'en fait, tu n'es qu'un pauvre type en manque d'affection ?

— Je ne sais pas.

Puis il ajoute en passant un genou entre mes jambes :

— Laisse-moi te donner un autre aperçu de ma misère sexuelle.

— Tu crois que c'est une bonne idée ?

— Une idée géniale, oui.

— Si ça ressemble à ce que nous venons de faire, nous risquons de nous entre-tuer...

— Mais quelle belle façon de mourir... Allez, c'est parti pour un double homicide !

Pendant tout l'après-midi, mon ennemi et moi pratiquons un corps à corps musclé. Bien qu'il m'en coûte de l'admettre, ce sommet est un franc succès. Et même si la Guerre Froide reste présente dans nos têtes, un accord bilatéral a été conclu entre nos corps. A deux reprises.

Lorsque je me réveille, il est 19 heures. Dehors, il fait nuit et le crachin continue de tomber. A côté de moi, le lit est vide, mais sur l'oreiller de Ian se trouve une grande boîte noire satinée avec le nom d'une boutique de luxe en lettres dorées sur le couvercle. Et sur la petite étiquette, je lis : « Ma chère Dinah, ouvre la boîte et enfile son contenu. »

Je l'entrouvre. Sous le papier de soie noir, je découvre une robe de tricot noir moulante et soyeuse, avec des bretelles croisées derrière le dos, piquetées de minuscules éclats de strass. Et sous la robe, une paire de sandales noires plates, avec des lanières en strass, elles aussi.

Je prends délicatement la robe et je file devant la glace sur pied. Je la mets devant moi et prends la pose quand la sonnerie du téléphone retentit. J'hésite un instant, puis je décroche car je sais d'avance qu'il s'agit de Ian.

— Tu as ouvert la boîte ?

— Oui. C'est magnifique. J'espère que ce n'est pas pour services rendus...

Il se met à rire.

— ... parce que si c'est le cas, c'est toi qui devrais enfiler cette robe !

— C'est juste un petit cadeau pour fêter ton éveil des sens. Enfin, parlons plutôt de réveil...

— Ça me gêne, c'est trop. Je ne peux pas accepter.

— Est-ce que tu te sentirais mieux si je te disais que mes motivations n'étaient pas désintéressées ? Ce soir, il y a une réception au Golf Club à laquelle j'aimerais que tu assistes avec moi. Un des membres du conseil d'administration de la GWI m'a donné une invitation. Le bruit court que Hamish Robertson a été invité, lui aussi. Tu ne voudrais quand même pas ajouter cette petite fête à ta liste des occasions ratées, n'est-ce pas ? Je veux que tu mettes cette robe et ces chaussures, et que tu viennes me rejoindre devant l'entrée dans vingt minutes. Ça te suffira pour te préparer ?

— Mais voyons, Ian, il pleut des cordes. Il y a des flaques d'eau partout et tu veux que je porte des chaussures plates ! En plus, il fait un froid de canard, et c'est la tenue la plus légère que j'ai jamais portée.

— Tes pieds ne toucheront même pas le sol. Et regarde la housse de vêtements qui est dans le placard. Tu as vingt minutes.

Il raccroche avant que je puisse de nouveau protester. Je me dirige vers son placard et je trouve la housse en question, noire et or. J'ouvre la fermeture à glissière. A l'intérieur, il y a un manteau noir en laine qui m'arrive aux genoux... avec un col en astrakan. Aussitôt, mon estomac se révulse, comme si j'étais à bord d'un avion qui venait de plonger d'une trentaine de mètres plus bas. Ian Trutch vient de franchir un degré de plus dans la noirceur, et il essaie de m'entraîner avec lui.

Vingt minutes plus tard, douchée, parfumée et fraîchement maquillée, j'attends devant l'entrée principale en grelottant de froid. J'ai finalement enfilé la robe et les sandales, mais j'ai fourré mes vêtements dans mon sac en prévision du moment où je m'éclipserai. Et par-dessus ma magnifique robe, j'ai mis mon Burberry au lieu du nouveau manteau de laine.

Un taxi bleu s'arrête devant l'entrée. Je grimpe dans le véhicule où Ian m'attend, l'air furax.

— Tu n'as pas mis le manteau !

— Non, Ian. Je ne l'ai pas mis. Trouve quelqu'un d'autre pour ça ! Quelqu'un qui se fiche pas mal d'avoir un col en peau d'agneau massacré juste après sa naissance, un agneau dont la mère est également morte juste pour nous faire profiter de cette expérience inoubliable : porter de l'astrakan ! Seigneur ! Je ne remets pas en cause le fait de porter des chaussures en cuir, ni d'avoir de la peau de mouton sur le dos lorsque les hivers sont particulièrement rigoureux. Mais de l'astrakan, franchement... c'est pousser le bouchon un peu loin. C'est du même niveau que le massacre des

bébés phoques. Le B.A. BA du métier.

— Ian porte la main à son front en secouant la tête.

— Désolé, Dinah, je n'y avais pas pensé. Cela ne m'est même pas venu à l'idée.

— Ne t'inquiète pas. Je t'aiderai à t'en souvenir chaque fois que ce sera nécessaire. Je suis fière d'être l'emmerdeuse de service qui rend dingue tout le monde en défendant les droits des animaux !

— Dinah, tu sais combien j'ai besoin de toi, surtout ce soir. Tu connais ces gens, moi pas. Je m'en voudrais de heurter leur sensibilité, qu'elle soit politique ou éthique.

Il dit ça en souriant, mais au ton de sa voix, je sais qu'il n'est pas sincère. C'est comme s'il se jouait de moi.

— Et puis j'ai besoin de toi sur un autre plan...

Il glisse son bras autour de ma taille et soulève mes cheveux pour m'embrasser sur la nuque. Je n'en reviens pas ! Le voilà qui recommence là, sur la banquette arrière du taxi, et le pire, c'est que je ne fais rien pour l'arrêter. Tandis que ses mains se glissent sous ma robe et qu'il change de position pour s'insinuer en moi, je comprends que c'est un homme qui veut, ou plutôt qui se sent obligé de faire monter les enchères. Mais une chose est certaine : compte tenu du petit sourire bête qui s'affiche sur le visage du chauffeur, je n'aurai plus jamais le courage de prendre des taxis de cette compagnie.

* * *

Lorsque nous arrivons au Golf Club, je m'aperçois que la réception est en réalité un dîner dansant. Et qui bat son plein. Ian a raison, je connais des tas de gens, ici.

— Alors, Dinah ? Aucun signe de notre homme ?

Je secoue la tête. Dans les dossiers que j'ai au bureau, il y a bien une photo de Hamish Robertson, mais elle n'est pas récente. Quand elle a été prise, il devait avoir environ vingt ans de moins. Un homme mince et séduisant, avec une tignasse noire et bouclée, des genoux cagneux sous son kilt rouge, bleu et vert, et qui cligne des yeux face à l'objectif. J'ai trouvé cette photo dans une vieille revue d'affaires dans le trésor caché de mon arrière-grand-père, au fond de sa cave. Un article était consacré à cet homme on ne peut plus discret et à ses premiers succès professionnels.

Pendant toute la réception, je balaie la salle du regard, mais aucun signe de lui. Un peu plus tard dans la soirée, alors que l'orchestre attaque un tango, je ne peux chasser de mon esprit l'image d'Hector Ferrer. Et tandis que les invités (presque tout le gratin de Vancouver est là ce soir) font le tour de la piste en s'emmêlant les pieds, je me dis que quelques leçons d'Hector ne leur auraient pas fait de mal ! Comparé à ces gens, Hector est vraiment un extraordinaire danseur.

Ian se tient légèrement en retrait derrière moi et m'écoute bavarder avec les invités. J'essaie, mine de rien, de leur extorquer quelques dons... J'ai la sensation que Ian n'est pas aussi à l'aise avec le monde des Vanpfeffer qu'il devrait l'être, mais je suis disposée à lui ficher la paix car je n'oublie pas à quel point il est doué pour les accords bilatéraux !

Sur le coup de 23 heures, je me tourne vers lui.

— J'aimerais bien qu'on parte, maintenant... Je suis épuisée, et demain, je travaille. Et il faudrait qu'Ash traite les promesses de don avant que les gens n'oublient leurs engagements.

— Je te ramène à l'hôtel et nous pourrions...

— Non ! Ramène-moi à ma voiture, je suis vraiment vannée. Il faut que je rentre chez moi.

Dans le taxi qui m'emmène jusqu'à ma voiture, Ian se fait presque suppliant.

— Il est encore temps de changer d'avis. S'il te plaît, reste encore avec moi cette nuit. S'il te plaît !

Après un long baiser dans le taxi, je me dis que le moment est venu de sortir pendant qu'il en est encore temps.

— A demain, Ian. Au fait, vis-à-vis des collègues, il vaudrait mieux...

— Il vaudrait mieux quoi ?

— Continuer à se vouvoyer.

Je m'attends à un petit discours de sa part sur la nécessité de ne pas mélanger le boulot et la vie privée, mais il se contente de dire « A demain », et nos mains se séparent comme celles de deux patineurs qui s'éloignent l'un de l'autre sur la glace...

Lorsque j'arrive devant ma porte à l'arrière de l'immeuble, je vois un message scotché dessus :

« *Dinah, je suis chez Jon et Kevin. Ils m'ont invité à dîner et ils comptaient aussi sur toi. Rejoins-nous chez eux, même si tu rentres très tard.Joey.* »

Bavarder gentiment avec Joey, mon sauveur et son partenaire, voilà une façon sensée de mettre fin à une journée de dingue, non ? Je fais donc demi-tour et je descends les marches pour les rejoindre. Au moment où je m'approche de la porte d'entrée, j'entends des hurlements de rire venant de l'intérieur. J'appuie sur la sonnette et le bruit s'arrête aussitôt. Kevin ouvre la porte, l'œil brillant et les joues en feu.

Il me crie dans les oreilles :

— Dinah ! Nous parlions justement de vous.

Pas très rassurant !

Mais Kevin note que j'ai changé de tête.

— Rassurez-vous, nous nous demandions simplement à quelle heure vous alliez rentrer. Nous n'avons pas réécrit votre biographie pour le magazine *People* ou un truc de ce genre. Dites-moi... quelle élégance ce soir ! Y a-t-il un événement particulier à fêter ? Venez, entrez... et montrez-leur à quel point vous êtes fabuleuse.

Je le suis.

La table est couverte des restes d'un banquet. Le dos bien calé dans leurs chaises, Joey et Jon jouent à celui qui citera le plus grand nombre de titres de classiques de science-fiction de série B.

— *L'Attaque des Tomates Tueuses !*

— *La Stupéfiante greffe à deux têtes !*

Kevin lance d'une voix avinée :

— Dinah est arrivée.

Mon Sauveur s'empresse de me rejoindre et soulève les pans de mon Burberry sans le moindre complexe pour admirer ma robe. Tout en restant à distance respectueuse de moi, il lance à l'intention de ses deux acolytes :

— Waouh, regardez-moi ça ! Ça ne vous rappelle rien ? J'ai l'impression de revoir une de ces grandes stars de cinéma de la grande époque, mais son nom ne me revient pas.

Kevin suggère :

— Ava Gardner ?

— C'est ça.

Je suis flattée. Ce n'est pas la première fois qu'on me compare à Ava Gardner. Mais tout à fait entre nous, elle avait des cuisses autrement plus longues et plus minces que les miennes...

Jon prend le relais.

— Vous étiez où, ce soir ? Nous espérions vous compter parmi nous. Vous êtes vraiment très en beauté... on dirait que vous revenez de la cérémonie des oscars. Avec une statuette, bien sûr.

Joey lève la main.

— Hé là, doucement, attendez une minute... Bas les pattes ! Les oscars, c'est mon rayon, et Dieu sait s'ils se font rares de nos jours. Pas question de les donner à la première nana qui passe sous

prétexte qu'elle porte une tenue de soirée de rêve.

Kevin s'exclame :

— Ce qu'il est susceptible !

Puis il me guide vers le bar.

— Alors, Dinah, qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? Nous buvons de l'Avocat, une liqueur aux œufs qui nous vient des Pays-Bas. C'est ce qu'il vous faut. Le jaune pâle fera très classe avec votre robe noire en toile de fond.

— L'argument me semble convaincant.

Je prends le verre qu'il me tend et je rejoins les autres pour porter un toast à notre santé... et à notre vie sexuelle. Ça, c'est un petit complément venant de Joey.

Je crois bon de préciser :

— Méfiez-vous quand même ! Autant éviter que votre vie sexuelle ne vous ruine la santé !

Joey s'alarme aussitôt.

— Comment ça ? Dinah, si tu m'expliquais ce qui se passe, ici ? Où étais-tu ? Y a-t-il quelque chose que tu souhaites nous dire ?

— Eh bien...

Je sens que mon visage vire à l'écarlate, et la liqueur n'est pas la seule en cause.

Joey joue les enjôleurs.

— Allez, vas-y ! Nous sommes entre amis.

Jon et Kevin confirment d'un hochement de tête.

Je leur pose mes conditions.

— Bon, O.K. Mais que ça ne sorte pas de cette pièce.

— Je suis une tombe ! s'exclame Joey.

Les deux autres continuent de hocher la tête en chœur, mais je ne suis toujours pas convaincue.

— Ça, c'est ce qu'on dit... Mais il y a toujours un risque d'exhumation.

— Parle ! lance Joey, ou je serai obligé de te faire du chantage ! Allez, je veux tous les détails, y compris les plus scabreux.

J'hésite un instant, puis je crache le morceau.

— Eh bien voilà, j'étais avec notre nouveau P.-D.G.

— Non... ?

— Si !

— Le nouveau P.-D.G.... Rien que ça !

J'amorce une révérence.

— Qu'est-ce que tu crois ?

— Ça alors, je n'en reviens pas. C'est une blague ?

— Pas du tout.

— Alors, c'est vrai ? Toi et ton play-boy de patron ?

Je hoche la tête.

Il se tourne vers Jon et Kevin.

— Sachez que son nouveau boss sort tout droit des pages du magazine *GQ*. Dis-moi, Dinah, comment t'y es-tu prise ? Entendons-nous bien, je ne suis pas en train de dire que tu es moche comme un pou, mais dès que j'ai vu ce mec, je me suis dit qu'il ne devait pas flirter avec n'importe qui et qu'il avait l'habitude de sortir avec des top models.

Jon a les bras croisés. Son visage a repris un air sérieux et concentré. Apparemment, tout ça lui échappe totalement.

Je proteste.

— Je ne suis pas n'importe qui !

— Ça fait des siècles que j'essaie de persuader Dinah de sortir de ce milieu et de mettre le grappin sur le premier mec qui saura nouer ses lacets tout seul, puis de le consommer sur place. De faire une orgie sexuelle avec lui en guise de thérapie... Puis de le laisser tomber comme une vieille chaussette, de trouver quelqu'un d'autre et de procéder de la même manière. Et ainsi de suite, pour être sûre de ne pas se tromper.

J'ôte mon Burberry et je le pose sur le dos d'une chaise.

— Ça fait partie de mon nouveau plan. Il paraît que je suis une mangeuse d'hommes, c'est en tout cas ce que prétend l'une de mes collègues.

Jon demande avec un sourire mi-figue mi-raisin :

— Et c'est vrai ?

Je ris en prenant un air hautement sceptique.

— Bien sûr. Ceci dit, ça m'a fait un choc. Quant à ce Ian Trutch, notre nouveau P.-D.G., il est parfait ! Pas de comparaison avec tous ceux que j'ai connus. Je me demande si je ne devrais pas m'inquiéter de n'être pas aussi parfaite que lui ! Et je ne sais pas du tout où tout ça va nous mener.

Jon me donne un conseil avisé.

— Contentez-vous d'être vous-même. C'est le seul moyen de ne pas vous tromper de route.

Joey rejette la tête en arrière, faisant voltiger ses cheveux d'un blond cendreux.

— Si ça foire, dis-toi simplement que ça n'a aucune importance, que ce n'était jamais qu'une séance d'entraînement. Mais si jamais ça marche, c'est parfait. Tu peux mentir et dire que c'est du sérieux. Vous deviendrez alors officiellement un couple parmi d'autres, avec cet air lobotomisé qui les caractérise. Je pourrai vous inviter tous les deux, t'enfermer à clé dans un placard et me taper M. Ian Trutch. Vu ?

Je lève mon verre à sa santé.

— O.K. Mais comment sait-on que c'est du sérieux ?

— En fait, c'est ce que nous faisons en couple qui peut nous permettre de savoir si c'est sérieux ou pas.

Il se tourne alors vers Kevin et Jon.

— Il fallait voir la façon dont elle soupirait après son connard de fiancé la première fois qu'elle a quitté son bled paumé pour débarquer ici après avoir rompu avec lui. C'était vraiment à vous couper l'appétit. J'ai dû prendre un chariot élévateur pour la déloger de son canapé et l'emmener en boîte. Elle commençait à ressembler au personnage du film *Le Blob* ! Côté vêtements, c'était catastrophique. Si je vous dis qu'elle avait le look d'une veuve de travailleur social mexicain... En fait, non, même pas. Elle portait une de ces grandes choses noires dont les gens drapent les miroirs à l'occasion de funérailles. Je l'ai soupçonnée de dissimuler une horrible maladie de peau...

Jon fronce les sourcils.

— Certaines personnes ont besoin de plus de temps que d'autres pour tourner la page, c'est tout.

— En tout cas, si jamais il m'arrive de mettre trois ans à me remettre d'une rupture, j'espère que quelqu'un aura la bonté de me tirer une balle dans la tête. Parce que ça voudra dire que je suis devenu un fardeau pour la société.

Je lui fais une grimace.

Jon fait un geste vers la place vide du canapé.

— Venez vous asseoir, Dinah. Là, près de moi.

Kevin et Jon échangent un curieux regard, et Jon fait un léger mouvement de tête en direction de

Kevin. Tiens, tiens, quelqu'un serait-il un brin jaloux ?

Je m'assieds. Jon me demande :

— Maintenant que vous avez quelqu'un d'autre dans votre vie, faut-il en conclure que vous ne danserez plus jamais le sirtaki avec vos voisins ?

Il y a comme une pointe de regret dans sa voix.

On dirait que tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes entre lui et Kev...

— Je ne me lasserai jamais de danser au son de la musique grecque avec mes voisins.

Il fixe ma pommette.

— Pendant que vous êtes là, laissez-moi jeter un coup d'œil sur ces points de suture et changer votre pansement.

— D'accord.

Il se lève, quitte la pièce et revient avec sa sacoche. Puis il s'assied face à moi et retire délicatement le pansement. Je me sens soudain toute chose. Ce n'est peut-être que la conséquence de ma petite séance avec Ian Trutch, mais lorsque Jon me touche le visage, je me sens chaude comme de la braise.

— Ça cicatrice bien. Je crois qu'il ne restera aucune trace de votre mésaventure.

Kevin s'exclame :

— Dommage ! Les balafres sont à la mode, cette année.

Joey change de sujet et nous parle de son dernier boulot de figurant sur le tournage d'un nouveau film traitant d'un désastre écologique. Dans le scénario, le nord-ouest du Pacifique est censé se réchauffer pour devenir une sorte de marais grouillant de bestioles où des cafards volants géants font la loi. Nous faisons tous la grimace... Ça nous semble assez glauque, et nous nous sentons tous mal à l'aise.

Je me lève.

— Les amis, je dois rentrer chez moi. Merci pour le pot.

Joey s'empresse de dire :

— Je viens avec toi. Demain, j'ai une rude journée qui m'attend dans les marais...

— N'hésitez pas à nous faire une petite visite si le cœur vous en dit.

Sur le chemin de mon appartement, Joey me confie :

— Tu as raté un dîner de rois ! Ils comptaient tous les deux sur ta présence, mais apparemment, tu avais des choses plus intéressantes à te mettre sous la dent... Je me trompe ?

— Bonne nuit, Joey.

Il me fait sa tête de clown triste. Je ferme ma porte.

Bien qu'il soit très tard, je décide de prendre un bain, juste pour méditer sur ce qui s'est passé. Alors que je suis plongée dans un rêve éveillé où je me remémore chacun des gestes de Ian, je suis interrompue par la sonnerie du téléphone. Je m'extrais de la baignoire, m'enroule dans une serviette de toilette et m'empresse de décrocher.

A l'autre bout du fil, une voix fielleuse me susurre :

— Je vais te tremper dans du yaourt et du miel et tu me serviras de dessert...

Je tremble de froid et des gouttes d'eau dégoulinent sur mon parquet. On commence à voir des taches blanches sur le vernis.

Je lui hurle dans le combiné :

— T'as rien de mieux à faire ? Pauvre abruti !

Et je raccroche violemment. Puis je pose le combiné à côté de son socle, juste au cas où.

Mardi

Le lendemain, je dois déployer tout mon art de faire passer mes bâillements pour des exclamations ou des marques d'étonnement. J'apprends que Ian est parti sur le terrain avec Cleo. C'est aussi bien comme ça. Elle va peut-être le draguer, et j'en aurai fini avec tous mes soucis. Mais voilà que juste avant le déjeuner, Ian apparaît sur le seuil de ma porte, silencieux comme un spectre.

Je lève le nez et mon cœur fait un raté.

— Vous m'avez fait peur, Ian. Ne refaites plus jamais ça.

L'index sur la bouche, il referme la porte derrière lui. Puis il me prend la main et m'aide à me lever. Je proteste.

— Quelqu'un risque de nous entendre.

— Je suis juste en train de te dire bonjour.

Il me plaque contre le mur et m'embrasse. Ses doigts agiles s'insinuent sous mes vêtements et courrent sur ma peau.

Je lui murmure d'une voix étranglée :

— Si c'est une façon de dire bonjour, autant faire une croix sur le reste de la conversation.

— Tu es sûre ? Tu as l'air tendue...

Les dents serrées, je lâche :

— Primo, je vous rappelle qu'on se vouvoie ! Et deuzio, je ne suis absolument pas tendue.

— Je voulais vous convaincre de sortir avec moi plus tard.

— Me convaincre ? Mais il suffit de le demander, vous savez. Avec des mots.

— Vous devez absolument dîner avec moi. A la sortie du bureau, au Bridges, ça vous va ? J'ai entendu dire que c'était bien et j'ai des billets de théâtre pour l'Art Centre.

— C'est quoi, la pièce ?

— *Sexe et chasteté des célibataires*.

Ça m'a l'air plutôt douteux. Mais d'un autre côté, ça fait longtemps que je ne suis pas allée au théâtre. C'est au-dessus de mes moyens, même pour une pièce de ce genre.

— Génial !

— Dois-je prendre ça pour un oui ? Vous viendrez, n'est-ce pas ? Dites-moi que vous viendrez.

Après un instant d'hésitation, je demande :

— Ian, pourquoi moi ? Pourquoi m'avoir choisie, moi ? Pourquoi ne sortez-vous pas avec quelqu'un de sexy ? Cleo par exemple ?

Il sourit.

— Cleo n'est pas le genre de femme qu'on surprend facilement, et moi, j'aime surprendre la femme avec laquelle je suis. Corrigez-moi si je me trompe, mais pour moi, c'est une jeune personne qui ne s'en laisse pas conter. Elle connaît la musique !

Dans le courant de l'après-midi, Cleo entre dans mon bureau, ferme la porte et me dit :

— Dinah, si tu savais, je suis tellement contente pour toi ! Tu l'as fait ! Et avec Ian Trutch, en plus. Ce n'est pas trop tôt... Je savais que ça t'arriverait tôt ou tard.

Curieusement, je me sens coupable.

— Pourquoi, c'est écrit sur ma figure ? Je voulais voir comment ça se passerait avant d'en parler à tout le monde. Au fait, comment l'as-tu appris ?

— Par Ian lui-même. Il m'a dit négligemment, au détour d'une phrase, que vous vous fréquentiez.

— Il a utilisé le mot fréquenter ? C'est bizarre... personne ne l'utilise plus.

— Je sais.

— On dit que les gens sont ensemble, pas qu'ils se fréquentent.

- Ce n'est pas très romantique...
- En tout cas, je suis flattée qu'il en parle ouvertement.
- J'espère bien.

Lorsque Ian vient me chercher dans la soirée, j'ai à peine eu le temps de prendre une douche et d'enfiler mon T-shirt blanc en stretch et ma jupe longue passe-partout en jean. Ian porte une chemise à col haut noir et un pantalon safari beige aux poches multiples. Nous sommes tous les deux élégants, mais sans chichis. Ceci dit, nous avons beau faire un assez joli couple, j'ai toujours beaucoup de mal à croire que je suis avec lui, que je le *fréquente*. Je ne peux m'empêcher de penser que je lui sers d'intérimaire, comme cela arrive aux stars de cinéma qui ont en tête une autre femme à la vie autrement plus impressionnante et glamour. Je risque à chaque instant de voir un premier rôle féminin, Catherine Zeta-Jones, Julianne Moore ou Gwyneth Paltrow, débarquer pour me l'enlever, et me faire un petit signe de la main en disant : « Toi, l'intérimaire, quel que soit ton nom, tu es virée. »

Mercredi

Aujourd'hui, c'est mon premier cours particulier de tango avec Hector Ferrer. Je suis presque soulagée de passer la soirée sans Ian, même si je pense toujours à lui. Je sens encore le contact de son corps sur le mien. Nous sommes sortis en douce du théâtre avant la fin (la pièce était aussi douteuse que je le craignais) et nous sommes retournés à l'hôtel pour un autre genre de séance, beaucoup plus réussie celle-là !

Quand j'entre dans la salle de *Los Tangueros* et que je me retrouve face à face avec Hector, j'ai encore la tête ailleurs. Je repense à la nuit d'hier...

Hector a son manteau sur le dos et s'apprête à sortir.

— Où allez-vous, monsieur Ferrer ? J'ai cours avec vous.

Il réplique d'un air accusateur :

— Vous avez quand même fini par vous décider à venir !

Je bredouille :

— Naturellement, puisque je suis là...

Je jette un coup d'œil sur ma montre.

— ... et je suis à l'heure !

— Vous oubliez l'échauffement. Vous devez arriver plus tôt pour vous échauffer, sinon, vous risquez de vous froisser un muscle. C'est à vous d'y penser et d'arriver bien avant le cours pour la séance d'échauffement.

Ce qu'il peut être pointilleux, celui-là ! C'est vraiment pénible. Nous ne sommes pas à l'opéra, quand même !

— Je suis navrée, mais vous devez me donner ce cours. J'ai parcouru la moitié de la ville à pied pour vous voir et je ne partirai pas avant d'avoir eu cette leçon.

Je suis convaincue que le problème, c'est qu'il n'en a pas très envie. Il s'apprêtait sans doute à aller boire un coup.

Il esquisse un sourire.

— Voyons voir ce que vous savez faire.

Il m'accorde une seconde pour ôter mon manteau et poser mon sac, puis il m'empoigne par la main et passe l'autre bras autour de ma taille.

— Allons-y. Essayez juste de me suivre.

Je m'exécute. Mais le résultat n'est pas terrible.

Il m'aboie dessus.

— Non ! Je vous demande de traverser la salle, pas de me marcher sur les pieds. Pas question d'enseigner le tango aux *flanes* !

— C'est quoi, les *flanes* ?

— Des mauviettes mal dans leur peau qui se laissent diriger par l'homme comme une feuille par le vent. Même si c'est l'homme qui conduit, la femme doit savoir lui tenir tête dans ses déplacements.

Je bredouille :

— Excusez-moi...

— Ce n'est pas avec des excuses que vous apprendrez à danser le tango. Essayez encore... Voilà que vous marchez comme un camionneur, maintenant !

Il se met à rire, et son visage s'adoucit.

Je commence à m'énerver sérieusement. Je suis même proche du point d'ébullition... Je vais lui en donner, moi, du camionneur !

Il recule en se marrant.

— Tiens, tiens ! Vous me faites un petit numéro de *bronca*, maintenant ? Vous êtes en colère contre moi, c'est ça ? Parfait. Je voudrais savoir pourquoi vous prenez ces leçons de tango. Vous pensez peut-être que c'est un bon moyen de vous trouver un homme ?

— J'en ai déjà un, merci beaucoup.

Quel soulagement de pouvoir dire ça !

Après tout ce temps.

Peu importe que Ian ne soit pas à moi au sens strict du terme. Vu la façon dont nous passons notre temps ensemble, où pourrait-il trouver le temps et l'énergie de s'attaquer parallèlement à quelqu'un d'autre ?

— Ah oui ? Et où est-il, cet homme ? Pourquoi ne vient-il pas danser avec vous ?

— Je voulais prendre des cours particuliers. C'est Rupert qui m'a dit que vous étiez un bon professeur. Il m'a même dit que vous étiez *le meilleur* du coin.

— Rupert ?

— Oui. Rupert Doyle.

Hector me foudroie du regard. Un regard assassin.

— Victoria ne vous a pas dit que c'est lui qui m'avait donné vos coordonnées ?

— Non.

Hector penche la tête d'un côté, puis de l'autre, et m'observe avec une curiosité accrue. Comme s'il me voyait sous un autre jour.

— Dois-je en conclure que vous êtes la petite amie de Rupert ?

J'éclate de rire.

— Absolument pas. Vous avez tout faux. Rupert est un vieil ami de la famille...

Je m'arrête sur ma lancée. J'en ai déjà trop dit.

Hector continue de m'observer un moment avant de lâcher.

— Inutile de parler de lui. Venons-en au *paseo*, maintenant.

Je sue sang et eau. Ce qu'il appelle une simple *caminata* devient avec lui une épreuve. Pendant tout le cours – soit une heure à soixante dollars, ce qui n'est pas donné – Hector est dur, autoritaire. Voir même féroce comme un loup.

Est-ce un effet de mon imagination, ou est-il en train de me faire du charme ?

Mon côté prude crie à l'inceste.

Mais je me rends compte que ça ne me dérange pas outre mesure, en tout cas pas autant que ça le devrait. Bien au contraire. Je me sens étrangement impliquée dans tout ça. Je pense déjà à la tête de

Thomas quand je lui en parlerai. Ça devrait l'amuser.

En fait, ce dont j'ai envie au plus profond de moi, c'est de rendre Hector jaloux. Commencer par lui faire plaisir, le faire tomber juste un peu amoureux de moi... pour finir par lui dire que je suis sa fille. Histoire de le faire souffrir comme moi j'ai souffert, de le voir se conduire comme le père que je n'ai jamais eu, un homme censé faire fuir à coups de fusil d'éventuels prétendants à l'entrée de mon immeuble.

Mon cher Œdipe, chacun son tour ! Tout le monde mérite qu'on lui donne sa chance de rattraper le temps perdu et de supporter le poids de ces liens parent/enfant insensés comme on porte sa croix.

Hector Ferrer est un véritable défi en soi. Ce type grisonnant et talentueux, alcoolique et grincheux, est une vraie énigme. J'ai besoin de connaître tout de lui, mais je ne sais pas trop comment m'y prendre.

Apprendre à le connaître pendant les cours de tango, guetter l'expression furtive de son visage quand il détourne le regard, ne suffira pas. J'essaie de sonder ces yeux noirs et troubles, de franchir cet écran d'obscurité et d'aigreur qui me fait penser à l'eau stagnante et insondable d'un puits, et la minute d'après à la clarté des bulles de savon.

Je brûle de curiosité. Que cache-t-il là-dessous ?

Nous répétons sans relâche le pas de base du tango, la marche. J'essaie d'intégrer ce mouvement circulaire autour de la piste de danse, qui doit se faire, selon Hector, exclusivement dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Au début, je n'arrête pas de trébucher. Hector s'arrête et me murmure gentiment : « Imaginez-vous qu'il y a de la musique, le rythme du tango », puis il exécute un pas compliqué, en rythme précisément, pour me permettre de suivre la cadence.

— Vous devez être fière comme une danseuse *porteña*. Vous avez les épaules tristes, vous êtes voûtée comme une vieille femme. Je me demande pourquoi... Votre vie a été difficile à ce point ?

Je mens effrontément.

— Absolument pas.

— Vous ne devez en aucun cas permettre à vos échecs de laisser des traces sur votre corps, sauf s'il s'agit d'échecs dont vous êtes fière. En tout cas, pas ici, et pas dans la *milonga*... Quand je vous autoriserai à y danser, ce qui n'est pas pour demain, croyez-moi. Si jamais vous dansez un jour avec d'autres gens, ce sera dans une *practica*.

Fourbue, les nerfs mis à vif à cause de ses insultes et ses incessantes manœuvres d'intimidation, je finis par me reprendre et je commence à répéter le pas au rythme de ses pieds qui frappent le sol, en laissant ce qu'il y a de plus sombre en moi prendre le pouvoir. Hector s'interrompt soudain, comme s'il venait d'entendre tinter un carillon dans sa tête. Radieux, il s'écarte de moi et pose ses deux mains sur mes joues en s'exclamant :

— Vous y êtes arrivée... Pendant huit, peut-être neuf secondes, vous vous êtes sentie entre mes bras dans la peau d'une vraie *milonguita*. Nous devons travailler cette sensation. Maintenant, si vous me disiez comment vous vous appelez, ma jolie ?

— Dinah.

— Il y a peut-être de l'espoir pour vous, Dinah.

A cet instant précis, je comprends que dans le tango, il n'y a aucune place pour l'à peu près ou le laisser-aller. Aucun geste n'est inutile. Tout est concentré sur l'essentiel.

Rien à voir avec ces danses effrénées auxquelles Joey, Cleo et moi nous livrons quand nous sortons en boîte. Ici, on n'agit pas les bras et les jambes dans tous les sens sans se soucier de ce qu'on fait, en chahutant et en heurtant au passage les autres danseurs.

Non.

Dans le tango, l'énergie est totalement maîtrisée.

C'est seulement après que votre corps a absorbé, mémorisé et synthétisé tous les pas du tango que vous commencez à vous détendre.

Je tends mes soixante dollars à mon professeur.

— Merci, monsieur Ferrer.

— Appelez-moi Hector.

Ses doigts effleurent mon bras.

— Vous avez un chauffeur ?

Je réponds en enfilant mon manteau :

— Oui. Moi.

Il allume une cigarette.

— Je vous accompagne jusqu'à votre voiture. Dites-moi, Dinah, est-il possible que vous ayez du sang latin dans votre famille ?

J'hésite un instant.

— Oui, en effet.

— C'est très intéressant. Je m'en doutais. Votre visage rappelle beaucoup celui d'une *porteña*.

J'éclate de rire. Il rétorque aussitôt :

— Pourquoi riez-vous comme ça ?

Je me lance !

— Une partie de ma famille est de Buenos Aires.

Il hausse les sourcils.

— Vraiment ?

Je vois bien qu'il a envie de poursuivre cette conversation. Mais nous sommes presque arrivés en bas des marches, et je descends les dernières au pas de charge. Tout en pressant le pas jusqu'à ma voiture, je lance par-dessus mon épaule :

— Oui, c'est vrai. Bonne nuit, Hector.

Je monte dans ma voiture et je tourne la clé de contact.

Hector reste planté là, sur la dernière marche. Il tire sur sa cigarette, et je sens son regard noir braqué sur moi.

Jeudi

Ian entre dans mon bureau. Son visage exprime l'inquiétude, ainsi qu'une pointe de remords. Il est toujours aussi beau, naturellement, mais un peu tendu, menaçant comme un ciel gris avant la tempête. Il reste planté près de la porte, apparemment soucieux de garder ses distances, très pro et très maître de lui. Il ne se précipite pas pour me toucher, m'embrasser ni ne me demande comment je vais.

C'est le moins que l'on puisse dire !

Aussitôt, je suis prise de panique.

Ça y est, c'est fini. Au bout d'une semaine, à peine. Le moment fatidique est arrivé : dans deux secondes, il va me dire qu'il sort avec une top model fabuleuse, grande, et mince comme une liane. Une fille qui n'a aucun problème de cuisses.

— Dinah ?

— Oui... ?

— Que faites-vous ce week-end ?

Ce que je vais faire ce week-end ? Il a perdu la tête ou quoi ?

Je vais passer mon temps à errer d'un téléphone à l'autre, le fixe et le portable, en attendant que cet imbécile m'appelle, tout en essayant mes tenues et mes dessous les plus sexy. Et quand viendra le dimanche soir, et que mes téléphones seront restés inexorablement silencieux, je verserai quelques larmes. Pas assez, peut-être, pour remplir le lac Michigan, mais suffisamment pour inciter Joey à se précipiter chez moi avec sa trousse de premiers secours : vodka Moskovskaya et les plus infâmes *cheesies* à l'orange qu'il aura pu trouver... C'est fou ce que l'huile de palme hydrogénée et les colorants artificiels peuvent avoir comme effets curatifs ! Et après m'avoir fait ingurgiter sa décoction de délicieuses toxines, nous irons tous les deux en boîte.

Ce matin, il est évident que le sourire ne fait pas partie du programme de Ian. Je décide donc de sourire la première.

Je tâte le terrain.

— Ce que je fais ? Je pensais organiser une petite fête.

Toutes les mangeuses d'hommes du monde dignes de ce nom vous diront qu'il n'est pas question de faire autre chose que de s'amuser comme une folle. Avec un F majuscule.

— Ah bon...

Il a l'air déçu.

Je réagis aussitôt.

— Mais je ne suis pas tout à fait décidée. Je n'ai encore invité personne ni préparé quoi que ce soit... Si vous avez une suggestion, je suis tout ouïe.

— Dans ce cas, préparez votre sac de voyage, des tenues décontractées et de quoi passer la nuit ailleurs. Nous partons pour le week-end demain en sortant du bureau.

Il guette mon assentiment.

— Euh... oui. Bon, d'accord.

Il hoche la tête, fait un effort louable pour essayer de sourire et s'en va.

J'en ai le souffle coupé.

Je suis aux anges.

Je n'en reviens pas qu'il s'intéresse encore à moi.

En même temps, je me sens un peu plus sûre de moi.

J'ai soudain envie d'être méchante...

Le soir, juste avant de rentrer chez moi, j'attends le bon moment pour suivre Penelope aux toilettes. Pour être franche, je la traque.

Elle est là devant la glace, à ajuster sa ceinture de chasteté, s'exerçant à faire des mimiques destinées à tous ces pauvres diables inconscients de ce qui les attend s'ils tentaient de la draguer dans la rue. Vous voyez ce que je veux dire ? Des phrases du genre : « Regardez-moi tant que vous voudrez, mais si vous osez me toucher, je vous plante une aiguille à tricoter dans les bijoux de famille ! »

Je susurre :

— Ma chère Penelope. C'est toi que je cherchais...

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Experte comme tu l'es sur ma vie amoureuse, tu seras heureuse d'apprendre que mon régime de mangeuse d'hommes s'est pas mal amélioré, ces derniers temps. Cette semaine, j'ai même fait un véritable festin, et tu ne peux pas savoir à quel point c'est bon ! J'ai commencé par la tête et tout le reste y est passé. Mmm, un vrai délice ! Sucré et salé à la fois, doux, épice, acide et totalement bio, un subtil mélange de toutes ces saveurs. Délicieux. Le seul fait de penser à Ian Trutch me donne tellement faim que j'ai du mal à le supporter. Je crois que je suis fin prête pour le dîner.

Sur le visage de Penelope, l'irritation fait bientôt place à la jalousie, et elle a beaucoup de mal à se contrôler. Je jurerais que l'aura verdâtre qui l'entoure est si réelle et si palpable que je pourrais la toucher, en casser un morceau et le ramener chez moi en souvenir.

Je décoche un grand sourire à Penelope, en levant le pouce en l'air pour lui signifier que tout va bien, et je quitte l'immeuble.

J'appelle Cleo dès que j'arrive chez moi, quasiment en état de transe.

— J'ai besoin de tenues sport. Figure-toi que Ian Trutch m'emmène en week-end !

— Amène-toi ! Ce soir, nous ne sortons pas.

— Tu veux dire, toi et... ?

— Simon. Qui veux-tu que ce soit ? A plus !

Simon. Il continue de se garer chez Cleo. Et de camper chez elle. Je ne peux m'empêcher d'esquisser un sourire cynique.

Décidément, Cleo et moi n'avons vraiment pas la même taille ! Elle a cinq centimètres de plus que moi et est mince comme un fil. Heureusement pour moi, elle adore flotter dans ses tenues sport ! Ce qui est ample sur elle – et donc très tendance – me moule le corps.

Cleo a installé son appartement dans une vieille et immense maison située à deux pas de l'université. La décoration me fait penser à un bordel chic, avec une orgie de tentures roses, de coussins rouge sang, de rideaux de perles multicolores et de moustiquaires blanches diaphanes, avec de la dentelle couleur crème un peu partout. On se croirait dans une immense chambre, ce qui est sans doute l'effet voulu.

Lorsque j'arrive, Cleo et Simon ont l'air très détendus. Je suis peut-être tombée au mauvais moment, mais avec Cleo, c'est souvent le mauvais moment...

Simon me lance :

— Salut, Di.

Il porte un immense peignoir de velours gris cendré flambant neuf et s'étire sur le canapé comme un gros chat paresseux. Il n'a sans doute pas jugé utile de s'habiller.

— Alors, Simon, quand pars-tu rejoindre ton rocher ?

— Quel rocher ?

— Peu importe.

Il hausse les épaules avec un large sourire.

C'est pire que ce que je pensais.

Cleo se dirige vers la chambre.

— Viens par là.

Elle commence à sortir des vêtements de ses placards et de ses tiroirs. Elle envoie valser sur le lit des lainages, des gros pulls de pêcheur, des ensembles de tweed aux couleurs de l'automne, des capes et des anoraks de ski. C'est qu'il ne faut négliger aucun cas de figure !

— Il ne m'a pas dit où nous allons, j'espère que ce n'est pas au ski. Je n'ai jamais skié de ma vie, Cleo.

— Ne t'inquiète pas. Si c'est le cas, tu n'as qu'à lui dire que tu le rejoindras sur les pistes, et tu passeras ton temps au pub à boire des *Irish coffees*... Dinah, calme-toi. Je suis sûre que tout va bien se passer.

Vendredi

Le vent a chassé la pluie vers le sud jusqu'à Washington. Dans la nuit claire et constellée d'étoiles, Ian fait rugir le moteur. Comment puis-je le laisser faire, mettre ma vie entre ses mains de cette façon ? D'un autre côté, il m'a déjà tenue souvent entre ses mains, ces derniers temps, il y a donc une certaine logique dans tout ça. Perverse, peut-être... mais logique. Et plus je suis avec lui, puis je me sens téméraire.

Jusqu'à ce qu'on distingue au loin le flanc pelé des montagnes et une rangée de jeunes arbres récemment plantés sur le bord de la route.

— Regarde-moi ça ! Tu as vu ? Tu as vu ce qu'ils s'apprêtent à faire ? C'est l'exemple parfait de leur fourberie.

Je tends le doigt vers le bosquet de sapins de Douglas et d'épicéas de Sitka qui disparaissent à la vitesse grand V au loin.

— Mais de quoi parles-tu ?

Il appuie de plus belle sur l'accélérateur.

Je marmonne :

— De ce qu'on appelle le *beauty strip*.

— C'est quoi ?

— Tu plaisantes, j'espère.

— Pas du tout. Laisse-moi deviner... c'est une poignée de jeunes et jolies femmes qui font un strip-tease ?

Je secoue la tête, désespérée.

— Tu es le P.-D.G. de la filiale Ouest de Green World International et tu ignores ce qu'est un *beauty strip* ?

— Bon, alors c'est un produit utilisé par les femmes pour s'épiler.

En voyant ma tête, il fait une nouvelle suggestion.

— Pour s'épiler le corps. Un genre de cire. Je chauffe ou je brûle ?

Je grogne de plus en plus fort.

— C'est une rangée de salons de coiffure dans un centre commercial situé en bordure de la route.

— Tu chauffes, mais de toute façon, tu t'es planté ! « Allez directement à la niche sans passer par la case départ et ne recevez pas vos biscuits pour chien ».

— Alors, c'est quoi ?

— Ce sont ces quelques centaines de jeunes arbres que les sociétés d'exploitation forestière plantent au bord de la route pour que les gens ne voient pas l'abattage auquel ils se livrent, pour

occulter le paysage désolé et le gâchis qu'il y a derrière. Une sorte de leurre... Ils s'imaginent que nous ne voyons rien, que nous nous en fichons. Et tu sais quoi ?

— Non...

— Ils ont raison. Tout le monde s'en fout.

— Dinah, il fait nuit. Comment sais-tu que le flanc de la montagne a été saccagé ?

— Si tu fais demi-tour, je veux bien en prendre le pari.

— Combien es-tu prête à miser, exactement ?

Tout à coup, il a l'air plus sévère.

— Tu plaisantes ?

— Non.

— Cent dollars, ça te va ?

C'est tout ce que j'ai dans mon sac.

— C'est parti !

Il fait demi-tour en faisant crisser ses pneus et fonce en direction de la montagne. Puis il appuie comme un forcené sur la pédale de frein. Un vrai danger public !

— Avec ce genre de voitures, c'est comme ça qu'il faut faire. Il faut savoir utiliser tout leur potentiel.

Naturellement. Comme avec toutes tes nanas.

Je l'oblige à sortir de la voiture et nous nous frayons un chemin dans le noir, sur l'étroite bande de terrain où se trouvent les arbres fraîchement plantés. Et nous nous retrouvons à découvert, à l'endroit d'où on peut voir la montagne dans toute sa nudité. Le reflet argenté des troncs saccagés nous permet de distinguer toute l'étendue des dégâts.

J'essaie de ne pas m'étrangler de rage.

— Ils ont déboisé toute la montagne. Regarde-moi ça, c'est criminel ! Tu comprends maintenant ? Voilà ce que le *beauty strip* est censé camoufler.

Il sort son portefeuille et me donne le montant du pari.

— Garde ça, c'était juste histoire de faire un pari. Pas pour gagner de l'argent.

Il s'empresse de ranger ses billets.

— Je t'ai dit que j'avais besoin de toi, Dinah. Tu viens d'en donner une nouvelle fois la preuve.

Je me fiche que Ian ait besoin de moi. Je ne rêve que de téléphoner à Thomas et de déballer tout ce que j'ai sur le cœur concernant la gestion des forêts. En matière de crise écologique, ce n'est peut-être qu'un « pépin » mineur, mais cette montagne pelée m'a sapé le moral. Je cherche désespérément un moyen de penser à autre chose, quelque chose qui n'ait rien à voir avec l'écologie. Et qui puisse me faire rire.

Et une seule chose me vient à l'esprit : Hector et le tango.

* * *

Nous arrivons enfin à destination, au Wickaninnish Inn. Même depuis la route, j'entends le grondement des vagues sur la plage.

Ian prend une brochure dans la boîte à gants et se met à la lire tout haut.

— La Chesterman's Beach fait partie du Parc National, au bord du Pacifique.

— Entre nous et le Japon, il n'y a jamais que quelques milliers de kilomètres d'océan Pacifique.

Ian scrute l'obscurité.

— Allons-y.

Nous sortons nos sacs de voyage et nous pénétrons dans le hall.

L'hôtel est situé à l'endroit où des arbres aux formes bizarres et des rochers s'avancent dans la

mer. Le bâtiment a un style résolument rustique, avec une orgie de bois et de verre, des meubles dans les tons beige, brun et crème. Et toutes les nuances imaginables de blanc cassé.

— Si ma mère savait où je suis, elle m'accuserait de gaspillage...

— Dans ce cas, inutile d'en parler à ta mère.

Ian se présente à la réception et on lui remet la carte magnétique de la chambre. Un porteur nous précède dans les couloirs cossus jusqu'à la chambre qui est dans les mêmes tons chauds et apaisants que le hall de l'hôtel.

— Plutôt fruste, cet endroit. Mais on dit que c'est l'un des cinquante meilleurs restaurants du monde. Le restaurant La Pointe. Manger ici est paraît-il une expérience unique.

Fruste ?

J'essaie de ne pas rire, mais c'est plus fort que moi.

— Tu trouves ça fruste ?

— Oui. Qu'y a-t-il de drôle à ça ?

— Si tu avais grandi avec moi, tu saurais ce que ce mot signifie vraiment.

— Ah oui ?

C'est fou ce qu'il a l'air intéressé... Je m'abstiens donc de lui raconter mes histoires d'enfance, mes virées avec ma mère le long de la côte. C'était le règne du chacun-pour-soi. Nous creusions nous-mêmes nos latrines, nous pêchions pour manger, nous ramassions des baies pour le dessert tout en chassant les guêpes (lesquelles, d'après ma mère, étaient là pour nous rappeler que la côte Ouest n'avait rien d'un paradis).

Tout en défaisant mon sac de voyage, je ne peux m'empêcher de remonter le temps, en essayant de stimuler ma mémoire chancelante. J'ai passé le plus clair de mon enfance à me battre contre la solitude. Ma mère attendait simplement de moi que je grandisse, au pire que je devienne une adulte miniature. Avec les animaux de la famille, je n'ai eu aucun mal à revenir à l'état sauvage. C'est quand j'ai eu neuf ans que Simon est entré dans ma vie. Je crois que je suis tombée amoureuse de lui dès le premier jour, ce qui est logique vu qu'il était mon seul compagnon de jeux *humain*. Simon n'arrêtait pas de comploter, et j'adorais faire partie de ses plans qu'on ne peut qualifier que d'un mot : insensés.

Nous avons donc passé notre enfance ensemble, à comparer nos piqûres de moustique, à grimper aux arbres, à construire des forteresses par-dessus les fourmilières. Nous plongions tout nus dans l'océan, nous prenions les poneys pour nous balader toute la journée le long des pistes, après quoi nous suivions sans grand enthousiasme nos cours à domicile pendant les longs hivers pluvieux.

Ian interrompt ma rêverie.

— Dinah, à quoi penses-tu ?

— Je me replongeais dans mon enfance.

Il fronce les sourcils. Je le rassure.

— Je préfère être ici avec toi, tu sais.

Et je noue mes bras autour de son cou.

Il finit par se fendre d'un sourire, un sourire éblouissant qui exige le port de lunettes de soleil haute protection.

— Tu es vraiment sûre de ça ?

— Absolument.

— Alors grimpons dans ce truc !

Ian se dirige vers l'immense salle de bains et le jacuzzi situé juste à côté d'une grande baie panoramique qui donne sur les rouleaux sombres de l'océan.

— Dis donc, c'est vraiment le retour à la nature !

Ian fait semblant de ne pas m'entendre.

— Et après avoir pris un bain, nous devons penser à manger un morceau.

— Il est très tard, les cuisines doivent être fermées, tu ne crois pas ?

J'enfile le grand peignoir de bain luxueux mis à notre disposition et j'ouvre les robinets du jacuzzi.

— J'espère que tu as faim. J'ai prévu de quoi grignoter.

Je hoche la tête. Je meurs de faim.

Nous nous glissons dans le jacuzzi. La sensation de l'eau qui s'attaque à notre corps est trop grisante pour la gâcher par des mouvements inconsidérés. Nous nous contentons de respirer, le dos bien calé, en laissant le jet nous pétrir le corps, éliminant au passage toutes nos tensions de pauvres citadins. Lorsque nous sortons du bain, nous ressentons un immense bien-être.

On nous monte nos repas. Ian commence à picorer méthodiquement les plats tandis que je dois me faire violence pour ne pas tout engloutir d'un seul coup.

Après avoir tout mangé jusqu'à la dernière miette, Ian me dit :

— Allongeons-nous sur le lit et raconte-moi ton enfance de sauvageonne. Je veux tout savoir.

Je lui dis tout. Je parle de mes arrière-grands-parents, de ma mère et des cours à domicile, puis de ma fuite à Vancouver. De tout sauf de Thomas, d'Hector et de Mike.

— Et si tu me parlais de toi, maintenant ?

— Moi ?

— Oui, de ton enfance. Et n'essaie pas de te défilter.

Il fixe le mur du fond de la pièce et se met à évoquer ses étés solitaires à Cape Cod, dans d'immenses demeures bourrées de coins et de recoins, ses sorties en bateau et ses parties de pêche. Et aussi ses hivers à Boston, dans le froid et la solitude, à la limite du supportable.

— Si je comprends bien, tu es un Américain solitaire.

— Non, un Canadien solitaire. Ma mère... plus exactement ma famille s'est installée aux Etats-Unis quand j'étais jeune. C'est là que j'ai rencontré Chaz.

— Il n'y avait donc à l'époque que toi et ce bon vieux Chaz Heffelfeffel, c'est ça ?

— Vanpfeffer. Nous étions amis. Nous avons grandi ensemble et fréquenté la même université.

— C'était Harvard, ou je me trompe ?

— Non, c'est bien ça.

Je contemple le plafond. Un long silence s'installe. Puis je me retourne pour le regarder. Il a les yeux fermés.

— Ian ?

— Dinah... pardonne-moi... ça doit être le décalage horaire avec la côte Est...

A peine a-t-il terminé sa phrase qu'il sombre dans un profond sommeil.

D'accord. Que doit faire une mangeuse d'hommes accomplie quand l'homme qu'elle accompagne lui fait faux bond ?

Réponse : changer de programme. Une séance de manucure pour commencer, un massage au centre de fitness, et pourquoi pas un DVD, un bon film pour se détendre, seule devant sa télé tout en récupérant des forces pour sa prochaine victime.

Je suis devenue folle. Je suis là, dans un hôtel à mille dollars la nuit ! Ce serait dommage de rester enfermée sans faire l'amour.

Je sors mon portable de mon sac et je me glisse dans la salle de bains pour appeler Joey.

— Allô ? Ici le refuge des animaux abandonnés.

J'entends des éclats de rire en bruit de fond.

— Joey, c'est moi. Dinah. Où es-tu ?

— Dinah ? Tu es bien la dernière personne que je m'attendais à avoir au bout du fil. Tu n'es pas censée t'envoyer en l'air en beauté au moment où je te parle ?

— Il s'est endormi.

— Il s'est *quoi*... ?

— Endormi.

— Il doit s'embêter avec toi.

— C'est justement ce que je me demandais. Mais où es-tu ? Que se passe-t-il, là-bas ?

— Je suis chez Jon et Kev. Nous faisons une partie de Scrabble. C'est d'enfer !

— La grande fiesta en ville, hein ?

— Attention à ce que tu dis ! Ne sous-estime jamais le pouvoir des mots.

Je lui murmure :

— Je m'ennuie, Joey.

— C'est ton droit le plus strict. Est-ce qu'il ronfle au point de t'empêcher de dormir ? Ecoute mon conseil : fais semblant d'être redevenue célibataire et profite de ce week-end pour te faire plaisir ! Attends une minute, Jon veut te parler.

— Bonsoir, Dinah. Où êtes-vous ? Vous auriez pu nous aider pour ce Scrabble.

— Mon Sauveur !

— A votre service... Où êtes-vous ?

— A Long Beach. Au Wickaninnish Inn.

— Long Beach ? Comment êtes-vous allée là-bas ? C'est un endroit unique...

— Je suppose.

— Comment ça, vous supposez... ?

— Ce serait sûrement mieux si l'homme que j'accompagne ne venait pas de commencer sa nuit ! Il rigole.

— Peu importe. Descendez sur la plage et faites un petit jogging dans le noir. Sensation garantie !

— On n'y voit strictement rien. C'est vraiment la nuit noire. J'entends le bruit de l'océan, mais c'est tout juste si je peux le voir.

— C'est justement ça qui est génial !

— Vous voulez que je coure le long de la plage en lançant des incantations à « ma mère la mer » ?

— Pourquoi pas ?

— J'espérais que ce soir, j'oublierais pour un temps la nature pour ne penser qu'à moi. J'étais censée me comporter en créature *humaine* !

— Vous êtes avec le nouvel homme de votre vie ? Votre patron ?

— En personne.

— Si j'étais avec vous ce soir, je le ferais, Dinah !

— Vous feriez quoi ?

— J'irais courir avec vous dans le noir.

— Si seulement vous pouviez être tous ici ! Ce serait tellement plus drôle...

— Bon, Joey veut le...

Quelqu'un arrache le combiné des mains de Jon et j'entends de nouveau la voix de Joey.

— Je dois raccrocher, tu vas mettre ma batterie à plat et on doit sortir en boîte.

— Attends une minute, Joey. Je croyais qu'il s'agissait d'une nuit Scrabble...

Mais il a déjà raccroché.

Je soupire. C'est un de ces moments où vous êtes censée passer des instants inoubliables avec l'homme de votre vie et où vous prenez conscience que la fête est ailleurs !

Il fait trop noir pour que j'aille courir sur la plage.

Quelle idée saugrenue.

Mais j'en ai une autre.

J'extrais mon ordi portable de mon sac et je commence à surfer sur la toile.

O.K., je sais. C'est triste.

C'est la seule solution qui me reste.

Celle à laquelle on a recours quand on commence à s'ennuyer ferme.

O.K., je l'avoue.

Je suis accro.

J'aime me tenir au courant.

Disons que c'est tout ce que je trouve comme excuse.

Rupert ne s'est toujours pas manifesté, ce qui ne manque pas de piquer ma curiosité. Je me mets à chercher des infos sur Hector Ferrer. Les mots *Scarlet Tango* n'arrêtent pas de revenir. Au début, j'ai du mal à cerner ce qu'est le Scarlet Tango et je continue à surfer. Ces mots reviennent sans arrêt, au milieu de noms tels que Chick Corea et Astor Piazzolla. Il apparaît partout dans les anthologies sur le tango. Et je découvre au fil des pages que c'est une musique composée par mon père : « *Scarlet Tango*, d'Hector Ferrer, 8'42. »

Je regarde de nouveau la plage.

L'idée de Jon est totalement barge.

Mais je sais qu'il m'est impossible de m'endormir dans l'état où je suis. Je range donc mon ordi, je me rhabille plus chaudement, j'enfile la doudoune rouge qui m'arrive aux genoux, celle que Cleo m'a prêtée, et je prends la direction du Pacifique rugissant.

Je pars en petites foulées le long de la plage glaciale, battue par les vents et plongée dans l'obscurité. C'est étrange. Je n'arrête pas de me dire que je vais buter sur un obstacle ou heurter un objet, mais rien de tout cela n'arrive car la plage est immense et l'eau s'est retirée. J'ai la sensation d'être sur une autre planète ou de flotter dans l'espace dans un coin reculé de l'univers. Ou d'être plongée dans un vide total, si ce n'était le bruit des vagues au loin. Je m'amuse comme une petite folle, je cours, je saute, je virevolte jusqu'à en perdre tout sens de l'orientation.

Et là sur le sable, je saute et je crie à pleins poumons vers le ciel noir et les vagues rugissantes.

Que Ian Trutch aille se faire voir.

Jon a raison. Courir ici toute seule me fait du bien. Aussitôt, je me mets à repenser aux rythmes du tango. Ces accords exotiques, si étranges et si excitants, et j'essaie d'imaginer à quoi peut ressembler *Scarlet Tango*. Je commence à danser, improvisant une petite chorégraphie bien à moi là, sur la plage. Je me lance dans un *paseo* dans le vacarme des déferlantes, puis dans une *caminata* grandiose sur le sable, tentant même quelques *giros* avec un homme imaginaire. Quand je regagne l'hôtel dans un dernier pas de tango, je suis prête à tout.

Lorsque j'entre dans la chambre, Ian n'a pas bougé d'un pouce.

* * *

Je suis réveillée par le bruit d'une porte qui s'ouvre. La lumière du couloir s'invite dans la chambre. Ian est sur le seuil de la porte avec un énorme bouquet de roses pastel. J'allume la lampe de ma table de chevet. Ce sont des roses jaune pâle, et il doit y en avoir trois douzaines au bas mot. Comment a-t-il fait pour trouver tout ça à 2 heures du matin ? A-t-il pris la voiture et foncé comme un

malade vers un petit bled du coin pour trouver une boutique ouverte toute la nuit ? Ou dévalisé une serre ?

Je me lève pour le rejoindre. Il me tend le bouquet.

— Désolé de m'être endormi, Dinah.

Je prends le bouquet et je respire les roses. Elles ne sentent rien. Jamais personne ne m'a offert trois douzaines de roses inodores.

Alors je lui pardonne.

Par deux fois.

Samedi

A côté de moi, le lit est déjà vide. Non content d'être un hédoniste amateur de fourrures, Ian ne dort jamais en même temps que les autres. Ce qui correspond parfaitement au profil d'un vampire de bureau. Mais lorsqu'il entre dans la chambre en souriant et en me renouvelant ses excuses, et qu'il m'emmène au restaurant prendre un fabuleux petit déjeuner (en me bloquant les pieds avec les siens sous la table pendant la dégustation), je suis prête à lui pardonner.

Ce matin, le temps est gris et froid. Nous passons donc le reste du week-end à l'hôtel, Ian laissant à son corps le soin de se faire pardonner. Et il faut voir comment ! Quand nous avons fini de faire l'amour, nous nous plongeons dans les mots croisés en regardant la bruine et le brouillard depuis la fenêtre. Quand je dis *la* fenêtre, c'est une façon de parler, car elles y passent toutes : celle du restaurant, celle du couloir, du bar, de la chambre et naturellement, celle à côté du jacuzzi.

Un peu plus tard, alors que nous nous faisons masser au Cedars Spa – un massage aux pierres chaudes – et que des ondes de chaleur se répandent dans tous mes muscles, me faisant enfin oublier tout ce qui ne va pas en ce bas monde, Ian se tourne sur le côté en disant :

— Je voulais te poser une question, Dinah. Pourquoi une fille comme toi n'est-elle pas mariée ?

Aïe !

Une douleur fulgurante me cisaille le ventre.

Quelqu'un doit avoir quelque part une poupée vaudou à mon effigie. Et chaque fois qu'on me pose cette horrible question, mon persécuteur anonyme s'empresse de m'enfoncer des aiguilles dans le corps avec délectation. Cette question, c'est comme une malédiction. Je lance à Ian un regard furibond. Chaque muscle, chaque nerf et chaque fibre de mon corps s'enflamme en l'espace de quelques secondes.

Je lui demande d'une voix où suinte l'ennui :

— Pourquoi est-ce que je mets deux sucres dans mon café ?

— Parce que tu détestes le boire amer, j'imagine.

— Eh bien, c'est la même chose pour ma vie privée.

Alors, s'il te plaît, arrête de poser ce genre de question à la con !

Dimanche

Pendant le trajet du retour à Vancouver, je ne peux m'empêcher d'être envahie par un sentiment de désillusion. Impossible de la chasser. J'avais espéré que ce week-end passé avec lui m'aiderait à mieux le connaître, mais Ian continue d'être une énigme pour moi.

Ian me dépose devant mon appartement avec un baiser sur la joue. Je monte lentement l'escalier, et lorsque je pose mon sac devant ma porte pour introduire la clé dans la serrure, j'entends une explosion de rire. Ça vient de chez Joey. J'ouvre la porte pour glisser mon sac à l'intérieur et je frappe chez Joey. Dès qu'il ouvre, je m'en prends à lui comme le méchant flic au cinéma.

— Bon, si tu me disais ce qui se passe ici ? Tu sais très bien que les éclats de rire sont interdits, dans cet immeuble.

— C'est juste un petit dîner à la fortune du pot entre amis. Viens, ne reste pas plantée là !
Je fais un pas à l'intérieur.

Chez Joey, les meubles sont du style Armée du Salut première période, voire primitif, mais avec quelques touches personnelles qui font la différence, comme ces peintures laquées aux couleurs vives sur les vieux meubles de bois. La commode est bleu vif avec les poignées et les contours jaunes. La table de cuisine est bicolore – rose et turquoise, avec des chaises rose fuchsia et vert menthe. Sur les murs, des affiches des grands classiques du cinéma. La pièce qui lui sert à la fois de salon et de salle à manger a des murs *terra cotta*. Ceux de la cuisine sont peints en jaune citron et ceux de la chambre en bleu, un bleu indigo somptueux, avec des étoiles en métal argenté au plafond. Toujours dans sa chambre, Joey a accroché d'immenses photos à la gloire du corps masculin. C'est un peu comme s'il vivait dans une bande dessinée.

Joey a invité tout le monde. Cleo, Fran, Simon, Kevin et Jon, Jake, Ash et Lisa. La fête entre voisins a été un tel succès que Joey a décidé de renouveler l'expérience. Seule Ida n'est pas venue. Elle a une vie sociale intense ailleurs.

Les voix ont haussé d'un ton. On ne s'entend plus... Chacun se met à parler de tout et de rien et, apparemment, tout ce petit monde s'amuse beaucoup plus que moi pendant un week-end entier.

Kevin vient à ma rencontre et me prend dans ses bras.

— Dinah ! Vous voilà rentrée. Racontez-nous votre équipée en pleine nature.

— Je n'ai pas grand-chose à dire. L'hôtel est très beau.

Cleo me lance depuis la salle à manger :

— Côté fringues, ça allait ?

— C'était parfait.

Simon s'informe :

— Tu as repéré des baleines ?

— Non.

Je me dirige vers Jon et je m'assieds à table près de lui. Je pousse un énorme soupir.

— Vous avez suivi mon conseil là-bas, à Long Beach ?

— Courir au bord de l'eau dans la nuit ?

Il hoche la tête.

— Dès le premier soir. J'ai même fini par danser le tango sur la plage, dans l'obscurité totale et toute seule. Si je vous disais que ça a été le meilleur moment du week-end...

Il se met à rire, puis lève la tête et ses yeux accrochent la lumière. Son regard se pose sur Kevin, comme s'il s'assurait que tout va bien, puis il me dit :

— Votre week-end romantique n'était pas très réussi, n'est-ce pas ?

— Si je vous disais qu'il a eu le culot de me demander pourquoi une fille comme moi n'était pas mariée !

— Et alors ?

— Alors quoi ?

— Pourquoi n'êtes-vous pas mariée ?

— Oh non, pas vous ! Si vous vous y mettez aussi...

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Cette question... c'est tabou.

— Ah oui ?

— C'est comme si vous me demandiez : « Comment avez-vous pu tomber si bas ? Comment se fait-il que vous n'arriviez pas à garder un homme ? »

Il éclate de rire.

— D'accord, j'ai compris. Je disais donc : comment avez-vous pu tomber si bas, Dinah ?

— Je suis une femme libre, c'est ça qui cloche chez moi. Je suis incapable de faire des compromis avec qui que ce soit, mais ça me plaît, et je crois que je vais conserver ma liberté aussi longtemps que possible. Je ne vois vraiment pas ce qu'il y a de sexy dans le mariage !

Je mens effrontément. Au point que je dois m'arrêter net pour ne pas m'étouffer avec mes propres mots. Mais j'ai vraiment envie de croire à ce que je dis.

— Je vous comprends parfaitement. Je suis même totalement d'accord avec vous.

— Mais comment font les gens ? Je serais curieuse de le savoir ! Comment s'y prennent-ils pour faire durer leur couple ?

Jon lève son verre.

— Ils boivent...

— Je vois. Effet garanti... un peu comme une lobotomie, en somme. Non, sérieusement, comment font-ils ?

— Euh... à vrai dire, je n'en sais rien. Je n'ai jamais eu l'occasion d'analyser un couple heureux. Il hausse le ton pour que Kevin puisse l'entendre.

— Des tas de couples se forment par hasard, juste parce qu'ils se retrouvent ensemble au même endroit à la même heure. Et ils décident de suivre ensemble le chemin de la vie, cahin-caha...

Kevin nous observe en ne perdant pas une miette de ce que dit son copain. Quand il croise mon regard, il nous envoie des bisous pour se donner une contenance.

Je lui fais une bise en retour.

Jon sourit.

— Si vous me parliez du tango... ?

— C'est une longue histoire. Pour la faire courte, disons que je prends des leçons de tango.

— Ça doit être sympa, non ?

— Je n'en suis pas si sûre.

— Dans ce cas, pourquoi le faites-vous ?

— Mon psy prétend que ça pourrait m'aider à apprendre à suivre un homme.

— Pourquoi ? Ne pas suivre un homme serait un problème, d'après lui ?

Je réponds, l'air morose :

— C'est ce qu'il a l'air de croire, oui.

— Mais enfin... pourquoi ?

— C'est à cause de la façon dont j'ai rompu avec mon fiancé.

— C'était si spectaculaire que ça ?

— Pas du tout. Quand j'ai pris conscience qu'il était un étudiant arriviste, j'ai fait ma valise et je suis venue ici, à Vancouver, sans rien dire à personne. Je ne lui ai même pas laissé une chance de se défendre ou d'essayer de me dissuader de partir. Mon psy prétend que j'aurais dû lui parler. Mais il y a des sujets qu'il vaut mieux ne pas aborder parce que ça ne fait qu'empirer les choses.

— Dommage !

— Qu'est-ce qui est dommage ?

— Que vous ne lui ayez pas fait une scène. Je vois ça d'ici... Je suis sûr qu'avec vous, ça doit faire des étincelles !

— J'aurais dû m'expliquer, c'est sûr. Mais ça n'aurait rien changé. Mes grandes scènes, je me les suis réservées pour plus tard, en privé. Seule avec moi-même.

— En quels termes étiez-vous avec votre fiancé, à l'époque ?

— Je vous en parlerai peut-être quand je serai vraiment, mais vraiment souûle...

— Non, maintenant !

— Après tout, vous êtes mon Sauveur, et je ne serais même pas là pour tout raconter si vous n'étiez pas arrivé à temps... Je vous dois bien ça.

Il dit avec un petit sourire :

— En effet.

— Bon. C'est juste que Mike...

— Votre ex ?

— Oui. Quand on s'est mis ensemble, il s'est intéressé à mon passé.

— Oui ?

— Je me suis dit que c'était le comportement type du mec amoureux qui veut absolument tout connaître de l'autre, jusqu'au moindre détail. Du genre : « Montre-moi où tu t'es fait une coupure au genou, où tu as fait du cheval, où tu dormais quand tu étais petite... »

— Hmm, je vois.

Les yeux de Jon sont particulièrement brillants.

— En fait, il m'utilisait pour approcher ma mère. Nous étions toujours fourrés chez elle. Après les cours à la fac, nous prenions la voiture et nous allions la rejoindre pour le week-end. Je dois préciser que ma mère est une femme très généreuse, toujours prête à aider les étudiants.

— Je vois.

— Quand Mike a commencé à lui cirer les pompes en beauté, j'ai eu le sentiment qu'il était capable de tout, absolument tout pour être dans ses petits papiers. Il faut savoir que ma mère est une scientifique de renom, *la spécialiste des mammifères marins*. Et que Mike faisait ses études dans cette discipline. Moi, j'étais juste la fille de ma mère.

— Je commence à comprendre. Mike se servait de vous pour booster sa carrière ?

Je hoche la tête.

— C'est d'ailleurs ce qui s'est passé. Ma mère l'a aidé tout au long de ses études. Mais il a poussé le bouchon un peu loin. Il a commencé à faire des petits cadeaux à ma mère, des témoignages de gratitude. Ma mère adore ce genre de choses, elle ne se fait pas prier. Des tas de gens lui font des cadeaux. Le problème, c'est que moi, je n'avais droit à rien. Aucun cadeau. C'était absurde. Et j'ai fait une crise de jalousie. Voilà pourquoi je suis partie. Parce qu'il m'a court-circuitée.

— O.K., j'ai compris. Dites-moi, si nous allions goûter à toutes ces bonnes choses... ?

Nous nous levons pour rejoindre le buffet.

Jon joue les mères poules. Il prend une assiette pour moi et commence à empiler dessus des tas de bonnes choses.

— Vous devez absolument goûter à ça ! Et aussi à ça ! C'est Kevin qui a tout fait.

Il a l'air si fier de Kevin que je ne peux m'empêcher de l'envier.

— Arrêtez, c'est beaucoup trop ! Je ne pourrai jamais manger tout ça. C'est très mauvais pour les cuisses.

Il me répond entre deux bouchées :

— Cette année, la mode est aux cuisses dignes de ce nom. Pas aux paires de jambes longilignes qui ont les cuisses à peine plus grosses que le mollet ! C'est à croire qu'elles ont été retouchées sur Photoshop.

Un peu plus tard, après le dîner et plusieurs verres de liqueurs, j'attrape Joey et je l'entraîne dans une *caminata* à travers l'appartement. Un fiasco complet. Puis je m'essaie à quelques *giros*. A l'autre bout de la pièce, Jake m'interpelle, histoire de me charrier un peu.

— Dinah, il existe des solutions pour ce genre de problème. Vous pouvez toujours composer le 800, le numéro d'infos gratuit.

Nous nous divisons en deux équipes et nous jouons aux charades. Lisa veut changer les règles du jeu. Pas question de donner le nombre de mots, la première syllabe, ou d'utiliser le langage des signes et tout le tralala. Ce qu'elle veut, c'est faire son cinéma ! Jouer la scène.

Puis Joey sort de son silence.

— Di, si tu nous faisais une nouvelle démonstration de ce que tu as appris à tes cours de tango ?

— J'ai besoin d'une victime.

Jon se lève.

— Je suis volontaire.

Je rassemble tout mon courage et je me lance :

— Bon, alors la première chose à faire, c'est... euh... de plaquer votre corps sur celui de votre partenaire.

Jon s'exécute aussitôt. Je plante mon regard dans ses yeux dorés et j'ai l'impression de me retrouver face à face avec un couguar. Je finis par baisser les yeux pour regarder mes pieds.

— Maintenant, vous devez juste essayer de me suivre.

Pendant quelques secondes, nous traversons la pièce d'un pas gracieux, heurtant le mur au passage, et nous nous emmêlons les pieds. Nous nous retrouvons par terre, morts de rire.

C'est à ce moment précis que Kevin commence à se sentir mal.

Jon se lève en brossant ses vêtements du revers de la main.

— Je crois que je ferais mieux de partir avec Kev.

Lundi

Lisa m'attrape par la main et me pousse dans mon bureau, puis elle ferme la porte.

— Ça y est, je viens de le faire !

— Quoi donc ?

— Je lui ai dit que je sortirais avec lui.

— Avec qui, Lisa ? Je ne te suis pas...

— Avec Roly, le mec au ciré jaune.

J'ouvre de grands yeux.

— Eh bien... euh... on ne sait jamais, Lisa. Ça pourrait être drôle. On ne doit jamais juger quelqu'un sur sa mise.

Encore que... A mon humble avis, l'apparence est quand même utile pour se faire une première idée !

Lisa plisse le front.

— En tout cas, je l'espère. Pourvu que je ne sois pas en train de commettre une énorme erreur !

— Où allez-vous déjeuner ?

— Chez le Grec de Broadway. C'est lui qui a choisi.

Le Grec... ?

Bizarre, bizarre.

J'ai maintenant une bonne raison de m'inquiéter pour Lisa et ses causes perdues. Au GWI, les causes perdues de Lisa deviennent les nôtres. Il y a ceux qui essaient de sauver le monde sans en avoir l'air, presque en douce, et ceux qui, à l'instar de Lisa, n'hésitent pas à s'impliquer personnellement.

— Donc, tu le crois récupérable ? Tu connais des choses sur sa vie ?

Elle fait la grimace.

— Il aime les blondes plantureuses.

— Et à part ça ?

— Il s'exprime bien. Tu as déjà discuté avec lui ? C'est un vrai gentleman, oui, un gentleman. Si tu fermes les yeux pendant qu'il te parle, tu imagines quelqu'un de très différent. En plus, il ne se laisse pas aller comme certains. Je crois qu'il se lave. Avec du savon.

— C'est déjà ça.

— Voilà pourquoi j'ai cru bon d'accepter ce déjeuner avec lui. Ça ne durera jamais qu'une quarantaine de minutes, je n'en mourrai pas.

— Vous y allez comment ?

— En taxi.

— Qui paie ?

— Il m'a dit qu'il se chargeait de tout.

— Lisa, tu sais que tu es une chic fille.

— C'est ce que Roly n'arrête pas de me dire.

Lisa s'en va, et j'appelle Moira, à Ottawa.

— Passe-moi le poste 22, s'il te plaît.

— Dinah ! J'attendais que tu me rappelles. Tu ne m'as pas laissé le temps de finir mon histoire avec cette syndicaliste. Il a fait pression sur elle, Dinah.

— Qu'entends-tu par là ?

— S'il n'avait pas fait pression sur elle de cette façon, elle n'aurait pas eu de crise cardiaque. Bon sang... je n'arrive même pas à en parler normalement ! Il doit tout contrôler, avec sa bande de voyous. Rappelle-moi demain.

Dès que je raccroche, le téléphone sonne. C'est Rupert. Il appelle de je ne sais où – il y a de la friture sur la ligne. Tout ce que j'entends, c'est : « Eu... messages... je promets que je... », et la communication est coupée brutalement.

Un bip m'apprend que j'ai reçu un nouveau mail. Je clique sur l'icône.

De : Ian Trutch

A : tous les membres du personnel.

Objet : vacances.

Toutes les vacances prévues jusqu'en décembre – y compris celles de décembre – sont annulées compte tenu de la collecte de fonds au Space Centre. Les nouvelles dates de vacances seront examinées et attribuées en fonction des résultats de cette manifestation.

Objet : fournitures de bureau : le contrat avec les fournisseurs de papier recyclé est annulé en raison des coûts excessifs. Prière de trouver des donateurs de papier « normal ».

Objet : dons des employés : vous trouverez dans le fichier A annexé tous les détails sur les nouvelles modalités de calcul. Je propose que le montant des dons soit calculé sur la base du salaire de chacun. Vous trouverez un formulaire à remplir pour permettre à votre banque de retenir le montant correspondant à la source, ce qui nous évitera des pertes de temps.

Objet : café : à partir d'aujourd'hui, seul le café Kona sera utilisé pour la machine à café. Vous êtes tous priés de participer aux frais.

Objet : secrétaire de direction : veuillez me faire parvenir un CV pour votre éventuelle candidature au poste de secrétaire de direction.

J'ouvre le fichier annexé sur les dons des employés. On dirait un document officiel, c'est délirant. Je ne m'arrête pas sur la présentation, mais je suis sûre qu'il inclut un paragraphe sur les premiers-nés.

Tout à coup, je sens mon altruisme s'envoler.

* * *

Jake passe la tête par la porte de mon bureau. Il a l'air tendu.

— Dinah, votre mère est ici.

Il se met à tripoter le bout de sa moustache, ce qui n'est pas bon signe.

— Ah oui ? Elle m'a dit qu'elle n'avait aucune conférence avant la semaine prochaine.

— C'est Trutch qui l'a invitée.

— Quoi ? Mais en quel honneur ?

Décidément, tout le monde réclame ma mère.

— Il voudrait qu'elle présente un documentaire sur Green World et ses projets pilotes. Son but est d'utiliser les médias pour changer l'image de GWI, lui donner un profil plus commercial. Une grosse opération de RP.

— Les RP, c'est mon domaine. Pourquoi ne m'en a-t-il pas parlé ?

— Pour être franc, il a posé des tas de questions sur vous.

— Il remet mes compétences en question ?

— Je ne dirais pas les choses comme ça...

Mon intuition me pousse soudain à dire :

— Jake, j'ai un aveu à vous faire.

Il a l'air perplexe.

— Un aveu ?

— Oui. Asseyez-vous.

Il s'exécute.

— Vous savez que Tod Villiers a quitté la ville ?

— Maintenant que vous m'en parlez, j'ai entendu quelques rumeurs circuler, en effet. Mais je ne les ai pas prises au sérieux.

— Il m'a demandé de déchirer le chèque.

— Le chèque ? Quel chèque ?

Je prends mon courage à deux mains.

— Celui du projet Mudpuddle. Tod Villiers est en faillite.

Jake se frappe le front.

— Seigneur ! Et depuis quand êtes-vous au courant, Dinah ?

— Quelques jours.

— Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé aussitôt ?

— Je gagnais du temps. Tod m'a dit qu'il avait un autre donateur pour le remplacer, qu'il avait discuté avec lui et que ce type était prêt à nous rejoindre.

— De qui s'agit-il ? Vous connaissez son nom ?

— Hamish Robertson.

Jake me regarde d'un air ahuri pendant quelques secondes avant de jurer tout bas.

— Seigneur ! Bon sang ! Nom d'une pipe ! Doux Jésus ! J'ai besoin d'une bonne barre chocolatée...

Je me lève pour le suivre. Il ouvre le tiroir supérieur de son bureau, s'empare d'un Jersey Milk et arrache le papier d'emballage. La friandise disparaît aussitôt dans sa bouche.

— Jake, pour en revenir à Hamish Robertson, je suis certaine qu'il nous fera un don.
Mais Jake est incrédule.

— Dinah, enfin... Dinah ! Depuis dix ans, personne n'a jamais réussi à prendre contact avec lui. Il vit en reclus, c'est l'homme invisible. Vous auriez dû m'en parler tout de suite. Nous sommes dans de beaux draps, maintenant !

* * *

Lorsque je regagne mon bureau, ma mère est déjà là. Elle s'amuse à reconstituer le corps de M. Potatoe Head.

— C'est charmant, cette petite chose... Dis-moi, tu as une mine affreuse, ma fille ! Viens, nous allons manger un morceau en bas de la rue.

Au restaurant, mon estomac déclare forfait. Pendant que ma mère s'attaque à son triple burger de luxe avec des frites et des rondelles d'oignons, je chipote avec ma salade César. Je meurs d'envie d'interroger ma mère sur Hector Ferrer, mais une femme avertie en valant deux, je préfère éviter d'aborder le sujet.

— Il semblerait que ton nouveau petit copain, ce Trutch, ait des projets assez extravagants pour ton organisation, trésor !

— *Mon* Trutch ? Il a dit ça ?

Elle éclate de rire.

— Il a juste dit que « vous vous fréquentiez »... Curieux comme expression, d'ailleurs.
Mon regard glacial est éloquent.

Ma mère lève les yeux au ciel.

— Tu sais parfaitement qu'il ne me viendrait pas à l'idée de me mêler de ta vie privée. Tu es une adulte, Di Di. Je suis sûre que lorsque tu fais des choix, c'est que tu as de très bonnes raisons.

Ce n'est pas tout à fait ce que j'avais envie d'entendre.

— Tu vas le faire, maman ?

— Quoi donc, ma grande ?

— Le documentaire...

Elle tapote soigneusement sa bouche avec sa serviette.

— Veux-tu que je le fasse, ma jolie ?

Comment faire pour lui répondre : « Non. Pour une fois dans ma vie, laisse-moi me débrouiller toute seule. Laisse-moi me prouver que j'en suis capable et que je n'ai pas besoin de ton aide » ?

Un documentaire présenté par ma mère, ce serait génial pour notre organisation, mais pas pour Dinah Nichols.

Elle jette un coup d'œil à sa montre.

— Grands dieux ! Il est terriblement en retard.

— Qui ça, maman ?

— Ton Trutch, ma chérie. Je l'ai invité à se joindre à nous pour régler tous les détails.

— Dis-lui non, maman !

Les mots ont jailli tout seuls de ma bouche.

— Seigneur ! Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

— Renonce à ce projet. Ne le prends pas mal, mais je ne veux pas que tu apportes ton aide à

GWI.

Elle reste silencieuse un instant, jouant avec ses boucles d'oreilles en or tout en scrutant mon visage. Puis elle sourit.

— Je comprends parfaitement, ma grande. Vraiment. C'est ta vie, ton travail, et tu ne veux pas que je m'en mêle. Tu as besoin de tester tes capacités.

Pourquoi faut-il qu'elle soit si compréhensive ?

— Je sais très bien que tu serais la plus qualifiée pour nous dépanner, crois-moi... C'est juste que... tu es ma mère... et ce n'est pas toujours de tout repos.

Elle éclate de rire.

— Je sais, je sais. Ma pauvre chérie, j'ai l'impression que ça risque de contrarier ton... Trutch. C'est fou ce qu'il peut être obstiné ! Alors, que veux-tu que je lui dise ?

— A toi de voir. Mais ne lui dis surtout pas que je t'ai demandé de ne pas le faire ! Il risquerait de me virer. C'est pour ça qu'il est ici, maman, pour virer des gens.

— Tout ça me paraît un tantinet radical. Mais n'oublie pas, Dinah, il y a une quantité de postes merveilleux auxquels tu pourrais prétendre, dans cette société. Si tu te décides à foncer, tout est possible pour toi. Et si jamais la situation empirait, tu pourrais toujours me donner un coup de main... Ah, le voilà qui arrive ! Le mieux est de ne prendre aucune décision dans l'immédiat. Ça me paraît plus raisonnable. Je le lâcherai en douceur le moment venu.

Je pique une crise de fou rire. De toute sa vie, jamais ma mère n'a laissé tomber un homme en douceur. Elle est plutôt du genre à rompre vite fait bien fait. Clic-clac !

Ian s'assied à notre table. C'est la première fois que je les vois ensemble. Il m'a court-circuitée pour la rencontrer, mais lui aussi a l'air de se méfier d'elle. Un peu comme s'il se sentait menacé.

Ma mère s'empresse de rompre la glace.

— Ian, j'étais en train de dire à Dinah : « Crois-tu que ton Trutch aimerait faire un peu de bateau, ou est-il du genre à préférer la terre ferme ? »

J'ai déjà vu ma mère jeter le gant à quelqu'un. Mais de façon aussi directe, jamais.

— Du bateau... ? Oui, un peu.

— Je sais bien que c'est une journée de travail pour vous tous, mais la ville me rend affreusement claustrophobe. Que diriez-vous d'une balade en mer cet après-midi ? J'ai un peu de temps de libre, et il fait assez beau.

En réalité, il fait un vent à décorner les bœufs, avec un mélange de soleil et de nuages, l'océan est un peu agité, mais rien qui puisse effrayer ma mère. Elle en a vu d'autres.

— Et nous pourrons parler du documentaire ?

Ma mère hoche la tête (elle a fort heureusement la bouche pleine).

— Quel genre de bateau avez-vous ?

— Une embarcation solide, totalement fiable.

Je vois une lueur de malice dans ses yeux.

— Il faudrait que je me change...

— Naturellement.

Elle consulte sa montre.

— Quarante minutes, ça vous va ? Qu'en dis-tu, Di ? Nous avons une tenue de secours, si besoin est.

— Bien sûr.

Je m'amuse comme une petite folle. Peut-être un peu trop.

Ma mère lui donne tous les détails, l'endroit précis où le bateau est amarré et le chemin pour y

arriver. Nous nous donnons rendez-vous devant le bateau.

Je me rue hors du bureau pour prévenir les gens que je serai absente tout l'après-midi, mais ils sont tous réunis devant la machine à café, en cercle autour d'Ash.

Elle porte un sari vert émeraude et ses éternelles lunettes aux verres épais. On dirait la déesse Shiva ! Enfin, une Shiva myope et en mode destruction.

Elle parle en faisant de grands moulinets avec ses bras.

— Je ne bois pas de café, moi. Je bois du thé. Je ne vois pas pourquoi je paierais pour le café hawaïen préféré de Ian Trutch ! Et si lui a droit à son café préféré, je veux aussi mon thé préféré, du Darjeeling ou du Ceylan. Ce type ne me fera pas débourser un penny de plus ! Je sais très bien quel budget il s'est alloué pour ses dépenses personnelles, les reçus passent entre *mes* mains. C'est la GWI qui entretient sa voiture et qui lui rembourse la moitié de ses repas. Non mais, pour qui se prend-il ?

Ash fait des progrès. C'est bien la première fois qu'elle se plaint en public, face à de vrais gens.

* * *

Lorsque Ian se pointe sur les docks, avec sa veste bleue de marin, son pull de pêcheur en tricot crème, son pantalon blanc et sa casquette de capitaine, j'en reste bouche bée. Il a une bouteille à la main. Dès qu'il me voit, il la brandit comme un trophée.

— C'est du champagne ! Un excellent cru pour naviguer.

Du coup, je me demande sur quel genre de bateau il a pu servir. Le *Dilettante* ?

Il ralentit le pas en s'approchant du bateau de ma mère. Je fais un gros effort pour chasser mon sourire.

— C'est ce bateau ?

Le bateau de ma mère est un vieux Bristol Channel Cutter de huit mètres cinquante, un laboratoire flottant bourré de matériel de détection des baleines, des dauphins et des phoques. Il est entièrement dédié à la science.

— Bienvenue à bord, Ian. Je vais vous faire un peu de place. Attention, c'est mouillé, là. Oh non, ne vous asseyez surtout pas là, mon étudiant a démonté le moteur et je crains qu'il n'y ait de la graisse par terre. Si jamais vous tachiez ce splendide pantalon, je m'en voudrais ! Tenez, écartez-moi un peu ces cordages... Je sais, ils sont un peu pourris, un peu de fuel a été malencontreusement renversé dessus. C'est du champagne ? Di, ma chérie, emporte cette bouteille en bas et trouve-nous un verre, tu veux bien ? Personnellement, je n'en prendrai pas maintenant, mais tu pourrais en servir un verre à Ian.

Ma mère a toujours veillé à la stricte application de la règle « Pas d'alcool à bord », pour la sécurité de ses étudiants.

Ian se glisse tant bien que mal dans un recoin minuscule pour s'asseoir dans le peu d'espace qui lui reste, et il s'enduit le visage de produit solaire. Ma mère démarre le moteur. Je descends avec la bouteille et je me mets en quête d'un verre qui fasse l'affaire. Il y a des gobelets en plastique cabossés, mais qui ont l'air relativement propres. Je fais sauter le bouchon et je verse un peu de champagne, puis je remonte pour donner le gobelet à Ian. Il s'en empare et commence à prendre la pose, comme s'il faisait un soleil radieux alors qu'autour de nous, le temps se gâte à la vitesse grand V... Nous longeons False Creek en direction de English Bay, au ras de l'eau qui est en train de virer du bleu au gris. Des vagues commencent à se former et le bateau se met à tanguer. La proue se soulève avant de retomber avec fracas sur l'eau.

Lorsque ma mère et moi sommes à bord de ce bateau, nous n'avons pas besoin de parler pour nous comprendre. Nous lisons chacune dans les pensées de l'autre. Elle arrête le moteur et je hisse la

grand-voile. Puis elle s'empare du gouvernail et nous nous mettons brusquement à fendre l'eau sous la poussée du vent qui s'engouffre dans les voiles. Le bateau s'incline déjà de quarante-cinq degrés. Je hurle en direction de Ian :

— Allez à tribord. Nous avons besoin de lest, là-bas.

Il a l'air totalement ahuri.

— A tribord ? Vous voulez dire là, à droite ?

Il se met à ramper et parvient à se hisser sur le bord du bateau. Son gobelet roule sur le pont et passe par-dessus bord. J'observe Ian tandis que son bronzage est en train de prendre une vilaine couleur verdâtre. Nous sommes au beau milieu de la baie, à présent. Les rares voiliers arrivés avant nous s'empressent de regagner la côte.

Tout à coup, un vent de travers fait vibrer le bateau. Ma mère donne du mou dans la voile qui commence à battre dans tous les sens. Le bateau est devenu un cheval sauvage qui se cabre.

Ian s'est remis debout, mais il glisse et dérape à chaque pas.

— Dinah, y a-t-il des toilettes sur ce truc ?

Je fais un geste vers l'écouille. Il glisse en arrière, se retourne et heurte de plein fouet le bord du bateau. Il est pris d'un violent haut-le-cœur.

Ma mère jubile.

— Di Di, il faut hisser le spi. Attache ce pauvre homme au mât avant qu'il ne tombe par-dessus bord ou qu'il lui arrive malheur.

Je dis à Ian de descendre. Sans se faire prier, il se dirige tant bien que mal vers l'écouille en s'accrochant à tout ce qui lui tombe sous la main pendant que ma mère et moi hissons le spi.

Aussitôt, le bateau se met à glisser sur les vagues. Nous faisons demi-tour pour regagner le port. Dès que le bateau est immobilisé à son point d'ancrage, Ian refait surface et saute sur le quai en essayant de reprendre de l'assurance.

— C'est très différent de l'Atlantique. Dans l'océan Atlantique, je n'ai aucun problème.

Mais bien sûr, Ian. Je n'en doute pas une seconde...

Mardi

Les mésaventures de Ian sur l'eau font le tour de la boîte. Lisa entre dans mon bureau et se met à chanter en sourdine :

— C'est moi, Popeye, le marin... Beurk ! Je vis dans une poubelle... Beurk !

On frappe à la porte. Ian passe la tête par la porte.

— Je vous dérange ?

Lisa répond :

— Non. J'allais partir...

Ils inversent les rôles. Lisa sort en me faisant un petit signe et Ian entre, l'œil assassin.

— Dinah, je dois m'absenter un moment. Quand les ouvriers passeront, peux-tu les recevoir à ma place ?

— Les ouvriers ? Quels ouvriers ?

— C'est pour mon nouveau bureau, au troisième étage.

— Ton... bureau ? Mais...

— Viens avec moi, je vais te montrer ce qu'il y a à faire.

Je suis impatiente de savoir de quoi il retourne. Je le suis jusqu'à l'entrée de l'immeuble et je monte un étage en n'arrêtant pas de jacasser. Lorsque nous atteignons le troisième, je me rends compte que les bureaux d'import-export de Caloo, qui occupaient cinquante pour cent de l'étage, ont disparu.

— Mais où sont-ils passés ? La semaine dernière encore, leur boîte faisait un malheur...

— Plus maintenant.

Je suis Ian le long des couloirs et je passe la tête dans un dédale de pièces minuscules, toutes à l'abandon. Ils n'ont laissé derrière eux que des moutons de poussière et des papiers éparpillés un peu partout. Dans le bureau principal, j'aperçois un canapé avec une housse de velours verte à demi dévorée par les mites.

Ian rajuste sa cravate dans le reflet de la fenêtre.

— En résumé, je leur ai donné comme instruction de tout abattre, en ne laissant que les murs porteurs. Tu devras veiller à ce qu'ils ne perdent pas de temps – je devrais dire *mon* temps – à fumer et à traînasser.

Son temps ? Je doute fort qu'il règle la note de ce chantier avec ses propres deniers. C'est la GWI qui perd son temps, dans cette histoire !

— Ton bureau va occuper toute la moitié du troisième étage ?

— La GWI a un problème d'image, et j'ai l'intention d'agir pour y remédier. On se voit ce soir ? Pour le dîner ?

Je secoue la tête.

— Tu n'as pas besoin de respirer un peu ?

— Je préfère dîner avec une jolie femme plutôt que dîner seul.

Ben voyons ! Je commence à voir le topo. Je suis une sorte de poupée, tantôt assise à sa table, tantôt allongée près de lui dans son lit pour combler un vide.

Mais il m'embrasse les mains et, du coup, j'accepte. J'irai dîner avec lui à condition que nous allions dans ce nouveau restau chic spécialisé dans la nouvelle cuisine pour stars de cinéma. Vous avez droit à une lamelle de carotte, une feuille de laitue, une endive, une pointe d'asperge, une fine tranche de blanc de canard saupoudrée de truffe râpée, après quoi on vous demande un paquet de fric qui permettrait à lui seul de payer à un étudiant un an d'études à l'université ! Toutes ces « sorties » vont finir par me faire prendre du poids.

Il s'empresse de partir. J'attends une minute avant de redescendre au deuxième étage et je frappe à la porte d'Ash. Elle m'a envoyé un e-mail tout à l'heure pour me dire de passer la voir. Lorsque j'ouvre la porte, elle me lance d'un ton rogue :

— Ah... c'est toi... !

Elle fouille dans une pile de paperasse.

— Qui est allé à la Conférence sur les déchets urbains, à Seattle ?

— Cleo.

— Et à celle de Wickaninnish ?

— Pardon, tu disais... ? La Conférence de... de... Wickaninnish ?

— Oui. A Long Beach. J'ai les justificatifs, mais aucun nom n'apparaît.

— Euh... eh bien, c'était moi. Avec... Ian Trutch...

Disons que nous avons longuement conféré, au sens large du terme.

— D'accord. Ian Trutch m'a donné pour instruction de t'informer que l'indemnité sera désormais de vingt dollars pour toutes les conférences qui se tiennent en dehors de la ville. Tous les participants qui dépasseront ce budget devront sortir leur portefeuille pour régler la différence. C'est valable pour tout le monde. Ah... autre chose ! Nous ne pouvons prendre en charge qu'une partie des frais d'hôtel pour les visiteurs étrangers qui participeront à la collecte de fonds du Space Centre.

— Quoi... ? Mais tout est déjà organisé. Je suis censée faire quoi ?

— Ian pense que les Centres d'hébergement des Jeunes Chrétiens proposent des prix intéressants.

Je tombe des nues. J'essaie d'imaginer ce que ça pourrait donner... Mais Ash me dit d'un ton sec :

— Ce sont les ordres. Apparemment, les choses ont mal tourné pour ton donateur, ce Tod Villiers.

Elle devrait quand même savoir que ce qui ne marche pas pour l'un de nous ne marche pas pour l'ensemble de la GWI.

Mercredi

J'ai quinze minutes d'avance pour ma leçon de tango. *Los Tangueros* est désert. Debout sur le palier métallique, je tape comme une sourde à la porte, mais il n'y a personne. En tout cas, personne ne répond. Je m'assieds en haut des marches et je décide de lui accorder un nouveau sursis de cinq minutes.

Un van Ford de couleur bleue s'arrête, et Victoria saute du véhicule. Elle grimpe les marches en courant.

— Désolée, Hector ne viendra pas ce soir. Il est...

— Souffrant ?

Elle jette un coup d'œil vers le van.

Incrédule, je descends les marches et je m'approche du véhicule. Il n'y a personne sur le siège avant. J'ouvre la porte arrière, et qui vois-je ? Hector, affalé de tout son long sur le plancher recouvert de moquette, qui ronfle comme un moteur d'avion. Il pue l'alcool. Je suis à deux doigts de le réveiller et de le flanquer dehors, mais Victoria me crie :

— Laissez-le ! Il doit dormir pour récupérer. Je suis vraiment désolée.

Je proteste.

— J'ai fait tout ce chemin pour avoir mon cours et voilà que mon prof se prend une cuite. Super !

— Si vous voulez, je peux le remplacer, et je vous ferai 50 % de réduction pour vous dédommager. Nous pourrions revoir les pas qu'il vous a déjà appris.

Je réfléchis un instant à son offre. Victoria n'en finit pas de s'excuser pour lui, la pauvre ! Et puis, comme j'ai pris la peine de venir ici...

— Bon, d'accord.

Je suis déçue, mais finalement, Victoria se révèle être un « cavalier » bien moins stressant qu'Hector. Et leurs méthodes pédagogiques sont à l'opposé l'une de l'autre. Elle me déclare d'entrée que nous avons tous plus ou moins de talent, et que le talent doit s'éduquer et non éclater soudain en pleine lumière.

Après le cours, je dis à Victoria :

— J'aimerais en savoir plus sur Hector.

— Que voulez-vous savoir ?

Si j'en crois sa réponse, je ne suis pas la seule à poser ce genre de questions sur lui.

— Je ne sais pas... Où il est né, par exemple. Et quelques infos sur sa vie... Ça ne doit pas être simple de venir d'Argentine avec tout ce qu'il s'est passé dans ce pays. Je veux dire, Hector était une figure populaire, il a écrit *Scarlet Tango* pour faire entendre sa voix. C'est un air connu dans le répertoire du tango. Hector est un artiste. Il a dû subir... enfin, vous voyez ce que je veux dire, les artistes n'avaient pas une vie facile à cette époque.

Elle me regarde d'un air soupçonneux.

— Soyez prudente.

Après un instant d'hésitation, je finis par lui dire :

— Ecoutez, Victoria, quand je donne à quelqu'un soixante dollars pour une heure de cours,

j'estime avoir le droit d'en savoir un peu plus.

— Bien sûr. C'est juste que... il y a certaines choses de son passé qu'il n'aime pas aborder.

— Rupert était sur le point de m'en parler, mais finalement, il ne l'a pas fait.

— Je vois.

Tandis qu'elle remballe ses chaussures dans son sac, je vois bien que son attitude envers moi a changé. Elle se ferme comme une huître.

— Si cela vous intéresse à ce point, vous devriez peut-être lui en parler directement...

Ça ressemble à un défi.

— C'est ce que je vais faire. Et merci pour la leçon.

Jeudi

— Passez-moi le poste 22, s'il vous plaît.

C'est une voix d'homme qui répond.

— Qui demandez-vous ?

— Moira Kelly.

L'homme demande d'un ton rogue :

— C'est un appel professionnel ou privé ?

— Professionnel.

— C'est surprenant !

— Pourquoi ?

— Les coups de fil personnels de Moira étaient beaucoup plus nombreux que ceux d'ordre professionnel. C'est pourquoi elle ne travaille plus ici, d'ailleurs.

La gorge sèche, je raccroche.

Jake est sur le seuil de ma porte. Il me lance :

— Rendez-vous au Notte, après le boulot.

* * *

Au Notte, je suis incontestablement le centre d'intérêt de la soirée.

Ida me lance :

— Tu es idéalement placée pour nous aider, Dinah. Même si tu dois attacher Ian Trutch aux pieds de ton lit et le torturer pour qu'il lâche le nom des gens licenciés, fais-le ! Je n'en parlerai à personne. Je peux même te prêter un fouet si nécessaire.

Cleo ouvre de grands yeux.

— Un fouet ? Je ne t'aurais jamais crue capable de ça !

Ida appuie sur son gâteau qui baigne dans le marasquin.

— Pourquoi faut-il que les jeunes croient toujours que ce sont eux qui ont inventé le sexe ?

Fran soupire.

— Lorsqu'on n'a rien fait depuis si longtemps qu'on a oublié ce que c'était, on a *l'impression* que ce sont eux qui l'ont inventé !

Jake s'impatiente.

— Revenons à nos moutons ! Dinah, je vous écoute.

— Si j'arrive à mettre la main sur ce Robertson, je suis certaine de pouvoir le convaincre de faire une donation. Vous connaissez mon palmarès...

— Vos méthodes ne sont pas toujours très orthodoxes, mais c'est vrai que vous avez accroché quelques beaux poissons ! Ça ne fait pas l'ombre d'un doute.

Lisa intervient.

— C'est sûr. Mais avec celui-là, ce n'est pas gagné !

— Je suis certaine que j'arriverai à l'approcher.

Jake soupire.

— Je travaille à la GWI depuis sa création. Je n'avais jamais vraiment réfléchi au déroulement de ma carrière.

Fran, qui a l'air très déprimée ces derniers temps, lâche :

— Le déroulement de votre carrière... ? L'expression est jolie, mais la réalité est autrement plus sordide. Je ne peux pas me permettre d'être virée. Qui pourrait me réembaucher dans cette société sexiste et anti-vieux ? Je ne vais pas me mettre à faire du yoga et des massages... Et avec tout ce que j'ai à payer, les appareils dentaires de mes enfants, les mensualités pour la voiture et la maison, et tout le tintouin, que voulez-vous que je fasse ? Ça ne s'arrête jamais.

Jake s'en mêle.

— Le bruit court que la région recherche des conseillers pour l'évacuation des eaux usées...

Cleo l'interrompt.

— Oubliez ça, Jake ! Ce n'est pas du tout pour vous. Cela dit, ce serait mieux que d'avoir à déménager dans une autre ville.

Jake fait la grimace.

— N'oubliez pas que j'ai des pensions alimentaires à verser...

Fran lui tapote l'épaule.

— Vous faites partie des types bien qui n'oublient pas de payer. Ce n'est pas comme quelqu'un de ma connaissance qui investit tout son salaire dans le silicone.

Jake demanda :

— Et vous, Ida ? Que ferez-vous si jamais vous êtes licenciée ?

— Moi ? Je crois que je partirai en croisière pour me trouver un riche mari. S'il y a une chose que j'ai apprise, qu'on soit viré ou pas, c'est qu'il faut profiter du moment présent !

— Et vous, Lisa ?

Elle sourit.

— J'ai envisagé de monter ma propre affaire.

Tous les visages se tournent vers elle. Fran est la plus curieuse.

— Quel genre d'affaire ?

— Je ne sais pas encore.

Cleo demande :

— Tu as les capitaux de départ ?

Lisa reste très sereine.

— Non. Mais j'ai confiance.

Fran marmonne :

— Comme nous tous ici...

Lisa continue sur sa lancée.

— Mais vous savez quoi ? Je n'ai vraiment pas envie de lâcher ce boulot. J'adore mon boulot !

Tout le monde soupire en chœur. J'essaie de nouveau de les rassurer.

— Je suis sûre et certaine de pouvoir approcher notre futur donateur.

Samedi

Un vrai matin d'hiver. Je jette un coup d'œil dans mon placard. Le moment tant redouté est arrivé. Je ne peux plus reculer. Je tends la main pour l'attraper.

— Espèce de sale bête !

Je parle de l'aspirateur.

Ce n'est pas un aspirateur ordinaire, c'est un cadeau de Noël de ma mère, un engin de haute technologie d'origine allemande au nom imprononçable, ce qui se fait de mieux. Je l'extrais de sa cachette.

Au fait, est-ce que je vous ai dit que je déteste les tâches ménagères ?

Quand j'utilise mon aspirateur, c'est comme si je me battais avec un éléphant doublé d'un taureau. Il a sa vie et moi la mienne, mais il faut voir comme il aspire ! J'ai à peine repéré une boucle d'oreille perdue depuis belle lurette dans un coin de mon appart qu'il l'a déjà avalée... Après, je suis obligée de fouiller pendant des heures dans le sac à poussière pour la récupérer.

Mais je ne peux plus reculer. J'ai invité Ian à dîner chez moi, alors il faut bien que je fasse le ménage. Ça va me prendre la journée, car il faut que je le passe dans tous les recoins : dans la salle de bains, derrière l'évier, sur les plinthes et même au plafond, pour les minuscules toiles d'araignée ! Il faut aussi que je pense à changer les draps et les serviettes de toilettes de la salle de bains. J'ai intérêt à sortir les plus belles. Ensuite, je parfumerai la pièce pour chasser l'odeur de curry. Si jamais Ian se met à fouiner dans mes tiroirs et dans mes placards pendant que je regarde ailleurs, il faut que je lui montre quelle merveilleuse femme d'intérieur je suis ! Que j'assure mes arrières et que je l'amadoue.

La sale bête se met à geindre et à rugir tandis que je la traîne dans tous les recoins de l'appartement. Mais j'entends quand même la sonnerie du téléphone.

Super.

Sauvée par le gong.

J'éteins l'engin et je me précipite pour répondre. Toutes les occasions sont bonnes pour ne pas passer l'aspirateur... Je suis si reconnaissante à mon correspondant de m'appeler que je décroche en disant :

— Qui que vous soyez, vous venez de me soustraire à un destin pire que la mort.

Une voix sifflante me répond :

— Tes seins sont comme deux petits tas de *spanakopita* bien ronds et bien fermes...

— Ecoutez-moi bien, monsieur le Pervers Téléphonique. N'avez-vous donc rien de mieux à faire que de prendre votre pied avec moi et vos plats grecs ? Vous devez bien avoir une occupation, un boulot... une vie ?

— Oui, toi. Je veux passer mon temps avec toi.

Tout à coup, j'ai une idée.

— Ecoutez, vous pourriez ouvrir une boulangerie porno, par exemple, où tous les articles seraient obscènes et cuits avec la forme de certaines parties du corps...

— Ce sont les parties de *ton* corps que je veux.

Je raccroche. Je n'ai même pas eu le courage d'essayer d'utiliser le sifflet, en admettant que je l'aie trouvé. Ce pauvre mec me fait de la peine avec son obsession.

Je rallume cette saleté d'aspirateur et je me remets au travail. Mais le fil s'est enroulé autour de mes pieds et je m'évertue à le démêler en jurant comme un charretier. C'est alors que Joey fait son apparition sur le petit balcon et frappe au carreau.

J'éteins de nouveau l'aspirateur pour lui ouvrir. Armé de son éternelle tasse de café et d'un exemplaire de *Variety*, il se fraye un passage jusqu'au centre du salon.

— C'est bien ce que je vois, là, devant moi ?

Je hoche la tête d'un air fataliste, tout en fixant des yeux l'engin en inox qui me veut du mal.

— Doux Jésus, voilà Dinah Nichols qui passe l'aspirateur ! Je dirais même qui fait le ménage !

Qu'on alerte les médias, qu'on appelle CNN... C'est pour ce beau Ian Trutch, c'est ça ? Tu l'as invité dans ton dépotoir, juste toi et lui ? A moins qu'il ne s'agisse d'une petite sauterie intime d'une cinquantaine de personnes ?

— Joey...

— Je sais, je sais. Va te faire voir ailleurs, Joey, c'est bien ça que tu voulais me dire ? Alors dis-le-moi en face, je ne vais pas me vexer pour autant.

Mais plus je l'observe, plus je me dis que jamais je ne l'ai vu aussi blessé. Ou alors c'est un comédien de première !

Je prends une voix plaintive.

— Joeeeeey... J'ai prévu une petite soirée entre couples. Deux couples d'*hétéros*.

Joey lève le doigt comme pour attirer l'attention d'une personne imaginaire.

— Garçon ! Une double lobotomie *on the rocks*, s'il vous plaît !

Je continue de le fixer. Il murmure :

— Je serai sage comme une image. Tu ne sauras même pas qu'il y a un homo dans la maison.

Je pousse un soupir résigné.

— Le dîner est à 20 heures.

— Et qui est l'autre couple ?

— Cleo et Simon.

— Tiens donc ! Elle non plus ne m'a rien dit sur ce dîner, cette garce. Ma parole, c'est une conspiration.

— Mais pas du tout. Bon, il va falloir apporter du vin. Un petit mousseux bien frais pour aller avec les hors-d'œuvre. C'est toi qui serviras les gens parce que moi, je serai dans la cuisine à travailler comme une bête pour vous concocter un dîner de rois à trois plats !

— Dinah, tu es juste censée essayer une voiture, pas lui demander de se garer à vie dans ton parking à deux places...

— Tu sais, on ne sait jamais ce qui peut se passer dans la vie, et à quel moment une mangeuse d'hommes peut tomber amoureuse. Et je parle d'*expérience* ! Bref, j'ai besoin d'une excuse pour faire mon ménage.

— Eh bien, sache que tu ne l'A-I-M-E-S pas, crois-moi !

— M'as-tu entendue dire une chose pareille ? Je n'ai jamais dit ça.

— Sauf que tu fais aussi la cuisine au lieu de décrocher ton téléphone et d'appeler le traiteur le plus proche...

Il a l'air contrarié.

— Je suis une très bonne cuisinière, quand je veux. La semaine dernière, j'ai fait un goulasch pour Mike et Dawn.

— Dinah chérie ! *Eux*, tu peux les empoisonner à ta guise, ce n'est pas grave.

— Je sais cuisiner.

— Mais bien sûr, ma belle.

— Très bien. Si tu as décidé de me casser les pieds toute la journée, autant filer tout de suite à la cuisine. Tu y trouveras tous les ingrédients qu'il te faut. Allez, au boulot !

Joey change de tête. Il est tout content. Il pose sa tasse de café et son exemplaire de *Variety* sur la table de la salle à manger, remonte ses manches et s'en va dans la cuisine faire l'inventaire.

Je ne suis pas une mauvaise cuisinière. Vraiment. Mais il se trouve que Joey cuisine mieux que moi, c'est tout. Il est même champion, un vrai chef quatre étoiles ! Comme il se plaît souvent à le dire aux gens, être acteur signifie souvent être au chômage, ou serveur, ou encore promener des chiens,

faire la plonge, jouer les télégraphistes, faire l'amour par téléphone, ou du strip-tease et bien d'autres rôles encore qu'un acteur doit travailler en plus de ses petits boulots de comédien. Et entre autres, être assistant d'un grand cordon-bleu.

Je lui passe donc la main. Refuser serait une folie.

Il s'empare de mon bon vieux morceau de rosbif et le transforme en plat méditerranéen juste en le frottant avec du romarin, de la sauge, de l'ail, du sel et du poivre. Puis il fait saisir la viande à l'huile d'olive dans une grande poêle posée sur la cuisinière. Côté salade, il ajoute quelques tranches d'orange sanguine et de lamelles d'oignons minces comme des feuilles de papier à cigarette. Il transforme les pommes de terre en purée en ajoutant de la crème aigre et du parmesan, et nous descendons à nous deux tout le vin avec lequel il était censé cuisiner.

Lorsque Ian, Cleo et Simon arrivent, tout baigne !

J'attrape Simon dès qu'il entre et je l'emmène dans ma chambre.

— Hé là... Depuis le temps que j'attendais ça, mon chou ! C'est cool.

— Décidément, toujours le même, Simon Larkin. C'est bon de savoir que certaines choses ne changent jamais. Mais ce n'est pas pour te dire ça que je t'ai traîné jusqu'ici !

— Pas de problème...

— Il faut absolument que nous tentions une nouvelle infiltration.

— Ah oui ? D'accord. Dis-moi juste où et quand, et je serai là avec tout mon matériel, trésor.

* * *

Je n'ai aucun souvenir de ce dîner. Je ne me rappelle pas avoir mangé quoi que ce soit ni même servi les plats. En revanche, je me souviens très bien de ce qui s'est passé après. Nous avons fini par jouer au poker avec de l'argent, du vrai. Et Ian nous a tous plumés.

Après le départ des autres invités, Ian me demande :

— Tu veux bien que je reste ici, cette nuit ?

Mais il est déjà en train de déboutonner sa chemise et de prendre la direction de ma chambre.

Il rampe jusqu'au fond de mon lit et m'attire tout contre lui, me caresse les cheveux pendant quelques secondes et sombre dans le sommeil.

Fascinée, je l'observe en me demandant si je parviendrai un jour à m'endormir aussi vite.

Juste au moment où je commence à sombrer, moi aussi, j'entends qu'on gratte à la porte de derrière. Je me dis que ce doit être Joey, mais quand j'ouvre, je me trouve nez à nez avec Mike, sans la fée Clochette. Il est tellement ivre qu'il est obligé de s'appuyer au pilier, en haut des marches.

Il bredouille de sa voix d'ivrogne :

— Di, tu ne peux pas savoir comme je suis content de te trouver chez toi.

Puis il crachote par terre.

Je sens bien que quelque chose se cache derrière ces mots. Une impatience, un espoir... ?

— Ce que tu peux être belle !

Je n'en dirais pas autant de lui. Sa barbe de trois jours lui donne des airs de dépravé, comme s'il venait de passer des journées entières à faire la noce et ressentait soudain le besoin de rentrer chez lui.

Je lui crache à la figure :

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ? Tu ne peux pas rester.

Je fais marche arrière et je pousse la porte derrière moi.

— Tu vas me faire le plaisir d'aller retrouver ta petite femme sur-le-champ !

— Nous avons commis une erreur. Nous n'aurions jamais dû nous séparer, toi et moi. Et je n'aurais jamais dû épouser... euh... Dawn.

Il titube dangereusement.

J'adresse une petite prière silencieuse pour qu'il ne vomisse pas devant ma porte.

— Mais tu es *marié*, Mike ! Il est trop tard pour avoir des doutes.

Il lâche d'une voix mal assurée :

— Nous pouvons quand même nous voir, non ? Nous habitons tout près l'un de l'autre.

— Bien sûr. Nous pouvons nous voir en faisant un tour au supermarché. Mais jamais plus nous ne jouerons aux auto-tamponneuses avec nos caddies, alors autant oublier tout ça. C'est du passé. Rentre chez toi retrouver Dawn, et ne lui dis surtout pas que tu es venu ici. Elle doit se demander où tu es passé... Il est plus d'1 heure du matin !

— Elle se fiche pas mal de moi.

— Ah bon ? J'ai beaucoup de mal à te croire.

— C'est la vérité.

Le voilà qui essaie, mine de rien, de franchir ma porte. Je continue de bloquer le passage tandis qu'il se rapproche de moi d'un pas chancelant.

— Elle a un problème.

— Quel genre de problème ?

— Un truc de bonne femme.

— Voilà une explication lumineuse, Mike !

— Elle refuse de faire l'amour avec moi.

La garce qui sommeille en moi se réjouit.

— Je dirais plutôt que c'est à la fois un truc de bonhomme et de bonne femme... Mais ce n'est pas de ma compétence, Mike. Moi, je m'y connais seulement en bonnes œuvres et tu ne figures pas sur ma liste.

— Tu es dure avec moi. Mais je t'assure que ça vient d'elle. Elle a des tas de problèmes.

Ça me rappelle quelque chose.

Pour lui, les problèmes viennent toujours des autres. Ce n'est jamais sa faute.

J'essaie de prendre l'air sage, façon mère de famille.

— Il va falloir que vous régliez ce problème entre vous. Les autres ne peuvent pas le faire à votre place.

Il se met à geindre.

— C'est *toi* que je veux, Di.

Je ne réponds rien.

— Tu te souviens du jour où nous avons fait l'amour dans ton ancienne chambre, l'an dernier ?

Je m'en souviens très bien, mais je suis bien la dernière personne sur cette Terre qui soit prête à l'admettre. Car par la suite, je m'en suis voulu à mort.

— Non, pas du tout ! Maintenant, Mike, il est temps de partir.

— Pourquoi ? Tu attends quelqu'un ?

— En fait, j'ai des invités chez moi.

— Tu es en robe de chambre... C'est un mec ! C'est forcément un mec. C'est bien ça ?

— Une fille, un mec ou une chèvre, peu importe ! De toute façon, ça ne te regarde pas. Va-t'en ! J'essaie de le pousser vers l'escalier, mais il est trop lourd. Il résiste.

— C'est fini, Mike.

C'est alors qu'il perd la tête. Il s'approche de moi en titubant et commence à ôter son pull. Puis il envoie promener son T-shirt. Au moment où il s'apprête à ouvrir la fermeture à glissière de son pantalon, j'entends un bruit à l'intérieur de mon appartement. Je me mets à aboyer :

— Qu'est-ce que tu fabriques ? Tu vas attraper une pneumonie. Remonte-moi ce pantalon !

— Je ne partirai pas d'ici !

La colère me prend.

— Tout ce cirque pour moi... Maintenant, tu vas me faire le plaisir d'arrêter de te comporter comme un bébé.

— C'est qui, ce mec ? Dis-moi qui c'est.

Je commence à devenir carrément hystérique. Je lui hurle à la figure :

— C'est le nouveau P.-D.G. de la GWI. Voilà ! Tu es content ?

Il se met à se pavanner et à prendre une voix haut perchée pour m'imiter.

— Le P.-D.G. ! C'est le nouveau P.-D.G. de la GWI. *Gloria* !

Je serre les dents.

— Si tu ne t'en vas pas, j'appelle Dawn et je lui dis que tu es ici.

Mike se suspend à mon cou.

— Non, ne fais pas ça !

Il a au moins une tête de plus que moi, et il est costaud.

— Dinah, nous nous sommes toujours bien entendus...

J'échappe à son étreinte.

— Ça se passe bien à l'université ? J'aimerais que tu m'en parles.

— Moi pas ! Je veux que nous parlions de *nous*.

— Il n'y a pas de nous. Il y a toi et Dawn, et je vais lui téléphoner de ce pas pour lui dire de venir te chercher. Je n'aimerais pas que tu tombes à plat ventre dans un fossé et que tu te noies dans deux centimètres d'eau ou un truc de ce genre. Au fait, est-ce que Dawn conduit ?

Le vrai fond de ma pensée, c'est : « Est-ce que ta petite fée a les jambes assez grandes pour atteindre les pédales ? »

J'entends un clic derrière moi. Je me fige sur place en regardant la porte s'ouvrir : c'est Ian. Il porte ma robe de chambre chinoise de soie bordeaux et ambre ainsi qu'une paire de socquettes noires qui lui arrivent à mi-mollet. On entrevoit une forêt de poils noirs sur sa poitrine, et à ce moment précis, je prends conscience que Ian, dans cette tenue, est un peu chétif, physiquement parlant. Et la robe de chambre de soie n'arrange pas les choses.

Je fixe le plancher. C'était une chance unique pour moi de le voir me faire une scène et jouer les héros, mais au lieu de cela, que fait-il ? Il se pointe sur le seuil de la porte déguisé en comptable travesti ! Je voulais qu'il rende Mike jaloux, pas qu'il le fasse se rouler par terre de rire !

Je fais machinalement les présentations. Pour la forme.

— Ian, Mike. Mike, Ian.

Les deux hommes s'observent. Un petit sourire suffisant se dessine sur les lèvres de Mike.

Ian me lance :

— Je vois que tu as un visiteur... Ça t'arrive souvent ?

Je rétorque aussitôt :

— Ce n'est pas un visiteur, c'est mon ex-fiancé. Et il allait justement partir.

Ian a l'air fatigué.

— Je pense que je ferais mieux de retourner à l'hôtel. J'ai du travail à finir.

Je lui demande sans grande conviction :

— Tu dois vraiment partir ?

Ian hoche la tête et se tourne vers Mike.

— Je suis sûr que Dinah a besoin de dormir un peu. Si vous voulez, je peux vous déposer en chemin.

Mon visage se crispe, mais je ne dis rien. Mike beugle dans la nuit :

— M'ci, ça ira. Dinah et moi, on est d'vieux amis. Et j'peux très bien rentrer ch'moi tout seul. Pas d'problème.

— Ma Ferrari est juste au coin de la rue.

Mike retrouve aussitôt toute sa lucidité. Enfin presque.

— Une Ferrari ? Sans blague ? Quelle version ?

— Un V12 atmosphérique de 4,7 litres, 518 Nm de couple...

— J'aimerais bien la voir.

— Si vous voulez jeter un coup d'œil, elle est garée juste au coin de la rue. Je vais m'habiller, je reviens dans une minute.

— O.K., cool. C'est parti. A bientôt, Di.

Il me tourne le dos et commence à descendre les marches.

Je soupire ostensiblement.

J'ose espérer qu'ils ne vont pas finir par me donner chacun une note sur mes piètres aptitudes de maîtresse de maison ou sur mes grosses cuisses... Mais je me fais sans doute du mouron pour rien. Après tout, ils ont la réaction classique de tous les machos qui adorent frimer avec leurs nouveaux jouets. En l'occurrence, une voiture.

C'est alors que la voix de Thomas résonne dans ma tête, interrompant le fil de mes pensées.

— C'est très simpliste comme explication, de vouloir les enfermer dans leur rôle de machos. Rappelez-vous ! Vous aussi vous êtes rendue coupable d'avoir fantasmé sur la Ferrari !

Je rentre chez moi et je regarde sans rien dire Ian se rhabiller. Comme si j'avais besoin de ça, voir Ian et Mike ensemble. Sans comité d'éthique pour les surveiller en coulisse.

Pendant que Ian apporte la touche finale à sa tenue, je m'assieds pour réfléchir à la situation. Dès

qu'il entre dans la salle de bains pour se donner un coup de peigne, je glisse mes pieds dans mes pantoufles à pompons vaporeux et je resserre mon vieux peignoir de bain en tissu-éponge. Puis je descends les marches à toute vitesse derrière Mike et je réussis à le rattraper avant qu'il ne tourne au coin de la rue.

— Mike...

— Tu as changé d'avis, Dinah ? Tu veux que je monte chez toi après son départ ?

Il commence à se rapprocher de moi, mais je l'esquive.

— J'ai l'impression que ta femme Dawn est plutôt riche, non ?

Un long silence s'ensuit. Mike donne un coup de pied dans une motte de terre imaginaire.

— Euh... ça se pourrait, oui.

— Essaie de la convaincre de faire une donation digne de ce nom à la GWI et vous serez tous deux invités à la réception que nous organisons au Space Centre. Ça devrait vous plaire.

— Tu y seras, Di ?

— Oui, mais à l'autre bout de la salle.

Il me regarde et s'exclame :

— Dis donc ! Ce que tu peux être vache !

— Bonne nuit, Mike.

Je remonte les marches.

Il est peut-être temps pour Dinah Nichols, la mangeuse d'hommes, de changer de partenaires et de danser le tango.

Dimanche

Simon et Cleo sont chez moi. Je leur explique mon plan.

— Alors voilà... Je suis déjà allée repérer les lieux trois fois. Impossible de voir la propriété. J'ai frappé à la porte, j'ai sonné, j'ai même essayé le numéro de téléphone qu'on m'a donné. Pour moi, il n'y a personne dans cette baraque. Ce qu'il faudrait, c'est approcher la maison de plus près et laisser une lettre devant la porte, sur le perron. Voilà comment je vois les choses : on commence par frapper à la porte, puis on sonne, enfin tout ce qu'il faut pour que ceux ou celles qui sont à l'intérieur de la maison sachent qu'il y a quelqu'un. C'est important, nous devons faire *tout* ce que je viens de dire. Et si au bout d'un quart d'heure, personne ne répond, nous franchissons le mur.

Cleo demande :

— Tu es sûre que c'est la bonne adresse ?

— C'est une femme charmante qui travaille au Bureau des Statistiques qui m'a donné l'adresse et le numéro de téléphone. Elle m'a même dit que je n'étais pas la première à lui demander ces infos, qu'elle n'est d'ailleurs pas censée divulguer. Cette propriété est sa résidence principale, mais il a aussi un paquet de maisons en location et d'autres biens immobiliers dans toute la ville. Lorsque je lui ai dit quel était mon objectif, elle a été gentille comme tout. C'est quand même encourageant de savoir que les gens sont prêts à faire quelque chose pour sauver la planète.

Simon vérifie son matériel.

— Même si elle se trompe, pas de panique, mon chou. Ça ne pose aucun problème ! Je dirais même que ce sera une vraie partie de plaisir ! Nous faisons ça depuis que nous sommes gamins. Pas vrai ? Et nous nous sommes fait piquer une seule fois !

J'éclate de rire.

Cleo est plus circonspecte.

— Mais si on nous surprend, nous serons accusés de violation de domicile.

Simon sourit.

— Tout le monde devrait avoir ça dans son casier...

Cleo est désespérée.

— Il est incorrigible, Dinah. Il n'a aucun sens du danger. Il fonce tête baissée comme un gamin de trois ans. Tu veux que je te dise comment il entre dans notre appart ? Il escalade le mur jusqu'en haut et se laisse tomber depuis le toit. J'ai déjà reçu des plaintes de mes voisins !

Simon serre Cleo contre lui.

— Tes voisins sont d'adorables petits vieux, et j'aime les taquiner. Comme j'adore te taquiner, toi.

— Personnellement, ce qui me plairait, c'est que tu deviennes un adulte.

Simon me souffle :

— Il faut voir comment elle réagit, c'est un public de rêve ! Son visage devient tout rouge et ses lèvres se mettent à trembler.

— C'est parce que je suis morte de trouille, pauvre idiot ! Un de ces jours, tu vas dépasser les bornes et les voisins engageront des poursuites contre toi...

Pendant qu'ils se disputent, je vois Joey apparaître sur mon balcon.

Je donne l'alerte.

— Stop ! Nous avons de la compagnie.

Joey s'invite chez moi. Quand il nous voit vêtus de noir tous les trois, et une lampe électrique à la main, il s'exclame :

— O.K., je vois. C'est curieux, mais je *sens* quand les gens essaient de prendre la tangente sans moi !

— C'est très sérieux, Joey. Plusieurs emplois et un important projet sont en jeu. Nous ne pouvons pas nous permettre de rater notre coup. Si tu viens avec nous, il faudra te taire et faire exactement ce qu'on te dit.

Joey esquisse trois pas de shimmy en fredonnant :

— Ooooo, Maîtresse, frappe-moi. Oui, c'est bon, Maîtresse. Frappe-moi encore.

— Retourne chez toi pour enfiler une tenue noire !

— Tu me laisseras d'abord lécher tes chaussures ?

Je lui jette un regard mauvais.

— D'accord, d'accord, je m'en vais.

* * *

Il est minuit passé lorsque nous nous entassons dans ma Mini. Nous prenons la direction de Southwest Marine Drive. Arrivés à destination, nous sortons de la voiture.

Cleo demande :

— C'est légal d'avoir des murs de cette hauteur ? Surtout en pierre...

Je réponds d'un air sombre :

— Je ne crois pas. Ça ressemble un peu à une forteresse, non ?

La grille principale en fer forgé aurait pu contenir une invasion de Huns !

Simon est impressionné.

— C'est ce qu'on appelle du Heavy Metal !

— On peut dire ça comme ça.

Joey me chuchote :

— Maîtresse, je veux rentrer chez moi.

— Bon, allons-y !

Je fais un pas en avant pour appuyer sur la sonnette. Si ça sonne quelque part, d'ici, on n'entend

strictement rien. Je fais un nouvel essai. Pas de réponse.

— Faites du bruit, beaucoup de bruit. Allez-y, donnez des coups sur la grille juste pour dire qu'on aura au moins essayé...

Nous nous mettons tous à taper sur la grille. Ça fait un sacré bruit, mais pas au point de réveiller les voisins qui sont à bonne distance de la propriété.

Joey s'écrie :

— Hé, monsieur Robertson ! C'est la société Avon qui vous fait une petite visite.

— Joey, ça suffit !

Nous continuons à sonner et à donner des coups sur la grille. Je consulte ma montre.

— Je pense que c'est bon. On y va !

Simon biche comme un pou.

— A vos ordres, chef !

Il escalade le mur comme un gecko, passe de l'autre côté, attache les cordes, puis les balance vers nous. Nous franchissons à notre tour le mur avec la rapidité et l'agilité de trois bébés éléphants. Lorsque nous rejoignons Simon, nos torches électriques à la main, nous constatons que notre équipée en valait vraiment la peine.

Cleo en a le souffle coupé.

— Waouh ! C'est quoi, tout ça ?

— Un éco-paradis !

— C'est délivrant, non ? dit Joey.

Simon ajoute :

— Et charmant...

La propriété de style espagnol et le terrain qui l'entoure sont consacrés à des expériences sur les ressources renouvelables. Il y a là trois éoliennes – une assez ancienne comme aux Pays-Bas et deux plus récentes au design très novateur. Un ruisseau actionne un petit moulin à eau. Des panneaux solaires sont installés sur une bonne partie de la pelouse et sur le toit de la maison. Il y a aussi des serres. J'insiste pour y jeter un coup d'œil. Je découvre à l'intérieur des prototypes anciens du Muddpuddle, en plus petit.

Toute la végétation de la propriété semble un peu à l'abandon. Nous sonnons et nous frappons à la porte d'entrée, mais toujours pas de réponse. C'est vraiment un coup de chance que Tod connaisse Hamish Robertson, car cet endroit semble désert depuis un bon moment.

Je grimpe les marches pour déposer ma lettre et la documentation devant la porte. Puis nous nous baladons dans la propriété pendant une heure, émerveillés. Nous savons à présent qu'Hamish Robertson est l'homme qu'il nous faut. Mais où peut-il bien être ?

Lundi

Je retrouve Cleo au Notte après le boulot. En tête à tête.

— Alors, Dinah, ça se passe comment ? Je veux dire, entre Ian et toi.

Je hausse les épaules.

— Bof, ça suit son cours, enfin je crois. Je ne l'ai pas beaucoup vu, ces derniers temps. Il a pas mal de boulot et il supervise la construction de son nouveau bureau.

— C'est ça, le Jardin d'Eden... Tu vas poser ta candidature au poste d'Eve ?

Je hausse un sourcil interrogateur. Cleo prend un ton lubrique.

— Ou... de Secrétaire de Direction ?

— Tu plaisantes ? Je ne me vois pas du tout devenir son esclave personnelle. Mais je n'en dirais pas autant de Penelope. Quand je vois sa façon de lui faire de la lèche... Je parie qu'elle, elle est

candidate !

— Justement... Figure-toi que je l'ai surprise en train d'en parler à Lisa près de la machine à café.

— Tu m'étonnes !

Je prends une énorme bouchée de forêt noire.

Cleo redevient sérieuse.

— Qu'allons-nous devenir si nous perdons notre job, Dinah ? Je n'ai aucune envie de rentrer à Montréal. Je me sens bien, ici.

Je lèche la crème sur mon doigt.

— Lisa dit que, si jamais elle perd son boulot, elle va créer sa propre boîte. Peut-être qu'elle nous embauchera.

— C'est aussi bien qu'elle ne soit pas ici ce soir. Elle se conduit de façon bizarre. Je me demande si elle n'a pas commencé à chercher un nouveau job.

— Tu crois ? C'est vrai qu'elle a la tête ailleurs. J'ai même la vague impression qu'elle nous évite...

— Laisse tomber. Il y a une autre chose que j'aimerais savoir : que comptes-tu faire si on ne retrouve pas Hamish Robertson ?

— Nous pourrions dire à Jake que nous l'avons trouvé pour avoir son soutien. Juste pour gagner du temps.

— Mais comment va-t-on s'y prendre ?

Cleo me regarde droit dans les yeux et je la sens très inquiète.

J'enfourne mon dernier morceau de gâteau.

— J'ai ma petite idée.

Mercredi

Je suis en route pour ma leçon de tango, et ma tête est pleine de l'Argentine. Ian est venu dans mon bureau et m'a surprise avec le *Buenos Aires Herald* sur l'écran de mon ordi.

— Tu penses aux vacances, Dinah ?

— C'est ma dernière obsession en date.

— Ah bon ? Tu pourrais peut-être prendre un peu de temps pour préparer le plan d'accès au Space Centre. J'aimerais que ce soit un événement hors du commun, qui marque les esprits.

— Bien sûr.

S'il savait...

* * *

Dès que je pousse la porte de *Los Tangüeros*, des notes de piano filtrent jusque dans le couloir. Je me dirige sur la pointe des pieds vers la grande salle et je reste sur le seuil de la porte, sans rien dire. Hector est assis au piano et me tourne le dos. Il s'est lancé dans une nouvelle improvisation : un air rythmé, mélancolique, des harmonies très jazzy qui explosent soudain pour retomber dans un registre plus calme. C'est entraînant et même drôle par instants. Je me sens bizarrement fière, tout à coup. J'ai l'impression d'avoir gravé cet instant dans mon esprit. Quoi qu'il puisse se passer entre Hector et moi, ce moment doit rester intact.

Malheureusement, je lâche mon sac qui tombe bruyamment par terre. Le charme s'envole... J'ôte mon manteau tandis qu'Hector se retourne brusquement.

— Ah, vous êtes là...

— Bonjour, Hector.

Il me prend par la main. J'essaie de décrypter ses gestes pour deviner ce qu'il s'apprête à faire. Je sens qu'il est sur le point de me faire tournoyer. Gagné ! Je ne peux m'empêcher de sourire.

Il éclate de rire.

— J'ai oublié de mentionner un détail. Quand on est en télépathie avec cette danse, ça aide.

— Je l'avais remarqué.

Il me guide sur la piste de danse pour me tester.

— La dernière fois, nous n'avons pas terminé notre conversation. Vous ne m'avez pas donné votre nom de famille. Je me disais que si votre famille est originaire de Buenos Aires, c'est peut-être un nom que je connais.

— Contentez-vous de Dinah.

— Vous en faites, des mystères !

— Ça va bien avec le tango, non ?

— Peut-être. Si on se mettait au travail ?

Il s'immobilise et me lance :

— A présent, montrez-moi que vous avez cette *caminata* dans le sang.

— Aujourd'hui, j'aimerais bien avoir un peu de musique pour nous accompagner. Pourquoi pas le *Scarlet Tango* ?

— Vous connaissez ce morceau ?

Je hoche la tête.

— C'est moi qui l'ai composé, mais peu de gens le connaissent.

— C'est un classique.

Il a l'air incrédule.

— Si c'est vrai, c'est un scoop pour moi !

Je lui dis, comme on braque un pistolet dans le noir :

— Vous devez avoir quitté votre pays depuis très longtemps.

— Une éternité. Peut-être même deux.

— Est-ce que Buenos Aires vous manque ?

— C'est dangereux de ressentir un manque. Bien... à présent, nous allons tenter un *ocho*, le chiffre huit. Sans musique.

Puis il ajoute d'un ton taquin :

— Si vous vous appliquez à apprendre ce pas, je vous récompenserai par un peu de musique à la fin du cours. A moins que ce ne soit une punition, qui sait ?

Je vois ses yeux briller.

Je m'applique, consciencieusement. Hector a l'air moins agressif avec moi. Vers la fin de la leçon, il me dit presque gentiment :

— Vous ne vous débrouillez pas si mal. Certaines personnes choisissent de rester des débutants toute leur vie. Ils n'osent même pas s'essayer à une *milonga*, mais ils refusent de laisser tomber. Vous... vous avez un sens inné de la danse...

Les battements de mon cœur s'accélèrent un peu.

— Un jour, c'est vous qui déciderez si vous voulez vous lancer dans le tango style *milongueros* ou vous en tenir au style *fantasia*. Avec le premier, vous vous faites plaisir à vous-même, le plaisir de la danse. Le *fantasia*, c'est pour la galerie, pour en mettre plein la vue.

— C'est bien ce que vous venez de danser, non ?

— J'ai dansé tous les styles de tango. Le tango est mon langage, c'était le langage de toute ma famille. Ma sœur...

Mais la fin de la phrase reste en suspens.

— Vous parliez de votre sœur...

Il a du mal à parler. Il a la gorge serrée et en sort un curieux son étranglé.

— Ma sœur Alicia était une célèbre danseuse de tango. Style *fantasia*. Vous me faites penser à elle. Je tenais à vous le dire. Il y a quelque chose dans vos yeux, dans les expressions de votre visage... c'est vraiment elle. Je ne cesse d'y penser.

— Où est votre sœur ? Vit-elle à Vancouver ?

J'ai envie de la voir, moi aussi. Après tout, c'est ma tante. Tante Alicia.

Hector se penche vers moi et me dit d'une voix qui me glace le sang :

— Vous ne pouvez pas la voir. Elle nous a quittés.

Pendant tout le reste de la leçon, nous restons silencieux et maîtres de nous, nous concentrant sur la danse pour tenir à distance tous nos soucis.

Ce soir-là, avant de me coucher, j'appelle l'Eldorado Hotel et je laisse un message à Rupert Doyle. On m'apprend qu'il n'est pas rentré de voyage. C'est très dommage, parce que j'ai drôlement besoin de lui parler.

Jeudi

Ian a l'air un peu nerveux.

— Pour commencer cette réunion, je souhaite aborder le problème des bénévoles.

Nous avons fait appel à quelques groupes de bénévoles à l'occasion, mais ces derniers temps, celui qui vient le plus régulièrement, c'est Roly, l'homme à tout faire le plus docile que nous ayons jamais eu au bureau. Quant aux *Helium Sisters*, elles sont en formation car elles ont proposé leurs services pour la réception du Space Centre. Il y a des gens qui feraient n'importe quoi pour ne pas rater une réception !

— Nous voulons décourager les SDF de nous consacrer leur temps. Il est très mauvais pour l'image de Green World de voir des clochards hirsutes et sales déambuler dans nos couloirs.

Tout en parlant, Ian a les yeux rivés sur Lisa.

Elle lui retourne un regard assassin.

— Si vous faites allusion à Roly, sachez qu'il a une bonne hygiène et qu'il fait du bon boulot. On peut compter sur lui et il ne nous casse pas les oreilles comme d'autres dont je tairai le nom.

Ian répond :

— Ces filles sont très bien. Elles peuvent rester.

Ben voyons !

Soudain, Jake prend la parole.

— Désolé, Ian, mais je ne suis pas d'accord avec vous sur ce point. Les bénévoles sont le pivot de Green World. Vous êtes trop jeune pour vous en souvenir, mais je travaille à la GWI depuis dix-neuf ans, c'est-à-dire depuis sa création. Savez-vous que notre organisation a été fondée ici même, à Vancouver ? Vous l'ignoriez ? Les agences de la côte Est ont été ouvertes plus tard. Eh bien, je peux vous assurer que la GWI a été conçue et lancée exclusivement par des bénévoles, des gens qui avaient l'air de clochards sales et hirsutes !

Ian secoue la tête.

— Les temps ont changé. Nous sommes au vingt et unième siècle. L'image est la clé du succès.

Cleo me file un grand coup de coude dans les côtes.

— Hé, doucement !

Jake se tourne vers Lisa.

— C'est vous qui coordonnez l'action des bénévoles, Lisa. Qu'en pensez-vous ? Vous croyez que

nous pourrions décemment demander à Roly de laisser son ciré chez lui et... de se faire couper les cheveux ?

Lisa a le visage crispé, comme une enfant révoltée. Elle hoche lentement la tête.

— Je lui en parlerai, mais je ne vous promets rien.

Un sourire cruel tord la bouche de Ian.

— Si la coordinatrice des bénévoles avait une meilleure conscience de l'image qu'elle donne d'elle-même, peut-être le niveau de ses bénévoles pourrait-il s'améliorer... ce qui m'amène à un deuxième point. J'accepterai dorénavant des candidatures nouvelles émanant des autres bureaux de la GWI. Certains d'entre vous pourraient envisager un transfert. Travailler dans une autre ville peut se révéler positif. Un petit remaniement peut être porteur d'idées nouvelles.

Son regard fait le va-et-vient entre Jake, qui commence à tortiller le bout de sa moustache, et Cleo qui émet un vague grognement.

Mais Ian n'en a pas fini.

— Autre chose. J'ai remarqué que certains d'entre vous n'ont pas encore fait de don ! J'entends qu'ils le fassent d'ici la semaine prochaine. Un employé qui déciderait de ne pas apporter sa contribution serait un très mauvais exemple ! J'ai d'ailleurs reçu un don de Penelope... que je tiens au passage à complimenter pour l'excellent travail qu'elle a accompli en collaboration avec nos bureaux de Moscou. Apparemment, Penelope parle couramment le russe. Le responsable de Moscou affirme que tout le monde attend avec impatience la réception au Space Centre. Et ils ne tarissent pas d'éloges sur vous, Penelope.

Ce ne sont pas les seuls ! Je commence à paniquer. Il est clair que Ian est train de tenter sa chance. Il lance à Penelope un sourire radieux digne d'un écolier, et elle s'en délecte...

Et pendant ce temps-là, Cleo n'arrête pas de me décocher des coups de coude dans les côtes. Je sens que je vais être couverte de bleus.

Est-ce que je me sens malheureuse ? Difficile à dire.

Lorsque je demande à Ian s'il veut venir avec moi ce week-end pour voir où habite ma mère, il me répond :

— Oui, ce sera une excellente occasion de parler du documentaire.

Thomas dirait que nous savons tout instinctivement – à condition d'être suffisamment à l'écoute – mais que nous passons le plus clair de notre temps à renier nos instincts pour faire bon ménage avec les gens.

Ou nous envoyer en l'air.

Ou essayer de conserver notre job.

Samedi

Nous prenons l'allée boisée qui mène à la propriété de la famille Nichols. La maison date de 1850. C'est une grande maison à clins un peu décrépite, aux fondations en granit, avec une grande véranda tout autour dont une partie fait office de solarium. Ce n'était pas voulu au départ, c'est le pur fruit du hasard. Il se trouve que l'un des ancêtres Nichols, un arrière-arrière-grand-père, était médecin, et qu'il a été un des premiers à s'intéresser aux rayons X. C'est la véranda qui lui servait de laboratoire, les grands panneaux vitrés faisant office de plaques pour les entrailles et les squelettes de ses patients ! Plus tard, les plaques ont été soigneusement nettoyées pour ôter toute trace de vieux os, et ne servent plus – depuis cette époque – qu'à avoir une vue de rêve sur l'océan.

Un verger s'étend jusqu'à la forêt qui sépare la propriété de la route. Les troncs et branches d'arbres noueux sont couverts de mousse. Des dépendances ont poussé un peu partout comme des

champignons, gagnant peu à peu du terrain sur ce qui a dû être autrefois, bien avant ma naissance, un élégant parc. On trouve aujourd’hui un manège pour les apprentis cavaliers, des écuries pour abriter les poneys, des niches, une volière où des aigles fiers mais blessés ont l’air effrayé par leur nouveau statut et où rôdent de nombreux chats errants. On voit aussi courir dans tous les coins quelques jeunes gens égarés, des étudiants en biologie marine soucieux de plaire à Marjory Nichols et de se plier à ses quatre volontés – y compris toutes les basses besognes qu’une propriété comme celle de ma mère exige.

Aujourd’hui, je vois la maison à travers les yeux d’Ian, et je me rends compte à quel point elle aurait besoin d’une bonne couche de peinture. Elle est grise et érodée par le temps, et l’on entrevoit les poutres derrière les écailles de peinture blanche. Il manque aussi des tuiles sur le toit. Quant au jardin, voilà des années qu’on a renoncé à l’entretenir. Tout est à l’abandon. Une forêt de rhododendrons, d’ajoncs, et d’arbousiers s’est répandue un peu partout, telle une véritable jungle. Des mûriers épineux ont pris la place de l’ancien gazon vert et velouté du court de tennis qui s’étendait jusqu’au rivage de l’océan.

Lorsque nous descendons de voiture, six chiens – deux golden retrievers, un teckel à poils durs, un chien d’élan norvégien, un scottish-terrier et un rhodesian ridgeback bondissent à notre rencontre en jappant et en sautant comme des fous.

Ian brosse d’un revers de main les marques de pattes boueuses sur son pantalon noir tout droit sorti du pressing et me crie dans les oreilles :

— Seigneur ! Ça ne te ferait rien de rappeler ces chiens ?

Je ne prête aucune attention à ce qu’il dit car une vague de nostalgie m’assaille soudain. Ce sont des retrouvailles que je suis en train de vivre... J’ai connu tellement de bons moments avec les chiens et les chats de mon enfance que je considère qu’ils font partie de la famille.

Au bout d’un moment, je me reprends et je rappelle les chiens :

— Goldie, Spritzer, Timmy, Budi, Luna, Jock !

Je passe la main dans leur fourrure, je joue avec leurs oreilles et ils me font fête à leur tour, la langue pendante et la queue frétillante, éclaboussant de la boue un peu partout. Je fais signe à Ian de me suivre. Nous entrons dans la maison, laissant les chiens aboyer derrière nous, à l’exception de Spritzer, le teckel, et Jock, le scottish-terrier.

Je prends Ian par la main et nous franchissons les majestueuses portes en chêne sculpté, laissant derrière nous le hall lambrissé et sa cheminée, le plafond voûté et les larges escaliers pour emprunter le couloir sombre qui mène dans le salon. Il fait bien chaud, à l’intérieur. Un grand feu vient d’être allumé dans l’âtre de pierre et la lumière orangée se reflète sur les boiseries des murs. C’est dans cette pièce que je ressens le plus intensément l’histoire de notre famille. Cette aristocratie née de la colonisation d’Ecossais et d’Anglais partis loin de chez eux et qui recevaient leurs mandats de Grande-Bretagne, ces brebis galeuses qui se sont retrouvées avec une modeste terre frontalière, et qui ont su dompter leurs instincts les plus sauvages suffisamment longtemps pour donner à cette terre une apparence de civilisation, et pour finir, par en tirer le plus d’argent possible.

Tous les trésors de famille ont été rassemblés dans ce salon : les tissus de chintz, les tapis persans, les dessertes de style Queen Anne, aux lignes sobres, les samovars et les services à thé en argent de Sheffield, les boîtes à couture en ébène et en ivoire, et les jeux de mah-jong, ces « chinoiseries » de la fin de l’Empire britannique. Je sais déjà que cette pièce plaît à Ian.

Jusqu’à ce que l’une des carpettes se mette à bouger.

C’est Fishbreath, notre vieux chat arthritique de vingt-quatre ans qui a l’art de dormir le plus près possible de la source de chaleur sans prendre feu. Je lui dis d’une voix douce :

— Fishbreath, viens ici, mon joli !

Le vieux chat s'étire longuement, se met debout sur ses pattes en faisant grincer ses articulations et tente de s'approcher de moi. Je le prends dans mes bras pour lui épargner cet effort, et aussitôt, une fine pellicule de poils de chat brun roux s'étale sur le devant de mon pull en cachemire bleu pervenche. Ian a un mouvement de recul, comme si mon chat était visiblement porteur d'une horrible maladie contagieuse.

— Il n'est pas malade, Ian, il est vieux. Pour un chat, vingt-quatre ans est l'équivalent d'une centaine d'années pour un humain. C'est le chat le plus vieux que j'aie jamais connu. J'avais sept ans quand il est arrivé. On devrait lui décerner un prix de longévité !

A en juger l'expression du visage de Ian, mon cher boss a dû avoir soudain la vision de *moi* quand j'aurai l'âge de mon chat.

Ian consulte sa Rolex d'un air anxieux.

— Nous ne pouvons pas rester longtemps.

— Nous devions bien parler à ma mère, non ? Et prendre le thé ? Lorsqu'elle est chez elle, nous prenons toujours le thé à 16 heures. C'est un rituel.

Ian hausse les épaules.

Je m'approche de lui pour l'aider à ôter son manteau de suède brun doublé de peau de mouton que j'étale sur le canapé. Puis je le conduis vers l'un des deux grands fauteuils, près de la cheminée.

— Donne un coup de tisonnier, si besoin est.

Il hausse un sourcil étonné.

— Je parle du feu, dans la cheminée ! Je vais chercher ma mère. Elle est sûrement dans la cuisine.

J'emprunte le couloir qui sent bon le bois. Il y a quelque chose qui cloche, chez moi. Je me sens bien ici, c'est mon territoire.

Ma mère est effectivement dans sa cuisine vert pâle, en train de préparer le thé pour son armada d'étudiants, dans un bruit de tasses et d'assiettes entrechoquées, toutes d'époque. Elle me tourne le dos.

— Coucou ! C'est moi, maman.

Elle fait volte-face.

— Di Di ! Je suis contente de te voir. Tu restes ici ?

— J'ai amené Ian. Il est dans le salon.

— Parfait. Nous prendrons la petite théière. Attends-moi une minute, le temps de porter la grande aux jeunes, dehors. Du darjeeling, ça te va ?

— Très bien.

Ma mère entasse des cookies, du lait et du sucre sur un énorme plateau et disparaît par la porte de derrière pour appeler « les jeunes ».

Puis elle réintègre la cuisine et commence à préparer pour nous le plat à gâteaux ancien à quatre étages.

— Voyons voir, il y a quelques sablés, un succulent gâteau aux carottes... Que dirais-tu de quelques galettes chaudes ?

— Des galettes ? Ça fait plus d'un an que je n'en ai pas mangé. Attends une minute ! J'ai acheté de la confiture de raisin bio chez Barking Dog Vineyard. Nous nous y sommes arrêtés en chemin.

Je sors le petit pot dans ma poche et je le lui tends.

— Parfait !

Depuis que j'ai rencontré mon père, j'ai une envie folle de parler de Rupert Doyle et d'Hector à

ma mère, mais je sais bien que c'est impossible. J'imagine sa réaction. Elle piquerait un coup de sang comme jamais ! Je m'efforce donc de rester en terrain sûr.

— Nous pourrions aussi prendre un peu de beurre et de la confiture de prune aux noix ?

— Excellente idée !

Nous faisons dorer les galettes, nous disposons le tout sur des assiettes, puis sur le chariot à desserts, et nous prenons le chemin du salon.

Ian se lève lentement lorsque ma mère fait son entrée dans la pièce.

— Heureux de vous revoir... Marjory.

— Moi également, Ian. Je vois que vous avez retrouvé des couleurs...

Il lui lance un regard noir.

— Ian, prenez donc une galette pendant qu'elle est encore chaude. Voulez-vous du lait ? Du sucre ? Non ? Moi si. Trois cuillerées, j'aime le bon thé, et suffisamment sucré. Ça doit venir de mon enfance, de mes années de pensionnat... Il faut dire que j'en étais privée. Et depuis, j'adore les sucreries, un peu trop peut-être.

Elle se met à rire, un rire mélodieux. Et quelque chose dans ce rire – cette assurance, ce bonheur évident – me rassure, me donne l'impression que le monde ne peut pas être mauvais. Et aussitôt, je me demande quel est mon problème, et pourquoi je donne tout cet argent à Thomas. Ma mère est parfaite.

Elle prend ses jumelles et se dirige vers la grande baie panoramique qui donne sur l'océan.

— Oh ! Je viens de voir une bosse charnue, Di Di.

— Ah oui ? J'en connais une qui ne doit pas être très contente.

— Pas contente du tout ! Il n'y a plus beaucoup de lumière, on ne pourra pas les localiser aujourd'hui. Ce sont des grises. Celle-ci a perdu son petit, une femelle, dans les filets. Nous l'avons baptisée Mara. Je me fais beaucoup de souci pour elle.

Je lance un clin d'œil à Ian.

— Elle parle des baleines. C'est un des sujets d'étude de ma mère.

— C'est bien...

C'est fou ce qu'il a l'air emballé.

Ma mère continue de parler avec ses jumelles braquées sur l'océan.

— A propos, Ian, je suis vraiment désolée, mais j'ai bien peur de ne pouvoir me libérer pour votre petit documentaire. Il m'est impossible de partir en laissant une baleine à bosse charnue derrière moi ! Elle pourrait ne pas se remontrer avant plusieurs mois, peut-être même jamais.

Ian en reste muet. Manifestement fâché, il émet des sons étranges et se passe la main dans les cheveux, qui tiennent bon.

Je mange ma galette et je lèche mon poignet sur lequel un peu de beurre vient de dégouliner. Pendant plusieurs minutes, un silence reposant – je dirais presque douillet – s'installe. Le seul bruit qu'on entend dans la pièce est le crépitement des flammes. Puis le silence est rompu par un bruit étouffé auquel succède la voix de Ian.

— Oh, mon Dieu ! Pourrais-tu rappeler ce sacré chien, Dinah !

Au son de sa voix, on jurerait que Ian est blessé. Spritzer, le teckel, a porté son choix sur Ian pour se frotter contre sa jambe et vivre avec elle une intense histoire d'amour.

Ma mère l'empoigne par le collier.

— Spritzer, arrête de te frotter contre la jambe de ce pauvre homme ! C'est très impoli de ta part.

Mais Spritzer ne l'entend pas de cette oreille. Il s'échappe d'un bond et reprend son petit manège. Je n'interviens pas assez vite.

Tandis que Ian essaie, sans succès, d'éloigner le chien, Spritzer commence à pousser des petits grognements... Ma mère finit par intervenir de nouveau. Tout en l'arrachant d'un coup sec à la jambe bien-aimée, elle décoche un grand sourire à Ian et sort avec son chien.

— Je comptais sur ta mère pour ce documentaire.

— Eh bien, c'est-à-dire...

Ian fulmine.

— Ça n'arriverait jamais sur la côte Est. Là-bas, les gens prennent les choses au sérieux.

Ma mère, qui vient juste de rentrer, s'exclame :

— Vous venez de l'Est, Ian ?

Il répond d'un ton irrité :

— J'ai grandi là-bas. Je suis allé à Harvard et j'étais très ami avec la famille Vanpfeffer.

— Vanpfeffer, dites-vous ? Moi aussi, je connais quelques membres de cette famille. Ils s'intéressent énormément à l'écologie et à l'art, sur la côte Est.

Ian fronce les sourcils. Curieusement, il n'éprouve plus du tout le besoin de parler.

Nous restons quelques instants sans rien dire, à grignoter nos cookies et à siroter notre thé. Ma mère s'empare du tisonnier pour ranimer les flammes qui se mettent à lancer des gerbes d'étincelles. Et le silence retombe.

Jusqu'à ce que, venu de nulle part, un hurlement strident à vous glacer le sang – un peu comme celui d'un d'enfant – ne mette fin à la trêve. Une petite chose brune est propulsée dans les airs et atterrit à l'autre bout de la pièce sur la tête de Ian, qui saute sur ses pieds. Sa tasse et son assiette tombent par terre et volent en éclats. Les vêtements imbibés de thé brûlant, il s'agrippe à la petite chose brune en hurlant.

Il me faut une bonne minute pour reprendre mes esprits. Je me mets à rire.

— C'est Bomba !

Je l'avais oubliée, celle-là.

Bomba, une femelle gibbon, est la dernière acquisition de ma mère, la petite nouvelle de la ménagerie. Elle n'arrête pas de pousser des cris et de montrer les dents tout en essayant de mâchouiller l'oreille de Ian. Lequel agite les bras comme un moulin à vent et agrippe le gibbon en criant :

— Aïe, aïe, aïe... ! C'est qu'il me mord ! Enlevez-moi ce foutu macaque d'ici ! Du balai !

— Ce n'est pas un macaque, c'est un gibbon. Le gibbon fait partie de la famille des grands singes.

Ian hurle :

— Je vous dis de m'enlever ce foutu macaque d'ici !

Ma mère se lève. Avec un calme olympien, elle récupère Bomba sur la tête de Ian, puis elle berce le gibbon comme un bébé. Bomba est contrite. Quant à Ian, il est blanc comme un linge et il tremble de tous ses membres.

Ma mère parle à Bomba d'un ton apaisant.

— Bomba, tu es une vilaine fille ! Laisse ce pauvre monsieur tranquille. Prends un cookie, allez, prends-le. Voilà, c'est bien, ma fille ! Je crois que vous lui plaisez, Ian.

Ian frôle la crise cardiaque. Il se lève et tente en vain de faire disparaître toutes les taches de thé de ses vêtements.

— Où est la salle de bains ?

— Viens, suis-moi !

Je le précède dans le couloir jusqu'au minuscule évier, en bas.

Il me dit sans me regarder :

— Je veux partir maintenant. Nous devons reprendre la route sans tarder, il fait presque nuit.

Dinah Nichols a satisfait son besoin insensé de soumettre Ian Trutch à l'examen de passage chez les Nichols, un rituel décisif et sans appel. Lorsque Ian revient dans le salon, plus mouillé et plus furieux que jamais, il récupère son manteau, l'enfile, le retire aussitôt, fait la grimace et lance d'un ton incrédule :

— Une de vos satanées bestioles vient de pisser sur mon manteau !

Fishbreath est étendu sur le canapé, presque incapable de bouger. Je lui susurre :

— Là, doucement... Tout va bien, Fishie. Tu n'as pas pu te retenir, ce n'est pas ta faute.

Sur le ferry qui nous ramène à Vancouver, et pendant tout le trajet du retour, Ian ne me dit pas un mot. Quatre heures de silence total que je n'essaie même pas de rompre. Que voulez-vous que je dise ?

Il pourrait m'accuser d'avoir tout combiné.

Et vous, vous en pensez quoi... ?

Ian me dépose devant chez moi. Il me laisse ouvrir la portière et descendre toute seule mes bagages, impatient de ne plus me voir. Puis il part en trombe en *cabrant* sa voiture ! Oui, vous avez bien entendu. Un vrai gamin !

Décembre

Lundi

Le lundi matin, dans la salle de conférences, Ian ne m'adresse pas un seul regard. Il manque même me rentrer dedans, m'obligeant à faire un pas de côté. Il fonce droit sur la chaise placée juste à côté de Penelope. Il lui effleure le dos en lui décochant un sourire radieux.

Cleo se laisse tomber sur le siège près de moi. Elle me chuchote :

- Que se passe-t-il donc entre Little Miss Muffet et l'Araignée ?
- On redéfinit les priorités. Exit Dinah Nichols, Penelope prend ma place.
- Penelope est partante pour une partie de jambes en l'air ?
- Ça dépend. Il peut se montrer très doux, tu sais.
- A ce point ?
- Il suffit d'étudier le comportement animal.

Cleo ne peut détacher son regard de Penelope.

— Quoi ? Mais regarde-moi ça, c'est dingue ! Elle essaie d'avoir l'air détaché, alors qu'elle est excitée comme une écolière !

Je proteste.

— Cleo !

— Quoi ?

— Continue de parler, ça m'empêche de m'endormir.

— Il va devoir s'envoyer en l'air avec sa main droite tant que Penelope est là.

— Pas si sûr. Si ça se trouve, c'est moi qui vais jouer les vierges effarouchées de bureau pendant que Penelope se transformera en mangeuse d'hommes... A propos, comment ça se passe avec Simon ?

— Il est super.

— Bonne nouvelle !

Ian interrompt notre petit dialogue.

— Pour commencer cette réunion, je voudrais aborder le problème du temps que vous passez sur Internet au bureau, et des ordinateurs utilisés à des fins personnelles. Toute personne prise en train de surfer sur le Net, de consulter ses e-mails personnels ou d'utiliser les ordinateurs de la société à d'autres fins que le bien de la GWI sera passible de licenciement. Ceci en vertu de notre nouvelle politique de tolérance zéro. Les pauses café ne devront pas excéder quinze minutes et devront impérativement être prises à 11 heures. La pause de l'après-midi ne pourra pas être ajoutée au temps octroyé pour la pause déjeuner. Vous devrez pouvoir rendre compte à tout instant de vos faits et gestes. Je préférerais ne pas avoir à recourir au bon vieux système de la poinçonneuse, mais si cela s'avère nécessaire, j'en installerai une. Après la réception au Space Centre, je vous recevrai chacun dans mon bureau pour faire un point détaillé de vos résultats.

Cleo me susurre à l'oreille :

— Il va falloir qu'on se trouve d'urgence un beau petit pont bien haut pour le pousser dans le vide.

* * *

Je prends le combiné et je compose le numéro.

— J'aimerais parler à M. Hal Ridley. De la part de Dinah Nichols.

Au bout du fil, Hal me hurle dans les oreilles :

— Dinahhh ! Que puis-je pour vous ?

— Hal, j'attends toujours votre réponse concernant notre grande réception de décembre au Space Centre. Qu'en dites-vous ? Si vous débarquez avec votre équipe de reporters, je vous promets une soirée mémorable.

— Ah oui ? Quel vin servirez-vous ?

— Un petit *Frizzantino* de Californie très sympa.

— Ah bon ? Et qu'y aura-t-il à manger ? Vous savez que j'ai horreur de la viande rouge.

— Vous aimerez, Hal. Ce sera un buffet : croquettes de crabe, brochettes de poulet sauce satay au beurre d'arachide et une myriade de sushis disposés de façon à évoquer les étoiles, les nébuleuses et les galaxies des photos prises par Hubble. Le *nec plus ultra*. Alors, qu'en dites-vous, Hal ?

Voilà des mois que j'essaie d'entortiller Hal Ridley (un spécialiste du pelotage !) pour qu'il couvre l'événement. J'ai déjà un titre tout prêt : « Les agences GWI de Moscou et de Vancouver collaborent pour un monde meilleur. » Je compte sur lui pour nous donner un sacré coup de main côté RP. En échange de ses bons offices – un acte de charité, en somme –, Hal profitera de la foule pour draguer quelques jeunes femmes avenantes.

Il s'imagine qu'on n'est pas au courant de ses petites manies !

Un homme ou une femme averti(e) en vaut deux.

— O.K., ça marche !

Mercredi (de la semaine suivante)

Voilà plusieurs jours qu'on n'a pas vu Penny et Ian. Je sais qu'ils sont partis tous les deux sur le terrain. Au point que Jake, qui n'apprécie pas du tout la façon dont la situation évolue, envisage de mettre les choses au point avec Penelope.

Cette semaine, j'ai repris mes cours de tango. Hector sent bien qu'il se passe quelque chose. Il est étonnamment sensible à mes humeurs du moment. Il me regarde droit dans les yeux en disant :

— Ce soir, vous êtes malheureuse. Vous avez des problèmes avec votre ami ?

— Non, des problèmes de boulot. Et je n'ai plus de petit ami.

— C'est en général la raison pour laquelle les gens sont malheureux. Pour les hommes comme pour les femmes.

— D'où ma présence ici. Je suis dans les dispositions idéales pour danser le tango.

Il m'observe sans un mot, puis part sans se presser mettre de la musique.

— Ce soir, essayons de danser un peu. Oublions les règles.

Il fait alors une chose inattendue et qui me réconforte beaucoup. Il presse son front contre le mien dans le plus pur style *milonguero*. C'est une façon de danser que j'ai vue dans les cours sur cassettes vidéo. J'en ai emprunté quelques-unes à la bibliothèque pour essayer de progresser et d'assimiler le style spécifique de Buenos Aires. J'oublie donc toute raison et je me laisse conduire. Je laisse mes jambes décider pour moi et mes mouvements devenir ma seule et unique pensée. Je sens le calme m'envahir peu à peu. La musique et la danse prennent le pas sur tout le reste. *Caminata, salida, risolucion, zarandeo, cruzada, ocho, entrada, giro* ne sont plus pour moi une langue étrangère, mais un langage. Je parle avec mon corps.

Nous dansons dans la salle faiblement éclairée, animés d'une énergie nouvelle. Nous ne prononçons pas un seul mot pendant tout le cours, chacun ne faisant qu'anticiper les mouvements de l'autre. Nous sommes conscients tous les deux que quelque chose a changé, sentiment renforcé par mes déceptions successives et nos récents échanges. Tous mes soucis s'envolent soudain. Ou plus exactement, ils prennent corps, ils dansent entre nous comme une ombre, comme un troisième *milonguero*.

Lorsque je rentre chez moi, je mets le *Scarlet Tango* sur mon lecteur de CD et je reste dans le

noir, près de la fenêtre. Jon est en train de faire ses exercices. La musique semble suivre le rythme de ses mouvements. Mon esprit se met à batifoler, échappant à mon contrôle, et je finis par danser le tango dans un lit avec mon M. Muscles. Lorsque je me rends compte de ce qui m'arrive, je me fais des reproches : « Oublie-le, Dinah. Oublie-le ! Il n'est pas *disponible*. »

J'ai envie de descendre l'escalier en courant et de frapper à leur porte, mais Jon s'est mis à faire un peu de ménage et à disposer des bougies dans la pièce. Ils vont sans doute passer une soirée intime, et faire irruption chez eux serait égoïste de ma part.

Jeudi

Je passe des coups de fil. Tout est en place pour notre événement exceptionnel au Space Centre. Tout sauf Hamish Robertson, mais je ne désespère pas. J'ai même un plan.

Nous profitons de ce genre de réception avec les donateurs pour collecter des fonds. Nous rassemblons tous les généreux donateurs qui ont apporté une contribution supérieure à cinq cents dollars et nous les invitons pour les remercier comme il se doit.

Naturellement, notre cher Ian Trutch, l'homme aux suites d'hôtel à mille dollars la nuit, n'a pas fait un seul don à titre personnel. Je l'ai vérifié auprès d'Ash qui l'a vérifié elle-même auprès de la banque. Aucune donation de Ian Trutch en qualité de salarié. Je décide donc de lui envoyer un e-mail.

Cher monsieur Trutch,

Comme vous l'avez si bien fait remarquer, tous les salariés de la GWI font un don en fonction de leurs moyens. Je vous demande de les imiter, ne serait-ce que pour la forme. Beaucoup parmi nous ont choisi d'apporter un casse-croûte pour le déjeuner plutôt que d'aller au restaurant, et ils font don de la différence à la GWI. Cela peut vous sembler ridicule, monsieur Trutch, mais cette petite somme change tout. Nous vous encourageons à faire des économies sur les restaurants de luxe, les hôtels cinq étoiles et les week-ends que vous faites passer en comptabilité pour des frais professionnels (je fais allusion à Wickaninnish). Nous comptons sur vous pour donner l'exemple à tous les salariés de la GWI en Colombie-Britannique en faisant une donation digne de ce nom.

Merci d'avance.

Dinah Nichols, Responsable de la Communication et des Relations Publiques.

Je fais juste mon boulot.

Je n'en dirais pas autant de Ian Trutch.

Je sais parfaitement ce qu'il est en train de faire. Il déroule le tapis rouge pour lui-même et ses copains. Toutes ces histoires de mutations et de candidatures proposées par les autres agences de la GWI signifient qu'il envisage de ramener tous ses potes auprès de lui.

Le Côté Obscur de la Force bâtit peu à peu son empire.

Je chasse Ian Trutch de mon esprit pour me consacrer à mon boulot.

Une seconde plus tard, Lisa passe la tête dans mon bureau.

— Ça fait un sacré bout de temps que je voulais t'en parler, mais avec tout ce qu'il se passe ces derniers temps, ça m'est sorti de la tête.

— Quoi donc ?

— J'ai eu une seconde invitation à déjeuner.

— Ah, d'accord. Avec le type au ciré jaune ?

Lisa rectifie.

— Il s'appelle Roly.

— D'accord, Roly. Et ça s'est passé comment ? Est-ce qu'il portait encore sa tenue de pluie ?

— En fait... non. C'était très intéressant.

Elle a l'air excité.

— Mais encore ?

— Tu sais que la première fois, il a payé pour moi. Et il ne parlait pas la bouche pleine. J'ai aussi remarqué qu'il avait toutes ses dents et qu'elles étaient en bon état.

— Parfait. Il t'a donc offert ce repas. Je suppose que toutes ses allocations y sont passées...

sa barbe.— Possible. Il était aussi bien habillé, et très soigné. Belle présentation. Il s'était lavé les cheveux et avait peigné

— Sans blague ? C'est un effort quasi surhumain pour un type comme lui.

— Oui. Mais ce n'est pas tout... Je ne t'ai pas encore dit le meilleur.

— Ah non ?

— Absolument.

— Alors qu'est-ce que tu attends ? Je suis tout ouïe.

— J'en arrive au second déjeuner. Et à notre sujet de conversation.

— Vous avez parlé de quoi ?

— De tout.

— Comment ça, de tout ?

— Oui, de tout. De la vie, de l'amour, des océans, des forêts, des baleines, des phoques, des couguars, des coyotes, du pétrole, du programme de recyclage, de l'aide au développement, de la Croix-Rouge, de la GWI et du projet Mudpuddle. Nous avons même parlé argent. Tu te rends compte, Dinah ? Jamais je n'avais parlé de ça avec un homme.

Effectivement. Les hommes qui croisent la vie de Lisa se contentent en général de piquer son argent et de partir sans demander leur reste ! Sans un merci non plus.

Lisa poursuit son récit.

— C'est un mec stupéfiant, vraiment. Très, très futé.

— Voilà qui est intéressant.

Je n'ai vraiment aucune envie de l'encourager. Il faut dire qu'elle passe son temps à offrir des repas à tous les canards boiteux et à tous les fumeurs de hasch patentés du coin. Pauvre Lisa. Elle ne sait pas dire non.

— J'ai trouvé ça intéressant, moi aussi. Ce n'était pas du tout ce à quoi je m'attendais. Alors je me suis permis de l'inviter à la réception du Space Centre, demain.

* * *

Voilà plus d'un an que je m'emploie à convaincre le Space Centre de nous ouvrir ses portes. Et maintenant, ma grande soirée au Planétarium va enfin avoir lieu ! Les discours et la présentation du Mudpuddle auront lieu au Star Theater du Space Centre H.R. MacMillan, avec son écran panoramique et ses travées circulaires qui peuvent contenir jusqu'à deux cent trente personnes. La réception proprement dite aura lieu au Star Deck, d'où l'on a une vue splendide sur l'English Bay et le centre de Vancouver.

Tout ne se passe pourtant pas comme prévu. Jake a dû pratiquement kidnapper Penelope pour l'obliger à faire son boulot. Ces derniers temps, elle prend son boulot tellement à la légère qu'il a dû faire une mise au point très sérieuse. Elle n'est jamais à son bureau pour répondre au téléphone quand les gens de la GWI de Moscou appellent. Il faut dire que même si nous mettons en commun nos ressources linguistiques, notre connaissance de la langue russe ne va guère plus loin que le mot *vodka*...

La délégation russe doit arriver cet après-midi et en dehors de Penelope, personne ici ne peut les accueillir. Or elle s'est éclipsée en douce pour aller déjeuner avec Ian sans prendre la peine de nous

prévenir. Apparemment, et d'après ce qu'elle a laissé entendre à Lisa, elle est en train de tout miser sur Ian, de s'en remettre à lui. Elle saisit toutes les bonnes occasions d'être auprès de lui, repoussant ses propres limites... sans toutefois l'autoriser à sortir sa canne à pêche pour faire son trou dans la glace. Toutes les responsabilités qu'elle prend virent à la catastrophe ! Ça aurait été plus simple pour nous si elle était accro à la drogue. Nous aurions pu lui administrer une bonne correction avant de l'obliger à entrer en cure de désintoxication. Malheureusement, d'après ce que l'on sait, il n'existe pas de cure de ce type de folie.

Jake réussit à coincer Penelope à l'entrée. Elle fait une tête pas possible et il doit la traîner de force jusqu'à l'aéroport. C'est grâce à la participation de la délégation russe que le Space Centre a mis ses locaux et son personnel à notre disposition. Je leur ai promis en retour une excellente couverture médiatique et un prestige accru, compte tenu de la qualité de nos invités. Ils ont même accepté de me laisser décorer le Star Deck. J'ai eu l'idée d'accrocher aux tables des étoiles et des lunes d'or et d'argent gonflées à l'hélium, qui s'élèvent dans les airs en guirlandes.

Le grand jour est enfin arrivé, et tout se présente bien.

Vendredi

Dès 19 heures, le Star Theater fait le plein. Jake est dans tous ses états. Il a commis l'erreur de mettre une chemise foncée, et les marques de transpiration sont encore moins discrètes que sa cravate (Dieu sait pourtant si elle est voyante !).

— Dinah, je n'arrive pas à croire que tu aies mis la main sur Hamish Robertson. Tu as fait très fort.

Alors que le moment approche pour lui de prononcer son discours, Jake transpire de plus en plus... Il ne cesse de tamponner son front perlé de sueur avec un immense mouchoir blanc. Debout près du distributeur de friandises, il s'apprête à introduire ses pièces.

Je soupire.

— Dommage qu'il ne puisse être là ce soir. Il est à Tokyo pour affaires. Mais nous vivrons quand même un grand moment, une téléconférence. J'espère juste que la technologie ne nous jouera pas de mauvais tours !

— Je suis certain que tout ira bien, je dirais même super-bien !

La barre chocolatée tombe dans le bac du distributeur, et Jake s'en empare aussitôt.

Je lui demande si nos invités sont contents de leurs chambres.

— On pourrait croire qu'ils sont descendus au Pan Pacific et non dans ce fichu centre d'hébergement. Mais ils sont enchantés ! Ce qui me porte à croire que chez eux, la vie ne doit pas être une partie de plaisir.

Cleo s'approche de nous, splendide dans sa courte robe de soie vert mousse.

— Cleo, où est Simon ? Il est venu avec toi ?

— Non. Il est resté pour aider Joey à tu-sais-quoi.

Elle semble aussi nerveuse que moi. Dès que Jake s'éloigne, elle me chuchote :

— C'est une idée complètement folle. Ça ne marchera jamais.

— C'est juste pour gagner du temps. Quand on a une idée précise de ce qu'on veut, on finit toujours par y arriver. Alors, Simon ne viendra pas... ? Même pas après ?

Elle secoue la tête.

— Je vois.

Cleo hausse les sourcils.

— Pourrais-tu me dire ce que tu entends exactement par « je vois » ?

Je m'empresse de battre en retraite.

— Rien, rien du tout. C'est juste histoire de parler.

Elle a beau sourire, je sens bien qu'elle a les nerfs en pelote.

Penelope porte une robe à bustier très ajustée rouge vif. Rien d'original par rapport aux autres femmes, mais ça ne lui ressemble pas. Ian rôde autour d'elle, très élégant mais un tantinet inquiétant. Il n'a pas les yeux perçants d'un vampire, mais presque. O.K., j'exagère. Disons qu'il donne l'impression de guetter le moindre faux pas de notre part. Il ne m'a toujours pas adressé la parole depuis notre visite chez ma mère.

Penelope souffre... Elle aimeraient bien rester avec Ian, mais elle doit accompagner la délégation de la GWI de Moscou pour faire office d'interprète. Il semblerait que nos homologues moscovites n'aient pas pu venir, mais ils ont envoyé un sous-comité compétent pour les remplacer. Ils sont là tous les trois : une femme entre deux âges à l'air sévère et aux cheveux mal coupés, prénommée Olga, un grand jeune homme blond, Vassily, et Dimitri, un vieil homme corpulent, chauve et au visage rubicond. Je préfère donner les prénoms car leurs noms de famille sont imprononçables. Sauf par Penelope, ça va de soi.

Mike et la fée Clochette sont aussi des nôtres, ce qui signifie que mon petit numéro de chantage a marché. J'ai réussi à les transformer en donateurs contre leur gré ! Mike ne cesse d'essayer de capter mon regard et de m'envoyer des signaux discrets depuis l'autre bout de la pièce – quand Dawn a le dos tourné, bien sûr.

Je prie pour que PowerPoint et toute la technologie que nous avons déployée fonctionnent comme prévu. Pour la plupart de nos techniciens et informaticiens, nous sommes à la merci de Vulcain, un jeune mec dégingandé, au visage pâle et boutonneux. Il garde en permanence les oreilles de Monsieur Spock dans sa poche, prêt à les enfiler à tout moment. A la GWI, il consacre une bonne partie de son temps à réparer nos ordinateurs et en retour, nous supportons tant bien que mal ses débordements d'enthousiasme concernant les prochaines conventions *Star Trek*, avec l'éternel débat : qui de Kirk ou de Picard est le plus sexy ?

Ce soir, Vulcain est aussi à cran que nous tous. Il faut dire que j'ai beaucoup exigé de lui, ce soir. C'est Jake qui prendra la parole en premier, sans bande sonore, juste avec le logo Green World International à l'écran (ça représente une main qui ressemble à un arbre, blanche sur fond noir, avec une feuille verte qui sort de chaque doigt). Ensuite, des photos prises par le télescope Hubble seront projetées tout autour de nous, avec le nom des donateurs inscrits au centre de galaxies et autres nébuleuses. Mais avant tout cela, nous parlerons du projet Mudpuddle, et c'est là que je réserve une petite surprise à nos convives.

Lorsque Jake fait un pas vers le micro, l'écran devient noir pendant une bonne dizaine de secondes, puis un silence pesant s'abat sur l'auditoire. Je sens mon cœur s'arrêter. Mais Vulcain se démène comme un beau diable pour nous sortir de là. Après un dernier crachotement, le micro fonctionne de nouveau.

Jake desserre sa cravate et se lance dans son discours d'ouverture.

— Je suis très heureux de vous voir rassemblés ici ce soir. La Green World International est une communauté – notre communauté – qui s'est récemment élargie à l'ensemble du monde. J'aimerais souhaiter la bienvenue et remercier tout particulièrement nos trois invités qui viennent de l'agence GWI de Moscou. Leur présence ici représente le début d'une nouvelle ère dans le secteur des organisations à but non lucratif. La réponse du public à des organisations telles que la nôtre est souvent la suivante : « Pourquoi voulez-vous que je fasse un don ? En quoi cela me concerne-t-il ? »

Là, Jake marque une pause. On entendrait voler une mouche.

— Si vous faites un effort de réflexion, vous prendrez sans doute conscience que nous sommes

tous concernés par les projets de la GWI et par les grands problèmes qu'elle pose. Qui n'utilise pas d'eau ? Mis à part mon fils, bien sûr...

Les rires fusent.

— Nous n'avons pas encore commencé à résoudre les problèmes qui menacent notre planète, mais nous nous y attaquons. Nous refusons de nous voiler la face. C'est pourquoi je tiens à vous remercier de votre générosité et je vous invite à accroître le montant de vos dons au fur et à mesure que nos programmes deviendront plus ambitieux. Pensez-y comme à une sorte de Feng Shui financier. Ce monde est le vôtre. Comment ne pas vouloir le sauver ?

On entend ça et là quelques applaudissements. D'une certaine façon, Jake ne fait que prêcher des convertis. Mais s'il existe ne serait-ce qu'une chance de convaincre un nouveau venu de nous aider à défendre notre cause, son discours est parfaitement justifié.

— A présent, je vais donner la parole à Dinah Nichols pour la présentation de notre nouveau projet. Dinah, c'est à vous.

Je grimpe devant le pupitre. Ma gorge est plus sèche que le Sahara.

— Notre engagement dans le bio-mimétisme vient de commencer, mais nous sommes convaincus qu'avec l'aide de donateurs visionnaires, nous pourrons imaginer une nouvelle façon de nous comporter, un « modèle économique » qui nous permettra de protéger les trésors naturels de cette planète et de gérer nos ressources selon un modèle efficace où les déchets d'aujourd'hui seront les matières premières et secondaires de demain. Qui mieux qu'une feuille d'arbre sait comment convertir l'énergie solaire ? Laissons donc cette feuille nous donner des leçons. Qui, mieux que les terres humides et leurs systèmes complexes, sait comment transformer les matériaux toxiques en eau ? Eh bien, laissons-les nous apprendre à créer la *Living Machine*, nouveau système de filtres vivants. Notre tout dernier projet pilote, le système de traitement écologique des eaux usées connu également sous le nom de Mudpuddle, est le plus ambitieux à ce jour. Il exige d'énormes ressources en termes de temps et d'argent, mais nous sommes certains que les résultats ne vous décevront pas. Nous sommes fiers d'avoir le soutien d'un donateur prestigieux dont la contribution dépasse les trois cent mille dollars. Il va libeller à l'ordre de la GWI un chèque d'un montant avoisinant les cinq cent mille dollars, une somme que le gouvernement a promis de doubler. Vous trouverez toutes les informations et explications nécessaires dans le hall. Mais à présent, j'aimerais donner la parole à ce généreux donateur, M. Hamish Robertson. Il n'a pu être des nôtres ce soir, mais nous sommes en mesure de l'avoir en direct depuis Tokyo.

Je fais un signe à Vulcain. Il bidouille je ne sais quoi pendant quelques secondes, et une fenêtre apparaît sur l'écran. Au centre se trouve un homme étrange. Il porte un chapeau noir à larges bords et des lunettes fumées. Son nez est une étrange création à base de mastic, et sa barbe d'un jour est curieusement accentuée, un poil trop bleue.

En arrière-plan, sur les murs, on aperçoit un paravent et quelques éventails japonais. Une silhouette passe derrière l'homme au chapeau, et je donnerais ma tête à couper qu'il est la copie exacte du Mikado, un personnage tiré d'une production dans laquelle Joey a joué les figurants. L'homme au chapeau toussote un peu, comme la plupart des gens d'un certain âge, puis il s'éclaircit la gorge avant de prendre la parole avec un accent écossais à couper au couteau.

— Meeeessesdames et meeessieurs, bonsoir. Je regrette de ne pouvoir être des vôtres là-bas, à Vancouver, mais je vous ferai le chèque dès mon retour. Alors, profitez bien de cette soirée !

Je m'efforce de ne pas grogner tout fort, mais j'aurais préféré que Joey laisse son petit numéro de cabotinage au frigo !

Il continue de parler en continu, dans un charabia incompréhensible et avec un affreux accent

écossais ! J’intercepte le regard de Vulcain et je passe subrepticement mon pouce en travers de ma gorge. Ce soir, il est sur la même longueur d’onde que moi car on entend un nouveau crachotement, et l’image se fige sur l’écran avant de disparaître.

Vulcain se retourne et sourit bêtement au public en bredouillant :

— Nous avons perdu la connexion. Il doit y avoir trop de trafic...

Dans le public, c’est le silence et la stupéfaction.

Je souris à Vulcain et mon regard se pose de nouveau sur Jake.

— J’ai l’honneur de repasser la parole à M. Jake Ramsey.

Et je m’éloigne discrètement du podium.

Jake reprend la parole.

— Et maintenant, notre Président-Directeur Général, Ian Trutch, va vous dire quelques mots.

Ian s’approche du podium et rajuste sa cravate.

— J’aimerais tout d’abord saluer nos collègues de l’Union Soviétique.

Près de moi, Jake me souffle :

— Dis-moi que j’ai bien entendu...

La soirée promet d’être drôle.

— Je confirme. Il a dû oublier que l’Union Soviétique n’existe plus !

Ian tente de souhaiter la bienvenue aux visiteurs en les appelant par leur nom, mais il butte sur la prononciation, surtout le *ski* à la fin des noms propres. Il s’efforce alors de prendre un ton jovial.

— ... J’espère que ce sera le début d’une longue et fructueuse collaboration avec l’agence de Moscou.

Il embraye avec un petit speech sur le bureau, et juste au moment où je sens venir un énorme bâillement, j’entends Ian chuchoter, comme un acteur de one-man-show :

— ... et je suis sûr que nous sommes tous impatients de savoir si ce qu’on dit sur les filles de Moscou est vrai...

Il ponctue ses propos d’un clin d’œil appuyé.

Je fais la grimace. Jake s’essuie le front, puis fonce vers le podium, attrape le micro et s’empresse de prendre le relais de notre P.-D.G.

— Merci beaucoup, Ian. L’heure est maintenant venue de vous lire la liste des donateurs et de leur contribution.

Ian a l’air un peu perplexe, mais Jake le regarde fixement et il finit par descendre et s’éloigner d’un pas nonchalant.

Jake lit le tableau d’honneur, en citant le nom de chaque donateur et le montant de sa contribution. J’ai toujours été convaincue qu’il est important de jouer sur l’émulation qui se crée entre les gens, de les inciter à faire mieux que le voisin.

Je pars à la recherche de Cleo. Elle est dehors, dans le hall, à ricaner en sirotant son verre de vin.

— Cette pseudo-imitation de Hamish Robertson était vraiment minable. Pas étonnant que Joey ne trouve jamais de boulot. Il avait un look de rock-star *has been*. Quant à sa voix... On aurait dit la mère de Highlander qui serait atteinte d’artériosclérose !

Je soupire.

— C’est un look très tendance. Sans compter que le costume de Mikado allait comme un gant à Simon... Bon, OK ! Que veux-tu que je te dise, nous avons au moins essayé. Personne n’a vu cet homme, on ne sait pas à quoi il peut ressembler.

— Et Ian Trutch... il avait bu ou quoi ?

— Ça m’en avait tout l’air.

Je monte au Star Deck pour m'assurer que tout se passe bien.

Lisa est en train de donner ses instructions aux bénévoles. Elle a l'œil à tout, les empêchant notamment d'approcher des réservoirs d'hélium. J'aperçois Roly debout dans un coin. Il s'est mis sur son trente et un, ce qui est plutôt inhabituel. Il porte la veste réglementaire sombre à chevrons et contemple Lisa d'un air qui frise la dévotion. Lisa s'approche de moi et me regarde fixement, un étrange sourire sur le visage.

— Tu sais, c'est merveilleux que tu aies pu retrouver la trace d'Hamish Robertson jusqu'au Japon. C'est vraiment incroyable !

Elle se met à rire, puis se dirige vers Roly et lui pose la main sur l'épaule.

— Qu'en pensez-vous, Roly ? N'est-ce pas que c'est drôle ?

La voilà qui pique une nouvelle crise de fou rire. Et la contagion ne tarde pas à gagner Roly.

La pièce grouille de monde, beaucoup ayant fui la cérémonie. C'est alors que je repère Ian. Debout dans un coin près d'un buffet, il est en pleine conversation avec un type que nous n'avons pas invité – un politicien local véreux bien connu. C'est bien la dernière personne que j'aurais mise sur ma liste ! Je n'en crois pas mes yeux. Ian m'a court-circuitée une nouvelle fois. Dès qu'ils me tournent le dos, j'en profite pour me mettre à plat ventre par terre et à ramper sous la table pour m'approcher d'eux.

Ian parle à voix basse d'un ton fébrile.

— ... c'est gagnant à tous les coups. Dès que le Mudpuddle sera fonctionnel, nous aurons des quantités de demandes. Ce sera à nous de fixer le prix.

Le politicien véreux est enthousiaste.

— Ça fait des années que j'essaie d'amener l'eau au sud de la frontière. Si nous pouvons contourner les obstacles, ils seront d'accord pour payer. J'ai un vieux copain qui bosse au service des eaux, là-bas. Il a un ami qui connaît quelqu'un qui pourrait nous donner un coup de main...

Le Coté Obscur de la Force révèle son vrai visage.

Croyant qu'ils sont partis, je surgis de dessous la table. Ian me regarde d'un air ahuri.

Je pianote par terre pour me donner une contenance.

— Je cherche mes lentilles de contact. Je n'arrive pas à mettre la main dessus.

Ian s'exclame :

— Mais vous n'en portez pas !

Je rétorque :

— C'est vous dire à quel point elles sont discrètes ! Je ne savais même pas que j'en avais.

Comme si la situation n'était pas déjà suffisamment délicate, Penelope déboule à ce moment précis, à la recherche de Ian. Je me relève en époussetant ma tenue. Penelope prend Ian par le bras et le guide vers un coin reculé de la pièce où ils commencent à mettre en œuvre leur programme personnel d'échange de mucosités.

Mais je n'ai qu'une idée en tête : l'eau. Si personne n'arrête ces deux mecs, l'eau est en danger.

J'ai désespérément besoin d'appeler Thomas. J'essaie mon portable, mais le signal ne passe pas. Je sors en courant pour retenter ma chance, mais je finis par changer d'avis. Il faut dire que je me suis mise à pleurer et que je suis incapable de parler. J'ai besoin d'air. Tout ça est de la folie.

Je fonce dehors, dans le noir, et je m'appuie contre le mur, là où il n'y a personne pour me voir piquer une crise de nerfs.

Tout à coup, j'entends une voix familière.

— Dinah ?

Je m'arrête et je scrute la nuit.

C'est Jonathan Ballam, en tenue décontractée, tout de noir vêtu. Mon Sauveur ! Je dois dire qu'il a fière allure.

— Dinah, que faites-vous ici ? L'air est glacial. Vous ne partez pas, j'espère.

— Jon ! Et vous, que faites-vous ici ?

— Je suis en retard. J'ai fait une donation. Est-ce que... est-ce que ça va ?

J'essaie de prendre ma voix d'hôtesse.

— Vous êtes un type bien. Je suis très heureuse de vous voir.

Il m'attrape par la main et se lance dans une figure de *boogie*.

J'éclate de rire.

— Hé là, doucement ! Au fait... où est Kevin ?

Jonathan fronce les sourcils.

— Il n'est pas à Vancouver en ce moment.

Je me demande de nouveau si tout va bien entre eux.

Je le prends par le bras.

— Si on rentrait prendre un verre ?

Au buffet, nous prenons de quoi boire et nous sustenter. Côté décibels, ça devient de pire en pire.

Jon me demande :

— Y aurait-il un endroit plus calme où nous puissions parler ?

— Allons dans l'amphithéâtre, nous pourrons discuter tranquillement.

Je me suis débrouillée pour que cet endroit soit un espace de relaxation après la lecture du tableau d'honneur.

Nous prenons place dans des fauteuils. C'est Jon qui rompt de nouveau le silence.

— Que faisiez-vous exactement là-bas ? Vous aviez l'air furieuse.

Je lui chuchote :

— Vous vous souvenez que je sortais avec le nouveau P.-D.G. ? Nous l'avons croisé en venant ici. C'est l'homme aux petits yeux perçants et aux canines acérées.

Il hoche la tête.

— Eh bien, je ne sors plus avec lui. Il a jeté son dévolu sur une vierge effarouchée – la seule personne avec qui je ne m'entends pas à la GWI. Et c'est un sale type. Il est en train de mijoter des trucs qui sont très loin du concept de départ de la GWI.

— Dinah...

— Quoi ?

— Vous n'êtes pas jalouse, j'espère.

— Pas le moins du monde... Je ne crois pas. En fait, je ne sais pas. Il y a peut-être un... un reste de jalouse.

— En tout cas, c'était mon impression... Je veux dire, quand vous en avez parlé l'autre fois... il m'a semblé que...

— Quoi ?

— Que vous n'aviez pas une confiance totale en lui. Que vous étiez diamétralement opposés, beaucoup trop différents. C'est vous-même qui l'avez dit.

— Ah oui ?

— C'est ce que j'ai lu entre les lignes.

— C'est possible.

Il secoue la tête d'un air un peu las, puis il me sourit.

— Je sais ce que c'est. On s'investit sur le plan affectif, et quand c'est fini, on a l'impression

d'avoir perdu quelque chose. Même si on était davantage des amis ou des partenaires que des amants.

— C'est vrai. Mais je vais vous dire une bonne chose : si j'avais encore des sentiments pour lui, cette fois, c'est bien fini.

Nous nous accordons un moment de silence en regardant l'univers se déployer autour de nous sur l'écran. Toutes ces images ressemblent plus à des joyaux et à des pierres précieuses qu'à des planètes et des soleils.

Jon s'exclame :

— Ces images sont exceptionnelles. L'univers qui est le nôtre est l'œuvre d'un immense peintre. Regardez-moi ces couleurs...

Les somptueuses spirales marbrées de corail, de rouge, d'ambre et de brun de la Nébuleuse du Trou de Serrure surgissent devant nous, puis l'image s'estompe et laisse la place à une autre nébuleuse, la Nébuleuse Helix, avec ses noeuds cométaires rose pâle qui se détachent sur fond bleu turquoise.

Jon me regarde en souriant. Il a l'air si heureux, avec son beau regard ambré, que lorsque Penelope et Ian pénètrent dans l'amphi, je les remarque à peine.

Jon s'exclame :

— J'ai une idée !

— Ah oui ?

— Je vais faire semblant d'être votre nouveau petit copain.

— Mon petit quoi ?

— Petit copain.

Je le regarde, sidérée. C'est une situation classique. L'homme gay, beau garçon et de surcroît intelligent qui se complaît à torturer une femme hétéro. Un simple cas de misogynie.

J'éclate de rire.

— Sûrement pas.

— Dinah, allons, ne les laissez pas prendre l'avantage !

Après un long moment de réflexion digne d'Einstein, je lui réponds :

— Eh bien, d'accord. Je mets de côté mes convictions religieuses et vous les vôtres. Mais je ne le referai pas deux fois.

— Mes convictions religieuses ? Euh... oui, bien sûr. Ça me va.

Il exécute un savant exercice d'assouplissement avec ses deux bras, puis me passe un bras sur l'épaule. A ce stade, je me dis qu'il est inutile d'aller plus loin, mais lorsque Ian et Penelope regardent dans notre direction, le voilà qui m'emprisonne le menton dans sa main pour me planter un long et langoureux baiser sur la bouche. Il en fait peut-être trop, non ? J'ai la sensation que ce baiser dure une éternité et qu'aucun de nous n'a envie de s'éloigner de l'autre. Lorsque nous nous décidons enfin à le faire, je reste là, assise, à le fixer. Sous le choc.

Penelope et Ian n'ont pas bougé d'un pouce. Ils nous regardent, bouche bée.

Jon fronce les sourcils.

— Maintenant, vous allez me dire que je n'aurais jamais dû faire ça...

Je lui chuchote à l'oreille :

— Mais pas... pas du tout. C'était vraiment... c'était... comment dire... ?

Fantastique !

— Vous disiez... ?

Il attend que je finisse ma phrase.

— Je... euh... il vaut mieux que je retourne faire mon boulot de relations publiques.

Jon n'a pas l'air impressionné.

— Ah oui ?

— Je n'ai pas envie d'être virée pour m'être laissée aller pendant que je suis censée travailler, comme Penelope...

— Ah non ?

— Non. Mais c'était un...

— Oui... ?

— C'était un...

— Absolument. Je suis d'accord avec vous.

Je fais un geste du côté de Penny et de Ian.

— Je crois que vous avez réussi à les choquer.

Il murmure :

— Pas de problème. Dans la vie, des petits riens de ce genre peuvent parfois tout changer.

— Ça ressemble à mes slogans de campagne.

— Je reste à votre service... si besoin est.

— Il faut absolument que je file, le boulot m'attend.

Mais allez savoir pourquoi, mon corps n'a aucune envie de bouger.

— C'est vrai, vous devriez !

— Je suis quand même la responsable des RP et de la communication !

— Et vous communiquez sacrément bien !

Jon me passe la main dans le cou et se met à jouer avec mes cheveux.

Je me sens bien.

Trop bien.

Je me demande ce que Penelope peut bien penser.

Que la mangeuse d'hommes s'est trouvé un nouveau gibier ?

Je l'espère. Espérons que notre petit numéro a servi à quelque chose, car flirter avec Jonathan Bellam ne rime à rien. C'est même un peu risqué.

Et surtout, c'est moche vis-à-vis de Kevin.

La voix de Jake appelant Penelope met fin, juste à temps, à mon petit moment de bien-être. C'est alors que Jake s'aperçoit de ma présence.

— Oh, tu es là aussi ! J'ai besoin de vous deux à la réception. Les Russes veulent vous parler.

Je lance à Jon :

— Je me sauve. Le devoir m'appelle.

Il desserre lentement son étreinte, puis sourit en poussant un grand soupir.

— Bien sûr. Si vous avez de nouveau besoin de moi, n'hésitez pas. Je ne serai pas loin.

Lorsque je rejoins Penelope à la porte, elle me dit d'un petit ton tranquille :

— C'est vraiment pathétique de voir la façon dont les femmes tristes et désespérées se comportent.

Puis elle sort devant moi.

Je me sens triste, en effet, mais certainement pas pour les mêmes raisons que Penelope. Je me sens surtout triste pour l'avenir de la GWI. Et aussi pour *elle*, pour Penelope. Triste qu'elle joue les filles prudes et suffisantes et qu'elle traite si mal la plupart de ses collègues de bureau, moi la première. Si elle s'était comportée normalement, elle aurait pu avoir des tas d'amis à la GWI, et participer à nos fêtes entre collègues. Elle aurait pu se goinfrer de pâtisseries, comme nous, en essayant de sauver le monde. Et si jamais il lui arrive un jour, à *elle*, d'être attaquée par un couguar

avant qu'Ian ne l'épouse, peut-être verra-t-elle défiler sa vie devant ses yeux sans même avoir connu d'orgasme. Ce souvenir-là lui manquera.

Et ça, c'est vraiment triste.

Samedi

Le téléphone me vrille les tympans. Je porte la main à ma pauvre tête et je sors en titubant dans l'entrée pour décrocher.

Une voix fielleuse me susurre :

— Tu es comme les noix de mon *baklava*.

— Certainement pas, pauvre malade ! Pourquoi vous obstiner à m'appeler, moi ? Alors écoutez-moi bien : il est très tôt et vous m'avez réveillée. Alors je vous conseille de voir un médecin et surtout, surtout... ne mappelez pas pour m'en parler, d'accord ?

Et je raccroche violemment.

La pièce se met à tournoyer.

J'ai l'impression de voir trouble, et je suis prise de nausées.

Je regagne ma chambre en chancelant, je me jette sur mon lit et je ferme les yeux.

Comment suis-je rentrée, hier soir ?

Je me suis couchée en slip et en soutien-gorge, mais je n'arrive même pas à me rappeler m'être mise au lit !

Au fait, et ma voiture ?

Mon lit commence à tanguer et à remuer comme si j'étais sur un manège de foire.

La mémoire me revient doucement.

Ce n'est pas ma faute si j'ai la gueule de bois.

C'est à cause de ces Russes...

Oui, c'est à cause d'eux. Ce sont eux qui ont sorti ces bouteilles de vodka non étiquetées, le nec plus ultra de leur pays natal, et qui ont commencé à en verser généreusement dans nos verres à vin. Comment refuser de boire, je vous le demande ? Ils tenaient à ce que nous trinquions avec eux, à ce que nous goûtions leur spécialité. Ils nous ont presque versé la vodka directement dans la gorge, et refuser de boire avec eux aurait été une offense. Ils auraient pu créer un incident diplomatique de portée internationale. De toute façon, au point où nous étions, pour les gens du Space Centre, la réception était déjà en soi une sorte d'incident international.

Mais je dois quand même rendre cette justice à nos représentants de la GWI à Moscou : ils savent faire la fête. Non seulement ils savent porter des toasts et briser leurs verres, mais ils en connaissent aussi un rayon pour faire passer des messages. J'ai beau ne pas connaître un seul mot de russe, je me souviens avoir eu avec chacun d'eux une conversation très animée, je dirais même passionnée, pendant toute la soirée. Je vous jure que la communication passait... J'ignore si c'était eux qui parlaient anglais ou moi le russe, mais c'est un fait ! Ils m'ont d'ailleurs tous dit la même chose, qu'il fallait créer un Fonds Mondial pour le développement des énergies de substitution renouvelables. Et que si un pays était capable de réunir en l'espace d'un soir cent milliards de dollars pour entrer en guerre, il n'aurait aucun mal à trouver cinquante milliards de dollars sur les dix prochaines années pour la recherche et le développement sur les sources d'énergie renouvelable. Olga, Vassily et Dimitri connaissent décidément bien leur boulot.

Pour ce qui est du reste de la soirée, c'est encore très flou...

Voyons voir.

Je me suis couchée en soutien-gorge et en culotte.

Où est passée ma robe ?

Et comment suis-je rentrée chez moi ?

Au volant de ma voiture ?

Impossible de m'en souvenir.

Et si ce n'est pas moi qui conduisais, serai-je capable de retrouver ma voiture là où je l'ai laissée ?

Je ressors de mon lit en rampant et je me dirige au radar jusqu'à mon armoire. Ma robe noire est là, sur son cintre, protégée par sa housse. Est-ce moi qui l'ai rangée ? Je me vois mal le faire dans l'état où j'étais... Chaque fois que je fais la fiesta en ville, j'ai plutôt tendance, le lendemain matin, à retrouver mes fringues *soigneusement rangées...* par terre !

D'où ma question : comment suis-je rentrée ? Je prends la direction de la cuisine d'un pas chancelant et je regarde par la fenêtre. Aucun signe de ma voiture dans la petite allée où j'ai l'habitude de la garer.

J'ouvre le robinet et je remplis un pot vide de Nutella d'eau bien fraîche, puis je fais un arrêt dans la salle de bains pour avaler deux Tylenol. Je retourne dans ma chambre et je m'allonge sur le lit en essayant de rassembler mes souvenirs. Au début, un tableau assez flou des bacchanales de la nuit dernière danse devant mes yeux. Mais après un effort de concentration, je commence à y voir plus clair.

Tant que nous étions au Space Center, nous nous sommes relativement bien comportés. En diplomate confirmé, Jake (resté sobre) était sur tous les fronts, un peu tendu, pour s'assurer que tout se passait comme prévu.

Oui, mais après ?

J'ai vraiment besoin d'un bon café.

Je m'enveloppe dans ma robe de chambre de soie chinoise et je vais dans la cuisine. Je remplis la machine à espresso et j'attends que l'eau soit bien chaude.

Qu'a-t-il bien pu se passer après la réception au Space Centre ?

Une méga fiesta.

Je me souviens de la piste de danse de l'Eldorado Hotel !

Oui, c'est là que nous sommes allés.

Olga et Dimitri m'ont demandé si je connaissais une boîte de nuit ou un club où ils puissent se lâcher un peu et danser. Ils ont passé quelques années à Cuba dans le cadre d'un programme d'échanges professionnels et ils adorent la musique latino. C'est donc moi qui leur ai suggéré l'Eldorado Hotel. J'ai le souvenir d'une file de taxis qui arrivait, et nous nous sommes entassés dans l'un d'eux, mes trois Russes et moi. Penelope nous a suivis en faisant la tête après que nous avons découvert que nous n'avions aucun besoin de ses services d'interprète. Nous nous en tirions très bien tout seuls.

J'ai commencé par laisser à la réception un message destiné à Rupert Doyle, en lui demandant de m'appeler dès son retour à Vancouver. Puis nous sommes allés dans la salle de danse. Le jeune Vassily, un grand mec blond, s'est assis en simple spectateur, jouant les chiens de garde tandis qu'Olga et Dimitri dansaient le mambo, la samba, la rumba et la lambada, sans oublier la macarena bien sûr. Je crois bien que j'ai dansé, moi aussi.

Etais-je en état de le faire ?

Oui.

Je me souviens être allée voir l'orchestre pour leur demander de jouer un tango, et j'ai dansé avec Dimitri. C'est un très bon danseur, on aurait dit un vieux *milonguero*.

Et ensuite ?

Quelqu'un d'autre m'a invitée à danser. J'ai accepté, et je me souviens très bien que c'était un

moment magique. Nous étions parfaitement synchronisés, et je suis sûre et certaine que ce n'était pas uniquement à cause de la vodka.

Mais impossible de me souvenir de son visage.

Curieux, non ?

Le temps que je prépare mon café au lait avec des tonnes de sucre et que je commence à boire par petites gorgées, tous les détails de la soirée me reviennent à la mémoire.

Tout sauf le visage de mon dernier partenaire de tango.

Et l'endroit où j'ai laissé ma voiture.

* * *

J'ai besoin de parler à quelqu'un. Et je n'ai qu'une solution. Je m'habille en vitesse, je descends dans le salon, je sors par ma porte-fenêtre, je longe le balcon et je pénètre dans l'appartement de Joey par la porte-fenêtre. Puis je descends dans sa chambre. La porte est entrouverte. Au moment où je m'apprête à entrer, je recule brusquement en découvrant qui se trouve dans le lit avec Joey.

Mon Dieu ! La boulette !

Je réintègre mon appartement sans bruit, sur la pointe des pieds.

J'ai besoin de réfléchir.

J'étais tellement concentrée sur mes allées et venues de la nuit dernière (copieusement arrosées à la vodka !) qu'il ne m'est même pas venu à l'idée que Joey pouvait ne pas être seul.

Ce que je viens de voir ne me regarde pas.

Peut-être que si, après tout.

Je suis farouchement opposée à cette pratique ancestrale qui consiste à dénoncer les gens. Est-on censé en parler à l'offensé, au risque de se comporter en mauvais perdant que sa conquête d'un soir vient de laisser tomber pour une femme plus jeune et plus innocente ?

Où est-on censé dire à l'offenseur qu'on est au courant ? Et qu'il ferait mieux de ne pas recommencer ?

Je n'ai aucune envie de jouer les flics de la Mondaine.

Mais c'est quand même un sacré dilemme.

Il faut que je retrouve ma voiture.

J'enfile un pull bien chaud et je descends les marches à la hâte. Je longe le petit chemin qui mène chez Jon et Kevin. J'appuie sur la sonnette en espérant que Jon n'ait pas le don de télépathie.

Jonathan m'ouvre la porte. Il porte une parka à capuche vert foncé et trimbale un sac de voyage.

Il me lance :

— Je me demandais quand vous vous décideriez à venir. J'ai quelque chose à vous.

— Ah bon ?

Attendez ! Qu'est-ce que j'ai bien pu faire ? Je ne me souviens pas d'avoir fait un strip-tease, mais tout est possible. Il faut dire que la vodka était de très bonne qualité ! J'essaie de gagner du temps, mais Jon revient avec le mystérieux objet « du délit ».

— Je les ai trouvées en sortant. Si vous n'étiez pas passée chez moi, je vous les aurais rapportées.

— Vous m'auriez rapporté quoi ?

— Ceci !

Il lève la main et j'aperçois mes clés de voiture.

Je m'en empare, au bord de l'extase.

— Merci beaucoup. A propos... vous ne sauriez pas où se trouve ma voiture, par hasard ?

— Là où vous l'avez laissée. Hier soir, dans un moment d'euphorie, vous vous êtes crue capable

de conduire... J'ai préféré vous confisquer vos clés.

— C'est une bonne initiative de votre part. Décidément, vous êtes mon Sauveur.

— Je dois partir, Dinah. On vient de m'appeler, un petit problème à régler avec une bête à cornes...

— Oh, je comprends. Soyez prudent sur la route.

— Vous pouvez passer ici ce soir quand Kevin sera de retour. Si le cœur vous en dit, bien sûr. Kevin devrait rapporter un petit vin de Californie très sympa. Je ne suis pas certain qu'il reste, mais si c'est le cas, venez nous rejoindre pour boire un verre. Kevin est un peu contrarié, depuis quelque temps. Il ne faut pas qu'il reste seul.

Et toi, pas question de rester seul avec moi.

— On verra. Mais je doute être capable de boire une seule goutte de vin au cours de la semaine qui vient ! J'ai un peu forcé la dose, hier.

Jonathan se contente de sourire.

— Bien. Alors je vous reverrai à votre retour, Jon.

Je suis déçue. C'est avec lui que j'ai envie de boire du vin, pas avec Kevin. Ma chère, tu as vraiment besoin que je te passe un bon savon ! Je veux que tu répètes sans t'arrêter : *Dinah, tu ne convoiteras pas ton voisin gay. Dinah, tu ne convoiteras pas ton voisin gay. Dinah, tu ne...*

Ma soirée à l'Eldorado m'a au moins apporté une bonne chose : je suis allée sur Internet pour me commander des chaussures de tango. Ils commenceront par m'envoyer gratuitement de quoi prendre les mesures de mes pieds. Je leur communiquerai les chiffres qui seront transmis à Buenos Aires où les chaussures sont fabriquées à la main par des bottiers argentins.

J'ai choisi le modèle Valentina, soit quatre-vingt-neuf dollars de talon aiguille, de daim rouge et de cuir noir verni laissant les orteils découverts. Et le remboursement est garanti si les chaussures ne me vont pas.

Ensuite, je me mets une vidéo sur le tango et je m'exerce un peu. Heureusement que personne ne peut me voir.

Dimanche

J'aurais dû savoir ce que la journée me réservait. Ça commence déjà très mal avec un nouveau coup de fil du Détraqué. J'ai l'air beaucoup trop blasée quand je l'ai au téléphone. Je décide donc de changer de tactique.

— Vous avez l'air de savoir à quoi je ressemble. Si vous vous décriviez à votre tour ?

Où est passé mon instinct de conservation ? Je suis dingue ou quoi ? Ce mec peut me trouver à tout moment.

Il me chuchote :

— Je suis l'homme qu'il vous faut. Nous sommes faits pour boire du *retsina* ensemble.

— Raté ! Je déteste le *retsina*. Ça a un goût de téribenthine.

Il tente une autre piste.

— De l'ouzo, alors ?

Je raccroche.

J'ai à peine eu le temps de poser le combiné que le téléphone se remet à sonner. Je décroche.

— Di ?

— Simon ? Quoi de neuf ?

— Depuis quelque temps, je me dis que...

— Je sais, je sais. Ce monde est trop grand pour toi.

— Pas du tout.

— Trop petit, alors.

— Je connais un ashram au Tibet et...

— Et quand tu seras là-bas, tu en profiteras pour faire un peu de windsurf depuis le camp de base de l'Everest ?

Simon ne trouve pas ça drôle. Il pousse un long soupir.

— En as-tu parlé à Cleo ?

— Non, pas encore. C'est trop tôt, ce n'est pas la saison pour aller là-bas.

Je sens le remords percer dans sa voix.

— Dinah, surtout ne lui dis rien, d'accord ?

— D'accord. Mais tu ferais mieux de la mettre au courant rapidement.

— O.K. Bye !

Je lui dis au revoir et je raccroche.

Ce cher Simon ! Mon copain d'enfance, si beau, si instable, si imprévisible.

J'ai les nerfs en pelote. J'ai terriblement besoin de parler à quelqu'un.

Je ne peux pas parler à Joey. Pour des raisons évidentes.

Ni à Cleo. Je risquerai de vendre la mèche sans le vouloir.

Je ne peux pas non plus parler à Jon. Parce qu'il n'est pas en ville et aussi parce qu'il y a un sérieux risque que je lui saute dessus !

Difficile de parler à Kevin. Je pourrais faire une gaffe, lui dire à quel point j'ai adoré embrasser Jon.

Rien à faire non plus du côté de Lisa. Elle est physiquement là, mais ses pensées sont ailleurs... vers l'homme au ciré jaune.

Quant à Thomas, c'est exclu. Il va essayer de me coller de nouveaux rendez-vous qui me coûteront l'équivalent de mes prochaines leçons de tango.

Et ma mère ? Exclu aussi, car ce dont j'ai envie de parler avec elle, c'est d'Hector.

Il ne me reste plus qu'une solution : me calmer et me parler à moi. Essayer de faire le point seule à seule, en décrochant le téléphone et en me faisant un soin de peau réservé aux situations de crise. C'est une mesure radicale que je prends chaque fois que tout part en vrille – et qu'il n'y a personne d'autre dans ma vie pour me bichonner.

Le traitement consiste à prendre quelques morceaux de fruit, le plus mûr possible, et de les mettre dans mon robot avec un filet d'huile d'olive. Je préfère les fruits les moins acides, comme les pêches ou les bananes. Quand tout est réduit en bouillie, je l'applique sur mon corps, sans oublier un seul centimètre carré. C'est génial ! Rien de tel pour hydrater la peau. Et on a l'impression de nager à l'intérieur d'un cocktail de fruits géant. En plus, s'il m'arrive de passer involontairement la langue sur ma peau, ça a très bon goût !

Dès que la bouillie est prête, je grimpe dans ma baignoire pour m'en enduire tout le corps. Puis je me drape dans une vieille serviette de toilette et je reste assise là, dans ma salle de bains, à fredonner les chansons les plus jazzy de Billie Holiday. Voilà une femme qui a une vraie voix de crooner ! Dès que le CD est fini, je me rince et j'enfile mon peignoir de bain.

Puis je décroche mon téléphone pour appeler l'Eldorado Hotel et laisser un message à Rupert Doyle. Si jamais il se décide à réapparaître à Vancouver, il doit me rappeler le plus vite possible.

Lundi

Jake entre dans mon bureau.

— Je viens d'emmener Dimitri, Olga et Vassily au ferry. Ils veulent faire un saut pour visiter

l'île. On peut dire que ces gens n'ont pas peur de marcher ! Avez-vous déjà essayé de visiter la ville de Vancouver en deux jours ? Eh bien, c'est ce que nous avons fait. Et comme ils restent une dizaine de jours ici, ils ont la ferme intention de découvrir toute la Colombie-Britannique ! Je vous jure que ce n'est pas une blague. Je les crois même capables d'essayer de visiter le reste du Canada dans la foulée... Je suis épuisé.

— Ils m'ont l'air très bien, ces gens.

— Super. Nous sommes parfaitement en phase sur nos objectifs communs et les problèmes de la GWI. Ils m'ont demandé de faire un petit voyage à Moscou pour voir comment ils gèrent le programme là-bas. J'y songe sérieusement. L'idée est séduisante, non ? Mais attention aux crises de foie !

— Ne m'en parlez pas. On peut dire que les Russes tiennent bien l'alcool !

— Ils prétendent que c'est pour supporter le froid... Il paraît qu'à Moscou, si on ne boit pas, on meurt d'hypothermie.

— J'ai entendu ça, moi aussi. Mais vous n'allez quand même pas sauter sur cette excuse, hein, Jake ?

— Sûrement pas ! Je ne me suis pas astreint à tous ces efforts pour rester sobre et tout foutre en l'air juste à cause d'un voyage au pays du froid.

Il tortille le bout de sa moustache.

— Bon, je dois retourner à mes paperasses. A propos, vous vous voyez toujours, avec Trutch ?

Je baisse la voix.

— Jake, Ian ne me parle plus. Il ne m'a pas dit un seul mot depuis notre rupture, il y a deux semaines. Je ne sais pas quoi faire.

— Bon sang ! J'ai horreur de ce genre de situation. Nous avons déjà assez d'ennuis comme ça pour y ajouter des problèmes personnels. Ce n'est pas pour rien qu'on dit toujours de ne pas mélanger le plaisir et le boulot et de ne jamais coucher avec son patron. Tout le monde sait que c'est une source de problèmes au bureau. Dinah ! Si seulement vous aviez pensé à tout ça avant de vous lancer dans cette histoire ! J'ai déjà vu des cas du même genre, et la moitié des couples finissent par rompre.

Je marmonne :

— Inutile de me faire la leçon, Jake. Je suis parfaitement capable de pratiquer l'autoflagellation, sans l'aide de personne.

— Je sais.

— Mais juste pour info, sachez que j'adore mon boulot à la GWI. On est très mal payé, les horaires... n'en parlons pas, mon bureau est en carton-pâte, le P.-D.G. est pourri, notre interprète de conférence nullissime, mais je n'ai aucune intention de filer ma démission sous prétexte que j'ai couché avec ce vampire aux voitures de rêve qui ne fiche rien de la journée pendant que nous trimons comme des malades.

Jake sourit.

— Vous voyez, Dinah, c'est pour ça que je vous ai embauchée. Pour votre capacité à identifier les problèmes.

— Dites-moi, que diriez-vous d'une petite pause-café à l'extérieur ? Avec toute l'équipe sauf Trutch ? Et Ash.

— C'est important ?

— Je crois, oui.

— Pas de problème. Je vais en toucher un mot aux autres.

Une demi-heure plus tard, Cleo entre en coup de vent dans mon bureau en tempétant et en gesticulant dans tous les sens. Je m'empresse de mettre hors d'atteinte mes jouets, mon mug en céramique et ma statuette Marge Simpson Présidente. Je n'ai pas envie qu'elle les renverse sans le vouloir en jouant les moulins à vent.

Elle fulmine.

— Je n'arrive pas à le croire ! Ils réduisent l'activité de l'installation de recyclage. Pour faire des économies. De toute évidence, nous leur donnons moins d'argent. Ian a passé quelques coups de fil.

— Quoi ?

— Ça va retarder toute l'opération. Nous avons des tas de bénévoles, là-bas. Où vont-ils aller, maintenant ? Nous devons, une fois de plus, céder aux magnats qui prônent l'ensevelissement des déchets. Ça pue, cette histoire. Au sens littéral du terme. Si nous ne faisons pas régulièrement un maximum de recyclage, nous allons tous nous asphyxier sous nos déchets dans les dix ans à venir ! Et en ce qui me concerne, ce n'est pas le genre de mort que j'avais envisagé.

— Tiens donc ! Et peut-on savoir quel genre de mort tu envisages ?

— Je me verrais bien à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, me balançant doucement dans un hamac sur une île des tropiques, une île propre où l'on ne gaspille pas l'énergie, où tout le monde recycle ses déchets et qui possède des structures à la pointe du progrès écologique. Et je serais entourée d'une nuée de jeunes gens aux corps musclés qui m'éventeraient avec des feuilles de palme et rempliraient régulièrement mon verre. Et dans un moment d'une intense beauté, le soleil se coucherait sur l'océan, et je m'en irais doucement...

— C'est ce qu'on appelle une belle mort, Cleo. Ça fait presque envie.

— C'est vrai ? Bon, il faut que je sorte. J'ai une envie de gâteau à la crème au chocolat !

— Ça risque de précipiter ta mort de rêve...

— Je sais. Et n'oublie pas : lorsque sonnera l'heure de mon départ, je veux qu'on mette dans mon cercueil un bon de commande de plat à emporter !

Après le départ de Cleo, je décroche le téléphone et j'appelle pour la énième fois l'Eldorado Hotel.

Je prends ton autoritaire.

— Ici le studio de télévision. J'aimerais parler à Rupert Doyle. C'est urgent.

La voix me répond :

— J'appelle sa chambre.

On entend une sonnerie, et la voix revient au rapport.

— Il n'est pas dans sa chambre.

— Pouvez-vous laisser un message pour lui dire...

— ... que Dinah Nichols a appelé, je sais. Je vous ai reconnue ! Je lui transmettrai votre message.

Bon. O.K.

Je me reconcentre sur mon écran d'ordi et le projet Mudpuddle. J'ai la sensation qu'il est en train de nous échapper. La réception au Space Centre nous a permis de récolter pas mal de fonds supplémentaires, mais ça ne suffira jamais pour lancer le projet. Ian Trutch est-il en train de se construire un nouveau bureau parce qu'il croit que l'argent de Tod est bel et bien acquis ?

En examinant les chiffres, je suis prise d'une pulsion irrésistible. Je sors de mon bureau, je traverse la pièce principale et je descends l'escalier pour rejoindre la réception, le domaine d'Ida.

Elle est en train de feuilleter le magazine *People* tout en écoutant une conversation dans son

casque.

— Dis-moi, Ida, pourrais-tu me rendre un service ?

— Bien sûr. Tes désirs sont des ordres.

— Pourrais-tu appeler le bureau de Ian Trutch pour voir s'il est là ?

— Il est sorti. Crois-moi, mon chou, je sais toujours si ce mec est là ou pas, s'il est en haut ou en bas. Je ne le perds pas une seconde de vue. C'est beaucoup mieux que dans la série *Des Jours et des vies*.

— Tu dis qu'il est sorti... Quand est-il parti ?

— Il y a quarante minutes environ. Il a embarqué Shirley Temple avec lui. Ils semblaient partis pour déjeuner tôt !

Elle me fait un clin d'œil.

Je me rue vers l'escalier pour monter jusqu'au troisième étage et j'ouvre la porte avec précaution.

Je l'appelle à cinq reprises pour m'assurer qu'il n'est pas là... Pas de réponse. Je longe les boxes des secrétaires. Les postes sont toujours à pourvoir. Ce qui est sûr, c'est qu'il choisira les heureuses élues dans un défilé de dilettantes anorexiques issues de familles aisées ! Je me retrouve dans l'immense bureau directorial. La pièce n'est pas encore terminée, il reste notamment des meubles à monter, mais on voit bien que c'est un domaine luxueux. Je me promène dans la pièce, effleurant de la main au passage les matériaux précieux : le bureau et les étagères en acajou somptueux, le bar et les plans de travail en marbre poli rose, les canapés et les chaises en cuir d'un vert profond. Dans la salle de bains privée, les accessoires sont en cuivre et ont été fabriqués à sa demande par des artisans. J'ôte mes chaussures pour fouler la luxueuse moquette gris foncé.

Avec ce qu'il dépense pour ce bureau, nous aurions la moitié de l'argent nécessaire au lancement du projet Mudpuddle.

J'aperçois un minuscule magnéto. Sans réfléchir, je m'en empare et j'appuie sur le bouton Marche.

C'est la voix de Ian. Apparemment, il est en train de faire des listes.

Tout ça me semble sinistre. J'appuie donc sur la touche de rembobinage.

Puis de nouveau sur Marche. C'est toujours la voix de Ian : « Objet : licenciements. Dossiers à l'étude : Ida Fairfax, Cleo Jardine, Lisa Karlovsky, Jake Ramsey, Penelope Longhurst. »

J'arrête le magnéto.

Des licenciements à l'étude... Ce sont les termes qu'on emploie, maintenant ?

En plus, *Penelope* serait aussi sur la sellette ?

Hé, mon chou, si tu venais chez moi pour étudier mon cas ?

Et moi, dans tout ça ? Qu'est-ce que je deviens ? Pense-t-il réellement que je vais rester travailler sous ses ordres (façon de parler) pendant qu'il vire le reste des salariés ?

J'appuie de nouveau sur la touche Marche.

— « Sujet : choix société d'assurances : Alliance Health and Life. Pour dossiers : Jake Ramsey, Aishwarya Patel, Dinah Nichols, Fran Meyers... »

Il y a encore d'autres noms que je ne connais pas.

Je sors du bureau et je descends l'escalier à la hâte pour rejoindre mon refuge. Encore que... suis-je encore en sécurité dans mon bureau ? Le navire prend l'eau et commence à s'enfoncer. C'est le naufrage.

Lisa interrompt mes cogitations sur les révélations que je viens d'avoir.

Elle entre dans mon bureau et me lance :

— Des ours.

— Comment ça, des ours... ?

— Il y a un problème avec les ours, maintenant. Dans la région de Squamish. Ils se dirigeaient peut-être vers la zone nord de Vancouver. Ils errent dans les grands jardins forestiers que certains possèdent là-bas. Ils ont déjà déboisé un peu. La politique de l'habitat, Dinah, tout passe par là ! Il n'y a pas d'autre solution.

Je me prends la tête dans les mains. Elle me presse l'épaule affectueusement.

— Tout va bien, Dinah, tu sais bien que nous nous attaquons à ce problème. Oh, j'allais oublier ! Il ne reste que dix jours pour faire ton shopping de Noël.

Mon Dieu, Noël, c'est vrai...

Ma mère sera à l'étranger, je vais donc passer Noël en ville et non sur son île. Elle m'a demandé si je voulais l'accompagner au Mexique pour faire la chasse au lamantin. Mais je lui ai dit non parce que je dois absolument mettre la main sur un donateur.

J'ai envie de frapper fort. Je passe donc une bonne partie de l'après-midi à pousser Alliance Health and Life dans ses derniers retranchements. Au moment où notre entretien prend fin, je sais qu'une crise majeure nous guette.

Fran s'exclame :

— Le salaud ! Et il s'est fait refaire. Ce nez appartient à quelqu'un d'autre.

— Sans doute payé par le Fonds pour le recyclage des visages !

C'est la toute première fois qu'Ash vient au Notte avec nous, et je vois bien ce qu'elle meurt d'envie de nous dire.

— J'ai reçu des factures pour : du gros œuvre, de la plomberie, du marbre d'Italie, des accessoires en cuivre, du mobilier en cuir... bref, la note est plutôt salée !

Jake suggère :

— A cinq chiffres ?

Elle fait non de la tête.

Ida hurle :

— A six chiffres ? Eh bien, mon petit père, tu devrais décorer mon intérieur, pendant que tu y es !

Ash s'exclame :

— Du marbre italien importé de Carrare... J'ai les factures.

Jake marmonne :

— Merde, alors !

Sur ce, il enfourne une énorme bouchée de forêt noire.

Je reprends la parole.

— Je suis à même de vous donner les noms de ceux qu'on envisage de licencier : Ida, Cleo, Jake... et Penelope.

Ida secoue la tête, abasourdie.

— Quel sale mec ! Il vire même sa nana.

Je pose mon éclair.

— Et vous ne savez pas encore le pire ! Il a souscrit à des assurances-vie sur moi, Ash, Jake et Fran. Mais pas n'importe lesquelles. Ces assurances appartiennent aux sociétés : si l'un de nous passe l'arme à gauche pendant son travail, c'est la direction qui empêche le fric. Ils ne sont même pas obligés de nous tenir au courant !

Jake se frotte le menton.

— Seigneur !

— Dans la dernière fonction qu'il a occupée, il y a eu cette histoire de syndicaliste dont Moira m'a parlé. Avant d'être virée, elle a été victime de harcèlement moral. Elle a fait une crise cardiaque... et elle est *morte*.

Ils braquent les yeux sur moi, atterrés.

— Elle aussi avait une assurance-vie de la Alliance Health and Life. Mais attendez, ce n'est pas tout. A la réception de l'autre soir, au Space Centre, j'ai surpris Trutch en grande conversation avec un politicien véreux, et vous savez tous de qui je parle. De celui qui nous déteste tous autant que nous sommes... Eh bien, Trutch et lui envisagent de vendre de l'eau au plus offrant...

Tout le monde se fige.

Sauf Lisa, qui reste souriante et sereine.

— Vous savez quoi ? Vous vous faites du mouron pour rien. Je suis certaine que tout va bien se passer. Vous entendez ? Certaine !

Mardi

Après le boulot, je passe chez Thomas. Je m'allonge sur son canapé de cuir qui grince et je

prends une longue inspiration.

— Vous avez l'air en forme, Dinah.

— Peut-être, mais je ne me sens pas bien.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Primo, parce que l'homme avec qui je sortais m'a plaquée et qu'il ne m'adresse plus la parole depuis.

— Selon la philosophie bouddhiste, la douleur est un cadeau, Dinah. Nous en avons déjà parlé. Eprouver de la douleur est une bonne chose.

— Ah oui ? Facile à dire...

— Est-ce bien un sarcasme que j'ai entendu ?

Je mens effrontément.

— Je ne me permettrais jamais d'être sarcastique avec vous, Thomas.

Il émet un petit bruit nasillard, manifestement satisfait de lui.

Je poursuis.

— Deuzio, j'ai dansé avec quelqu'un vendredi soir et je n'arrive pas à me souvenir de qui il s'agissait, alors que je me souviens parfaitement de tout le reste de la soirée. Mais impossible de voir son visage. Serait-ce d'origine psychologique ?

— Vous répondez à vos propres questions...

— Mais dites-moi si c'est vrai...

— C'est possible.

— Bon. Tertio, je suis bénéficiaire de « l'assurance-vie du pauvre »...

— Pardon ?

— Il se passe des choses au bureau. Je viens de découvrir que notre nouveau P.-D.G., celui dont je vous ai parlé et qui m'a plaquée, vient de contracter une police d'assurance-vie sur moi et plusieurs autres personnes.

— Ah oui ?

— J'ai passé tout l'après-midi à faire des recherches. J'ai commencé par appeler la compagnie d'assurances en question en me faisant passer pour la secrétaire du patron, et j'ai découvert ce que mon cher boss avait fait, comme beaucoup d'autres comme lui, d'ailleurs : ils souscrivent des contrats d'assurance-vie sur leurs salariés sans même les prévenir, et si un de ces salariés meurt brusquement avant l'âge de la retraite, c'est la société qui empoche la somme. La famille de l'assuré ne touche absolument rien, ils ne sont même pas au courant. Il arrive que la société en question réachemine cet argent vers leur fonds de retraite, mais pas toujours. L'argent peut, par exemple, permettre au P.-D.G. de s'acheter une chouette résidence aux Bahamas pour les vacances. Le nom donné à ce genre d'assurance date d'ailleurs de l'époque où les propriétaires de plantation prenaient une assurance sur leurs esclaves !

— Vous êtes sûre de ce que vous dites ?

— Hélas, oui. Et vous voulez savoir ce que je ressens ?

— C'est... troublant.

— Posez-moi vous-même la question !

— Que ressentez-vous ?

— Thomas, voyons, est-ce bien utile de me demander ça ? Je me sens comment, d'après vous ?

— Parlons-en, voulez-vous ?

— Je vais vous répondre. J'ai l'impression d'être un numéro ou un grain de sable. Et pourquoi mon patron pense-t-il que j'ai plus de « chances » de tomber brutalement raide morte que d'autres,

ceux pour lesquels il n'a pas souscrit d'assurance ?

— C'est bien, vous avancez. Continuez à me confier ce que vous ressentez.

— Je suis très, très, TRES en colère !

— Si nous parlions de cette colère...

— Il y a de la *bronca* en moi.

— Je ne vous suis plus, Dinah.

— C'est un mot argentin. Ça veut dire qu'on est tellement en colère qu'on risque à tout moment d'exploser, mais sans le faire vraiment.

— Il est bon de savoir exploser, Dinah.

— Gaspiller de l'énergie, j'ai toujours détesté ça !

— Qu'entendez-vous par là ?

— Quand j'explose, c'est toujours contre quelqu'un, et dans un but bien précis.

— Aïe... !

— Aïe quoi, Thomas ?

— Là, je ne suis pas sûr que nous progressions, Dinah.

Mercredi

Je suis en avance pour ma leçon de tango. Hector aussi. Quelque chose passe entre nous, mais ce n'est pas bien. Il y a un malentendu que je dois dissiper.

— Comment allez-vous ce soir, Dinah ?

— Je ne sais pas.

Lui a l'air en pleine forme. Reposé. Heureux. Il porte une tenue décontractée, un jean et un T-shirt. Et il ne fume pas. Ça ne me gêne plus du tout qu'il soit mon père.

Il se met à rire.

— Je ne vous crois pas.

Il se dirige vers la chaîne stéréo et met un peu de musique.

— C'est Astor Piazzolla. Un maître. Il a tenté de nier son amour du tango, mais il a fini par capituler et se laisser ensorceler. Maintenant, dites-moi comment vous vous sentez.

— Je suis pleine de *bronca*.

— De *bronca* ?

Il éclate de nouveau de rire.

— Et pourquoi ça ?

— Tout va mal. Ma vie entière est un gâchis.

— Dans ce cas, il faut absolument venir à la *milonga* de vendredi.

— Ah bon ? Je peux ?

— Montrez-moi d'abord ce que vous avez appris la dernière fois.

Je refais les pas avec lui.

— Vous serez très bien, Dinah. Vous apprenez vite ! On a du mal à croire que vous n'avez jamais dansé le tango. Ce doit être inné, chez vous.

Je ne lui parle pas de toutes ces heures passées à répéter, à essayer de suivre les cassettes vidéo, à prendre des pauses et à faire des gestes devant le miroir de ma salle de bains comme une diva du tango. A me pavanner en trébuchant d'avant en arrière dans mon salon et le long de mon couloir avec des partenaires imaginaires. J'appelle ça le tango intérieurisé.

Hector me fait virevolter, se lançant dans une figure savante. Je me laisse faire. Je le suis.

Il me dit :

— Parlez-moi de votre famille de Buenos Aires.

— Ce n'est pas facile pour moi, Hector.

— Non ?

— Non.

— Et pourquoi ça ?

— Vous m'avez parlé de votre sœur, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Quand vous avez parlé de votre sœur Alicia...

— Ah... Alicia, oui. Elle était plus âgée que moi. Difficile de croire qu'en l'espace d'une nuit, ma vie a changé pour toujours.

Nous nous déplaçons de plus en plus vite autour de la piste de danse, en faisant des figures de plus en plus complexes. Lorsque la musique s'arrête, nous n'avons ni l'un ni l'autre envie d'en rester là. Nous restons face à face, au milieu de la piste.

Hector me regarde droit dans les yeux.

— Vous devez comprendre que ma famille était privilégiée. Nous avons grandi avec des nurses et des professeurs particuliers de français et d'anglais. Nous étions membres du polo club. A l'époque, nous nous prenions un peu pour des princes. C'est un problème que certains ont, en Argentine : ils aimeraient être européens, mais aussi traités comme des princes.

Il part d'un petit rire amer.

— Lorsque les généraux ont repris le pouvoir, la situation est devenue compliquée. Les familles d'artistes comme la mienne ont été prises pour cible. Dans un moment comme celui-là, on prend conscience que certains artistes – beaucoup de mes amis écrivains et musiciens, en l'occurrence – sont plus vulnérables qu'on ne le croyait. Et ma sœur... ah, ma sœur ! Elle avait une telle énergie ! Nous étions très proches, nous n'avions qu'un an d'écart. C'était une danseuse très célèbre, en Argentine, et très douée. A Buenos Aires, les gens la considéraient comme une icône.

— Et que s'est-il passé ?

— Ma famille a tout perdu dans les bouleversements de l'époque. J'étais absent quand c'est arrivé, mais ils ne leur ont rien laissé. Ils n'ont pas supporté la pression, sur le plan physique comme sur le plan affectif. J'aurais dû être là-bas avec eux, avec ma mère, mon père et ma sœur ! Jamais je n'aurais dû les laisser seuls. L'Argentine a toujours été un pays difficile et imprévisible. J'étais à New York, à l'époque, je jouais dans un groupe. Je n'avais aucune raison de rentrer, je ne l'aurais jamais supporté.

— Pourquoi n'y retournez-vous pas maintenant ? Les années ont passé, les choses ont changé...

Il me répond d'une voix rauque, à peine audible :

— Je ne crois pas, non. Si je rentrais, ce serait pour trouver quoi ? Des souvenirs. Il y a tellement de fantômes là-bas, j'ai peur qu'ils ne me suivent...

— Je comprends.

Pendant quelques minutes, nous restons sans rien dire. Seuls résonnent la musique, le crissement et le claquement de nos pieds sur le plancher de bois de la piste de danse.

Hector murmure :

— Et maintenant, si vous me parliez de vos fantômes *à vous*.

J'ai la gorge sèche. C'est maintenant ou jamais. Alors je plonge.

— Mon père aussi était de Buenos Aires.

— Vous ne m'avez pas dit quel est votre nom de famille. Qui était votre père ? Je l'ai peut-être rencontré par hasard, on ne sait jamais.

J'hésite. Je suis terrifiée, et un peu désolée de l'avoir trompé sur mon compte. Mais je suis prête

à affronter la *bronca* d'Hector.

La gorge nouée, je lâche :

— C'est vous.

J'attends l'explosion prévue. Rien.

— Mon père s'appelle Hector Ferrer.

Il s'arrête de danser et recule d'un pas.

— Qu'est-ce que vous me racontez ? De quoi parlez-vous ?

— De vous et Marjory Nichols.

— Marjory... ?

Il scrute mon visage, cherchant des indices, une ressemblance. Il a du mal à saisir ce que je viens de lui dire.

Alors j'enfonce le clou.

— Marjory Nichols est ma mère. Je suis votre fille.

En l'espace d'un dixième de seconde, Hector Ferrer devient un autre homme. Son visage se ferme. Il redevient lointain, énigmatique. Ce n'est plus qu'un inconnu embarrassé. Il se dirige vers la chaîne stéréo, coupe la musique et me dit poliment :

— Désolé, mais je ne peux plus continuer à vous donner des cours. Vous devez partir. Vous vous êtes trompée.

Il devient nerveux et insiste :

— Allez-vous-en ! Vous devez partir. Je ne peux pas vous voir. Et s'il vous plaît, ne revenez pas. Je ferai le nécessaire pour que les autres leçons vous soient remboursées.

— Remboursées ? Mais je n'ai payé aucune leçon d'avance.

— Je vous demande de partir maintenant. S'il vous plaît...

Il a l'air désorienté, perplexe. Il me tourne le dos et se dirige vers la petite pièce derrière la scène. Il entre et ferme la porte derrière lui. Je le suis et je tente de l'ouvrir, mais il a fermé la porte à clé. L'espace d'un instant, j'envisage de la forcer, mais c'est assez pour ce soir. J'ai largement ma dose de rejet.

En revenant de *Los Tangueros*, je fais un saut à l'Eldorado Hotel. A tout hasard... A l'accueil, je me retrouve face à face avec le même type, celui au visage en accordéon et qui est de service ce soir. Enfin, si on veut... Je suis obligée de lui hurler dessus pour qu'il se réveille.

— Est-ce que Rupert Doyle est là ?

— Oui. Chambre 533. Mais il doit être en train de dormir. Il se remet de son voyage et du changement de climat. C'est qu'il revient du Brésil !

L'homme me parle à voix basse comme s'il était le papa de Rupert et fier de son fils. Et comme si le Brésil était au fin fond de l'univers.

Je me dirige vers l'ascenseur. C'est un modèle « Spécial Claustrophobes » qui grince et vous secoue d'une façon qui n'inspire pas vraiment confiance. Il met un temps fou à atteindre le cinquième étage, mais j'arrive à bon port, et c'est déjà ça !

Je frappe à sa porte.

Deux bonnes minutes s'écoulent, mais personne ne répond.

Je frappe de nouveau à sa porte en l'appelant doucement.

Au bout de quelques minutes, j'entends du bruit à l'intérieur.

La porte s'ouvre, et Rupert Doyle apparaît sur le seuil de sa chambre. Il est nu comme un ver et tient juste un oreiller devant lui.

— Mon Dieu !

Dès qu'il se rend compte que c'est moi, il recule d'un bond et referme la porte, la laissant juste entrebâillée.

— J'en ai juste pour une minute, Dinah. Le temps d'enfiler un vêtement.

Puis la porte s'ouvre de nouveau. Il a juste mis un pantalon.

— Entrez ! C'est... une visite surprise. Mais vous m'en voyez ravi.

Je fais un pas en avant. C'est la chambre type du célibataire ! Il y règne un joyeux bordel, avec des photos et des bouquins qui vont d'un mur à l'autre sur les étagères, au-dessus de son bureau. Le lit est sans dessus dessous et des vêtements sont empilés par terre.

— Excusez-moi pour le désordre. Ils ont bien des femmes de ménage, mais je n'aime pas qu'elles viennent faire ma chambre. Après leur passage, je ne retrouve jamais rien. Voulez-vous boire quelque chose ? J'ai une bouteille de Bahia... C'est une liqueur brésilienne à base de café.

— Je m'en doute.

— Je suis rentré depuis quelques jours. J'y suis allé pour pondre un article sur les forêts tropicales humides.

Il ricane.

— Ou plutôt, sur ce qu'il en reste ! J'ai oublié de vous dire au revoir, non ? Désolé d'être parti si vite la dernière fois que nous nous sommes rencontrés... Bon sang, j'avais bien un verre, ici ? Une seconde !

Il va dans la salle de bains et en ressort en tenant triomphalement un verre à dents. Il verse un peu de liqueur dans le verre qui m'est destiné, puis un peu dans une vieille tasse à café en carton. Il me tend le verre et lève sa tasse.

— Santé !

— A la vôtre !

— Je vous en prie, asseyez-vous.

Il tire une chaise à côté du lit et je m'assieds. Perché au bout du lit, il m'observe attentivement.

— C'est fou. Je l'avais déjà remarqué, mais maintenant que j'ai le temps de bien voir, c'est stupéfiant !

— Qu'est-ce qui est stupéfiant ?

— La ressemblance.

— Quelle ressemblance ? Avec qui ?

— J'ai quelque chose à vous montrer, Dinah. Je n'ai pas été entièrement honnête avec vous.

Il se lève et commence à fouiller dans les papiers et les livres qui encombrent les étagères.

— Ne vous inquiétez pas, Rupert. Je commence à être habituée ! Novembre a été cette année le mois national de la malhonnêteté ! Mais il nous reste une chance de nous rattraper en décembre.

Il éclate de rire.

— Ça y est, je l'ai trouvée !

Il s'approche de moi et me tend une photo en couleurs. Elle représente une femme aux cheveux noirs dans une robe rouge moulante absolument sublime, qui prend la pose de danseuse de tango. J'examine la photo d'un peu plus près, en m'attardant sur le profil de la femme.

J'ai l'impression de regarder une photo de moi !

— Qui est cette femme ?

Il me répond sans broncher :

— Un ancien béguin. Alicia Ferrer.

— Ferrer ? Mais alors... c'est la sœur d'Hector. Vous étiez...

— Nous avons eu un petit différend. J'étais jeune à l'époque, et un peu tête. Oui, je dois dire que

j'ai eu un choc la première fois que je vous ai vue, Dinah.

— Je n'en reviens pas.

— Elle me ressemble.

— C'est vrai. Elle vous ressemble beaucoup.

Je contemple longuement la photo.

— Je peux la garder ?

— Mais bien sûr, voyons ! C'est un membre de votre famille.

Je range la photo dans mon sac, puis j'en viens à l'objet de ma visite.

— Pendant que vous étiez parti, j'ai pris des leçons de tango avec Hector.

— Ah oui ? Et ça se passe bien ?

— Ça se passait bien. Mais je pense que c'est terminé. Il a dû voir la ressemblance, lui aussi. C'est peut-être pour ça qu'il était gentil avec moi. Mais j'ai tout gâché en lui disant qui j'étais. Il ne veut plus entendre parler de moi, Rupert.

Il me répond en fixant le plancher :

— Il faut dire qu'il a mal géré son histoire avec votre mère.

— Que s'est-il passé ?

— Vous voulez vraiment que je vous en parle, là maintenant ?

— Pourquoi pas ?

Il verse une nouvelle dose de Bahia dans sa tasse en carton et s'assied sur le lit.

— J'ai rencontré Hector et Alicia dans les années 70, à Buenos Aires. C'était le début des marches de protestation, et je suis allé là-bas pour voir si je pouvais en faire un film. J'étais en train de préparer mon retour à l'époque où Alicia et moi nous sommes rencontrés, dans une manifestation d'étudiants, et nous avons eu une liaison. C'était une femme très déterminée. Mais quelle femme ! Elle dégageait une telle énergie, elle ne doutait jamais de rien. Elle était du genre à agiter un drapeau rouge devant un taureau ! Et personne ne pouvait l'arrêter. Et puis Alicia et ses parents ont tout perdu... Elle me manque aujourd'hui encore... Hector n'avait pas vraiment de pied-à-terre. Il fréquentait quelques musiciens de jazz à New York et il s'est retrouvé bloqué, sans maison où revenir, sans famille. Il est donc venu ici, au Canada, parce qu'il me connaissait par l'intermédiaire de sa sœur. Lorsqu'il m'a demandé de l'aider à rester dans ce pays, je l'ai présenté à votre mère. Il était célibataire. Et nous étions tous très jeunes. Votre mère... attendez une seconde... Est-ce qu'elle vous a touché un mot de cette histoire ?

— Elle refuse d'en parler.

— Alors je ne devrais peut-être pas...

— Si. Vous le devez. J'ai le droit de savoir.

— Bon, d'accord. A l'époque, elle était avec un de ses professeurs, mais je suppose qu'il a mis fin à leur liaison. Tout ce que je sais, c'est qu'ensuite, Marjory a épousé Hector, pas seulement pour l'aider à rester au Canada, mais pour avoir sa petite revanche sur le professeur. Enfin, je crois. Seulement voilà, elle ne connaissait pas les Latins.

— Que s'est-il passé ?

— Dans le milieu culturel d'Hector, un homme marié a sa femme... et toutes les autres femmes. Autant qu'il peut en faire tenir dans son emploi du temps ! Son mariage n'a pas été très heureux, il a duré moins d'un an. Ils habitaient la grande maison de vos arrière-grands-parents. Votre mère s'occupait beaucoup d'eux, mais à ma connaissance, ils ne faisaient pas grand cas d'Hector. Pour eux, c'était un étranger. Pendant quelques mois, votre mère et Hector ont vécu une grande passion, et puis Hector a commencé à vivre sa vie, et ils se sont battus comme des hyènes jusqu'à ce que leur

mariage vole en éclats. Hector a fini par s'en aller, et je dois avouer que c'est moi qui ai aidé Marjory à se débarrasser de lui. Elle a sollicité mon aide et je la lui ai apportée parce que j'aurais fait n'importe quoi pour elle ! Malheureusement, elle ne voulait pas vraiment de moi. Elle avait décidé quelque temps plus tôt de vous élever sans l'aide d'aucun homme. Sur le plan affectif, j'entends. Car les hommes continuaient de lui tourner autour, et encore maintenant, j'imagine. Ils l'aidaient à faire les travaux lourds, mais elle ne les a jamais laissés l'approcher de trop près.

— Elle est toujours comme ça. Ils pensent tous qu'ils ont une chance avec elle, et elle ne les détrompe pas. Mais en fait, ils n'ont aucune chance.

— Je m'en doutais. Elle a été très blessée par le comportement d'Hector... avec ses conquêtes.

— Et Victoria, dans tout ça ?

— Elle l'a laissé faire ce qu'il voulait. Elle a ramassé les morceaux, lui a donné une certaine crédibilité et l'a aidé à construire une image plus sérieuse de lui-même. C'étaient des partenaires de danse. Et elle a toléré ses liaisons et ses périodes sombres.

— Vous parlez de l'alcool ?

Rupert fait tourner le liquide dans sa tasse.

— Euh... oui. C'est ça.

Il y a un long silence. Nous sirotions quelques gorgées de Bahia.

Puis je pose mon verre.

— Et qu'est-ce que je fais, maintenant ?

— Ce n'est pas moi qui peux vous répondre.

Rupert Doyle se met alors à me regarder différemment, comme s'il faisait un rêve éveillé. Avec une lueur de désir dans les yeux.

Troublée, je m'empresse de dire :

— Il faut que je file.

Il commence à protester, mais je me rue hors de la chambre en lui lançant un bref au revoir et en lui promettant de le recontacter bientôt.

Je descends les marches deux à deux, je me précipite vers ma voiture et je me mets à errer dans les rues de Vancouver. Derrière mes larmes, les lumières de Noël sont floues et forment des halos.

Et si j'écrivais un guide pour aider les autres femmes dans ma situation à résoudre leurs problèmes ? Ça s'intitulerait : *Comment retrouver son père prodigue et le reperdre en cinq leçons.*

* * *

Mon téléphone sonne dès que je passe la porte. Je me dis que je ne vais pas répondre, mais finalement, la curiosité l'emporte.

Une voix revêche de femme me hurle dans les tympans :

— Que lui avez-vous dit ?

— Qui êtes-vous ?

— C'est Victoria, la compagne d'Hector. Que lui avez-vous dit ?

— Je... rien. C'est personnel.

Elle insiste.

— Que lui avez-vous dit ?

— Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

— Après votre leçon, il est ressorti aussitôt. Je connais bien le regard qu'il avait, c'est grave. En plus, c'est Noël, et quand des choses comme ça arrivent à Noël, c'est pire.

— Il m'a dit qu'il ne voulait pas me revoir et qu'il ne me donnerait plus de cours. Vous n'avez donc pas à vous inquiéter.

— C'est aussi bien comme ça. Vous n'avez fait que nous attirer des ennuis.

— Vraiment ? Je pense avoir tous les droits de vous créer quelques ennuis... Il se trouve que je suis la fille d'Hector Ferrer.

Silence pesant à l'autre bout du fil. Peut-être est-elle en train de compter. Avec toutes les femmes qu'on attribue à Hector, il se peut que je sois une fille parmi d'autres...

Puis elle me dit d'une voix plus calme :

— Je l'ignorais. Qui est votre mère, si ça ne vous ennuie pas de me le dire ?

— Marjory Nichols.

Elle répète « Marjory Nichols » comme si tout était clair, soudain. Puis elle s'exclame :

— Il faut absolument le retrouver. Ce n'est pas comme les autres fois. Je déteste le voir comme ça et je ne sais vraiment pas par où commencer.

Jeudi

J'entends la voix chantante de Lisa sur le seuil de mon bureau.

— Il ne reste plus que sept jours de shopping jusqu'à Noël !

— S'il te plaît, n'en rajoute pas !

— Dinah, te voilà repartie à tout voir en noir ! Positive un peu !

C'est tout juste si je me rappelle que Lisa est peut-être sur le point d'être licenciée, elle et d'autres collègues. Comment peut-elle prendre la nouvelle avec tant de désinvolture ? Noël approche, mais pourquoi le crier haut et fort ? Depuis quelques jours – depuis que j'ai découvert ce que Ian comploté – j'ai beaucoup pensé à la GWI. Je suis curieuse de savoir quand ce salaud au visage d'ange a décidé de mettre sur la table son projet de restructuration. Je suppose qu'il va attendre que son nouveau bureau soit terminé, pour pouvoir dire aux gens de monter un à un sur le billot flambant neuf ! En privé.

— Comment ça se passe avec Roly ?

Elle rougit un peu.

— Tu sais, j'ai du mal à y croire, mais Roly est vraiment gentil. Hier soir, nous avons dîné ensemble chez Umberto, et c'était vraiment délicieux. Je n'étais jamais allée là-bas avant, et tous les plats étaient succulents.

Je ne peux m'empêcher de couiner :

— Umberto... ? Tu as bien dit chez *Umberto* ? Tu te fiches de moi ou quoi ? Ça coûte les yeux de la tête !

Lisa sourit.

— Oh, je sais. Je n'arrêtai pas de lui dire que nous aurions dû choisir un autre restaurant, mais il a insisté. Mon Dieu ! C'était vraiment génial.

— Tu dis qu'il a insisté ? Mais qui a payé l'addition, Lisa ?

— Roly, bien sûr. Tu plaisantes ou quoi ? Enfin, voyons, je n'ai pas les moyens de me payer ça.

Alors là, il y a quelque chose qui m'échappe. Si ça se trouve, l'homme au ciré jaune braque les banques pour arrondir ses fins de mois. Ce ne serait pas la première fois que Lisa sort avec un criminel... en toute innocence.

Je lui dis, l'air de rien :

— Demande-lui s'il lui arrive de rencontrer par hasard dans la rue un certain Hector Ferrer, un ivrogne.

Je ne peux retenir un petit rire amer.

Lisa prend le ton de la confidence.

— Je n'en sais rien, je ne sais même pas où il habite. Il est très discret sur le sujet. Mais je lui poserai la question ce soir, c'est promis.

Ce soir ?

Lisa, ma fille, dans quel guêpier es-tu en train de te fourrer ?

La chasse est ouverte pour retrouver Hector. Où doit-on chercher un homme qui a décidé de faire la tournée des bars à Vancouver ? Enfin, je suppose... Peut-être n'est-il même pas en ville. Il n'est pas impossible qu'il soit allé ailleurs pour faire des siennes. Je décide d'appeler toutes mes relations, tous les gens que je connais, tous les donateurs – les particuliers comme les entreprises – qui pourraient m'aider, y compris les stations de radio et les chaînes télé, sans oublier la police et les pompiers. Ils sont tous très gentils avec moi. Je leur explique que je dois le trouver parce qu'il est

musicien et que le froid et la boisson pourraient lui ruiner la santé et porter préjudice à ses mains de pianiste. Je leur dis que c'est mon père, que je viens de le retrouver et que je l'ai perdu, et que cette fois, je veux vraiment qu'il revienne. Je répète le nom d'Hector Ferrer plusieurs fois au cours de la conversation. Puis j'envoie à chacun d'eux un fichier MP3 de *Scarlet Tango*, histoire d'encombrer un peu plus leurs ordis, et pour qu'ils sachent de quel genre de musicien je parle.

Ils sont tous très gentils et me disent qu'ils feront ce qu'ils pourront.

Je dois dire que le résultat dépasse mes espérances.

Vendredi

Quelqu'un m'appelle pour me dire où est Hector. On l'a retrouvé sur la North Shore, sur les quais, essayant de se rapprocher le plus possible des tas de soufre pour les prendre dans ses bras... Il était ivre mort et délirait complètement, il parlait de rentrer chez lui. Ils l'ont emmené au commissariat de police le plus proche, mais comme il avait besoin de soins médicaux, il a été transféré au St Paul's Hospital. Ils m'ont dit que lorsqu'ils l'ont trouvé, il empestait.

J'arrive à St Paul dans la demi-heure qui suit.

Lorsque je finis par trouver la chambre, un médecin aux cheveux gris ébouriffés et au teint de bon vivant couleur framboise me dit :

— Nous allons le garder environ vingt-quatre heures. Il souffre de déshydratation et d'hypothermie. Nous pensons que son corps – en particulier son foie – ne pourra pas supporter très longtemps ce genre d'excès. L'alcool a mis sa vie en danger. Nous lui conseillons vivement de s'abstenir d'en consommer à l'avenir.

Facile à dire pour vous, docteur !

J'entre dans la chambre. Hector est assoupi. Je prends une chaise et je m'assieds près du lit, juste pour le regarder. Et réfléchir. Au bout d'une dizaine de minutes, il ouvre les yeux.

— Dinah, je vous ai dit de partir. Je ne peux pas vous voir.

Et il referme les yeux.

Quelque chose se produit alors en moi. Tout ce que je gardais jusqu'ici sur l'estomac, au fil des jours, remonte. Et toute la *bronca* qui était en moi explose.

Je hausse le ton.

— Je n'ai pas l'intention de partir juste pour ne plus entendre ça. Tu es mon père, bon sang ! Je me suis fait du souci pour toi pendant des années, toute ma vie, et maintenant que je t'ai enfin retrouvé, tu ne crois quand même pas que je vais te laisser échapper à tes responsabilités ? Certainement pas ! Oublie ça. Il est temps que tu t'assumes un peu en tant que père... Tu as peut-être des envies de suicide, mais je ne veux pas le savoir ! Tu ne peux pas te laisser mourir à petit feu et pleurnicher éternellement sur ta famille perdue... Et *moi*, dans tout ça ? Je suis là, bien vivante, et je veux continuer à prendre ces fichues leçons de tango, tu m'entends ? Je veux que tu recommences à composer cette musique fantastique avant que le spectacle ne s'achève. Tu as du talent et tu es en train de le gâcher. Dans mon monde à moi, c'est presque un crime... Et jamais je ne te laisserai oublier que je suis ta fille !

Hector feint de minimiser le choc.

— Je n'ai jamais dit que vous n'étiez pas ma fille. Pas encore.

Je proteste.

— Juste une précision : j'ai l'intention de changer de nom. Je m'appellerai désormais Dinah Nichols-Ferrer conformément à la loi. Je trouve que ça sonne bien, pas toi ? Dinah Nichols-Ferrer... Qu'en penses-tu, Hector ? Je peux le faire et je *vais* le faire ! Et tu ne pourras pas m'en empêcher.

Hector essaie de poser sur moi ses yeux mi-clos, humides et rougis. Il me dit d'une voix lasse :

— Je me demande si tu n'as pas hérité de l'entêtement de ma sœur Alicia.

Une infirmière entre dans la pièce à cet instant précis. Elle me lance un regard mauvais.

— Je vous demande de bien vouloir baisser le ton ou de partir. Nous sommes dans un hôpital, au cas où vous l'auriez oublié.

Je joins les mains en signe de soumission.

— Je m'en vais.

Samedi

Je n'avoue pas à Victoria que je l'ai retrouvé. J'ai envie de le garder pour moi toute seule pendant vingt-quatre heures. Le lendemain, c'est donc moi qui le raccompagne en voiture jusqu'à la petite maison qu'il partage avec elle. Lorsqu'elle entend claquer la portière de ma voiture, elle sort en trombe et fonce vers le siège passager avant même que j'aie le temps d'ouvrir sa portière. Elle n'a pas envie de me voir aux côtés d'Hector, mais elle est obligée d'accepter mon aide pour l'aider à marcher jusqu'à l'entrée. Il est encore faible, épuisé par ses mésaventures.

Leur maison est à l'opposé de celle de ma mère. Située à la limite de Burnaby, dans un environnement tout à fait banal, la maison en elle-même est petite et tarabiscotée. Tout est bien rangé, mais elle sent un peu le renfermé. C'est un mini-musée de figurines de verre et de porcelaine, de canards qui volent le long des murs couleur pêche, de paysages mièvres, de posters d'inspiration religieuse, de meubles couverts de napperons, de petits tapis faits au crochet et d'une moquette vert gazon qui exige, pour garder sa fraîcheur, qu'on ôte ses chaussures à l'entrée... Une fois la porte d'entrée fermée, la chaleur augmente et devient écrasante.

Je vois bien que Victoria se sent encore plus menacée par moi qu'avant. Dans cette maison, j'ai l'impression de porter un pull trop chaud et trop serré. J'aide Victoria à soutenir Hector jusqu'au canapé. Lorsqu'elle me dit qu'elle peut se débrouiller toute seule pour le reste, et qu'elle l'a d'ailleurs déjà fait des dizaines de fois, je suis bien contente de pouvoir prendre la poudre d'escampette.

Mais juste avant de m'en aller, je me tourne vers Hector, toujours assis sur le canapé.

— Je suppose qu'il n'y a pas moyen de te convaincre que ce que tu as fait hier soir était totalement idiot et futile. Je voulais te faire un petit discours, te dire que je n'en avais pas encore fini avec toi, que ce n'était que le début et que tu avais intérêt à ne plus nous jouer ce genre de tours... mais je suppose qu'avec un homme comme toi, mieux vaut laisser tomber. J'aurais bien aimé avoir la chance d'être ta fille, et je vais *vraiment* changer de nom. Je trouve que Dinah Nichols-Ferrer sonne bien. Et puis ça m'aidera à me voir différemment... Disons que c'était la pièce manquante du puzzle. J'aurais aimé apprendre à te connaître, en savoir davantage sur ta vie, te parler de la mienne, mais je me rends compte que tout ça n'est qu'un rêve, un très vieux rêve. Si tu tiens vraiment à sombrer dans un coma éthylique, à ton aise. Ça ne changera rien, si ce n'est que je ne viendrai pas à tes funérailles. Au fait, joyeux Noël !

Il tend la main vers la table de nuit pour prendre ses cigarettes, en fait sortir une du paquet d'une chiquenaude, l'allume, et à travers l'écran de fumée, commence à me contempler de la tête aux pieds, à me jauger avec une petite lueur dans les yeux.

* * *

Après avoir quitté Victoria et Hector, je me sens d'une humeur bizarre. Je m'arrête dans un magasin de téléphonie pour m'acheter un sans-fil blanc aux lignes épurées, avec présentation des numéros et répondeur. Ça fait longtemps que j'aurais dû le faire. Je leur demande un paquet-cadeau, juste pour le plaisir de le voir emballé dans un papier métallisé bleu-vert absolument magnifique,

assorti d'un nœud argenté.

Ensuite, je me balade avec mon sac cadeau jusqu'à Robson Square. Je m'offre un café au lait et je regarde les gens évoluer sur la petite patinoire extérieure. Les décorations de Noël sont superbes, des centaines de lumières et de nœuds multicolores... Les gens se pressent dans la nuit tombante pour faire leurs emplettes.

Il ne reste que cinq jours pour faire les boutiques.

Je sens un vent de panique me submerger.

Ma mère étant à l'étranger, ses étudiants ont pris le relais là-bas, sur l'île. Cleo nous a bien invités chez elle, Joey et moi, mais je me demande comment je pourrais passer la journée en regardant Joey, Cleo et Simon dans les yeux.

J'aurais la sensation de jouer les espionnes, la *Femme qui en savait trop*.

Je devrais peut-être annuler et passer Noël seule ?

Qu'en penserait Thomas ?

Je sais ce qu'il me dirait.

Dinah, il y a de l'introspection d'un côté, et un comportement antisocial de l'autre. Un choix difficile...

Je finis mon *caffè latte* et je me balade de nouveau jusqu'au centre-ville pour jeter un dernier coup d'œil sur les pierres précieuses hors de prix qui ornent les larges vitrines du joaillier Birks.

C'est alors que je les aperçois.

Penelope et Ian. Devant la vitrine où sont exposées les pierres les plus coûteuses.

Les diamants qui ornent les bagues de fiançailles.

Je me planque derrière un réverbère.

Penelope porte un manteau noir avec un col en astrakan. Le même fameux manteau noir, j'en suis sûre, car les manches sont un peu courtes sur elle.

Ian fait de grands cercles avec sa main, dans son dos.

Qu'est-ce que ça veut dire... ?

Un homme et un manteau « de seconde main ».

Penelope est menacée de licenciement, et ils regardent les bagues ?

Lundi

Nous sommes au Notte, et nous commandons une tonne de gâteaux.

Jake a sur son assiette trois *maritozzis* garnis de crème et une tranche de gâteau au chocolat.

— Alors, Cleo ? Par où comptez-vous commencer pour trouver du travail ? Si c'est nécessaire, bien sûr.

— Je n'en sais rien, Jake. Changer de boulot n'était pas prévu au programme. J'essaierai peut-être le téléphone rose.

Ida s'exclame :

— J'ai essayé ça, une fois ! Un bon petit boulot de dépannage.

Fran offre ses services.

— Vous savez ce qu'on devrait faire ? Monter dans son nouveau bureau de rêve et mettre une belle pagaille !

Cleo approuve avec enthousiasme.

Quant à Jake, il éclate de rire et se tourne vers moi.

— Alors, vous avez d'autres nouvelles d'Hamish Robertson ?

Je fais la grimace (intérieurement).

— Euh... eh bien, il est toujours au Japon. Mais il a dit qu'il prendra contact avec nous à la

minute même où il reviendra.

— Et où est Lisa, aujourd’hui ?

— Elle a un renard.

Nous nous regardons tous, très sceptiques.

Jeudi

En ce jour de Noël, il fait presque trop chaud pour la saison. En me dirigeant vers ma voiture, j’aperçois une magnifique rose rouge dans la haie qui borde l’allée. Je la cueille en douce, puis je fonce vers ma voiture avant d’être repérée par le propriétaire de la fleur.

Quand j’arrive chez Cleo, je constate que Joey m’a précédée. Il doit avoir pris un taxi car, d’habitude, il vient en voiture avec moi.

Il a l’œil un peu trop brillant pour mon goût.

— Si tu étais arrivée plus tôt, tu aurais eu droit à un petit déj’ au champagne avec nous trois.

— J’ai de mauvaises nouvelles pour toi, Joey.

Et j’ajoute en haussant un peu le ton :

— Pour tout le monde, en fait. Je vous annonce que Dinah Nichols envisage de se mettre au régime sec. Par solidarité avec le clan paternel.

Cleo fait une entrée très remarquée en pantalon noir taille basse et en T-shirt moulant en mousseline de soie rouge. Je lui donne un nez rouge en plastique.

— Voilà pour notre hôtesse !

— Qu… attends un peu… Est-ce que j’ai bien compris ? Clan paternel ? Paternel comme « père » ?

— C’est ça.

— Mon Dieu ! Tu nous cachais ça ! Et qui est-ce ?

— Il s’appelle Hector Ferrer. C’est un professeur de tango et un compositeur de… tango jazzy.

— Ça s’arrose ! s’exclame Cleo.

Elle lance d’une voix chantante en direction de la chambre :

— Simon, mon chou, tu étais au courant ?

Il entre d’un pas nonchalant. Il porte le même peignoir de bain en velours gris. Je l’ai déjà vu avec, la dernière fois. C’est comme s’il n’avait pas pris la peine de s’habiller depuis.

— Non, je n’étais absolument pas au courant. Alors, Di, tu as enfin retrouvé ton père ? C’est cool. Champagne. Il faut fêter ça !

— Juste deux doigts. Je ne devrais même pas boire avec vous. J’envisage de rester sobre par solidarité avec mon père.

Il y a un moment de silence. Puis Joey, Cleo et Simon s’exclament tous à l’unisson :

— Nous, on en veut plus !

Cleo me tend une flûte de champagne remplie à ras bord.

— Tiens, bois toujours ça pour porter un toast avec nous. Ça ne t’empêchera pas de cogiter !

Je n’ai jamais vu Cleo en femme d’intérieur… La voilà qui s’attaque à la cuisine, armée de maniques, d’un tablier et de deux fourchettes. Nous craignons un instant que la dinde ait le dernier mot, mais Joey intervient, se transformant en Super Chef. Le dîner est plutôt réussi, mis à part quelques pommes de terre carbonisées et quelques carottes parties en vrille. Le vin coule à flot, mais rarement dans mon verre. Je regarde mes amis sombrer peu à peu dans l’ivresse de l’oubli.

Plus tard, après le repas, l’ambiance commence à se dégrader. Joey, qui a apporté quelques vidéos d’émissions de télé auxquelles il a participé, nous force à les regarder. Après quoi Simon se

met à lire un magazine d'alpinisme. Quant à moi, ne sachant que faire de toute mon énergie épargnée par l'alcool, je décide de m'attaquer à la vaisselle. Puis Cleo nous fait part de son envie de danser. Assise en tailleur par terre, elle fait le tri dans sa collection de CD.

— Joe Cocker, non. Barry White, non. Que diriez-vous de Johnny Clegg et Savuka ?

J'interviens :

— On ne peut pas danser sur du Johnny Clegg.

— Bien sûr que si. Nous l'avons fait, Simon et moi. Simon ? Où est-il passé ? Simon ? Nous avons besoin de ton avis d'expert.

Cleo se lève pour aller le chercher. Je m'assieds et j'écoute Morrissey.

La voix aiguë de Cleo nous parvient de la pièce d'à côté.

— Comment peux-tu faire une chose pareille ! Simon, comment ? Avec Joey ? Je n'y crois pas !

J'entends le bourdonnement sourd de voix d'hommes. Mais celle de Cleo les bat en décibels.

— Non. Je me fiche de ce que vous avez pensé... Sortez. Sortez d'ici tous les deux !

Le problème, c'est que maintenant, Simon n'a plus de pied-à-terre et que Joey n'a pas de voiture. Ils sont donc obligés de rentrer avec moi, en laissant Cleo ruminer dans son coin. C'est injuste. J'aimerais mieux rester avec elle pour dire du mal des hommes, mais d'un autre côté, il est primordial que j'emmène ces deux-là hors de vue de Cleo avant qu'elle ne commence à leur lancer des trucs à la tête. Cleo aime jeter des trucs à la tête des gens, de temps en temps. Histoire de rester en forme.

Le côté positif, c'est que je n'ai plus de problème avec ma réputation. En tout cas, pas pour des questions d'ordre privé.

Sur le coup de 17 heures, j'ai réussi à entasser tout le matériel et les vêtements de Simon dans le coffre. Simon et Joey se glissent à leur tour tant bien que mal à l'arrière de ma voiture. On dirait deux écoliers qui ont mauvaise conscience.

Je lance à Cleo :

— Je t'appellerai. Il faut que nous parlions, toutes les deux.

Mais je la connais. Elle va casser quelques assiettes avant de faire le tour des boîtes de nuit. C'est ce qu'elle fait chaque fois que sa fierté en a pris un coup.

J'aide Simon à transporter ses affaires chez Joey. Ce dernier lui demande :

— Où préfères-tu dormir ? Dans la chambre ou sur le canapé du salon ?

Les sacs de Simon et son matériel de varappe sont empilés dans tout le salon.

— Le canapé sera parfait. Je suis crevé. Je n'ai pas beaucoup dormi, ces derniers temps.
Tu m'étonnes !

Les deux hommes ont l'air un peu à cran.

Simon s'exclame :

— Je crois que je vais me coucher tôt, Di. Je tombe de sommeil... Bon, à demain !

Joey a l'air un peu penaud, lui aussi.

— Oui, à demain.

— Très bien. Alors bonne nuit à tous les deux.

Le problème, c'est que ce n'est pas encore l'heure d'aller au lit, loin de là. Qu'est-ce que je vais faire ? Il est 17 h 30, et je suis restée d'une sobriété effrayante. Je rentre chez moi et j'ouvre mon frigo. Il est presque vide à part quelques *nachos* et une bouteille de Pepsi Light. Finalement, arrêter de boire n'était pas une très bonne idée. Je m'empare d'une bouteille de vin, je fais sauter le bouchon et je m'en sers un verre. Puis je mets un nouveau CD de tango sur ma chaîne, celui que je me suis personnellement offert comme cadeau de Noël. Je me laisse tomber sur le canapé pour mieux écouter,

en m'imaginant dans une *milonga* pleine à craquer, à des milliers de kilomètres d'ici...

Je n'allume pas la lampe, pour laisser la musique s'insinuer en moi. Quelques rais de lumière me parviennent de la rue, éclairant le salon. Mais il fait nuit. Je ferme les yeux et je me lève. Les yeux fermés, je fais le tour de la pièce en dansant, puis je me dirige vers la cuisine. J'avance à tâtons jusqu'à la porte, j'attrape la bouteille de vin et je sors dans la véranda.

Il fait bien trop chaud pour Noël. Je m'écroule sur la première marche d'escalier pour profiter de l'humidité de l'air et des odeurs de gaz d'échappement, de curry et de friture, de fumée et de conifères. Les lumières multicolores des maisons dessinent dans le ciel des chapelets d'îles et des littoraux miniatures qui semblent suspendus au-dessus de l'allée. Juste au moment où je me dis que j'ai passé une journée de Noël plutôt déprimante mais que ça aurait pu être pire, le SUV Honda brun de Jonathan Ballam s'arrête devant son garage, à l'arrière de la maison.

Je le regarde depuis mon poste d'observation. Il sort son sac de l'arrière de la voiture et marche d'un pas décidé jusqu'à la porte de sa cuisine. Avant qu'il n'introduise la clé dans la serrure, je lui lance :

— Joyeux Noël, Jon !

Il lève la tête et jette un coup d'œil dans ma direction.

— Dinah, c'est vous ? Mais oui, c'est *bien* vous. Que faites-vous là toute seule ? C'est Noël, descendez et venez prendre un verre !

Je lève ma bouteille en souriant. Il ajoute :

— Bon, alors venez boire un nouveau verre... digne de ce nom.

— Mais vous venez juste d'arriver, vous avez sûrement des tas de choses à faire. Défaire vos sacs, prendre une douche...

— Dinah Nichols, venez ici sur-le-champ !

— O.K., j'arrive.

Je laisse de côté ma bouteille de vin et je descends les marches à toute allure.

Il m'attend à la grille. Il n'est pas très souriant, je le trouve même assez troublé. Il me regarde droit dans les yeux avant de passer à l'interrogatoire.

— Pourquoi n'êtes-vous pas partie avec votre famille, dans le château de vos aïeux ? A Noël, on est censé se rapprocher des autres, non ?

— Ma mère est au Mexique. Et puis, Jon, ça vous va bien de me dire ça ! Que faites-vous ici, vous ? Vous rentrez le jour de Noël. Vous n'avez donc personne chez qui aller ? Où est passé Kevin ?

— Kevin avait d'autres projets, il ne reviendra pas ce soir. Et au cas où vous l'auriez oublié, les vaches ne respectent pas les fêtes légales, et les vétos non plus !

— Je ne l'ai pas oublié.

— Après vous.

Il me fait les honneurs de sa cuisine et commence à allumer les lumières.

— Je suis vraiment contente que vous soyez là. J'avais sacrément besoin de parler à quelqu'un.

— Dans ce cas, je suis content de vous avoir trouvée frigorifiée dans l'escalier.

— Je n'étais pas frigorifiée. J'écoutais du tango.

— C'est ça, oui...

— Que voulez-vous dire par *c'est ça, oui* ?

— Juste *c'est ça, oui*. Je vais vous servir un verre. Quelque chose de raffiné, ça vous dit ?

— Et comment !

— Parfait.

Le voilà qui se met à verser plusieurs sortes d'alcool, un mélange explosif, dans un shaker en inox.

— Et maintenant, on agite bien !

Il verse le liquide dans deux verres à Martini et m'en tend un.

— Attendez une seconde. Glycémie faible. Il faut arranger ça. Je vais mettre quelque chose à grignoter sur un plateau. Et si on écoutait un peu de musique ?

— D'accord.

— Alors prenez tout ça et suivez-moi, miss.

Il soulève le plateau avec du pain, du miel et le cocktail du shaker, puis il se dirige vers le salon. Je le suis.

Il pose le plateau sur la longue table basse.

— Maintenant, on ne discute pas ! C'est moi le médecin, ici, et je sais ce qui est bon pour vous.

— *Sir, yes, sir* ! Mais si je puis me permettre, vous êtes médecin pour animaux, *sir*. La question qui se pose vraiment, c'est « êtes-vous une brute » ?

Jon sourit d'un air sadique.

— Heureusement pour moi, mes patients ne savent pas parler, nous ne le saurons donc jamais ! Maintenant, venez vous asseoir pour expliquer au gentil médecin des animaux tout ce dont vous avez tellement besoin de parler à quelqu'un.

Il tapote le coussin du canapé en cuir brun, juste à côté de lui. Je m'assieds en poussant un grand soupir.

— A la GWI, plusieurs personnes sont sur la sellette ! Mais ce n'est pas grave, car nous étudions le moyen de teindre ses cheveux en vert et de massacrer les sièges en cuir de sa Ferrari !

Il éclate de rire.

— C'est une solution comme une autre !

— Oui. C'est lui le responsable de ce qui arrive, le nouveau P.-D.G., celui qui m'a plaquée. A moins que ce ne soit moi qui l'aie plaqué, je ne m'en souviens plus.

Il prend son plus bel accent américain nasillard.

— Parfait. Nous pourrions composer un refrain de musique *country* sur ce thème : *L'homme qui m'a plaquée*.

— Le ratage de ma vie privée vous fait rire, peut-être ?

— Désolé. C'est dur, je sais. Vous cherchez un autre job ?

Je lui parle alors de la fameuse assurance-vie. Il reste silencieux, le visage sérieux, et remplit les verres. Dès que je déguste les dernières gouttes de son elixir, je me sens étonnamment détendue. Ce cocktail n'est pas ordinaire, c'est une véritable bombe ! Je ne peux m'empêcher de tout raconter, toutes ces choses que j'ai sur le cœur et qui me sont arrivées au cours du mois, y compris Hector Ferrer et son *Scarlet Tango*.

Lorsque la litanie de tous mes malheurs prend fin, Jon me dit :

— Vous savez, Dinah, il y a un tas de choses en ce bas monde que nous ne pouvons pas contrôler. Et ce n'est pas en vous tracassant et en vous faisant du mauvais sang que ça changera quoi que ce soit.

Il passe un bras sur mon épaule.

— C'est vraiment très agréable, Jon. S'il vous plaît, ne recommencez pas. Et ne m'obligez pas à vous supplier.

— C'est promis. Vous voyez, j'arrête tout de suite. Mais pour ne pas risquer des ennuis, mieux vaudrait détourner de moi ces beaux yeux noirs...

Je lui tourne le dos.

— D'accord.

Il fait exactement ce que j'attendais de lui. Il pose ses deux mains sur mon dos et commence à me masser.

— Mmm, ce que c'est bon ! Vous feriez mieux d'arrêter immédiatement. Où avez-vous appris à faire ça ?

— En soignant les bêtes, miss Dinah. Nous nous entraînons. C'est que nous avons besoin de mains solides pour plaquer les bêtes au sol...

— Je vous ai dit que vous feriez mieux d'arrêter pendant qu'il en est temps.

Il retire ses mains de mon dos.

Je m'esclaffe.

— Que faites-vous ?

— Vous savez que je pourrais faire rebondir une balle de tennis sur votre dos ? Vous avez sérieusement besoin d'un bon massage. Etendez-vous un peu sur le canapé.

Je pouffe.

— Ce n'est pas une bonne idée.

— Je suis d'accord avec vous, c'est une très mauvaise idée. Ceci dit, allongez-vous.

Je m'exécute, car ayant eu un avant-goût de paradis, j'ai très envie d'en avoir plus !

Jon s'agenouille près du canapé et commence son massage grand standing. Terrible ! Au début, j'ai l'impression que je vais rendre l'âme car j'ai le dos noué de partout, mais ensuite, mes muscles commencent à se détendre. On dirait qu'ils se liquéfient... Et ça dure un long moment, bien plus longtemps que je n'accepterais de le faire, moi, sur le dos de quelqu'un. Mais j'aimerais que Jon, lui, ne s'arrête jamais.

Le problème, c'est qu'il s'arrête.

Alors que je suis plongée dans une semi-inconscience sensuelle en diable, presque au bord du sommeil, les mains de Jonathan ralentissent le rythme et s'arrêtent doucement sur mon dos. Il change de position, et je sens sa barbe de trois jours sur mon dos, puis ses lèvres juste à la naissance du décolleté en V de mon pull.

Je voudrais qu'il s'arrête, ou qu'il ne s'arrête pas, je ne sais plus.

Et puis voilà que j'ai un flash aveuglant, et je m'empresse de me remettre en position assise. Je suis sur le point de dire « Enlève tes pattes gays de moi ! », mais quelque chose dans son regard ambre m'arrête.

Jon me dit :

— Je vois quelque chose de pas mal du tout, là-dedans.

— Votre propre reflet ?

— Comment faire pour y avoir accès ?

Il penche la tête pour essayer de m'embrasser. Mais je fais un pas de côté, et il se cogne la bouche contre ma pommette blessée.

Je crie « Aïe ! » pour exprimer la douleur que je suis *censée* ressentir. Mais en fait, je suis totalement anesthésiée.

— Oh, désolé ! Excusez-moi.

Il me prend le visage entre les mains et l'examine. C'est là que le vrai baiser commence, et ça continue pendant une éternité. Puis Jon recule d'un pas pour me contempler. L'espace d'un quart de seconde, j'ai envie de lui dire : « Bon, on s'arrête là. On ne peut pas faire ça à Kevin. »

Mais je ne réussis qu'à lui glisser d'une voix rauque, en riant et en repoussant ses mains :

— Il vaut mieux en rester là, Jon.

C'est lui qui se met à rire, maintenant. Il me force à m'asseoir sur le canapé.

— Non, Jon ! Et il vaudrait mieux ne pas faire *ça* non plus !

Il vient de s'attaquer aux boutons de mon gilet. Fascinée, je ne fais rien pour l'arrêter. Il enlève le gilet d'un geste lent et doux.

Puis il me débarrasse de mon soutien-gorge.

— Et *ça* non plus... Ni *ça*.

Puis il s'emploie à déposer de petits baisers sur mon ventre, remontant lentement entre mes seins. Puis sa langue déguste sensuellement l'un de mes mamelons. Je pousse un petit cri, mais je ne bouge pas d'un pouce. C'est trop bon...

Avec une douceur experte, il continue de me titiller de sa langue gourmande. J'éprouve une sensation bizarre. J'essaie une dernière fois de résister.

— C'est... tellement... nous... devrions... nous arrêter.

— Ne bougez pas, Dinah. Je n'ai pas terminé.

Il relève la tête et se lèche les lèvres, avec un rien d'ironie dans le regard.

— Jonathan Bellam, je parie que vous n'avez jamais écouté les conseils de votre mère.

Il me décoche un de ces regards dont il a le secret et murmure :

— Non, jamais. Je suis un polisson.

Puis il se remet à la tâche, comme s'il avait décidé de me faire mourir de plaisir.

A partir de là, ça fait boule de neige... Nous finissons par rouler sur le plancher en riant comme des fous et nous nous retrouvons au beau milieu du tapis. C'est à moi de jouer, à présent. Je le cloue au sol et j'ôte son gros pull, sa chemise et son T-shirt.

C'est fou le nombre de vêtements qu'il porte. J'ai l'impression d'éplucher un oignon ! Jamais je n'arriverai à tout enlever. Mais j'y parviens enfin, et ce que je vois me récompense largement de mes efforts !

Je m'assieds sur lui et je fais courir mes doigts sur son ventre plat et ses épaules musclées.

— Je vais arrêter de jouer à ce petit jeu dans une minute. Vraiment.

Mais il me tient tout contre lui, sans bouger, se contentant de me serrer sur sa poitrine musclée.

— Nous ne faisons rien, c'est une pure illusion, un fantasme. Et dans mon fantasme, je n'en ai pas encore fini avec vous. Détendez-vous.

Il me fait rouler à mon tour par terre, à plat ventre, et se met à me masser lentement, comme avant. Cette fois, mes bras et mes jambes réclament aussi leur dû, et tous nos vêtements se retrouvent en un clin d'œil entassés par terre.

D'une voix ivre de sensations nouvelles, je lui dis :

— C'est à moi de prendre le relais et de vous rendre la pareille, non ? C'est moi qui ai le meilleur rôle, ce n'est pas juste.

Il s'allonge sur mon corps et s'incruste en moi en me susurrant à l'oreille :

— C'était juste un hors-d'œuvre... Si nous passions aux choses sérieuses ? Venez !

Jamais je n'avais encore eu droit à ce traitement jusqu'ici. Jon se lève et m'aide à me remettre debout, puis il me guide jusqu'à l'étage. Il y a là une immense salle de bains, avec des carreaux crème bordés de noir et des portes qui s'ouvrent sur deux chambres.

Jon tourne le robinet de la douche, règle la température et d'un geste, m'invite à entrer. Les jets d'eau nous fouettent la peau. Mais nos corps ne se touchent pas.

Il ferme le robinet et sort de la douche, puis se frictionne la peau avec une serviette vert forêt. Puis il me tend une serviette sèche et me contemple tandis que je me frotte le corps à mon tour. Il s'empare d'une petite bouteille sur une étagère et me dit :

— Venez avec moi, petite fille.

Il me conduit vers l'une des chambres – murs *terra cotta*, meubles avec une touche de style japonais – repousse le dessus-de-lit vert jade et tapote le lit.

— Maintenant, étendez-vous ici et laissez le gentil docteur prendre soin de vous.

J'obéis.

Il allume trois grosses bougies parfumées qui dégagent une odeur de laurier et de mandarine. Il verse de sa bouteille une huile parfumée à la cannelle et autres épices et la réchauffe entre ses paumes, puis il m'en enduit le corps et la fait pénétrer dans ma peau. Il traque le moindre centimètre carré.

Sauf la ligne de front entre mes jambes.

Si jamais il y touche, le résultat est garanti : ça va chauffer !

Mais Jon reste imperturbable. Et il continue pendant quinze bonnes minutes à faire pénétrer l'huile dans chaque partie de mon corps, en insistant sur les articulations, les doigts, les orteils.

Puis il s'accorde une petite pause et s'assied une minute au bord du lit.

Je tends la main pour lui caresser le bras.

— Jon ?

Il se retourne. Son regard ressemble à celui du couguar.

— Jon, je vous demande instamment de ne jamais plus me toucher, où que ce soit, et de quelque manière que ce soit. Vous m'entendez ?

C'est alors qu'il arrive ce qui devait arriver. Il se couche sur moi lentement, pressant son corps dur contre le mien, et il arrive à ses fins.

Sauf que c'est loin d'être désagréable.

C'est fantastique !

* * *

Je dors jusqu'à l'aube, serrée contre ses épaules d'athlète. A mon réveil, j'ai la sensation d'être une autre personne. Mais lorsque je comprends où je suis, et ce que j'ai fait, je commence à paniquer.

La femme flic de la brigade des mœurs qui sommeille en moi me hurle : « Dinah Nichols, tu es donc incapable de te maîtriser ? Te voilà dans de beaux draps ! Tu as répondu à l'appel de la chair et sombré dans la débauche, et pour couronner le tout, avec ton voisin qui est gay et qui a un partenaire ! Si tu me disais un peu ce que tu fabriques ? Tu aurais pu réfléchir avant, et imaginer à quel point ta vie allait devenir compliquée... »

De toute évidence, non.

Et même si je suis certaine que Jon n'a rien d'un idiot, lui non plus, il a dû oublier comme moi de noter le mot « réfléchir ! » sur son agenda.

Le sentiment de culpabilité qui couvait au fond de moi fait surface. Kevin ne doit pas savoir ce qui s'est passé cette nuit, et d'ailleurs, ça n'arrivera plus jamais. Je descends l'escalier sur la pointe des pieds, j'attrape mes vêtements et je sors en catimini de la maison de Jonathan et Kevin.

Plus tard, dans la matinée, il fait de nouveau anormalement chaud, et les nuages laissent la place à des pans de ciel bleu et de soleil.

Jamais plus je ne pourrai regarder Jon en face. Il faudrait que je joue les abonnés absents un certain temps. Et s'il lui prenait l'envie de venir me chercher ? S'il frappait à ma porte ? Combien de temps pourrais-je tenir en faisant semblant de ne pas être chez moi ?

L'après-midi, je pars faire un peu de jogging sous le ciel gris acier. Au bout d'une demi-heure, les nuages se déchirent et il se met à pleuvoir à verse de la neige fondu. Je suis trempée jusqu'aux os et je claque des dents. Je m'étais dit que je pouvais rester là, loin de chez moi, juste pour éviter Jonathan Ballam. Il fallait que je le fasse. En une seule nuit, Jon m'a démontée et remontée comme Ian Trutch n'a pas été capable de le faire en un mois !

Je dois vraiment me tenir à distance de lui.

Rentrer et sortir de chez moi à des heures indues.

Déménager ?

Je me paye le luxe d'une petite séance de larmes, là au beau milieu de ce parc. Et ce que prétend Joey est faux, le niveau de l'eau n'augmente pas de cinq centimètres ce soir-là.

Lundi

Ma crise de larmes dans la neige fondu n'est pas une bonne idée. J'attrape un mauvais rhume, et

mes vacances de Noël virent à l'arrêt maladie ! Mais je ne vais pas m'énerver sous prétexte que j'utilise tous mes jours d'arrêt maladie. Je ne tiens pas à donner à Ian Trutch la satisfaction de mourir accidentellement d'un banal rhume, voire d'une grippe, et lui permettre d'encaisser son capital assurance ! Ça non ! Je vais me bichonner un peu.

Lorsque je me sens suffisamment bien pour enfiler une robe de chambre, je me traîne chez Joey via le balcon et je frappe au carreau. C'est Simon qui m'ouvre la porte-fenêtre.

— Dinah ! Tu as une mine de déterrée.

— Regarde-toi. Tu n'as pas l'air plus sexy...

— C'est que je n'ai pas beaucoup dormi, ces derniers temps.

Je lui lance un regard en coin.

— Je ne sais pas quoi faire. Cleo et moi sommes en train de négocier, et il n'est pas exclu que nous nous remettions ensemble.

— C'est vrai ?

— Eh bien... je crois que... j'ai envie de vivre avec elle, Dinah.

Le ciel me tombe sur la tête.

— Sans blague ? Je veux dire, assez pour renoncer à voler à droite à gauche comme un papillon de quatre-vingt-dix kilos ?

Il passe une main dans ses mèches blondes ébouriffées.

— Oui.

— Simon, tu sais que Cleo est mon amie. C'est une fille qui ne tombe jamais amoureuse, à moins qu'elle veuille juste nous le faire croire. Mais elle a vraiment le béguin pour toi. Jamais je ne l'ai vue aussi possessive.

— Ah bon ? C'est vrai ?

— Oui. Alors évite de péter les plombs une nouvelle fois. Ne la trompe pas et ne l'abandonne pas.

Simon me semble beaucoup plus jovial, tout à coup.

— Au fait, tu as besoin de quelque chose, Di ?

— Joey doit bien avoir quelques médicaments anti-grippe dans sa boîte à pharmacie...

— Et comment !

Lorsque je repars, je suis parée pour les gripes présentes et à venir. J'avale tout ce qu'il n'est pas interdit de mélanger, et je me recouche.

J'ai l'impression que Jon est venu plusieurs fois frapper à ma porte. Dans un rêve semi-éveillé dû à un accès de fièvre, je me souviens de l'avoir entendu frapper à ma porte en m'appelant. Mais même si j'avais eu la force de me lever et de répondre, je n'aurais pas eu la force de trouver quelque chose à lui dire. Parce qu'en fait, je ne sais pas quoi lui dire. J'ai même peur de le regarder.

Lundi (de la semaine suivante)

Après le premier round de reniflements et de quintes de toux, je suis suffisamment guillerette pour regarder les émissions télé de la journée, le dos calé au canapé, et écouter un peu de musique. Mais je ne suis toujours pas d'humeur à avoir des visites. J'ai déjà assez de mal comme ça à atteindre ma boîte de Kleenex...

Ida, ma seconde paire d'yeux, m'appelle pour me tenir au courant des événements.

— Tu nous manques terriblement, tu sais. Ian n'avait pas pris conscience de ce que tu faisais dans cette boîte avant que tu ne tombes malade. Ça lui apprendra ! Ah, j'oubliais... Si tu voyais son bureau ! J'ai dû demander à l'équipe de nettoyage de me laisser entrer. Je me demande si je ne vais

pas organiser la Bar Mitzvah de mon petit-fils dans cette pièce ! Pour l'instant, pas de licenciement en vue. Oh, pendant que j'y pense... tu veux que je te parle de ta meilleure copine, Penelope ? Elle n'a rien d'une petite fille heureuse, tu sais...

Je viens juste de mettre le *Scarlet Tango*. J'ai trouvé des tas de morceaux composés par Hector pendant sa jeunesse jazzy à New York, et au moment où je m'installe confortablement pour les écouter, on frappe à ma porte. Cette fois, je décide de répondre, car on ne sait jamais... Les fuites de gaz ou les incendies dans un immeuble, ça peut arriver, non ?

Je coasse :

— Oui ?

C'est une voix de fille qui me répond.

— Dinah Nichols ? C'est toi ?

— Oui. Et vous, qui êtes-vous ?

— C'est Penelope.

A choisir, j'aurais préféré que ce soit une fuite de gaz. Ça aurait été plus marrant.

— Penelope qui ?

— Penelope Longhurst. Arrête de faire semblant de ne pas me reconnaître.

— Ce n'est quand même pas la Penelope qui travaille à la Green World International ?

— S'il te plaît... laisse-moi entrer.

— C'est bien la Penelope qui, la moitié du temps, ne sait pas ce qu'elle dit ?

— Si je t'ai froissée en te traitant de mangeuse d'hommes l'autre jour, je suis désolée. Excuse-moi !

— Me froisser, moi ? Mais je n'éprouve aucun sentiment, tu le sais bien. Comment pourrais-je me froisser ?

— Je t'en prie, Dinah, laisse-moi entrer. Il faut que je te parle.

— Impossible. Je suis une femme triste, pathétique et désespérée.

— Je viens de te dire que j'étais désolée...

— Je ne t'ouvrirai que si tu te mets à quatre pattes pour lécher le sol de la véranda.

Je l'entends dire d'une toute petite voix tremblante :

— Je suis déjà à genoux, et je te répète que je suis vraiment, vraiment désolée ! Et le sol de ta véranda a très mauvais goût.

— Quoi ? Ai-je bien entendu ? Venant de Penelope Longhurst, serait-ce de l'ironie ou de l'humilité ?

Finalement, je décide que la petite séance a assez duré.

— Allez, entre !

J'ouvre la porte. La Penelope qui se tient devant moi est tellement humble qu'elle en est presque laide. Ses yeux sont rouges et gonflés.

Elle et moi, nous ressemblons à deux serre-livres identiques.

Je renifle un bon coup.

— Je peux entrer ?

— D'accord.

Je m'efface pour la laisser passer. Elle fonce directement vers la table de ma salle à manger et se laisse tomber sur une chaise. Elle ne me regarde pas mais commence à fouiller dans son sac et en sort des Kleenex roulés en boule pas très beaux à voir. Elle essuie son nez qui coule, ce qui pourrait lui valoir d'être une sérieuse challenger de Rudolph, le fameux renne des chansons de Noël dont le nez est rouge comme un lumignon...

J'ai peur de lui poser la question, mais je me jette à l'eau quand même.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Penelope ?

Elle pousse un long gémississement et me dit avec des sanglots dans la voix :

— Je me suis conduite comme une idiote !

Je n'ai aucune intention de la contredire.

— Que s'est-il passé ?

— Si seulement tu pouvais m'aider, Dinah.

— Va pleurer sur l'épaule de Lisa. Elle est très douée pour consoler les gens.

— C'est Lisa qui m'a dit de venir te voir.

J'observe Penelope un long moment. Je sais à quel jeu Lisa joue. Elle essaie de promouvoir la paix dans le monde, toute seule comme une grande. En l'occurrence, elle essaie de nous pousser au dialogue, Penelope et moi.

Je continue de la fixer en essuyant mon nez qui coule.

Elle se décide à continuer.

— Je ne connais rien à ces choses...

— En quoi puis-je t'aider ?

— Je suis... oh, mon Dieu !... je me sens tellement stupide de devoir parler de ça, mais je ne savais pas vers qui me tourner. Tu sais, je ne connais personne, ici...

— Alors, quel est le problème ?

— Je suis... enceinte.

Elle s'est arrêtée de pleurer, mais c'est encore pire. Elle est toute tassée, comme si elle s'apprêtait à rentrer dans sa coquille et disparaître à jamais.

— Mais pourquoi viens-tu me voir, moi ?

Elle se met à pleurnicher, et ses épaules se soulèvent sans pouvoir s'arrêter.

Le poids de la culpabilité, sans doute. Au cas où vous ne le sauriez pas, ça marche à tous les coups, avec moi.

— Je suis désolée, Penelope.

— Et j'ai pensé...

— Oui ?

— ... j'ai pensé que tu avais sans doute plus d'expérience que moi pour ce genre de chose.

— Ce genre de chose ? Quel genre de chose ? Fabriquer des bébés ?

— Tout ce qui concerne... le sexe.

Il est temps de dompter un peu ma *bronca*.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— C'est juste ta... réputation.

J'explose :

— Mais enfin, Penelope, pourquoi toujours me parler de ma réputation ? Ce sont des conneries et je voudrais bien savoir qui les colporte !

Elle renifle.

— D'accord. C'était juste après mon arrivée, à une petite fête organisée pour les jeunes dirigeants d'entreprise...

— Ah, ceux-là ! Ils disent toujours qu'ils vont donner et ils ne le font jamais. Nous avons perdu de l'argent avec eux. Je ne veux plus en entendre parler !

— Bref... j'ai rencontré un homme. Il m'a dit qu'il te connaissait très bien. Il savait tout de toi et des différents hommes que tu as eus dans ta vie.

— Les différents *quoi* que j'ai eus dans ma *quois* ?

— Les hommes de ta vie.

Je prends un air détaché.

— Ma pauvre... il y a en tellement ! Des centaines et des centaines... Comment s'appelle ce mec ?

— Michael quelque chose.

Après un bref instant de réflexion embrumé par la fièvre, ça fait tilt !

Mike.

Mon ex.

Je ne suis pas violente.

Mais Mike est M-O-R-T. C'est fini !

Je rejoins Penelope et je m'assieds près d'elle.

— Qui est le père ?

Elle me regarde d'un air interloqué.

— Tu le sais très bien. Pourquoi me demandes-tu ça ?

— C'était une blague... enfin, si on veut.

Elle fait semblant de rire entre ses larmes.

— C'est Ian, c'est ça ?

Elle hoche la tête.

— Il t'a coincée, il t'a séduite, et tu as cédé. Tous tes grands principes moraux se sont envolés !

C'est le message que j'ai essayé de te faire passer. La vie est imprévisible.

Elle hoche la tête, de nouveau secouée par les sanglots.

— Ce que j'ai vainement tenté de te faire comprendre, Penelope, c'est que le sexe fait partie de ces choses imprévisibles. Ça peut arriver à n'importe qui, vraiment n'importe qui. C'est une pulsion qui date de la nuit des temps et qui s'empare de nous au moment où on s'y attend le moins. C'est pour ça que la prévention existe.

Voilà la grande artillerie qui se met en branle.

— Lui as-tu annoncé la nouvelle ?

Elle hoche la tête et ajoute d'une voix presque inaudible :

— Il ne veut rien savoir. Quand je lui en ai parlé, il m'a donné ça...

Elle fouille dans son sac et en sort une liasse de billets qu'elle jette contre le mur.

— Je n'ai pas besoin de son foutu fric !

— Tu peux jurer tant que tu veux, Penelope. Ça m'est égal, et je n'en parlerai à personne.

— Impossible. Je ne peux pas.

— D'accord. Je vais le faire à ta place.

Je me mets à traiter Ian Trutch de tous les noms d'oiseau, tous ceux qui me passent par la tête. J'inventive les murs, et même le plafond, pour le bien de Penelope. Car si elle avait prononcé ces mots elle-même, je suis certaine que ça l'aurait tuée. Je préfère ne pas les répéter ici, l'imprimeur serait obligé d'avoir recours à l'encre bleue pour leur rendre justice.

Elle me demande en reniflant :

— Qu'est-ce que je vais faire ?

— Eh bien, les choix sont assez limités.

Un long silence s'ensuit. Je repars à l'attaque.

— Puis-je te poser une question indiscrete ?

— Euh... oui.

— Quel moyen de contraception as-tu utilisé ?

— La méthode des températures.

— Penelope, il existe des programmes d'information pour ça, et ça s'appelle tout simplement l'éducation sexuelle. Plus on en parle tôt aux gens, mieux c'est. La méthode des températures ne vaut rien, et en cas d'échec, on parle de « maternité non désirée ». En fait, les femmes peuvent être fertiles n'importe quand, même quand elles s'y attendent le moins. Sans parler des autres risques auxquels on s'expose avec des rapports non protégés.

— Il m'a dit qu'il m'aimait. J'ai cru que c'était l'homme de ma vie, mon futur mari. Je ne suis qu'une idiote !

Je me sens bête pour deux, et un peu triste. Il ne m'a jamais dit qu'il m'aimait, *moi* !

Après un moment de silence, je lui demande doucement.

— Que comptes-tu faire ? A combien de mois en es-tu ?

— J'ai fait le test dès que je me suis rendu compte que je n'avais pas mes règles. Disons quatre semaines. J'ai eu les résultats hier matin. J'en ai parlé à Ian l'après-midi même et tu sais ce qu'il m'a répondu... Je n'ai pas dormi de la nuit à force de réfléchir à ce que je devais faire.

— Tu veux garder l'enfant ?

— Je suis bien trop lâche pour ça.

— Il fallait que je te pose la question, car c'est l'une des options possibles. Des tas de gens gardent leur bébé et les choses se passent bien.

Mais elle secoue la tête en reniflant de plus belle.

Je m'empare de la boîte de Kleenex et je la lui tends.

— Je t'envie presque, Penelope. Peu importe la façon dont on présente les choses, un bébé, c'est la vie. Ça donne un élan d'optimisme, c'est un nouveau départ.

— C'est gentil de me dire ça, Dinah, et je sais que tu essaies de m'aider. Mais tu as tort. Ce n'est pas un nouveau départ, absolument pas. On croit que ça l'est, mais il y a tellement de problèmes qui se posent dès le début. C'est pour ça que c'est si difficile ! C'est une vie qui s'annonce, mais le bébé est de *lui* ! Et ça, je ne l'oublierai jamais. Tout comme lui, d'ailleurs. Et ça fera de moi sa prisonnière, ou de lui mon prisonnier. Comment veux-tu que je vive avec cette idée en tête, sachant que ce bébé est aussi le sien, qu'il le savait dès le départ mais qu'il a préféré y renoncer ? Et puis, qui sait si, un jour, il ne décidera pas de passer du temps avec son enfant, quitte à se battre contre moi pour arriver à ses fins ? Tout ça me fait tellement mal... Je veux me faire avorter et je veux pas que mes parents l'apprennent. Ils en mourraient de honte.

— Non, peut-être pas. L'idée d'avoir un petit-fils ou une petite-fille pourrait leur plaire...

Le visage de Penelope devient grave.

— Eh bien, pas à moi. Et je n'ai aucune envie qu'on essaie de m'en dissuader. Tout ça est ma faute, et je dois résoudre le problème toute seule.

— Tu n'es pas seule. Nous t'aiderons à traverser cette mauvaise passe.

— Merci, Dinah.

Les yeux fixés dans le vide, elle écoute la musique qu'on entend en bruit de fond. Puis elle murmure :

— C'est *Scarlet Tango*, d'Hector Ferrer. J'adore ce morceau.

Mais qui est donc cette Penelope Longhurst ? Décidément, je ne sais rien d'elle.

— Tu connais cet air ?

— Oui. Dommage qu'il n'ait rien écrit, ces derniers temps.

— Hector Ferrer est mon père.

— Non, c'est vrai... ?

Penelope revient sur terre, apparemment très intéressée.

— Absolument. Une seconde... !

Je vais dans ma chambre prendre la photo d'Alicia Ferrer.

— Et voici sa sœur, Alicia.

— Elle te ressemble. On dirait ton portrait tout craché. C'est vraiment étrange !

— Mais comment se fait-il que...

— J'ai fait une partie de ma thèse en argentin. En espagnol du Rio de la Plata. Je connais Buenos Aires, j'y suis allée avec mes parents. Là-bas, tout le monde connaît les Ferrer. Je suis tombée sur leur nom en faisant mes études. Alicia et Hector appartiennent à une vieille famille d'aristocrates d'origine espagnole.

— Ecoute, Penelope. Nous allons commencer par résoudre ton problème. Et ensuite... quand tu en auras envie, je te présenterai à Hector Ferrer.

Mais Penelope a un temps de retard.

— Dire que tu es la fille d'Hector Ferrer... ! Ça alors, je n'arrive pas à y croire.

Janvier

Dimanche

Je mets au point un plan de bataille pour mon retour au bureau. De temps en temps, je m'interromps pour jeter un coup d'œil par la fenêtre qui donne sur l'appartement de Jon, pour guetter des signes de vie. Mais l'appart est plongé dans l'obscurité depuis quelques jours, et il n'y a pas de voiture dans l'allée.

Lundi

Je m'arrange pour arriver avant les autres. Je ferme la porte de mon bureau, puis je sors le morceau de papier et je compose le numéro inscrit dessus.

Une voix de femme me répond.

— Ici la résidence Vanpfeffer.

Bingo ! Et dès mon premier essai, en plus ! J'ai eu leur numéro personnel grâce à Vulcain et quelques promesses boiteuses et autres cybercombines... Il va quand même falloir que je trouve le moyen d'échapper à cette convention Star Trek, à Bellingham.

— Je voudrais parler à Chaz Vanpfeffer, s'il vous plaît.

— Un moment, je vous prie. Je vais voir s'il est là. A qui ai-je l'honneur ?

— C'est le bureau de Ian Trutch.

— Veuillez ne pas quitter...

J'entends l'écho de bruits de pas qui s'éloignent, puis d'autres bruits de pas qui s'approchent. Quelqu'un s'empare du combiné, et une femme s'exclame d'une voix courroucée :

— Je vous ai déjà dit de ne pas m'appeler ici !

— Pardon ?

L'autre voix répète :

— Pardon ?

— Veuillez m'excuser. Mon nom est Dinah Nichols, et nous essayons de préparer une petite fête surprise pour l'anniversaire de Ian Trutch, en mars. Nous aimerais que M. Vanpfeffer se joigne à nous, s'il peut trouver un moment dans son emploi du temps chargé pour prendre l'avion et venir nous rejoindre. Nous serons une cinquantaine environ, tous des amis très proches de M. Trutch.

La voix de la femme vire au gloussement.

— Je suis la femme de M. Vanpfeffer, et si vous arrivez à trouver ne serait-ce que *trois* amis proches de Ian Trutch, je vous tire mon chapeau !

— Vous voulez dire que M. Vanpfeffer n'assistera pas à cette fête ?

— M. Vanpfeffer serait ravi de n'avoir *plus jamais* l'occasion de poser les yeux sur M. Trutch. Suis-je assez claire ?

Je me dis que le moment est venu de sortir l'artillerie lourde.

— Madame Vanpfeffer, je vais vous parler très franchement.

— Je vous écoute.

— Je travaille à la Green World International, à l'agence de Vancouver, en Colombie-Britannique. Et nous enquêtons sur le passé de M. Trutch. Il vient d'être nommé P.-D.G. chez nous, mais nous ne sommes pas entièrement convaincus qu'il soit foncièrement honnête.

Mme Vanpfeffer se remet à glousser.

— Je peux vous aider, Dinah. Vous avez contacté la bonne personne. Je n'ai jamais aimé cet homme, et je vais vous expliquer pourquoi. Sa mère était employée comme domestique dans la famille de mon mari. Personne ne lui connaissait de père, encore que ceci n'ait jamais posé

problème. Bref, Chaz et Ian ont grandi ensemble, c'étaient des camarades de jeu. Mais côté argent, il y avait un gouffre entre eux. Vous voulez que je vous dise comment Ian Trutch a payé ses études à Harvard ?

— Bien sûr.

— Il a joué les *escort boys*, les gigolos si vous préférez. Bref, il se faisait entretenir.

— Non... !

— Il a suivi son petit bonhomme de chemin en se servant des relations de mon mari, et je crois même qu'il y a eu un vague problème de chantage, mais qui n'a jamais officiellement fait l'objet de poursuites. Maintenant, pourriez-vous me dire ce qu'il se passe à la GWI ?

— Avez-vous entendu parler des assurances décès contractées par un patron sur ses salariés ?

— Oh, mon Dieu ! Ne me dites pas qu'il a recommencé, si ?

— Vous voulez dire qu'il l'a déjà fait ?

— Oui, quand il travaillait pour Chaz. Inutile de vous dire qu'il n'est plus employé chez nous. Lorsqu'une société souscrit à ce type d'assurance, elle est censée réinvestir l'argent pour le bénéfice de ses salariés. C'est ainsi que ça doit se passer. Nous avons eu deux décès pour lesquels notre société aurait dû recevoir des fonds, mais quand nous avons creusé la question, nous avons été dans l'impossibilité de retrouver la trace de l'argent. Personne n'a vérifié les références de Ian Trutch, chez vous ?

— Il a été embauché par les cadres dirigeants. Nous n'avons donc jamais mis en cause sa nomination, d'autant qu'il avait déjà travaillé dans notre agence de l'Est. Ensuite nous avons appris qu'il avait réduit les effectifs. Et puis... il y a eu un décès.

— Que s'est-il passé ?

— C'est une femme qui était plutôt stressée. On pense qu'elle avait peut-être un problème cardiaque. Ian s'est aussitôt intéressé à son cas, et il ne l'a plus lâchée. Il n'arrêtait pas de lui mettre la pression, de lui passer un savon pour résultats insuffisants. Disons qu'il la harcelait, le mot n'est pas trop fort. La pauvre femme a eu une crise cardiaque, elle a sombré dans le coma et une semaine plus tard, elle est décédée. C'est du moins ce qu'on m'a rapporté.

— Tout ce que je peux vous dire, c'est de faire très attention ! Ian Trutch sait très bien finasser avec la loi. Nous n'avons pas pu trouver de preuve contre lui, mais surtout, ne lui faites pas confiance.

— Merci, madame Vanpfeffer. Merci beaucoup.

Je raccroche. Pendant une dizaine de minutes, je réfléchis longuement, au bord de la panique. Puis je quitte le bureau d'Ash pour faire la tournée des bureaux : Lisa, Cleo, Penelope et même Ida au standard. Je leur donne rendez-vous après le boulot au Bon Ton, le salon de thé du Notte.

Mais je laisse Jake et Ian hors du coup.

Nous sommes toutes rassemblées autour d'un café et de gâteaux à la crème. C'est Lisa qui prend la parole la première.

— Avant que Dinah ne nous sape complètement le moral avec ses nouvelles du jour, j'ai une nouvelle à vous annoncer.

Elle brandit sa main gauche, qu'elle tenait cachée, et nous la colle sous le nez. Trois superbes diamants brillent à son annulaire.

— Je suis fiancée. Et vous êtes toutes invitées au mariage.

Nous en restons bouche bée. Puis Ida demande :

— Qui est l'heureux élu ?

Lisa lâche d'un air radieux :

— C'est Roly.

— L'homme au ciré jaune ?

— Oui.

Je suis tellement surprise que j'en bafouille.

— C'est... euh... je veux dire, c'est très intéressant !

Tout le monde la félicite sans grand enthousiasme.

Mais enfin, Lisa, qu'est-ce qu'il te prend ?

La fiancée prend un air solennel.

— Je sais ce que vous pensez. Vous vous dites : elle est dingue, cette Lisa, d'épouser un clochard. Mais vous ne le connaissez pas. Il a de l'argent. J'ignore d'où il vient, mais je m'en fiche complètement. Je ne veux pas qu'on m'enlève mes illusions et je veux vivre pleinement ce moment. Je me sens si bien avec lui. Vous n'avez jamais vraiment discuté avec lui. Il est merveilleux et me gâte comme personne d'autre ne l'a jamais fait. Personne ne m'a jamais demandée en mariage, vous savez. Les hommes ne tombent pas du ciel tous les jours, du moins pas ceux qui aiment les blondes plantureuses de plus de trente-quatre ans... J'ai bien le droit de me marier, moi aussi, non ?

C'est Fran qui lui répond la première.

— C'est vrai, ça, pourquoi n'aurait-elle pas le droit de se marier, elle aussi ? Et de souffrir comme toutes les pauvres créatures qui sont assez stupides pour prendre un mari ?

— Quel cynisme ! s'exclame Ida.

Cleo, elle, regarde sa montre.

— Je vais être obligée de vous laisser bientôt. Si nous écoutions ce que Dinah a à nous dire ?

— C'est moi qui serai virée la première.

— Tu quoi ?

Penny a l'air interloqué. Comme c'est sa première vraie réunion d'entreprise, c'est elle qui a tenu à payer les gâteaux !

— Je n'ai pas réussi à trouver Hamish Robertson.

— Il est au Japon, nous l'avons toutes vu.

— Non, vous avez vu Joey Sessna qui sortait du maquillage sur le plateau de *Mikado*. Je lui ai prêté mon ordi portable.

Cleo confirme.

— C'est la vérité. Je lui ai donné un coup de main.

— Quand ils découvriront la supercherie, tu ne feras pas de vieux os, dit Penny.

— C'était juste pour gagner du temps.

Ash intervient :

— Le projet est censé démarrer au printemps. Nous n'avons pas de temps à perdre.

— Je suis sûre que je peux encore le trouver.

Penny me met en garde.

— Dinah, Ian va finir par découvrir ce qui se trame.

— Mais j'y compte bien ! Je voudrais juste vous demander un service : pouvez-vous attendre jusqu'à la semaine prochaine avant de laisser filtrer l'info ?

— Tu nous demandes de vendre la mèche ?

— Merci, les filles ! Et ne me regardez pas comme ça. Je n'ai tué personne, que je sache.

Mardi

C'est surréaliste. Et je n'aurais pas pu rêver de meilleur timing. Jake est en arrêt maladie ! Pas étonnant avec ce que je lui ai servi ! Etape numéro un : tout le monde – moi compris – doit s'efforcer

d'aller trouver Ian et de l'arrêter pour lui poser des tas de questions sans intérêt et lui donner de fausses informations. Comme nous ne nous sommes pas adressé la parole depuis notre rupture, je n'arrête pas de parler d'Hamish Robertson. Je lui dis à quel point je suis excitée en pensant à la donation qu'il s'apprête à faire. Ian n'est pas d'un enthousiasme délirant, mais il reste poli.

Lorsque je le regarde, j'ai toujours l'estomac un peu noué par le regret. Quel gâchis ! Si j'avais une personnalité différente, j'aurais pu essayer de le sauver, de l'amener à se repentir. Il ne quitte pas son air narquois de la journée... Il faut dire qu'il a un instinct assez sûr. Il sent bien que quelque chose se passe, mais sans pouvoir cerner quoi exactement. De notre côté, nous travaillons tous à plein-temps pour distraire son attention à un bout de la pièce pendant qu'à l'autre bout (étape numéro 2), nous nous dépêchons de télécharger tous les derniers fichiers de la GWI sur nos ordinateurs personnels.

Lundi

Je suis assise avec Penelope dans la salle d'attente du Vancouver General Hospital.

— Tu as déjà fait ça, toi ? me demande-t-elle.

Je lui réponds à voix basse :

— Un avortement ? Non, mais une amie à moi l'a fait. Elle m'a dit qu'elle avait un exemplaire de *Le Talentueux M. Ripley* pendant tout le temps, et que ça l'a beaucoup aidée.

— Pourquoi ?

— Parce que les problèmes du personnage principal lui semblaient bien plus sérieux que les siens. Il doit sans arrêt se débarrasser du cadavre de quelqu'un qu'il vient de tuer, ou démêler son écheveau de mensonges, ou se glisser dans la peau de quelqu'un d'autre.

— J'imagine...

— Ceci dit, les meurtres mystérieux avec un tueur en série, ça marche bien aussi.

— Dinah ?

— Oui ?

— Tu n'as pas autre chose à me dire ? C'est déjà suffisamment pénible comme ça.

— Excuse-moi.

C'est alors que l'infirmière l'appelle. Penny me regarde, mais je ne trouve rien à dire pour lui rendre les choses plus faciles.

Deux heures plus tard, je la raccompagne dans son appartement. Un lieu impressionnant, qui me fait penser à un salon du début du siècle, en Europe. Il y a des reproductions partout sur les murs : des impressionnistes, des futuristes, des pointillistes. Sur la table, une nappe en dentelle, une table de toilette avec un broc, à titre purement décoratif, et des fleurs fraîches partout. Et lorsque je vais dans la cuisine pour faire du café et lui rapporter un verre d'eau, je découvre un vrai service à thé en argent.

Je lui donne des antidouleurs avec le verre d'eau, et je la borde dans son lit romantique couvert de dentelle.

On dirait une gamine de dix ans. Elle éclate en sanglots.

— J'ai l'impression d'avoir trahi ma religion...

— Tout va bien, Penny.

— Non, tout ne va pas bien !

— Mais ça ira mieux, je t'assure. Fais-moi confiance. Certaines choses demandent du temps. Tu es jeune. Cette expérience te rendra plus sage, et c'est déjà beaucoup. C'est l'épreuve du feu. Et si tu as besoin de quoi que ce soit, tu sais que tu n'es pas seule. Je serai là, à fouiller dans tes tiroirs, à

profiter honteusement de tout ce qu'il y a dans ta maison, et à lire ton journal intime...

Penelope réussit à sourire.

Je reste trois jours chez Penny. Je dors sur son canapé, qu'elle appelle son lit de clous. Je fais des rêves très chauds, avec Jonathan Ballam qui promène ses mains sur mon corps, sans relâche...

Penny tombe dans une grave dépression le lendemain de l'avortement. Le genre de déprime où on n'a pas envie de s'habiller, ni de se laver, ni de se coiffer. Où l'on se dit que personne ne vous aime en se bourrant de beignets !

— Penelope, tu es trop jeune pour te laisser abattre comme ça. Attends au moins d'avoir mon âge. Là, tu auras vraiment de bonnes raisons de déprimer.

Mais pas moyen de lui remonter le moral. Ma présence à ses côtés est importante. Je dois rester ici pour m'assurer qu'elle se reprenne, et qu'elle ne s'étouffe pas avec ses beignets !

Jeudi

Le moment que j'attendais est arrivé. J'ai bien fait de prendre des jours d'arrêt en plus pour rester avec Penny, et aujourd'hui, Ian a eu vent de mon petit scénario avec Hamish Robertson. Il s'arrête un instant devant la porte de mon bureau et me lance :

— Dinah, dans mon bureau. Dans dix minutes.

Lisa arrive derrière lui et me souffle à l'oreille :

— Je viens de faire un geste de paix en offrant à Ian un gâteau un peu spécial que j'ai concocté pour lui. Je lui ai demandé de le goûter sur-le-champ pour me dire ce qu'il en pense, sous prétexte que je dois l'inclure dans un livre de cuisine végétarien et que son avis compte beaucoup pour moi.

Ses yeux bleus sont pétillants de malice.

Elle marque une pause et ajoute :

— J'ai fait un glaçage au chocolat spécial Ex-Lax !

— Génial ! Merci, Lisa.

En traversant la grande pièce, j'entends Fran fredonner *La Marche funèbre*. Je suis de bonne humeur, presque insouciante. On m'attend là-haut...

J'entre sans frapper dans le refuge grandiose du Shah de la GWI. Ian est assis derrière son imposant bureau et il a l'air plus méchant que jamais. Le gâteau de Lisa est posé près de son coude, et je note qu'il en manque une grosse part...

Ça m'arrive à la vitesse d'un boulet de canon, presque sans prévenir.

— Vous êtes virée. Prenez vos affaires et partez.

— Comment ça ? Pas de petit discours ? Pas d'excuses bidon ? Même pas d'insultes sous une quelconque métaphore ? Vraiment, Ian, je suis déçue.

— Pas autant que moi.

Bien que ma *bronca* tente de se frayer un chemin pour s'exprimer pleinement, je reste d'un calme olympien.

— Je n'ai pas dit mon dernier mot. Je sais ce que vous mijotez.

— Sortez de mon...

Il semble surpris, tout à coup, puis il se rue hors de son bureau en direction de son royal trône.

En revenant pour préparer mes affaires, je lève le pouce en direction de Lisa.

— Je pense qu'il n'a même pas eu le temps d'arriver aux toilettes ! Mais il doit se sentir mieux, maintenant.

* * *

Penny est toujours chez elle, complètement déprimée.

Je suis auprès d'elle lorsque Jake l'appelle pour lui annoncer la nouvelle.

— Il a viré Dinah, Lisa, Cleo et toi. Tous les autres gardent leur emploi.

Lorsqu'elle m'annonce ce que Jake vient de lui dire, je me mets en rogne.

— Ce n'est pas juste, il ne peut pas faire ça. Ce sont les meilleurs qui partent.

Mardi

Je demande l'aide de Simon et de Joey. J'ai besoin de solides gaillards dans la fleur de l'âge... enfin presque.

Ce matin, je dois sommer Penny de sortir de son lit.

— Vous devez m'aider, je ne peux pas fabriquer ces banderoles toute seule.

J'ai réquisitionné sa jolie table de cuisine. Après avoir assemblé et cousu plusieurs pans de vieux draps blancs sur une longueur de trois mètres, je peins au pochoir ces mots, en énormes lettres vert foncé et à la taille soigneusement étudiée : « ECO GIRLS EN COLÈRE. » Penny traîne dans la maison comme un fantôme atteint de somnambulisme, bravant l'odeur de peinture et de solvant.

Un peu plus tard, nous insistons auprès de Penny pour qu'elle fasse un effort car nous avons besoin d'elle, ce qui lui fait prendre conscience de l'importance de sa mission. Elle est censée détourner l'attention de Ian Trutch, et il n'y a aucune raison pour qu'il refuse de la voir. Pas après ce qu'il a fait.

Elle se lave les cheveux, se maquille, et enfile un nouveau tailleur bleu marine rayé que j'ai choisi pour elle. La jupe est courte et le haut laisse entrevoir son décolleté.

— Ça colle très bien avec ta nouvelle image de fille perdue.

— Inutile de me reparler de ça. Je me sens complètement idiote.

Elle est au bord des larmes.

Je lui presse affectueusement l'épaule.

— Ne t'en fais pas, Penny. Se sentir idiote fait partie du répertoire affectif de toutes les femmes, ne t'inquiète pas ! Alors, tu es certaine de pouvoir le faire ?

— Bien sûr que oui. Ce n'est jamais qu'un déjeuner.

— D'accord. Essaie de le retenir une heure si tu peux. Et ne le fais pas fuir !

Pendant que Penny est en train de distraire Ian Trutch et fait semblant de prendre les choses avec philosophie, Simon et moi pénétrons dans sa suite de V.I.P. Il y a juste la place pour dérouler la banderole à l'extérieur de la fenêtre, le long du mur. Nous la fixons à des pointes de varappe. En sortant, je m'empare du peignoir de bain qu'il a reçu en cadeau. Bon, d'accord ! Il ne lui a peut-être pas été offert.

* * *

Le soir même, aux infos de 18 heures, nous avons droit à un premier reportage de deux minutes sur l'opération *Eco Girls*. Le journaliste pose des questions : « Qui sont ces *Eco Girls* ? Et pourquoi sont-elles en colère ? »

Nous frappons un nouveau coup avec la seconde banderole, le lendemain matin à 5 heures. L'opération est menée rondement. Simon est obligé de faire des acrobaties en un minimum de temps pour accrocher la banderole sur le flanc du Burrard Street Bridge sans être vu. Il reste suspendu au-dessus de l'eau pendant au moins trois minutes à chaque extrémité de la banderole pour pouvoir fixer les pointes, et il réussit à passer presque inaperçu.

Ce jour-là, au flash info de midi, la journaliste déclare :

— Il semble que les mystérieuses *Eco Girls* aient encore frappé, sur le Burrard Street Bridge, cette fois. Et les gens se demandent pourquoi cette colère... Y aurait-il une nouvelle mouvance terroriste derrière tout ça ?

Tandis que Joey, Cleo, Simon, Penelope et moi admirons notre glorieuse banderole sur la télé de Penelope, Simon s'exclame :

— Et si on se payait la tour, maintenant ? Qu'en penses-tu, Di ?

Je me sens prise de vertige.

— Tu crois ?

— Bien sûr. Pourquoi pas ? Disons, ce soir.

— C'est vrai que nous serons arrêtés, de toute façon...

— Alors autant faire les choses en grand !

Joey s'exclame :

— Vous êtes vraiment cinglés, tous les deux.

Je rétorque :

— La pub, Joey ! Entre nous, un peu de pub ne te ferait pas de mal pour booster ta prétendue carrière.

Le problème c'est que dehors, le temps se gâte. L'après-midi, vautrés sur les coussins et la moelleuse moquette crème du salon de Penelope, nous étudions les différentes solutions qui s'offrent à nous. Du coin de l'œil, je vois Cleo se glisser vers Simon et l'entraîner sans dire un mot vers la chambre vide de Penelope.

— Eh, vous deux, ne vous fatiguez pas trop ! Nous avons besoin de vous en forme...

Mais cette nuit, nous devons renoncer à la tour car une tempête se déchaîne, avec une pluie verglaçante et des vents violents. Simon et Cleo rejoignent l'appartement de Cleo, et Joey fait le tour des boîtes. Il y en a au moins quelques-uns qui ont des raisons d'être heureux.

Je rentre chez moi pour la première fois de la semaine. Le courrier qui aurait dû s'entasser devant ma porte a été dispersé par la tempête, et je le retrouve plaqué ça et là dans la cour et l'allée. Sous une pluie battante, je fais le tour des lieux au pas de course pour essayer de tout récupérer lorsque j'aperçois Jon près de la grille, derrière chez lui. Il s'efforce de maintenir un vieux parapluie ouvert au-dessus de sa tête.

— Tiens... bonjour, Jon.

— Dinah ! Où étais-tu passée ? Je te cherchais. Tu as disparu sans un mot et j'ai cru qu'il t'était arrivé quelque chose. Est-ce ainsi que tu traites les hommes avec qui tu couches d'habitude ?

Il a l'air vraiment furibard.

— Je ne sais pas. Et *toi*, comment traites-tu les hommes qui couchent avec toi ?

— Ce n'est pas drôle, Dinah !

— Je n'ai pas eu autant d'hommes que tu le penses, dans ma vie...

Et à partir d'aujourd'hui, il y en aura de moins en moins.

— Bon, je suis content que tu sois revenue. Et je suis là, au cas où tu aurais envie de parler.

Je sens mon visage se crisper.

— Au fait, comment va Kevin ?

— Il va bien, il sera de retour ce soir. Passe donc boire un verre. Lui aussi sera heureux de te voir.

— J'ai décidé de réduire ma consommation d'alcool.

Quand on voit ce qui est arrivé la dernière fois...

— Viens quand même, histoire de bavarder. Tu peux toujours boire un thé...

Et nous resterons là, assis, comme si rien ne s'était passé ? A moins que Kevin n'ait envie de se joindre à nous pour un ménage à trois !

— Je dois me laver les cheveux.

Jon éclate de rire et enfonce la pointe de sa botte dans le sol.

— Bon, d'accord. A plus tard.

Il me tourne le dos, ferme son parapluie et rentre chez lui.

Je ramasse une poignée d'enveloppes détrempées et je monte les marches en prenant bien soin de ne pas glisser. Je suis à peine arrivée que le téléphone sonne.

Je me précipite pour décrocher.

C'est la voix du Pervers !

— Où étais-tu passée ?

— J'étais partie ! Et vous n'allez pas tarder à déguerpir non plus !

Je raccroche après avoir bien pris soin de noter en vitesse le numéro affiché sur l'écran. Mais... je le connais, ce numéro !

Je m'empresse de le rappeler.

Dès qu'on décroche à l'autre bout du fil, je m'exclame :

— Tu es un malade, Mike !

— Dinah...

— Tu viens de m'appeler.

— Absolument pas.

— Ne te fatigue pas, j'ai un téléphone qui affiche les numéros. Et c'est bien le tien, pauvre idiot !

— C'était une blague.

— Prends un stylo, Mike.

— Quoi ?

— Ecris le numéro que je vais te donner, tout de suite ! C'est celui de Thomas, mon thérapeute. Il est très bien. Et quand tu te seras fait soigner, ce qui risque de prendre pas mal de temps, on pourra peut-être se parler. Salut, Mike.

Jeudi

Le beau temps revient. Notre dernière banderole est destinée au pont suspendu Capilano, en plein jour. Joey a changé d'avis et décidé de se joindre à nous. En travesti. Ma dernière recommandation a été de leur demander à tous de s'habiller en vert. Après tout, nous sommes des *Eco Girls*, non ? Nous sommes venus à cinq : Simon, Cleo, Joey, Penny et moi. Lisa, elle, doit préparer son mariage.

Nerveux, Joey marche en se trémoussant ou plutôt en se déhanchant dans une combinaison élastique émeraude, style Catwoman, assortie d'un masque vert, des bottes scintillantes à hauts talons couleur citron vert, du vernis à ongles de la même couleur et une épaisse couche d'eye-liner noir.

Il n'y a personne d'autre dans le coin. C'est le moment ! Nous n'avons aucun mal à hisser la banderole. Simon lance toutes les cordes par-dessus le pont et les attache solidement. Nous arrimons les cordelettes à nos harnais, prêts à nous laisser pendre dans le vide. Joey utilise son portable pour appeler la chaîne télé, et se met à leur crier dans les oreilles façon disc-jockey :

— Vous devriez venir faire un tour au pont Capilano. Vous y verriez quelques écologistes suspendus dans les airs. Les *Eco Girls* peut-être...

Simon nous aide tous à descendre, puis il se laisse glisser à son tour. Nous nous balançons d'avant en arrière comme des pendules... En voyant tout en bas le ravin boisé, sauvage et profond, notre taux d'adrénaline grimpe sérieusement.

Joey nous crie :

— J'espère qu'ils ne tarderont pas trop à venir !

Je le rassure.

— Ne t'inquiète pas pour ça.

— Tu penses que j'ai choisi la bonne tenue ?

Cleo se met à geindre.

— Mais qu'est-ce que je fiche ici ? Vous pouvez me le dire ?

Simon se fait un plaisir de lui répondre :

— Mais c'est parce que tu m'aimes, mon cœur !

Je me tourne vers Cleo.

— En attendant qu'ils rappliquent, je vais te raconter notre histoire de grattage de baleine, Cleo.

— D'accord.

— Lorsque nous étions enfants, Simon et moi, il y avait un endroit sur la côte, une crevasse dans les rochers où les baleines grises venaient se frotter le corps pour essayer de se débarrasser de leurs parasites. On nous avait bien prévenus de ne jamais descendre dans cet endroit. Alors Simon a eu une idée...

— Tiens donc !

— Nous avons pris deux cordes que nous avons attachées à un arbre, près des rochers. Lorsque les baleines sont entrées dans la crevasse, nous nous sommes mis à leur courir sur le dos en donnant des coups de pied pour les aider à se débarrasser des bernacles, leurs fameux parasites... Mais quand les baleines ont dressé en l'air leurs énormes queues, nous nous sommes dépêchés de nous mettre à l'abri !

— Mon Dieu !

— Tout ça pour te dire ce qui t'attend avec un mec comme Simon. Il n'a pas de limites et aucun sens du danger.

Simon sourit.

— J'avais oublié cette histoire. Quelle partie de rigolade !

— Ça y est, les voilà ! Vous entendez les sirènes ? C'est bon pour nous, ça signifie qu'ils vont nous arrêter. Tenez bon !

Penny regarde ce qu'il se passe en bas. Une petite foule de spectateurs est déjà rassemblée.

Tout à coup, un vacarme retentit avec l'arrivée des cars de police et de l'hélicoptère de la télé. Les policiers nous demandent de remonter immédiatement sur le pont. Pendant qu'ils essaient de nous libérer de nos cordelettes, j'anonne d'une voix haletante le petit message que j'ai concocté pour les caméras de télé.

— Les *Eco Girls* sont en colère ? Eh bien, oui ! En colère en voyant la façon dont la direction de la Green World International a décidé de gérer notre agence. Nous sommes convaincues qu'il y a eu des détournements et une mauvaise gestion des fonds, plus précisément par notre nouveau P.-D.G. Les récentes décisions prises par Ian Trutch montrent bien l'indifférence totale dont fait preuve cette direction qui ne croit absolument pas avoir à affronter un jour de sérieux problèmes avec l'eau. Or l'eau nous concerne tous. Nous nous inquiétons des projets de Ian Trutch, à savoir vendre de l'eau – et peut-être d'autres ressources, qui sait – à d'autres pays, dans le seul but d'en tirer profit. Nous entendons rétablir les priorités définies avant lui par la GWI, et créer notre propre entité qui aura pour unique souci d'atteindre ses objectifs en oubliant toute notion de profit. Cette nouvelle organisation, l'Union Ecologique, va intensifier son activité en mettant la barre plus haut, pour essayer de trouver une solution non seulement aux problèmes locaux, mais à tous les problèmes qui nous tiennent à cœur à l'échelon mondial. Moi, Dinah Nichols-Ferrer, je m'engage personnellement à...

A cet instant précis, une énorme main me pousse la tête dans une voiture de police qui démarre aussitôt.

* * *

Ils ont eu au moins la décence de nous mettre tous dans la même cellule.

Simon est calme. Il n'arrête pas de me dire :

— Arrête de tourner en rond, Di, pas de panique ! Ils vont payer la caution pour nous tirer de là.
Je me laisse tomber sur le banc de la cellule.

— C'est le flop ! J'ai raté mon coup ! Et nous sommes bons pour passer la nuit ici.

— Les gens de la télé sont venus, mon chou. Ils ont tout enregistré.

Joey est songeur.

— Je me demande de quoi j'aurai l'air à l'écran...

Cleo lance :

— Tu auras l'air d'un puceron gay.

Comme tout porte à croire que nous sommes encore ici pour un bon moment, je dis à Simon :

— Dis donc, si tu me racontais où tu étais et ce que tu as fait ces deux dernières années ?

Plus tard dans la soirée, un agent de police descend nous voir.

— Vous êtes Dinah Nichols ?

Je rectifie.

— Ferrer ! Dinah Nichols-Ferrer.

J'ai commencé dès hier à remplir les papiers pour être autorisée à changer de nom.

— Quelqu'un a payé votre caution.

Joey agrippe les barreaux d'un geste théâtral.

— Et moi, qu'est-ce que je deviens ?

Cleo lui lance d'un air renfrogné.

— Ça va ! Assieds-toi !

L'agent de police ouvre la porte de notre cellule. Je me retourne vers mes amis. Ils ont à la mine sombre...

— Je vais vous faire sortir de là le plus vite possible.

Simon lève le pouce, pour me faire signe que tout va bien.

— Mon avocat, Di. Appelle-le !

— Entendu !

Je suis le policier jusqu'à la réception. Je brûle d'envie de savoir qui a décidé de me faire évader... Un petit groupe de gens qui m'empêche de voir finit par se disperser, et quand je découvre qui est intervenu pour moi, j'ai envie de pousser un cri de joie.

Ma mère, Hector Ferrer, Rupert Doyle et Penelope Longhurst sont tous là, en grande conversation. Une conversation animée... Ils parlent à toute vitesse – on dirait des tirs de mitrailleuses – et passent sans arrêt de l'espagnol à l'anglais. Je vois ma mère telle qu'elle était dans une autre vie, avant que je ne vienne la bouleverser. Cette façon de bouger les mains, je ne la reconnais pas. Et j'ai beaucoup de mal à en croire mes yeux : ma mère et mon père, l'homme dont elle ne voulait plus entendre parler jusqu'à la fin de ses jours, sont en pleine discussion. Peut-on parler de discussion, d'ailleurs ? Ça ressemble davantage à une prise de bec. Difficile à dire. Le principal, c'est qu'elle a l'air en pleine forme !

Elle se retourne et m'aperçoit.

— Di Di, je me suis fait un sang d'encre pour toi. Mais que fabriquais-tu là-haut ? Mon enthousiasme remonte en flèche.

— Ils nous ont filmés ? Est-ce qu'on nous voyait bien ? Vous nous avez reconnus ? Rupert éclate de rire.

— Oui, pas de problème. Vous avez même fait les grands titres du journal de 18 heures. Alors j'ai appelé votre mère et votre père. Ce sont eux qui ont payé la caution.

Penny se contente de hausser les épaules.

— Je suis venue avec le montant de la caution pour vous faire tous sortir, mais ils m'ont dit qu'ils s'en étaient déjà chargés.

Elle se penche vers moi en murmurant :

— Je l'ai rencontré. Ton père. J'ai rencontré Hector Ferrer !

— Et que va-t-on faire pour les autres ? Les laisser pourrir plusieurs nuits en prison ?

— Non, pas du tout. Je m'en occupe tout de suite. Tout le monde a mis la main à la pâte. Et la voilà partie libérer mes amis.

Hector s'avance vers moi en tirant sur sa cigarette. Derrière son écran de fumée, il me dit en plissant les yeux :

— Dinah, cette petite cascade, c'était de la folie ! Tu t'es mise en danger.

— Es-tu en train de me dire que tu t'intéresses à moi ?

— C'était déjà le cas bien avant que je ne connaisse ton nom de famille.

C'est la chose la plus gentille qu'on m'ait dite depuis très longtemps.

Mardi

Le chômage, c'est un sacré boulot ! Mon poignet me fait mal à force d'entourer les petites annonces dans le journal. Et mon cou me fait mal à force de le dévisser pour lorgner sur la fenêtre de mon voisin Jon. Il est en train de soulever des poids, et il a l'air en colère, là, tout seul. Je m'imagine, oubliant tout sens commun, courant vers sa maison, et prenant une tasse de thé avec lui, ou du vin, corsé si possible, enfin n'importe quoi, et finissant par faire la paix avec lui. Je me repasse le film je ne sais combien de fois dans ma tête.

La nouvelle organisation à but non lucratif Union Ecologique n'est pour l'heure qu'un simple concept plus quelques boîtes en carton pleines de fichiers et de données sur CD. Quelle idée j'ai eue de croire que je pouvais m'attaquer à la GWI et tout reconstruire, là, sur-le-champ, sous un autre nom ! Je sais très bien que les bons projets exigent qu'on y consacre du temps.

Vendredi

Je suis toute seule chez moi. Toujours au chômage et sans petit ami. Le froid glacial de janvier va bientôt laisser la place aux frimas de février.

C'est alors que le téléphone sonne.

C'est Jake.

— Dinah, vite ! Allumez votre télé ! Sur la deux.

— D'accord. Oh, mon Dieu... vous voyez ce que je vois ?

— Ça met du baume au cœur, non ?

— Et comment !

Ce que nous voyons, c'est Ian Trutch harcelé par les médias. Ils veulent savoir pourquoi il a été viré, et avoir son sentiment sur les charges de détournement de fonds de la GWI qui pèsent sur lui. Il n'arrête pas de répéter « Aucun commentaire » en se cachant le visage avec son attaché-case.

Je me sens si bien qu'il n'y a qu'une chose à faire.

Milonga !

Avec l'argent que je n'ai pas, je me suis acheté les fameuses chaussures de tango, et plus récemment une robe, exactement comme celle que porte Alicia Ferrer sur la photo. Je l'ai trouvée dans un magasin de fripes et j'ai demandé à une couturière de faire quelques retouches. C'est une robe en crêpe de soie rouge, très moulante avec un ourlet à franges en diagonale comme dans les années 20, de minuscules bretelles, échancrée dans le dos et assez décolletée.

Je sais très bien que pour apprendre le tango, il faut des années. Des années pour posséder l'art de se laisser porter par ses jambes sans penser à rien, une subtile conversation entre deux corps plaqués l'un contre l'autre, un voyage dans le blues latino. Je sais très bien que je serai toujours l'éternelle débutante... Mais j'enfile mes bas noirs à résille, je coiffe mes cheveux noirs en chignon, je prends ma voiture et je file jusqu'à la *milonga*.

Il y règne une atmosphère de fête, avec un tas de gens différents. Des vrais débutants, un mélange hétéroclite d'hommes entre deux âges, des femmes au foyer plantureuses et des danseurs professionnels.

Dès que j'entre, Victoria se précipite à ma rencontre.

— Hector est dans tous ses états. Ils ont passé *Scarlet Tango* à la radio. Maintenant qu'ils savent qu'il habite à Vancouver, ils veulent l'interviewer et le faire jouer. Merci, Dinah !

Mon regard se pose sur lui. Il porte une tenue de gangster.

Il s'avance vers moi à pas lents, en haussant le sourcil. C'est une invitation à danser. Il me prend la main et presse ma tête sur son épaule.

— Tu es le portrait d'Alicia ! N'essaie pas de danser. Contente-toi de me suivre en marchant.

Je reste là toute la nuit, à danser avec ceux qui m'invitent, attendant que la magie opère. Le regard d'Hector ne me quitte pas une seconde.

Dimanche

On cogne à ma porte. Le mot n'est pas trop fort. Rien à voir avec le bruit qu'on fait d'habitude... Il est très tard, plus d'1 heure du matin. Je me traîne hors du lit, m'arrachant avec peine à mes rêves écolos.

— Qui est-ce ?

— Cette satanée Reine Rouge, qui veux-tu que ce soit ?

Dès que j'entends la voix étranglée de Joey qui vire au hoquet, je m'empresse d'ouvrir.

Joey pleure à chaudes larmes. Au début, j'ai l'impression qu'il tient dans les bras un vieux manteau de fourrure rapiécé et roulé en boule. Mais en y regardant de plus près, je me rends compte qu'il s'agit d'un chien, un mâle aux allures de loup si j'en crois son long museau pointu et ses yeux jaune pâle. L'animal est très mal en point. Et Joey ne va guère mieux.

— Mon Dieu ! Entre vite.

Je cours chercher une vieille serviette de toilette, je l'étale sur le canapé et je fais signe à Joey.

— Pose-le ici. Oh, mon Dieu ! Le pauvre... Où l'as-tu trouvé ?

— Je sortais de chez Anastasia, et il était là, dans la rue. J'ai d'abord cru que je me retrouvais face à un coyote et je lui ai dit d'aller se faire voir, mais il n'a pas bougé. Il tenait à peine debout sur ses pattes. Je me suis mis à marcher en pensant que j'arriverais bien à le semer, mais il m'a suivi, Dinah, il a traversé le pont jusque chez moi. Et là, il s'est écroulé. Je ne pouvais quand même pas le laisser dehors dans cet état...

— Bien sûr que non.

Je sens que dans deux minutes, je vais me mettre à pleurer, moi aussi. Quel que soit celui qui s'en est pris à ce chien, il n'a pas fait les choses à moitié !

— Il faut appeler Jon.

Je panique. Mais Joey a raison. Cette pauvre bête n'a que la peau sur les os. De toute évidence, c'est un chien qui a été roué de coups et qui meurt de faim. Il a besoin d'être soigné.

Joey me demande :

— Qui se dévoue pour aller le réveiller ?

— Toi.

— Je ne sais pas pourquoi, il doit bien y avoir une raison, mais c'est toujours sur moi que ça tombe !

— Très bien. J'y vais.

J'ai un peu l'impression de plonger dans l'eau froide, ou d'arracher un bout de sparadrap de ma peau. Dans ce genre de situation, l'important est d'agir vite, ça fait moins mal. Je me précipite dans l'escalier, je longe l'allée et je grimpe jusqu'à la porte d'entrée. Je sonne. Au bout d'une bonne minute, la fenêtre du premier s'ouvre et un Jonathan totalement groggy passe la tête.

— Dinah ? Que se passe-t-il ? Ça ne va pas ?

Dès qu'il prononce mon prénom, je sens une onde de désir me submerger. Plus d'un mois s'est écoulé depuis nos merveilleuses et désastreuses réjouissances.

— Je suis désolée de te réveiller. C'est Joey qui m'a demandé de le faire, et je n'aurais jamais suivi son conseil s'il ne s'agissait pas d'une urgence. Il est très tard, et tu étais probablement en train de dormir, mais nous avons vraiment besoin de toi...

— Dinah, si tu me disais précisément de quoi il s'agit ?

— C'est pour un animal.

— J'arrive. Laissez-moi juste le temps de m'habiller...

Il apparaît soudain, magnifique avec ses cheveux en bataille, son pull de pêcheur, son jean et son inévitable sacoche noire.

Il me dit brusquement :

— Je suis content de te voir, Dinah.

— Je suis désolée.

— C'est ça.

Je fais demi-tour.

— Il est chez moi. Suis-moi.

Lorsque nous rejoignons mon appartement, Joey est au bord de la crise de nerfs.

Jon s'exclame :

— Je pense que nous avons besoin d'un calmant.

Joey a le regard fou.

— Un calmant ? Mais... il a du mal à respirer.

— Je ne parlais pas du chien mais de vous. Maintenant, voyons voir un peu ce qu'il a.

Il s'agenouille et commence par observer l'animal. L'air sombre, il reste silencieux tandis que ses doigts palpent délicatement la fourrure pelée du chien. Après un long silence, il prononce son diagnostic.

— C'est un cas de maltraitance. J'aimerais retrouver ces salauds et leur faire subir ce qu'ils ont fait à leur chien. Seigneur... !

Joey et moi répondons en chœur :

— Amen !

Jonathan prend tout son temps pour nettoyer et soigner les plaies et les éraflures. Il examine chaque centimètre carré de la peau du chien, vérifie ses oreilles, ses yeux, ses mâchoires, et même entre ses griffes. Je laisse échapper un petit soupir d'envie. Jon l'entend et se retourne.

— Oui... ?

— Pardon ?

— C'est à propos de ce que j'ai dit ?

— Absolument pas.

— De quelque chose que j'ai fait ?

— Que nous avons fait tous les deux.

Joey fait semblant de ne s'intéresser qu'au chien, mais il ne perd pas un mot de la conversation.

— C'était très bien, pourquoi ne pas essayer de recommencer ?

Des yeux ambre, des bras solides, une main de velours. Qui n'aurait pas envie de retenter l'expérience ?

Les dents serrées, je lui glisse :

— Vous savez bien que c'est impossible.

— Et pourquoi donc ?

— Il y a Kevin.

Jon se met à rire.

— Oui, il y a Kevin. Et alors ? Qu'a-t-il à voir avec tout ça ?

Joey nous observe chacun son tour, comme un arbitre en train de suivre chaque geste des stars de Wimbledon.

— Jon, vous êtes gay ! Vous vivez avec un homme et vous essayez de me draguer ?

Joey ouvre des yeux comme des soucoupes. Il a soudain l'air très, très penaud.

Quant à Jon, il pointe son index vers sa poitrine.

— Je suis gay, *moi* ? Et depuis quand je suis gay ? Qui vous a dit que j'étais gay ? C'est bien la première fois qu'on me sort un truc pareil. Ceci dit, si vous tenez vraiment à ce que je sois gay, eh bien soit !

Je tends la main vers Joey qui essaie de toutes ses forces de devenir invisible.

— Mais... c'est lui qui me l'a dit.

Jon se tourne vers Joey, bouche bée.

— C'est vrai ? Mais pourquoi avoir fait ça ?

Joey a du mal à trouver ses mots.

— Au début, je n'arrêtai pas de vous voir faire le tour des boîtes de nuit. Avec Kevin, vous comprenez... Un soir, je vous ai vu lui passer le bras sur l'épaule et après ça... enfin j'ai pensé, ou plutôt j'ai supposé que vous étiez gay. Et après, je ne voulais plus que Dinah passe... passe son temps avec vous. Nous étions amis avant de vous rencontrer, vous comprenez... C'était ma meilleure amie bien avant que vous n'emménagiez. Ce n'est pas juste.

Jon lance d'un air accusateur :

— Mais vous *saviez*... Pourquoi ne lui avez-vous rien dit ?

— Dit quoi ?

Le visage fermé, Jon lâche :

— Kevin est mon frère, Dinah.

— Votre frère ?

— Mon demi-frère, pour être précis. Nous ne portons pas le même nom de famille. Et Joey le sait.

— Bon, il vaut mieux que je vous laisse..., dit Joey.

Et il se précipite vers la porte avec un petit geste de la main.

— Bye bye ! Je reviendrai veiller sur notre toutou quand vous ne me détesterez plus.

Il ferme la porte derrière lui.

Jon marmonne entre ses dents, plus pour lui-même qu'à mon attention.

— Et dire que, pendant tout ce temps, vous avez cru que j'étais gay !

— Mais moi aussi je vous ai vus tous les deux, vous et Kevin. Vous étiez serrés l'un contre l'autre. Très serrés.

— Et alors ? La belle affaire ! C'est mon frère. Je n'ai pas le droit de prendre mon propre frère dans mes bras ?

— Eh bien, c'est-à-dire...

Jon se frotte les yeux.

— Quand la copine de Kevin est morte, il a accusé le coup. Il était complètement brisé, désespéré. Et ma femme venait juste de me quitter...

— Quoi ? Attendez une minute. Votre femme... ? Vous êtes marié ?

— Plus maintenant.

— Et pourquoi vous a-t-elle quitté, votre femme ?

Il sourit.

— Elle n'aimait pas qu'on laisse entrer des animaux dans la chambre. Bref, Kevin et moi avons décidé de partir pour nous installer ici. Rester là-bas, à San Francisco, ce n'était pas très bon pour lui. Et quand j'ai compris qu'il ne ferait que passer son temps à se lamenter, j'ai décidé de le traîner avec moi dans toutes les boîtes de la ville. Naturellement, je savais bien que les clubs pour hétéros ne serviraient à rien, nous avons donc pris l'habitude de fréquenter d'autres endroits.

— Et c'est là que Joey vous a vus et n'a même pas pris la peine de mettre les choses au clair.

— C'est ça. Je me faisais vraiment du souci pour mon frère. Physiquement parlant, il était tiré d'affaires, mais sur le plan affectif, ce n'était pas gagné. Il va mieux, à présent. mais je ne pouvais quand même pas le laisser seul ! Nous avons eu une enfance difficile. Je n'ai que lui, et il n'a que moi.

Jon m'observe alors d'un air à la fois triste et rêveur.

— Sauf que, j'ai commencé à me dire que c'était chouette de vous avoir comme voisine. Vous faisiez un peu partie de la famille, et même plus...

Je baisse les yeux sur le chien, qui vient de s'assoupir, puis je regarde Jon en posant ma main sur ma poitrine.

— Docteur, ça me fait mal... là, ici... au niveau du cœur.

— Moi aussi...

Il s'approche de moi, m'enlace et me serre très fort contre lui.

— ... sauf que, ce n'est pas uniquement au niveau du cœur. Ne m'avez-vous pas dit un jour que

vous étiez une mangeuse d'hommes ?

Je hoche la tête. J'ai du mal à avaler ma salive.

— Alors vous feriez mieux de vous y mettre tout de suite. Parce que contrairement aux bruits qui courrent sur mon compte ces derniers temps, je suis un croqueur de femmes...

Ses mains magiques courent sur ma peau.

— Et je dois dire que j'ai apprécié chaque bouchée...

Il m'embrasse, recule d'un pas, prend la pose d'un danseur de tango et m'entraîne avec lui à travers la pièce.

— Jon... c'était vous, n'est-ce pas ? La fameuse nuit avec les Russes. C'est vous qui avez dansé le tango avec moi. C'était bien vous ?

— Je vous ai dit, j'ai eu une enfance malheureuse. Des parents qui voulaient nous confier à Hollywood pour faire de nous des enfants stars. D'où les leçons de danse de salon. C'est un miracle si je n'ai pas tourné comme mon frère.

Je lui lance un regard inquiet.

— Je vous ai fait peur, hein ? Ce n'est pas plus mal que vous laissiez un peu l'alcool de côté pour mieux pratiquer la danse.

Et sur cette bonne parole, il m'expédie dans la chambre d'un *giro* savant...

Février

Épilogue

Le mariage de Lisa a lieu à Stanley Park, par autorisation spéciale. Tout y est : les tentes de toile blanche, le bouquet de la mariée, les guirlandes de fleurs, de feuilles, de calebasses et de baies séchées, les petites guirlandes électriques blanches, un juge d'instance transsexuel et bien sûr, un heureux mélange de toutes les couches sociales de Vancouver. J'ai bien dit toutes, du plus haut au plus bas. Et les SDF invités par Roly se sentent comme chez eux, dans ce parc...

Lisa porte une robe de velours crème style Renaissance, avec une longue traîne et couverte de broderies vert mousse. Ses longs cheveux blonds ont été tressés avec des rubans verts. On dirait une nymphe des bois, mais en beaucoup plus grand. Quant à nous, les demoiselles d'honneur – Cleo, Penny et moi – sans oublier Ida, la première demoiselle d'honneur, nous portons des robes du même style dans les tons rouille et vert.

Ash nous a lâchées. Elle est partie pour New Delhi où son mariage sera célébré selon les coutumes locales.

Le marié porte une redingote, un chapeau haut de forme et des guêtres. Jake est venu, lui aussi, et passe un bon moment à faire appel aux connaissances de ma mère.

Depuis que Ian a été viré, la Green World est présidée par Jake qui s'en tire très bien. Mais Cleo, Penny et moi avons décidé d'aller jusqu'au bout de notre projet, notre minuscule association à but non lucratif Union Ecologique. Nous avons bien l'intention de collaborer avec la GWI.

Comme le mariage se déroule à l'extérieur, le chien de Joey, Errol Flynn, a pu être de la partie. Il s'est tellement bien remis de cette fameuse nuit où il a suivi Joey qu'il s'est attaché à lui. Les allures de loup d'Errol Flynn ont énormément plu aux grands studios de la « Hollywood du Nord ». Et Joey, qui a passé des années à se bouger les fesses pour de simples apparitions dans des productions à deux balles, a fini par trouver une autre façon de gagner sa vie en tant que directeur et coach d'Errol Flynn. D'après les bruits qui courrent dans les milieux du cinéma, Errol serait appelé à devenir une vraie star.

Un petit orchestre de musiciens de jazz, assis sur des chaises, sous un ciel hivernal bleuté qui brille à travers les branches nues des arbres, se met à jouer la *Marche Nuptiale*. Lisa est radieuse et n'a pas l'air d'avoir froid (il va sans dire que l'hiver est sa saison préférée). Quant à son futur mari, eh bien... il a l'air d'un homme normal, limite chic.

Quand le juge d'instance lui demande de sa voix profonde et vibrante (d'homme ou de femme ?) : « Hamish Robertson, acceptez-vous de prendre pour épouse Lisa Karlovsky... ? », je manque en tomber à la renverse !

Peu après la cérémonie, et le baiser traditionnel des nouveaux mariés, Jon s'approche de moi et me demande :

— Comment vas-tu ? Tu m'as l'air un peu pâlotte.

Il faut dire que je n'arrête pas de suivre les mariés des yeux, à la limite de l'impolitesse. C'est alors que Roly, alias Hamish Robertson, vient vers moi d'un pas nonchalant et me dit avec un léger accent écossais :

— Je voulais vous parler depuis un bon moment. Lisa m'a dit que nous devons parler de votre projet Union Ecologique. Le plus dur, quand on a de l'argent, c'est de trouver le meilleur moyen de le dépenser.

Lisa l'interrompt.

— Je suis désolée, mais j'ai dû garder le secret. Roly ne voulait pas qu'on le sache ! Il est tellement gamin, par moments. Il adore le théâtre amateur et tous ces trucs d'espionnage...

Roly lui sourit, en adoration devant elle.

Comme vous vous en doutez, les mariés n'ont pas lésiné sur les frais pour faire de cette réception un succès. Des systèmes de chauffage au propane ont été installés provisoirement dehors, tout autour de la piste de danse, dans une autre partie du parc à proximité de Second Beach. Des lanternes multicolores suspendues aux arbres illuminent la nuit. On se croirait au royaume des fées ! Il faut dire que Lisa tenait beaucoup à ce que son mariage ait lieu dans une ambiance féerique. Un buffet a été dressé à proximité, et tandis que le nouvel orchestre de mon père – Hector Ferrer et les Nouveaux Milongueros – met le feu dans l'air froid de l'hiver, je danse dans les bras de Jon.

TITRE ORIGINAL : HARDLY WORKING

Traduction française : F.M.J. WRIGHT

HARLEQUIN®

et Red Dress Ink® sont des marques déposées du Groupe Harlequin

Illustration couverture :

VIRGINIE JACQUIOT

© 2005, Elizabeth Burke.

© 2009, 2012, Traduction française : Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2802-6557-7

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

Ce roman a déjà été publié en avril 2009

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

Journal d'une apprentie séductrice



La vérité sort parfois de la bouche de nos ennemis. Pourtant, lorsque Pénélope, la plus peste de toutes mes collègues, m'a traitée de « vulgaire séductrice » je me suis d'abord drapée dans ma dignité, telle une vierge effarouchée. Moi, une séductrice ? C'est vraiment la meilleure ! Depuis que j'ai quitté Mike, il y a trois ans, ma vie sentimentale est aussi déserte que Vancouver au mois d'août ! Ce qui, soit dit en passant, commence un peu à m'inquiéter.

Enfin, c'est du moins ce que je croyais car, ce matin, en allant travailler, mon nouveau voisin m'a dévorée du regard, comme si j'étais le sosie de Gisele Bündchen en goguette sur une plage de Rio. Et ce n'est pas tout, lorsque je suis arrivée au bureau, notre sublimissime patron m'a invitée à déjeuner. Alors j'ai été prise d'un doute. Et si Pénélope avait raison ? Et si j'étais une séductrice qui s'ignore, une sorte de George Clooney en jupons ?



Née à Londres, élevée au Canada et maintenant installée à Florence, Betsy Burke puise son inspiration dans son expérience éclectique. *Journal d'une apprentie séductrice* est son deuxième roman pour Red Dress Ink.

Table of Contents

[Couverture](#)

[Titre](#)

[Novembre](#)

[Chapitre 1](#)

[Vendredi](#)

[Dimanche](#)

[Chapitre 2](#)

[Lundi](#)

[Chapitre 3](#)

[Mardi](#)

[Mercredi](#)

[Chapitre 4](#)

[Vendredi](#)

[Chapitre 5](#)

[Samedi](#)

[Dimanche](#)

[Chapitre 6](#)

[Lundi](#)

[Mardi](#)

[Mercredi](#)

[Samedi](#)

[Chapitre 7](#)

[Dimanche](#)

[Lundi](#)

[Chapitre 8](#)

[Mardi](#)

[Mercredi](#)

[Chapitre 9](#)

[Jeudi](#)

[Vendredi](#)

[Samedi](#)

[Dimanche](#)

[Chapitre 10](#)

[Lundi](#)

[Mardi](#)

[Mercredi](#)

[Jeudi](#)

[Samedi](#)

[Chapitre 11](#)

[Dimanche](#)

[Lundi](#)

[Mercredi](#)

[Jeudi](#)

Samedi

Décembre

Chapitre 12

Lundi

Mercredi (de la semaine suivante)

Jeudi

Vendredi

Chapitre 13

Samedi

Dimanche

Lundi

Chapitre 14

Mardi

Mercredi

Chapitre 15

Jeudi

Vendredi

Samedi

Lundi

Jeudi

Chapitre 16

Lundi

Lundi (de la semaine suivante)

Janvier

Chapitre 17

Dimanche

Lundi

Mardi

Lundi

Jeudi

Mardi

Jeudi

Chapitre 18

Mardi

Vendredi

Dimanche

Février

Épilogue

Copyright

Résumé du livre